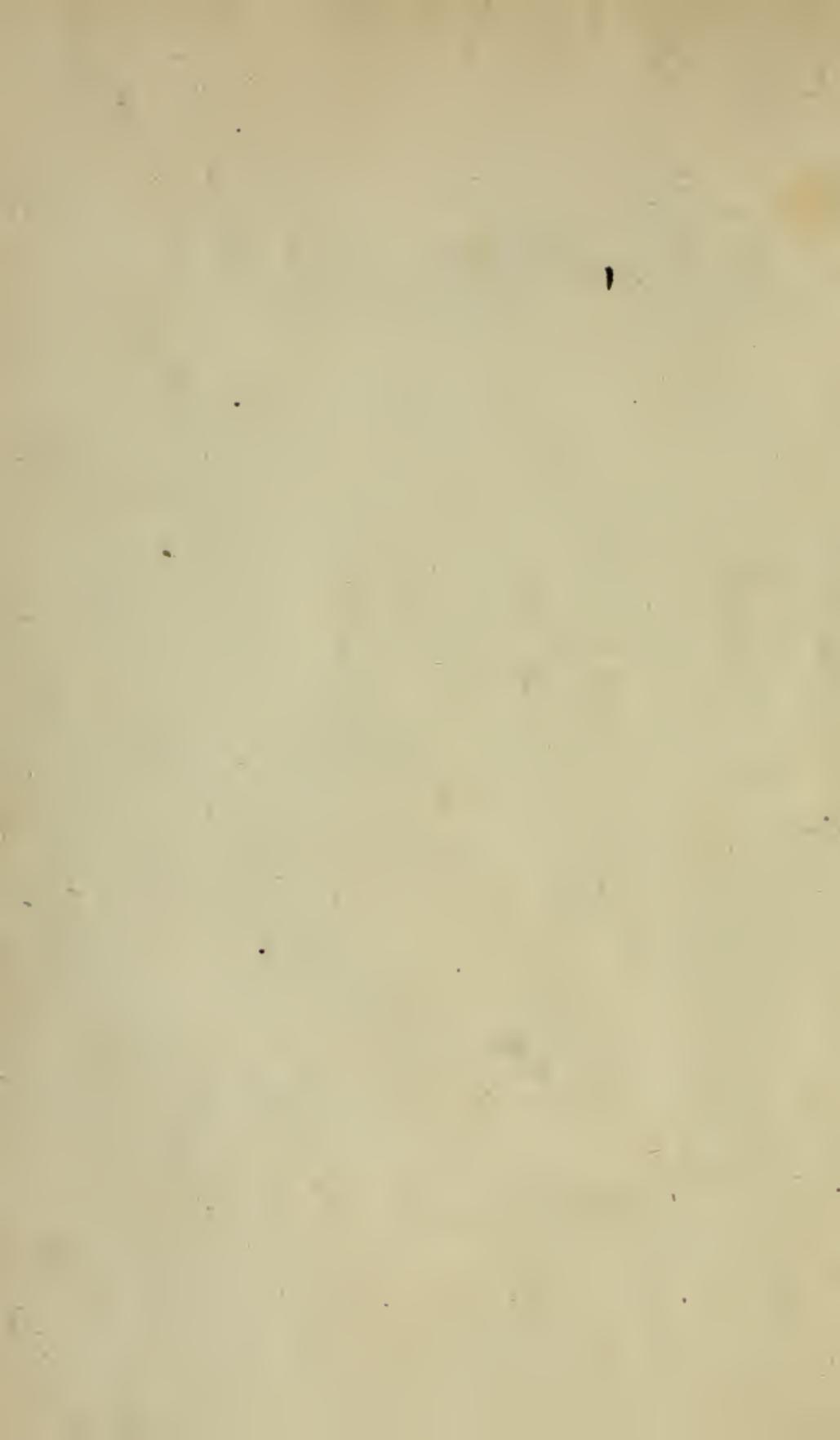




Campbell. l. e. 27









# LE CABINET

*DES FÉES,*

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

*Ornés de Figures.*

---

---

TOME VINGT-NEUVIÈME.

---

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS,*

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

---

M. DCC. LXXXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 10

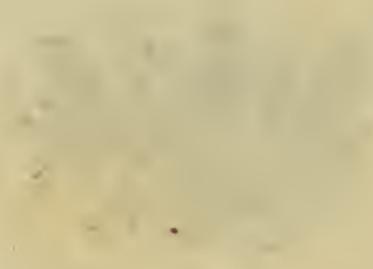
STATISTICAL MECHANICS

ENTROPY

---

LECTURE 11

---



LECTURE 12

PHYSICS 309

LECTURE 13

ENTROPY

---

---

# AVERTISSEMENT.

DE

L'ÉDITEUR ANGLAIS.

QUOIQUE *sir Charles Morell* soit mort depuis long-tems, il n'est pas surprenant que cet ouvrage soit resté inconnu au public, les papiers de cet ambassadeur ayant été remis à des personnes qui n'en connoissoient pas la valeur. Peut-être n'auroit-il pas encore vu le jour, s'il ne m'avoit été confié avec plusieurs autres papiers & titres de sa famille qui m'a choisi pour arbitre de quelques différens.

Maître d'user à mon gré de ses ouvrages littéraires, je les ai mis peu à peu en état d'être publiés. J'aurois donné

2      *AVERTISSEMENT.*

depuis long-temps la *Relation de l'Inde*, si nous n'en avons pas déjà une autre qui, quoique moins parfaite & moins curieuse, rend pourtant celle-ci moins nécessaire. D'ailleurs, les planches qui doivent l'enrichir, exigeant des frais de gravure assez considérables, peut-être plus de cinq cent livres sterling, je me suis vu forcé, malgré moi, d'en différer la publication. J'espère que le public en sera dédommagé par l'ouvrage que je lui présente aujourd'hui. S'il n'est pas aussi utile au commerce, il sera beaucoup plus amusant, & d'une instruction propre à toutes sortes de personnes. C'est une traduction de la main de sir *Charles Morell*, des *Œuvres*, ou plutô, ainsi que le titre le porte, des charmantes leçons d'*Horam*, fils d'*Asmar*; leçons charmantes en vérité, soit pour

le sujet , soit pour la forme & la morale qu'elles contiennent.

Ces leçons sont divisées en Contes ; & , pour les accommoder au goût du siècle , je les ai appelées les *Contes des Génies*. De tems en tems j'en ai semé quelques lambeaux dans les papiers publics , pour pressentir le goût des connoisseurs. Ils ont été si bien accueillis , que je me suis déterminé à en donner une édition complète , n'épargnant ni soins , ni dépenses pour l'embellir , employant les mains les plus adroites à graver les planches qui doivent l'orner.

J'espère que , pour récompense de mes peines , ces Contes seront aussi utiles dans notre *Europe* , que mon ami sir *Charles Morell* m'a assuré qu'ils l'étoient dans l'*Inde* où ils amusent & instrui-

4 *AVERTISSEMENT.*

sent la jeunesse des deux sexes : les savans les lisent encore avec cette satisfaction que donnent les plus excellentes productions du génie , de l'art & de la morale.





V I E  
D' H O R A M,  
F I L S D' A S M A R,  
É C R I T E

PAR CHARLES MORELL.

**P**ENDANT ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol que dans les états de l'empire *Ottoman*, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan intitulé : *les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar*, livre fort estimé à *Hispaham* & à *Constantinople*. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples, pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion.

Tout occupé du commerce, je n'avois guères

de loisir à consacrer à la lecture d'un tel livre ; pour lequel d'ailleurs je ne me sentojs point de goût. Ce ne fut qu'après l'avoir entendu préconiser dans toutes les parties de l'*Asie*, que je me déterminai à le lire, & à voir par moi-même s'il méritoit les éloges excessifs qu'on lui donnoit. Quelques heures de lecture me firent repentir de mon peu de curiosité. J'y trouvai de l'intérêt, de l'imagination, une morale pure, envelopée sous des images agréables & décentes.

Je m'en procurai une édition des plus correctes, & je songeai sérieusement à le traduire en anglois, comptant en faire un présent agréable à ma femme & à ma famille, à mon retour en *Angleterre*. Quelques affaires m'appellèrent au fort *Saint-George* ; & j'eus le malheur de laisser une partie de mon manuscrit à *Bombay*. J'étois déjà fort avancé dans la traduction.

Cette perte m'affligea d'autant plus que, dans la multitude d'affaires dont j'étois occupé, je n'avojs guères d'espérance de pouvoir recommencer ce travail ; de sorte que je perdis de vue ma première pensée, me contentant de lire quelquefois l'original qui me sembloit toujours plus charmant.

Si mon voyage au fort *Saint-George* me fit perdre un manuscrit que j'estimois, il me procura la connoissance d'un ami infiniment plus précieux. C'étoit l'auteur même du livre dont je regrettois la tra-

duction. *Horam* étoit également estimé des Payens & des Mahométans, qui le regardoient comme un saint : il étoit intimement lié avec les anglois établis au fort.

Comme j'avois témoigné une extrême envie de le connoître, & que j'étois assidu à le voir, il conçut pour moi une affection particulière. Nous nous promenions souvent ensemble dans les jardins qui sont derrière le fort ; je trouvois mille charmes dans sa conversation aussi amusante qu'instructive.

Je lui disois quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentoit, que c'étoit dommage qu'une ame aussi droite & aussi juste que la sienne, ne fût point instruite des vérités du Christianisme. Les premières fois il m'écouta sans me répondre. Je remarquai seulement que, quand je ramenois le discours sur ce point, il affectoit de paroître fort réservé, & plus pensif qu'à l'ordinaire. L'objet étoit d'assez grande importance, pour insister souvent. Nous avons peu de conversations particulières où je ne lui parlasse du Christianisme, de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de sa morale. Un jour enfin que j'exaltois avec plus de zèle que jamais la pureté de notre sainte religion, il s'arrête tout-à-coup au milieu de notre promenade, se prosterne la face contre terre, & d'une voix forte il prononce en *persan* ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire :

« O *Alla* ! être puissant & miséricordieux ;  
» qui as étendu & mesuré l'immensité des cieux  
» avec ta main, & qui as fait la fourmi & l'abeille  
» avec une égale sagesse, daigne éclairer l'enten-  
» dement du reptile qui t'adore. O toi ! qui peut  
» tirer la lumière des ténèbres, si c'est ta volonté  
» que ceux-là rendent hommage à la vérité par  
» leurs discours, qui l'outragent par leur con-  
» duite, aye pitié de moi & d'eux ; de moi qui  
» ai besoin de l'exemple pour être convaincu du  
» précepte ; d'eux qui te renoncent sous une  
» fausse apparence de foi & d'obéissance. O *Alla*,  
» les vices des chrétiens ne sont-ils pas plus  
» odieux à tes yeux que l'avenglement des  
» payens ? Les yeux de ceux qui se vantent d'être  
» éclairés d'une lumière supérieure, sont-ils plus  
» aveugles que ceux des nations qu'ils disent  
» plongées dans les ténèbres de l'erreur ? Ces  
» hommes qui sont si avides des biens de la  
» terre, seroient-ils prodigues des trésors du ciel ?  
» Ces hommes qui viennent ramasser à grands  
» frais la poussière de l'*Inde*, nous offriront-ils  
» des biens éternels en échange de nos possessions  
» qu'ils ont envahies ? Non, la plus pure & la  
» plus sainte des religions ne sauroit être révélée  
» par un organe aussi impur que la bouche des  
» plus ingrats des hommes. La perle ne sera point  
» la proie de l'animal immonde qui se nourrit de

» fange : les enfans d'*Alla* ne feront point dé-  
» pouillés de leur héritage. Le ver ne doit point  
» voler, l'ignorant juger, ni la poussière s'enor-  
» gueillir ».

Après avoir prononcé ces paroles, dont je fus vivement frappé, il resta quelque tems en silence, prosterné la face contre terre; puis il ajouta, les larmes aux yeux, en se relevant: « Que la volonté  
» d'*Alla* soit la loi de sa créature ».

Je fus quelques momens sans avoir la force de lui répondre. Ses reproches, quoique sévères, n'en étoient pas moins vrais. Enfin, voyant qu'il continuoit à garder le silence, absorbé dans une profonde méditation, j'osai l'interrompre.

« Mon ami, lui dis-je, Dieu est juste &  
» l'homme est pécheur. La religion *chrétienne*  
» est professée par des millions d'hommes; mais  
» tous ne ressemblent pas aux marchands de  
» l'*Inde*. Si ceux-ci préfèrent les richesses à la  
» religion, il y en a beaucoup d'autres qui ont  
» souffert pour la cause de *christ*, & qui ont mieux  
» aimé mourir dans la foi, que d'acheter une  
» vie glorieuse au prix d'être infidèles à leur  
» Dieu. Je n'ai garde de me croire aussi saint  
» qu'eux. Mais je puis assurer *Horam*, que ma  
» foi, quoique foible, n'est point morte; & j'es-  
» père que mon obéissance, toute imparfaite

» qu'elle est, fera agréable à mon Dieu par les  
 » mérites de celui que je fers ».

» Si tous les *chrétiens* étoient comme mon  
 » ami, me dit *Horam*, j'embrasserois avec joie  
 » la foi de *christ*. Mais en quoi les *chrétiens* se  
 » distinguent-ils des infidèles parmi lesquels ils  
 » vivent? Leurs jours sont des jours de débauche,  
 » & leurs nuits des nuits d'intempérance. Ils  
 » prêchent la vérité, & pratiquent le mensonge.  
 » Ils se nomment *chrétiens*, & leurs actions sont  
 » dignes de payens ».

« Il est vrai, mon ami, lui répondis-je; mais  
 » ceux que l'on envoie ici sont, pour la plupart,  
 » des hommes perdus, esclaves de leurs pas-  
 » sions, livrés aux plus grands vices; encore ar-  
 » rive-t-il souvent que ces gens se convertissent  
 » à la vertu & à la religion, & passent les der-  
 » nières années de leur vie dans l'exercice de la  
 » piété ».

« C'est-à dire, reprit *Horam*, qu'ils servent  
 » d'abord leurs passions, & qu'ils donnent à Dieu  
 » les restes d'une vie usée. *Alla*, que je fers,  
 » ne veut point de tels adorateurs. Il exige les  
 » prémices du cœur; il exige des prières & des  
 » adorations qui s'élèvent au ciel avant que la  
 » rosée du matin disparoisse. Le fidèle adorateur  
 » d'*Alla* doit se prosterner en sa présence avant  
 » que le soleil l'accuse de paresse, par le retour de

» sa vive lumière, & continuer ses adorations  
» lorsque l'œil du monde s'est couvert des ombres  
» de la nuit. Il doit entrer dans la société des  
» fidèles, tandis qu'il jouit de toute la force de  
» l'âge, & persévérer dans sa marche comme les  
» *rajaputas* de l'Orient».

» *Horam*, lui répliquai je, s'il falloit adorer  
» Dieu comme il le mérite, la plus longue vie  
» ne suffiroit pas. Mais notre père céleste n'exige  
» pas de ses enfans ce qui est évidemment au-  
» dessus de leurs forces. Il est vrai que nous de-  
» vons marcher sans cesse en sa présence, l'adorer,  
» le remercier, le prier tous les jours de notre  
» vie, à toute heure & à tout moment. Mais  
» lorsqu'on a eu le malheur de l'oublier dans sa  
» jeunesse, encore vaut-il mieux revenir à lui sur  
» le retour de l'âge, que de persévérer dans son  
» infidélité. Il vaut mieux se mettre à l'ouvrage à  
» l'onzième heure du jour, que de rester oisif  
» toute la journée, jusqu'à la fin de notre tems.  
» Dieu nous a promis le pardon de nos fautes  
» par les mérites de notre sauveur, qui n'est pas  
» seulement un grand prophète, comme *Mahomet*  
» le représente; mais le roi, le prêtre & le ré-  
» dempteur du genre humain».

« Quel est donc ce rédempteur, dit *Horam*,  
» dont je vous entends parler si souvent & avec  
» tant d'admiration? L'un peut-il préserver

» l'autre de la colère de Dieu, tandis que vous  
 » reconnoissez vous même que les plus sages &  
 » les meilleurs des hommes ne sont pas de dignes  
 » adorateurs de la majesté divine » ?

« Ce n'est pas en tant qu'homme que notre  
 » divin rédempteur a sauvé le genre humain,  
 » lui dis-je, c'est comme Dieu fait homme; en  
 » cette qualité, il a satisfait pleinement, non-  
 » seulement pour mes péchés, mais aussi pour  
 » les vôtres ».

« Il est certain, dit *Horam*, que toute chair  
 » est foible & corrompue. Foibles comme nous  
 » le sommes, nous ne pouvons pas supposer que  
 » celui qui est toute bonté & toute perfection,  
 » puisse nous rendre capables de remplir de  
 » nous-mêmes nos devoirs envers Dieu & envers  
 » les hommes. Je conviens que nous avons be-  
 » soin pour cela d'un pouvoir surnaturel; je ne  
 » vois pas aussi qu'il faille absolument que ce  
 » pouvoir soit divin ».

« Si l'offense est contre Dieu seul, répondis-  
 » je, Dieu seul peut pardonner. Mais la créature  
 » ne peut rendre à Dieu que les hommages  
 » qu'elle lui doit comme être entièrement dé-  
 » pendant de celui qui l'a faite. Il n'y avoit donc  
 » ni ange, ni saint, ni, prophète qui pût racheter  
 » les hommes. Ils ne pouvoient tous s'acquitter  
 » que pour eux seuls de ce qu'ils devoient à leur

» créateur. Leurs mérites & leurs vertus ne pou-  
» voient servir de médiation pour les pécheurs.  
» Donnez à un homme toute la sainteté dont il  
» est capable, supposez-le parfait, l'ami de Dieu,  
» & revêtu de toute la puissance qui puisse être  
» accordée à une créature, dans cet état de per-  
» fection, il n'adore & ne sert Dieu que pour  
» lui seul, & ne peut satisfaire pour les péchés  
» d'un autre. Ce que je dis de l'homme est éga-  
» lement applicable aux anges, aux *génies*, ou êtres  
» supérieurs à l'homme. Ils sont aussi les créa-  
» tures d'*Alla*. Tout ce qu'ils peuvent lui rendre  
» d'hommages & d'adorations, n'est qu'un tribut  
» qu'ils doivent pour eux-mêmes. En considérant  
» la rédemption sous ce point de vue, il vous  
» sera aisé de concevoir que le rédempteur devoit  
» être égal à dieu. Supposer qu'il y a plusieurs  
» dieux, ce seroit déroger à la dignité de sa na-  
» ture qui est essentiellement une. C'est pour-  
» quoi nous croyons que le fils de dieu, engendré  
» du père, le *messie* que *David* désiroit de voir,  
» & que tous les prophètes des hébreux annon-  
» cèrent au monde, s'est réellement incarné,  
» afin de pouvoir souffrir, & satisfaire par ses  
» souffrances pour les péchés des hommes. Je  
» ne crois pas du reste que l'on puisse trouver  
» quelque chose d'absurde ou de déraisonnable  
» dans cet exemple merveilleux de miséricorde.

» Lorsque dieu condamne, qui peut absoudre,  
 » sinon dieu lui-même? Et à qui la gloire de la  
 » rédemption du genre humain peut-elle être at-  
 » tribuée, sinon au père des miséricordes »?

« M. Morell, me dit *Horam*, il y a de la rai-  
 » son & du vrai dans ce que vous dites; mais je  
 » doute que beaucoup de *chrétiens* réfléchissent  
 » aussi sérieusement que vous sur ces matières.  
 » Vos frères se contentent de professer une re-  
 » ligion sans la pratiquer, de croire en aveugles,  
 » sans être éclairés, ni affermis dans leur foi. Si  
 » votre religion est vraie, ô que les européens  
 » sont méchans! Je les compare à une femme  
 » folle qui voudroit éclipser la vive lumière du  
 » soleil par la sombre lueur d'une lampe ».

J'eus plusieurs autres conversations semblables avec *Horam*; mais je mis celle-ci par écrit aussitôt que je l'eus quitté. Ses judicieuses remarques firent une vive impression sur moi; & je crus que, si elles faisoient une égale impression sur les autres, la publication n'en seroit pas inutile.

A présent que j'ai la plume à la main, & que je m'occupe à transcrire les passages les plus intéressans de nos entretiens particuliers, je ne puis m'empêcher d'y en ajouter un qui concerne une confidence qu'il me fit.

Nous disputions à notre ordinaire sur la religion. *Horam* prenoit vivement le parti de son

prophète *Mahomet*. Je lui dis : « mon ami, quelle  
» récompense avez-vous à promettre à ceux qui  
» embrassent votre religion? Si, par exemple,  
» épousant votre zèle pour la foi *mahometane*,  
» j'avois dessein de me faire musulman, quelle  
» récompense pourriez-vous m'assurer »?

« O mon ami, me répondit *Horam*, je vois le  
» but de votre demande captieuse. Si vous faisiez  
» la même question à nos docteurs, je fais qu'ils  
» vous promettraient un nombreux sérail dans  
» l'autre vie, avec toutes les délices de la volupté.  
» Mais, ô monsieur *Morell*! je n'oserois vous  
» faire une telle promesse. Je suis honteux, &  
» scandalisé toutes les fois que je les entends ne  
» promettre que des plaisirs sensuels à ceux qui  
» prendront le nom de *Mahomet* pour leur pro-  
» phète. Il n'y a que des jeunes gens qui puissent  
» faire de pareils contes, & il n'y a que des jeunes  
» gens qui puissent s'y laisser prendre. La volupté  
» sensuelle n'est guère propre à exciter dans  
» l'âme l'amour d'*Alla*, & des embrassemens im-  
» purs caractérisent mal une foi pure. Si j'avois  
» une pierre précieuse, je ne la jeterois pas sur  
» un fumier; je n'irois pas l'enterrer dans la fange  
» d'un grand chemin ».

Plus je conversois avec *Horam*, plus j'avois  
sujet d'admirer ses talens & ses rares qualités.  
Quoique fort religieux, il avoit peu de préjugés.

Quoiqu'il fût profession de la foi *mahométane*, sa religion se rapprochoit beaucoup de la religion naturelle. Je connus à ces discours qu'il avoit beaucoup voyagé; & sa profonde sagesse faisoit assez voir qu'il avoit beaucoup profité de ses études & de ses voyages. Je lui ai témoigné une forte envie de savoir l'histoire de sa vie. Il me fit le récit que je vais rapporter.

« Je naquis, me dit-il, vers les confins de la  
 » mer *Caspienne*. Mon père *Adenam*, dit *Asmar*,  
 » Iman de *Ferabad*, mourut lorsque j'étois en-  
 » core à la mamelle. Ma mère eut recours à la  
 » charité des amis de mon père. Leur estime &  
 » leur amitié pour *Adenam* leur fit prendre soin  
 » de sa veuve & de son fils. Ils n'épargnèrent rien  
 » pour mon éducation.

» A douze ans je vins à *Mouful* étudier sous  
 » *Acham*, le plus savant des docteurs de la loi  
 » de *Mahomet*. Je continuai pendant neuf ans à  
 » recevoir ses leçons, & je servis dans les mos-  
 » quées de *Mouful*, jusqu'à ce qu'*Alhoun*, Bacha  
 » de *Diarbec*, ayant eu quelque différent avec  
 » notre Cadi, marcha vers *Mouful*, qu'il saccagea;  
 » & d'où il emmena quatre cens des premiers  
 » habitans qu'il vendit comme esclaves. J'étois  
 » de ce nombre. Quoiqu'Iman, je fus envoyé à  
 » *Alep* par le bacha, & vendu à un marchand  
 » anglois. Le nom de mon maître étoit *Wimble-*

» ton. Je vécus plusieurs années avec lui. J'appris  
 » aisément l'*Anglois*, & je lui servois d'inter-  
 » prète.

» M. *Wimbleton*, me connoissant de la fidé-  
 » lité & de l'industrie, me fit son commis, me  
 » chargeant de négocier pour lui dans l'intérieur  
 » du pays. Je fis plusieurs voyages en diverses  
 » contrées de l'*Amasie*, de la *Turcomanie*, du  
 » *Curdistan* & de la *Perse*. Je m'acquittai des  
 » commissions de mon maître à sa grande satis-  
 » faction; & quand je l'eus enrichi il me donna  
 » la liberté, à condition néanmoins que je reste-  
 » rois avec lui jusqu'à sa mort, toujours chargé  
 » des affaires de son commerce. J'acceptai ses  
 » offres, & *Alla* a abrégé le tems de mon escla-  
 » vage.

» Mon maître mourut au bout de deux ans. Il  
 » me fit appeler auprès de son lit; me chargea  
 » d'envoyer tous ces effets en *Angleterre*; à son  
 » frère qui ne les méritoit pas, me dit-il, mais  
 » à qui il vouloit faire autant de bien qu'il en  
 » avoit reçu de mal, afin que son tombeau ne fût  
 » point fermé sur sa colère. Il me permit seule-  
 » ment d'en prendre le quart pour moi. Il me le  
 » donnoit comme récompense, & de peur que  
 » la pauvreté ne me donnât un nouveau maître  
 » aussi dur qu'il étoit bon.

» Je fus très-sensible à la mort de M. *Wim-*

» *bleton*. Je résolus de passer en *Angleterre* avec  
 » ses biens ; & au lieu du quart qu'il m'avoit  
 » donné, je jugeai que le dixième suffisoit aux  
 » besoins d'un homme né sans ambition, qui  
 » n'avoit point mis son espérance dans les plai-  
 » sirs & les richesses de la vie.

« Ayant rassemblé les effets de mon maître,  
 » je m'embarquai sur la *Méditerranée* : après un  
 » trajet heureux, je descendis à *Leghorn*, d'où  
 » je passai à *Paris*, & de-là à *Calais* & à *Londres*.  
 » Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en  
 » *Europe*, ce fut la magnificence de la religion  
 » romaine, où je m'apperçus que l'ostentation  
 » du culte remplaçoit les devoirs de la morale,  
 » & que la superstition étoit vêtue des riches  
 » habillemens de la foi. Ces absurdités me sur-  
 » prirent, d'autant plus que monsieur *Wimbleton*  
 » m'avoit annoncé que je trouverois en *Europe*,  
 » si jamais j'y allois, les coutumes les plus rai-  
 » sonnables, les mœurs les plus pures, & la plus  
 » sainte religion. Une autre remarque que je fis,  
 » fut que le visage des femmes ne peut suppor-  
 » ter long-tems la nudité, & que les voiles de  
 » l'*Afie* conviendroient bien aux dames *Euro-*  
 » *péennes*. J'eus souvent lieu d'observer que les  
 » prêtres *Chrétiens* sont fort monotones dans leurs  
 » prières, & que leur dévotion consiste sur-tout  
 » dans beaucoup de gestes & de grimaces. Nous  
 » sommes plus sérieux & plus respectueux en

» présence d'*Alla* ; au lieu que les *Chrétiens* sont  
» aussi dissipés , même aussi babillards au temple ,  
» que dans leurs maisons de rafraîchissement.  
» C'est ce que j'ai remarqué en *Angleterre* plus  
» particulièrement que par-tout ailleurs. En vé-  
» rité , l'*Anglois* se conduit dans le temple ,  
» comme s'il étoit au-dessus de la Divinité qu'il  
» y vient adorer. Il sert Dieu avec la plus grande  
» indifférence , au moins à en juger par l'exté-  
» rieur. Lorsque les *Anglois* s'assemblent pour  
» adorer la divinité , la religion est la dernière  
» de leurs pensées. Peut-être aussi que la variété  
» des postures & des grimaces est une grande  
» marque d'adoration parmi les chrétiens. Si cela  
» est , j'avoue que les *Anglois* sont plus dévots  
» que tous les autres. Les uns sont debout , les  
» autres assis : il y en a qui sont appuyés , d'autres  
» qui rient : j'en ai vu qui regardoient la voûte ,  
» d'autres dont la tête mobile tournoit de tous  
» les côtés : plusieurs dorment , & leurs voisins  
» ne sont occupés qu'à les réveiller. Cette scène  
» diversifiée est répétée dans chaque église avec  
» beaucoup d'autres circonstances. Un étranger  
» doit se faire une idée bien peu raisonnable d'une  
» religion dont les sectateurs mettent si peu de  
» décence dans leur culte. Mais je ne vous im-  
» portunerai pas davantage de mes observa-  
» tions qui sont pour la plupart religieuses , mes

» premières études m'ayant porté naturellement  
 » à observer les différentes religions en usage  
 » parmi les hommes.

» Arrivé à *Londres*, je me rendis chez le frère  
 » de M. *Wimbleton*, dont je lui remis les effets,  
 » en lui disant que mon maître avoit eu la bonté  
 » de m'en donner le quart pour récompense de  
 » mes services.

» M. *Edouard Wimbleton* changea de couleur  
 » lorsque je lui parlai de la bonté de son frère à  
 » mon égard. La nouvelle de sa mort n'avoit pas  
 » fait tant d'impression sur lui.

» Je fus fâché de trouver de tels sentimens dans  
 » un *chrétien*. Je croyois que, dans le royaume le  
 » plus éclairé de la terre, on devoit faire moins  
 » de cas des richesses, & avoir plus d'affection  
 » pour un frère.

» Je me hâtai de le tirer d'inquiétude. Je me  
 » suis fait une maxime de faire autant d'heureux  
 » que je puis; il n'appartient qu'au puissant *Alla*  
 » de juger & de faire justice. Monsieur, lui dis-  
 » je, quoique mon maître ait été si libéral à mon  
 » égard, je ne veux point profiter de l'excès de  
 » sa générosité. Je n'ai pris que le dixième de ses  
 » biens, & j'ai apporté avec moi le reste, dont  
 » vous pouvez prendre possession quand vous le  
 » voudrez.

» M. *Edouard Wimbleton*, charmé de ma ré-

» poufe, me répondit obligeamment que la mo-  
» destie & la décence convenoient à ceux qui  
» étoient nés pour servir; que ma discrétion étoit  
» une justice, & que je ne devois pas prendre  
» à la lettre un don que la maladie & un affoi-  
» blissement d'esprit avoient arraché à son frère;  
» qu'il favoit l'influence qu'un esclave adroit pou-  
» voit avoir sur son maître, dans ces momens  
» où l'homme n'est presque plus à lui. Mon frère,  
» ajouta-t-il, a toujours été trop généreux. C'est  
» ce vice qui le força de quitter l'*Angleterre*,  
» après y avoir prodigué son bien. Ce fut aussi  
» ce qui m'empêcha de lui prêter l'argent qu'il  
» me demandoit pour rétablir ses affaires. Au-  
» lieu de me rendre à ses instances, je lui con-  
» seillai d'aller chercher fortune ailleurs. Si je  
» l'avois assisté ici, il ne seroit point allé à *Alep*,  
» & n'auroit point amassé les richesses qu'il a  
» laissées en mourant. Après ce discours, il me  
» recommanda d'honorer la mémoire de mon  
» maître, & de revenir le lendemain matin.

» Je revins à l'heure marquée, apportant avec  
» moi le testament de mon maître, où il me lé-  
» guoit le quart de ses biens. La date du testament  
» étoit antérieure à sa dernière maladie. Cette  
» pièce me servit au besoin.

» M. *Wimbleton* me reçut assez mal. Il me fit  
» des reproches durs sur la bassesse de ma nais-

» fance, sur ma patrie & ma religion, me don-  
 » nant plusieurs noms de mépris relatifs à ces  
 » objets. Je les souffris patiemment, me rappel-  
 » lant d'avoir vu plusieurs *mahométans* traiter aussi  
 » mal les *chrétiens*. Ce n'étoient-là que les pré-  
 » ludes d'une scène beaucoup plus révoltante.  
 » Ouvrant la porte de son comptoir, il appella  
 » une troupe de russiens qui se dirent officiers  
 » de justice. Il leur commanda de me mener en  
 » prison comme son débiteur. Je leur dis que je  
 » ne devois rien à cet homme. Il insista, en di-  
 » fant que j'étois venu lui faire un compte, & que,  
 » sous prétexte de modération & d'honnêteté,  
 » ne voulant pas prendre le quart des biens de  
 » son frère, que je prétendois qu'il m'avoit laissé,  
 » je lui en dérobois la dixième partie contre  
 » toute justice, puisqu'il ne m'en appartenoit rien  
 » du tout.

» A cela, je répondis simplement que je pou-  
 » vois montrer le testament de mon maître qui  
 » étoit en forme & dûment légalisé; que du reste  
 » j'avois un ami à *Londres* qui avoit long-tems  
 » demeuré à *Alep*; qu'étant chargé de ses affaires,  
 » je devois le trouver à deux heures à la bourse;  
 » qu'il savoit que j'étois venu ce matin chez  
 » M. *Wimbleton*, & qu'il sauroit bien tirer raison  
 » de ses mauvais procédés à mon égard.

» Au même moment on frappa fortement à

» la porte. M. *Wimbleton* pâlit, & les prétendus  
» officiers de la justice parurent interdits. Je pro-  
» fitai de leur trouble pour sortir. Je rencontrai  
» à la porte mon ami avec bonne compagnie.

» Monsieur, lui dis-je, vous venez à propos  
» pour me tirer des mains d'une troupe de gens  
» de mauvaise mine. M. *Wimbleton* me taxe de  
» vol; mais j'ai dans ma poche le testament de  
» mon maître.

» Où est M. *Wimbleton*, dit mon ami? n'y a-  
» t-il point de valets au logis, ajouta-t il en frap-  
» pant fortement à la porte?

» Monsieur, voici la porte du comptoir, lui  
» répondis - je en la lui montrant; j'y ai laissé  
» M. *Wimbleton* avec quelques gens qui se disent  
» Officiers de justice.

» Mon ami voulut ouvrir la porte : on lui dit  
» que M. *Wimbleton* ne pouvoit voir personne  
» ce jour-là, & qu'il n'étoit pas en état de parler  
» d'affaire.

» C'est ce qui m'inquiète assez peu, répondit  
» mon ami; je suis content d'avoir sauvé un  
» honnête étranger du piège qu'il lui tendoit.

» Nous sortîmes aussi-tôt pour nous rendre à  
» la bourse où mon ami publia les mauvais pro-  
» cédés de M. *Wimbleton*, en faisant voir que  
» j'avois réellement droit au quart de la fortune  
» de son frère. Loin d'approuver ma modération,

» on en fit un sujet de risée. Il ne mérite ni le  
 » quart, ni le dixième, disoient les uns, puis-  
 » qu'il ne fait pas mieux faire valoir ses droits.  
 » Sa conduite, disoient les autres, fait douter  
 » s'il a aucun droit naturel. Est-il naturel qu'un  
 » homme se contente du dixième, lorsque le  
 » quart lui appartient légitimement?

» Enfin chacun voulut voir le testament. Il  
 » courut de main en main; & chacun fut con-  
 » vaincu de la réalité de mon droit.

» Alors un bruit unanime s'éleva. Mon ami  
 » & tous ceux qui étoient présens me conseil-  
 » lèrent de faire valoir mes prétentions sur la  
 » totalité du legs ».

« Messieurs, leur dis-je, je n'ai jamais désiré  
 » plus que je n'ai. Tout homme doit mettre des  
 » bornes à ses souhaits. Les miens sont remplis,  
 » grâces au ciel. J'ai assez pour mes besoins. Des  
 » pluies trop abondantes font périr les fruits de  
 » la terre, au lieu de les nourrir. Il y a un vent  
 » qui fait tourner le moulin; il peut y avoir un  
 » vent trop violent qui le brise ».

» Cet homme est hors de lui-même, disoient-  
 » ils, il ne connoît pas le prix des richesses ».

« Quoi qu'il en soit, messieurs, continuai-je,  
 » je ne puis accepter une récompense qui me  
 » semble au-dessus de mes services. Je sens que  
 » la libéralité de mon maître a été excessive,

» & je ne dois pas en abuser. Du reste, il ne  
» seroit plus tems de suivre des conseils dont je  
» vous ai obligation. J'ai déjà remis les neuf di-  
» xièmes au frère de mon maître, en renonçant  
» à toutes prétentions ultérieures ».

« Vous avez mal fait, dirent-ils : mais avez-  
» vous signé ce renoncement ? y a-t-il des témoins  
» qui puissent attester que vous avez renoncé au  
» quart qui vous est dû ? M. *Wimbleton* a-t-il des  
» preuves juridiques de votre désistement ? S'il  
» n'en a point, vous pouvez l'attaquer en toute  
» sûreté. La justice ne tient point compte de ce  
» qui s'est dit & passé entre vous & lui.

» Les preuves de M. *Wimbleton* sont de peu  
» de conséquence pour moi, répliquai-je ; mais  
» je porte au fond de mon cœur un témoin de  
» mes actions, qui ne me justifieroit pas, quand  
» tous les monarques de la terre me déclareroient  
» innocent.

» Ce pauvre homme, dirent-ils, a des idées  
» bisarres : il ne fera jamais fortune. Quand il  
» n'auroit que le vingtième, au lieu du dixième,  
» ce seroit encore assez pour lui ; car il ne saura  
» jamais le faire valoir «.

» Alors ils me quittèrent, à l'exception d'un  
» petit nombre. Un d'eux me dit :

» J'admire votre façon de penser, votre désin-  
» téressement & votre modestie ; mais permettez-

» moi de vous dire que vous négligez le bien  
 » public , en renonçant à votre intérêt particulier.  
 » Vous devez au public de dénoncer & faire pu-  
 » nir quiconque viole les loix sacrées de la pro-  
 » bité ; & le bien qu'il vous restituera , vous pou-  
 » vez le faire tourner au profit du public , si vous  
 » y renoncez pour vous-même. C'est-là la grande  
 » loi de la société. Il vaut incomparablement  
 » mieux faire du bien à la multitude , que de  
 » mettre son plaisir à boire & à manger pour  
 » soi seul ».

« Vous avez raison , lui répondis-je ; mais ,  
 » dans le cas présent , je ne puis faire ce que vous  
 » me conseillez. Je sens que M. *Wimbleton* ne  
 » mérite guère la cession que je lui ai faite d'une  
 » partie de ce qui m'étoit dû ; je ne puis aussi  
 » l'appeler en justice qu'en répétant un bien que  
 » je lui ai déjà cédé librement. Le public ne peut  
 » pas exiger le sacrifice de ma conscience ; &  
 » la justice n'est point fondée sur les vices par-  
 » ticuliers ».

« Monsieur , me dit-il , vous ferez ce que  
 » vous voudrez. Je n'ai plus qu'un mot à vous  
 » dire sur ce point. C'est que la loi vous favorise  
 » dans le cas présent. M. *Wimbleton* est en votre  
 » puissance ; & vous avez tort , si vous le laissez  
 » échapper. Le public attend autre chose de vous.  
 » Celui qui dérobe un coupable aux poursuites

» de la justice, ne vaut guère plus que celui qui  
» a commis le crime ».

« Alors chacun s'en alla de son côté. Je me  
» retirai tranquillement chez moi en réfléchissant  
» à la scène étrange qui venoit de se passer ».

« Les *européens* sont trop raffinés pour le gros  
» bon sens des *asiatiques*, me disois-je en moi-  
» même. Je me trompois lourdement en m'ima-  
» ginant que la vertu avoit les mêmes bornes par  
» toute la terre.

» Le commerce est le prophète des *européens* ;  
» & l'or est leur dieu. Je veux néanmoins ap-  
» prendre leurs sciences, qui naquirent en *Asie*,  
» mais qui ont fructifié en *Europe*.

» Je m'appliquai sérieusement à l'étude de  
» ces sciences si justement estimées dans l'Orient.  
» La science des figures fut une des premières  
» qui m'occupa avec celles des nombres. J'appris  
» à mesurer avec neuf figures la grandeur du  
» globe qui produit la lumière, à calculer la dis-  
» tance des étoiles du ciel, à prédire les éclipses  
» du soleil & de la lune, à annoncer aux nations  
» la perte de la lumière des cieux. Par ces talif-  
» mans scientifiques je pus mesurer la hauteur  
» inaccessible des montagnes, la vaste étendue  
» des mers, & menacer la terre de l'apparition  
» effrayante des comètes. Je n'épargnai ni tems  
» ni peines pour pénétrer dans les profondeurs

» des mathématiques. Je conversai avec le grand  
 » & sublime *Newton*, comme les orientaux con-  
 » versent avec les *génies*. Je le vis faire descendre  
 » la lune des royaumes de la nuit, & produire à  
 » son gré le flux & le reflux de la mer; je l'en-  
 » tendis lire dans son livre les loix de l'Océan  
 » tumultueux; il traçoit avec sa baguette le cours  
 » des étoiles, & soumettoit à son système les  
 » orbes excentriques. Il rendoit la lumière pal-  
 » pable & décomposoit ses rayons. Il donnoit  
 » aux émanations du soleil des couleurs spéci-  
 » fiques, & un ordre fixe à l'éclat du jour. Il dé-  
 » veloppoit les loix éternelles de la nature,  
 » & sembloit instruit de tous les décrets du  
 » ciel.

» Les leçons de ce grand maître me dédom-  
 » magèrent amplement de toutes les peines &  
 » fatigues de mon voyage en *Angleterre*. Ce que  
 » j'aurois vainement cherché dans les magasins  
 » des marchands, je le trouvai dans les cabinets  
 » des sçavans.

» C'étoit un grand sujet de joie & d'admira-  
 » tion pour un *Asiatique* ignorant & bigot, de  
 » perdre ses préjugés dans le vide immense où  
 » nagent les planètes & les mondes; d'envisager  
 » avec mépris sur un globe artificiel la mer *Cas-*  
 » *pienne* qui avoit jusques-là borné ma vue, &  
 » de mesurer à l'ouverture du compas tous les

» royaumes de la terre rassemblés sous mes yeux ;  
» de considérer ce grand assemblage de terre &  
» de mer comme une planète abîmée dans le  
» tourbillon du soleil , & le soleil lui-même ,  
» comme une étoile au milieu de mille autres  
» égales , sinon supérieures en grandeur. Quand  
» ensuite je ramenois ma pensée sur moi-même ,  
» alors je me regardois comme un atôme invi-  
» sible , perdu dans l'immensité d'un million de  
» mondes.

» Mes recherches ne se bornèrent pas là. Je  
» suivis mon ami à *Cambridge* , où j'eus le loisir  
» de m'appliquer à l'étude de la physique. Je vis  
» avec satisfaction préférer les faits aux hypo-  
» thèses , & la nature se trahir elle-même par ses  
» opérations. Je traçai avec admiration les prin-  
» cipes des mécaniques. Je vis l'échelle régulière  
» de la multiplication des forces , qui faisoit dire  
» à *Archimède* qu'il remueroit la terre avec un  
» point d'appui & un levier assez grand. Les se-  
» crets de la chymie me furent dévoilés. Je vis  
» la matière , pendant son inertie naturelle ,  
» s'agiter d'un mouvement intestin , & le feu  
» descendre du ciel pour mon amusement. Cet  
» amusement étoit instructif. J'avois occasion  
» d'entendre les philosophes disputer ensemble ,  
» se contredire les uns les autres , & appuyer  
» leurs sentimens opposés sur les mêmes expé-

» riences. Cette bifarrerie me montra dans tout  
 » son jour la beauté de la nature & la folie de  
 » l'homme. Je vis l'ignorance naître du fein de  
 » la science ; & les profondes méditations des sa-  
 » vans me ramenèrent où elles m'avoient trouvé ,  
 » entre les bras de l'incertitude , avec cette dif-  
 » férence que je m'étois convaincu de l'igno-  
 » rance humaine , au lieu que je voyois les autres  
 » disposés à se laisser tromper par une vaine ap-  
 »arence de science. Je terminai ce cours de  
 » sciences par conclure que le savoir n'est utile  
 » qu'autant qu'il nous apprend à bien vivre ; &  
 » que savoir beaucoup sans pratiquer , c'est res-  
 » sembler à un laboureur qui travailleroit beau-  
 » coup au tems des semailles , & resteroit oisif  
 » au tems de la moisson.

» Ayant joint les connoissances historiques à  
 » mes autres études , je songeai à rentrer dans  
 » ma patrie qui offroit un vaste champ à l'exer-  
 » cice de mon savoir.

» La guerre arrêta mon voyage d'*Alep*. L'en-  
 » trée de l'*Asie* , fermée par la *Méditerranée* ,  
 » restoit encore ouverte par les *Indes orientales*.  
 » Une flotte alloit mettre à la voile pour ces ré-  
 » gions. Je m'embarquai comme passager, sur un  
 » vaisseau de la compagnie ; & après un passage  
 » aussi pénible qu'ennuyeux , j'arrivai à la baie de  
 » *Bengale*.

» L'unique satisfaction que j'eus dans mon  
» voyage, ce fut de voir mes connoissances con-  
» firmées par l'expérience. Les merveilles de  
» l'Océan ne me semblèrent pas moins magni-  
» fiques que l'aspect majestueux des montagnes.  
» Les vagues soulevées par la tempête, en s'éle-  
» vant comme la cime orgueilleuse des *Alpes*,  
» m'inspiroient une semblable horreur. Mais  
» celui qui est bien convaincu que sa vie n'est  
» point à lui, est tranquille au fort de la tem-  
» pête. Il lui importe assez peu qu'il soit la pâture  
» des vers de la terre, ou réduit en cendres par  
» la foudre.

» Je restai quelque tems à *Bengale*, attendant  
» une occasion pour passer à la Cour du Mogol  
» où j'avois dessein de chercher un établissement.  
» Les monarques de l'Orient sont curieux à l'ex-  
» cès des sciences de l'*Europe*. C'est une des raisons  
» pour lesquelles ils ont accueilli les *Jésuites* & to-  
» léré leur religion, se flattant de tirer avantage  
» des savans travaux de cette société. Mais en gé-  
» néral, ils ne sont point favorables à la religion  
» chrétienne; & si les missionnaires n'avoient  
» d'autre appui que leur religion, ils seroient  
» bientôt sacrifiés aux docteurs *Mahométans* &  
» aux brames *Indiens*. Mais à présent, la religion  
» n'est que le prétexte des voyages des *Jésuites*  
» dans l'*Inde*; & peut-être font-ils aussi peu zélés

» pour la propagation du christianisme , que les  
 » *mahométans* & les *payens* font peu disposés à  
 » l'embrasser. Ils sont bons mathématiciens &  
 » mauvais saints , si ce n'est lorsque la prédication  
 » de l'évangile peut leur procurer quelques avan-  
 » tages temporels.

» Il n'y a donc que leur savoir utile qui pro-  
 » tège , à la cour des monarques de l'Orient , des  
 » hommes odieux à toute l'*Asie*. Les machina-  
 » tions secretes des pères de la société , quoique  
 » conduites avec art , ont été découvertes par  
 » ceux qui les ont étudiées & observées de près.  
 » Leur sort est décidé , dès que les *Astatiques*  
 » feront aussi savans qu'eux.

» Ces réflexions furent pour moi un nouveau  
 » motif de me perfectionner dans les sciences &  
 » les arts des *Européens*. Je ne doutois pas que  
 » je ne me rendisse agréable à la cour du grand  
 » Mogol. Mes espérances ne furent pas vaines.  
 » je me fis connoître des *Nababs* & des *Vizirs*.  
 » Je m'étois pourvu des meilleurs instrumens de  
 » mathématique , & d'une bonne bibliothèque.  
 » Je fus suivi & admiré. Ma réputation parvint  
 » aux oreilles du Mogol. On m'appeloit le phi-  
 » losophe de l'Orient. J'eus ordre de me rendre  
 » à la cour , où je fus admis à l'audience du mo-  
 » narque.

» Mon savoir , & la facilité avec laquelle je  
 parlois

» parlois les langues de l'*Europe*, lui firent soup-  
 » çonner que j'étois un *Jésuite déguisé*. Les plus  
 » habiles docteurs *mahométans* eurent ordre de  
 » m'examiner. Je pratiquai devant eux les ablu-  
 » tions, purifications, & toutes les cérémonies  
 » de ma religion. Je leur fis l'histoire de ma vie,  
 » & leur racontai ma naissance, le nom de mes  
 » parens, & de ceux qui m'avoient instruit des  
 » préceptes de la foi *mahométane*, mon séjour à  
 » *Mouful*, mon esclavage à *Alep*, mon voyage  
 » en *Angleterre*, & mes études dans le séjour de  
 » la science. Je leur déclarai que mon dessein  
 » étoit de communiquer mes connoissances à ceux  
 » qui voudroient bien m'écouter, afin de transférer  
 » le savoir de l'*Europe* en *Asie*; je finis  
 » en les priant de seconder mon entreprise.

» Ils louèrent mon courage & approuvèrent  
 » mes vues. Le Mogol instruit de mes inten-  
 » tions, s'empressa de me témoigner combien  
 » elles lui étoient agréables. J'eus un appartement  
 » dans son palais, où il venoit souvent admirer  
 » mes expériences. Je m'attachois surtout aux  
 » mathématiques & à l'astronomie, parce que  
 » c'étoit le goût du monarque.

» Ayant repris aussi mon premier emploi de  
 » religion, je demandai la permission de faire les  
 » fonctions d'*Iman*; je prêchois au peuple, lors-  
 » que mes occupations me le permettoient, &

» je lisois la loi de notre prophète dans les mos-  
» quées.

» *Alla* bénit mes travaux : ma réputation s'é-  
» tendit par toute l'*Asie*. Je répandois la science  
» d'une main , & de l'autre je recueillois toutes  
» sortes d'honneurs.

» *Aurengzeb* , le grand conquérant de la terre ,  
» étoit mon ami : il m'avoit chargé de l'éducation  
» du sultan *Osmir* , son fils.

» *Osmir* n'avoit encore que cinq ans , lorsque  
» le Mogol le confia à mes soins.

» Que la vertu soit la base de la science ; &  
» que la science soit l'esclave de la vertu.

» Telles furent les paroles d'*Aurengzeb* , lors-  
» qu'il me chargea de l'éducation de son fils. Je  
» me prosternai devant lui , & m'appliquai à inf-  
» truire l'auguste enfant.

» Ce fut alors , ô *Morell* , que je conçus le  
» dessein de couvrir la morale la plus pure du  
» voile léger de l'Allégorie , pour rendre l'inf-  
» truction plus agréable & en même tems plus  
» utile. Mes yeux avoient vu les beautés variées  
» dont la nature offre le spectacle ravissant dans  
» les différentes contrées de la terre. Mon ima-  
» gination me les repréentoit , & il m'étoit aisé  
» de les peindre dans des descriptions brillantes.  
» Cette idée me plut. Je crus que la vertu s'insi-

» nueroit doucement dans un cœur tendre , sous  
» les fleurs du langage.

» Mes leçons , destinées au prince seul , furent  
» lues & admirées de tous les grands de la cour.  
» *Osmir* , pour qui elles étoient faites , fut le seul  
» qui ne les goûta pas. Il avoit l'esprit léger & peu  
» propre à l'étude de la sagesse. Il maudissoit les  
» momens qu'il passoit avec moi. Il ne profita  
» point de mes leçons. A peine pouvoit-il sup-  
» porter le nom de la vertu ; au lieu que le vice  
» le charmoit , malgré sa difformité. Seulement  
» lorsqu'on lui peignoit la vertu récompensée ,  
» il marquoit une sorte d'amour pour elle : ou  
» plutôt pour l'avantage qu'elle procuroit ; mais  
» l'attrait du vice l'emportoit bientôt dans son  
» cœur.

» L'estime de toute l'*Asie* ne consolait point  
» le fils d'*Asmar* du chagrin qu'il avoit du peu  
» de profit que son illustre pupille retiroit de ses  
» leçons. D'ailleurs , l'admiration de ceux qui  
» exaltoient le plus mes écrits , étoit une admi-  
» ration stérile. Ils admiroient la pureté de mes  
» leçons , sans en devenir plus vertueux. Cette  
» pensée empoisonnoit les louanges qu'ils me  
» donnoient , & j'appréhendois des maux que  
» je prévoyois seul.

» *Osmir* croissoit en âge , & j'avois le chagrin  
» d'être le précepteur du plus méchant des

» hommes. En peu d'années il ressembloit plus à  
 » un monstre, qu'à un homme. C'étoit *Horam* qui  
 » étoit destiné à ressentir le poids de sa méchan-  
 » ceté.

» *Aurengzeb* s'apperçut du caractère vicieux de  
 » son fils, & craignit qu'il n'osât porter ses vues  
 » sur le trône de son père. Le prudent monarque  
 » lui ôta toute son autorité. *Osmir*, fut enfermé  
 » par ordre du Mogol, & on ne laissa auprès de  
 » sa personne qu'un petit nombre d'officiers af-  
 » fidés.

» Le prince méchant me soupçonna d'être  
 » cause de la sévérité de son père à son égard.  
 » Il dit en confidence aux officiers qui le ser-  
 » voient, que je lui avois conseillé de détrôner  
 » *Aurengzeb*. Le monarque en fut instruit, &  
 » l'on me jeta dans les fers. Tous les grands se  
 » réjouirent de mon malheureux sort. Tant de  
 » bassesse ne m'étonnoit point dans des cour-  
 » tisans. Mais la profonde malice d'*Osmir* me  
 » révoltoit.

» Au bout de quelques jours je fus tiré de mon  
 » cachot pour paroître devant *Aurengzeb*. Le  
 » monarque affectoit un air sévère : je voyois  
 » néanmoins le souris de la pitié percer au travers  
 » de cette sévérité affectée. Il me fit ôter mes  
 » chaînes, & ordonna aux courtisans & à ses  
 » gardes de se retirer.

» Lorsque nous fûmes seuls , je me prosternai  
» la face contre terre , persistant dans cette pos-  
» ture respectueuse , sans rien dire.

» Lève-toi, *Horam*, me dit *Aurengzeb*, lève-toi,  
» serviteur fidèle ; je ne te crois point coupable  
» des crimes dont ils t'accusent : dis seulement  
» que tu es innocent , & j'en serai convaincu.

» O maître du monde , qu'*Horam* ton esclave  
» périsse plutôt que d'accuser ton fils de men-  
» songe. Oui , je le confesse , j'ai souvent ex-  
» cité *Osmir* à la pratique de la vertu , à l'amour  
» de la vérité , de la sagesse , de la justice , de la  
» modération , les plus précieux ornemens de  
» ton trône. Je lui ai conseillé de te ressembler :  
» ma présomption mérite la mort. *Horam* a eu  
» le malheur de voir tes espérances frustrées , &  
» ses leçons diffamées.

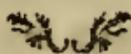
» Diffamées ! oui , sans doute , reprit *Aurengzeb* ;  
» car je me vois dans la nécessité d'accuser mon  
» fils de bassesse , ou mon fidèle esclave de ré-  
» bellion. Il n'y a point de milieu. *Horam* , re-  
» tire-toi de la cour : si tu es innocent , elle n'est  
» pas digne de te posséder : si tu es coupable , ce  
» que je ne pense pas , tu es indigne de m'appro-  
» cher. *Horam* , retire-toi , je te donne mille se-  
» quins d'or ; mais il faut que tu me promettes  
» de ne pas quitter mes états : je ne puis ni te  
» garder , ni te perdre.

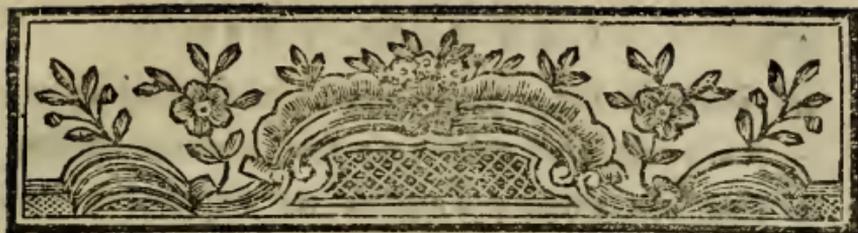
» Je me jetai aux pieds d'*Aurengzeb* : je le re-  
 » merciai de sa bonté, & je priai *Alla* de chan-  
 » ger le cœur d'*Osmir*.

» *Aurengzeb* me donna l'anneau qu'il portoit  
 » au doigt, & me dit de partir dès la nuit même  
 » pour me retirer vers les frontières les plus re-  
 » culées de son empire.

» J'obéis. Le monarque avoit donné ordre à  
 » un nabab, mon ami sincère, d'avoir soin de  
 » moi, & de me faire escorter jusqu'à l'embou-  
 » chure du *Gange*. Je traversai les mers, & je  
 » vins fixer ma demeure dans cet établissement  
 » de votre nation. Dès que ma disgrâce eut éclaté  
 » à la cour du mogol, on empoisonna mes leçons :  
 » on les interpréta malignement : on me sup-  
 » posa des vues dont mon cœur & mon esprit  
 » étoient bien éloignés. Je retirai toutes les co-  
 » pies que je pus trouver, & les emportai avec  
 » moi, dans la vue de les brûler & d'en faire un  
 » sacrifice au dieu des *payens* » . . . . .

Le manuscrit de *sir Charles Morell* ne va pas  
 » plus loin. Voyez au reste la conclusion des  
 » contes à la fin du troisième tome.





LES CONTES  
DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS

D'HORAM, FILS D'ASMAR.

**G**IUALAR, Iman de *Terki*, avoit deux enfans, *Patna* & *Coulor*, qui faisoient la gloire de leurs  
» parens, & l'admiration des habitans de *Mazanderan*. Ce respectable vieillard les menoit tous  
les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans les eaux  
claires d'une fontaine qui couloit dans ce lieu charmant, pour les purifier des mauvaises im-  
pressions du monde, il les faisoit asseoir auprès de lui, sous l'ombre de ces arbres odiriférens, &  
leur répétoit ces leçons instructives :

« O mes enfans, écoutez votre père, ouvrez  
» vos tendres cœurs aux instructions de la vieil-  
» lesse, laissez-vous toucher par les sages nar-

» ximes de l'expérience. La jeune fourmi ne va  
 » point au travail qu'elle n'y soit conduite par les  
 » plus anciennes ; l'aiglon ne s'approche du  
 » soleil que sous les aîles de sa mère ; ainsi les  
 » enfans de l'homme ne doivent agir que par  
 » l'impression de leurs parens : toutes leurs dé-  
 » marches doivent être tracées par la main pa-  
 » ternelle.

» Mais *Patna* & *Coulor* apprendront de *Giua-*  
 » *lar* à adorer *Alla*, le premier des êtres, & à  
 » honorer *Mahomet* le prophète des croyans.

» Les désirs de la chair ne sont que bassesse ;  
 » & les fils de la terre ont des pensées ram-  
 » pantes. Ils tendent & roidissent leurs nerfs  
 » comme le mulet opiniâtre : ils s'attachent à la  
 » poursuite des bagatelles, comme le chameau  
 » dans le désert. Le léopard saute sur sa proie :  
 » ainsi l'homme se réjouit dans ses richesses ;  
 » &, comme un lionceau, se chauffe au soleil de  
 » la paresse.

» Les corps du paresseux & de l'intempérant  
 » flottent sur l'océan de la vie, ainsi que les ca-  
 » davres sur les vagues du *Tigre*.

» Les vautours du ciel dévorent les cadavres,  
 » & l'homme est déchiré par les remords de sa  
 » conscience.

» Fuyez les hommes, mes enfans ; imitez le  
 « pélican qui se retire dans les lieux inhabités,

» suivez l'ânon sauvage dans les déserts de la  
» paix ».

Un jour que *Giualar* répétoit ces mots avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, il apperçut tout à coup un baume d'une odeur suave couler en abondance d'un citronnier plus grand que les autres, qui étoit vis-à-vis de ce tendre père & de ses enfans attentifs : dans un moment toutes les feuilles de l'arbre furent couvertes de cette douce rosée, le tronc prit de lui-même une forme humaine, ils virent la figure rayonnante d'une belle femme.

» *Giualar*, dit le génie, votre zèle m'est  
» agréable. J'aime à vous voir élever vous-même  
» & former ces jeunes cœurs. Un père est béni  
» dans la sagesse de ses enfans, & la langue de  
» l'insensé perce le cœur de sa mère. Mais pour-  
» quoi le sage *Giualar* insiste-t-il avec tant de force  
» sur l'amour de la retraite. *Alla* a mis vos en-  
» fans dans le monde : leur prudence & leur tra-  
» vail, leurs conseils & leurs exemples sont dûs  
» à leurs concitoyens. Les entraîner dans les dé-  
» serts, c'est les réduire à la vie des sauvages &  
» des brutes. Les volontés d'*Alla* ne sont point  
» vaines. L'homme n'est pas maître de lui-  
» même, il se doit à la société; & c'est une folie  
» de prétendre éluder les décrets du ciel. *Giualar*  
» a raison de précautionner ses enfans contre les

» vices & les folies des hommes; mais qu'est-ce  
 » qu'une vertu qui n'a jamais été exposée? Elle  
 » ne mérite ce nom sacré, qu'après avoir passé  
 » par les épreuves de la tentation. Iman respec-  
 » table, confiez-moi vos enfans : qu'ils viennent  
 » recevoir des leçons d'humanité, de la bouche des  
 » *génies* immortels & bienfaisans; qu'ils voient  
 » de près les vices & les vertus des hommes;  
 » que ce contraste leur apprenne à se conduire  
 » sagement dans les sentiers de la vie ».

*Giualar*, charmé de l'offre du *génie* se prosterne  
 en sa présence pour lui rendre un juste hommage  
 de prières & de louanges. « O Iman ! lève-toi ,  
 » dit le *génie*; *Alla* seul mérite tes vœux : quoique  
 » supérieurs aux hommes, nous sommes, comme  
 » eux, l'ouvrage de ses mains. La lune est à pré-  
 » sent entre nous & l'œil du jour : avant qu'elle  
 » ait fait le tour de la terre, *Patna* & *Coulor* se-  
 » ront rendus à leurs parens. Réjouis-toi des fa-  
 » veurs que le ciel leur fait, & repose en paix  
 » jusqu'à ce qu'une nouvelle lune les ramène  
 » dans tes bras ». Ainsi parla le *génie Moang* sous  
 la figure d'une femme d'une beauté ravissante. Il  
 prend *Patna* & *Coulor*, se plonge avec eux dans  
 la fontaine, & disparaît aux yeux de *Giualar*.

Bientôt ils se trouvèrent dans une vaste plaine,  
 au bout de laquelle s'élevait un palais magnifique.  
 « C'est ici, dit *Moang*, en leur faisant observer ce

« superbe édifice, c'est ici que *Patna & Coulor*  
 » doivent distinguer le bien du mal, la lumière  
 » des ténèbres. Mes enfans, que le silence tienne  
 » vos lèvres scellées; écoutez, voyez, apprenez :  
 » mais que la voix profane des hommes ne se  
 » mêle point aux paroles sacrées des *génies* ».

Dès qu'ils furent arrivés au palais, *Moang* introduisit les enfans de *Giualar* dans un vaste salon, où vingt-huit trônes d'or étoient occupés par la race immortelle des bons *génies*. A leurs pieds, sur de riches tapis qui couvroient tout le salon, étoient d'autres *génies* d'un ordre inférieur. Chacun avoit sous sa garde deux croyans, ou davantage, à qui il étoit permis d'entendre les leçons instructives de ces êtres tutélaires.

*Iracagem*, dont le trône étoit un peu plus élevé que celui des autres, parla le premier en ces termes :

« Race des immortels, protecteurs des hommes  
 » confiés à vos soins célestes, dites : quels succès  
 » ont eu vos travaux? Quels vices avez-vous  
 » punis? Quelles vertus avez-vous récompensées?  
 » Quelles fausses lumières avez-vous dissipées?  
 » Foibles mortels, que pourriez-vous sans notre  
 » protection? que vos efforts seroient infruc-  
 » tueux! que vos recherches seroient vaines! »  
 Puis s'adressant en particulier au *génie* le plus près de lui : « Vertueux compagnon, lui dit-il,

» racontez-nous les heureux effets de vos soins  
» bienfaisans ».

A ces mots , le *génie* se leva de son trône , & dans cette posture respectueuse , il commença ainsi modestement le récit d'une aventure agréable.

Puisque vous l'ordonnez , ô sage *Iracagem* ! ma voix se fera entendre. Quoique peu habile dans l'art divin de protéger le genre humain , j'ai fait ce que j'ai pu pour suivre les préceptes de *Mahomet* notre maître ; & l'on connoîtra les succès de mes soins , par l'histoire suivante.



---

---

*CONTE PREMIER.*

---

---

HISTOIRE  
DU MARCHAND ABUDAH ;  
O U  
LE TALISMAN D'OROMANE

**A**u milieu du quai de *Bagdat* , où les biens de route la terre viennent se rassembler pour le bonheur des croyans , vivoit le plus riche marchand de cette ville opulente. *Abudah* (c'étoit le nom de cet homme fortuné ) possédoit à lui seul les richesses de plusieurs nations , courtisé des grands qui lui portoient envie , béni du peuple indigent dont il soulageoit la misère. Chaque jour sa bienfaisance magnifique faisoit mille heureux , chaque jour il gagnoit mille cœurs par sa générosité. Mais ces jours si beaux & si délectables pour le généreux *Abudah* , étoient suivis de nuits cruelles & terribles. Ni les carresses d'une tendre épouse , plus belle que les beautés de la *Circassie* , ni l'amour de

ses enfans , plus aimables que ceux des fées , ni ses richesses qui furpassoient les vastes desirs dont l'homme est capable , ne pouvoient délivrer son esprit des terreurs de la nuit. Dès qu'il étoit retiré , une petite boîte qu'aucun art humain ne pouvoit remuer de sa place , avançoit d'elle-même au milieu de l'appartement où il couchoit ; puis s'ouvrant, elle offroit , à la vue du marchand , la figure raccourcie d'une vieille forcière toute contrefaite qui , portée sur deux potences , s'approchoit de lui , & , avant qu'il se mît au lit , lui adressoit chaque nuit ces paroles singulières : « *O Abudah !* toi que *Mahomet* comble avec profusion de toutes sortes de biens , à quoi t'occupes-tu ? Pourquoi ne cherches-tu pas le talisman d'*Oromane* ? Celui qui le possède ne connoît ni chagrin ni douleur , & ne craint ni l'inconstance de la fortune , ni la malice des hommes. Jusqu'à ce que je voie ce trésor dans ton pouvoir , ô *Abudah !* je ne cesserai de te reprocher chaque nuit ta négligence impardonnable ; & le coffre qui me sert de demeure , ne quittera point l'appartement où tu reposes. »

Après ce discours , la forcière rentroit dans sa boîte en agitant ses potences , & la refermoit avec un cri sinistre , laissant le pauvre *Abudah* se mettre au lit , où le trouble & l'inquiétude le tourmentoient le reste de la nuit.

Cette visite importune répétée exactement , à l'heure précise , avec les mêmes menaces , & les mêmes cris effrayans , lui rendoit la vie insupportable. Les délices du jour étoient empoisonnées par le souvenir de la nuit. Il n'osoit confier à personne le sujet de son chagrin. L'aventure étoit si extraordinaire , qu'il avoit lieu de craindre qu'elle n'excitât des ris moqueurs , au lieu de la tendre compassion de ses amis. A la fin , excédé des importunités de la forcière impitoyable , il résolut de vaincre sa répugnance. Dans un festin où il avoit rassemblé ses amis , il se hasarda de demander publiquement si quelqu'un d'eux avoit connoissance du talisman d'*Oromane* , & du lieu où on le gardoit.

Personne ne put lui donner une réponse satisfaisante. Ils avoient bien entendu parler des vertus surprenantes du talisman ; mais ils désespéroient tous de le trouver. Ainsi , *Abudah* perdit les frais de sa demande ; & ne sachant où aller chercher ce trésor inconnu , il se vit contraint de revenir entendre les reproches de la forcière nocturne.

Le lendemain il fit crier publiquement dans les rues de *Bagdat* , que le marchand *Abudah* promettoit une récompense considérable à celui qui lui apprendroit où étoit le talisman d'*Oromane*. On publia la même chose pendant plu-

sieurs jours consécutifs ; personne ne se présentoit pour satisfaire les desirs de l'impatient *Abudah*.

Cependant , un pauvre voyageur que les *Arabes* avoient déponillé de tout ce qu'il avoit , traversant les rues de *Bagdat* , entendit cette publication , & s'offrit d'abord à mériter la récompense promise par le marchand , en lui faisant connoître où étoit le talisman , l'objet de ses recherches. Les amis du riche *Abudah* , transportés de joie à cette nouvelle , conduisirent en pompe le voyageur , au palais de leur ami , & l'introduisirent avec grand bruit. Ils trouvèrent *Abudah* couché négligemment sur un sofa , entouré de sa femme & de ses enfans ; mais , ni leurs caresses innocentes , par lesquelles ils tâchoient de distraire son chagrin , ni les délices d'un dessert aussi splendide que délicat servi à ses pieds , ni la douce harmonie d'un concert exécuté par les plus habiles musiciens , rien ne pouvoit le tirer de l'affliction profonde où il étoit absorbé.

« *Abudah* , s'écrièrent ses amis , tous ensemble » & avec transport , recevez celui qui vient vous » apprendre où est le talisman d'*Oromane*. »

A ces cris , le marchand affligé leva les yeux ; comme un homme qui sort d'un rêve effrayant.

« Oui , ce pauvre voyageur que nous vous présentons , continuèrent ses amis , s'engage à vous » indiquer

» indiquer où vous trouverez le trésor après le-  
 » quel vous soupirez. »

Le voyageur ouvroit la bouche pour parler ;  
*Abudah* témoigna désirer qu'on les laisât seuls.  
 Sa famille se retira, on congédia les musiciens,  
 & ses amis le quittèrent. Le Voyageur, resté seul  
 avec *Abudah*, lui adressa ces paroles.

« Votre fortune immense, ô riche citoyen de  
*Bagdat*, rend votre ambition légitime, en vous  
 » mettant en état d'acquérir le talisman d'*Oro-*  
 » *mane*. Pour nous, hommes pauvres & misé-  
 » rables, que la fortune accable de revers, nous  
 » n'avons point l'espoir de faire cette découverte.  
 » Nous avons beau errer & chercher, nos peines  
 » sont inutiles : elle est au-dessus de nos re-  
 » cherches. L'acquisition en est trop coûteuse :  
 » elle exige des dépenses infinies. Celui qui veut  
 » absolument obtenir le talisman sacré, doit faire  
 » des présens immenses à ceux qui l'aideront dans  
 » la conquête de ce trésor. Moi-même, ô mar-  
 » chand fortuné, j'ai travaillé toute ma vie à amas-  
 » ser assez de richesses pour suffire à cette grande  
 » entreprise ; mais, depuis que le prophète, en  
 » confondant mes desseins ambitieux, m'a réduit  
 » à ma première misère, mes desirs m'ont quitté  
 » avec mon or ; je tâche de resserrer mes affec-  
 » tions, & de vivre content au sein de l'indi-  
 » gence. »

» Mon ami, dit *Abudah*, vous avez promis de  
 » m'indiquer où est le précieux talisman. »

« Il est dans la vallée de *Bocchim*, reprit le  
 » voyageur. Des princes puissans en font les gar-  
 » diens. Il est au milieu des richesses de la terre,  
 » dans un lieu dont vous ne pouvez approcher,  
 » si vous n'y portez des présens d'un prix infini,  
 » & d'une magnificence vraiment royale, dignes  
 » en un mot d'être offerts aux *génies* qui veillent  
 » à la garde de ce paradis terrestre. Si votre pré-  
 » sent n'est pas jugé suffisant, vos peines sont  
 » perdues.

» S'il ne tient qu'à cela, le talisman est à moi ;  
 » s'écria *Abudah*. J'ai neuf mille âcres de pâtu-  
 » rages sur les bords fertiles des rivières de *Bag-*  
 » *dat*. J'ai douze mille héritages plantés de fruits  
 » & de grains, d'oliviers & de bled. J'ai vingt-  
 » deux mines de diamant, & six cens vaisseaux  
 » occupés pour moi à la pêche des plus belles  
 » perles de l'orient. J'ai au-delà de huit cens ma-  
 » gasins, & quatre cens autres places toutes rem-  
 » plies de balles précieuses de soie & de brocard.  
 » Outre cela, les biens de neuf visirs me sont  
 » engagés pour cent ans ; j'en ai payé le prix,  
 » & les plus belles esclaves de la Circassie sont  
 » à ma disposition.

» O heureux, mille & mille fois heureux,  
 » *Abudah* ! dit le voyageur, le talisman est à

» vous ; vous seul pouvez entreprendre d'entrer  
» dans la vallée de *Bocchim*.

» Puisque cela est ainsi , reprit vivement *Abu-*  
» *dah* , ne perdons pas un moment , conduisez-  
» moi d'abord à l'entrée de cette vallée.

» Hélas ! elle est dans les déserts de l'*Arabie* ;  
» à plusieurs journées d'ici , ajouta le voyageur :  
» vos présens ne sont pas encore prêts , ni votre  
» escorte. Voulez-vous que les Arabes vous en-  
» lèvent vos richesses , avant que vous soyez par-  
» venu à la vue de la vallée ? Souffrez que votre  
» serviteur se charge du soin des présens , dont  
» quelques-uns exigent des préparatifs un peu  
» longs , & demain à la pointe du jour , nous  
» sortirons de *Bagdat* ; j'espère que votre voyage  
» aura tout le succès que vous désirez. »

L'impatient *Abudah* acquiesça aux propositions du voyageur , donna des ordres pour qu'on le laissât disposer à sa volonté de ses biens immenses , & se prépara lui-même à partir le lendemain.

Le pauvre voyageur se donna tous les mouvemens nécessaires pour préparer les présens qu'il jugea les plus convenables. Il arma aussi cinq mille archers , pour escorter dans les déserts la magnifique caravane du marchand.

Tout fut prêt à l'heure marquée. *Abudah* dit un tendre adieu à sa chère épouse , embrassa ses

enfans, & partit avec son guide pour la vallée de *Bocchim*.

---

*Aventure du Marchand ABUDAH dans  
la vallée de Bocchim.*

LE neuvième jour du troisième mois, avant que le soleil commençât à éclairer les mosquées de *Bagdat*, la caravane se mit en marche, traversant le quai, & passant sous les fenêtres d'*Abudah*, d'où il la vit défiler.

Cinq cens archers, montés sur des coursiers richement équipés, conduisoient l'avant-garde. Elle étoit formée de douze mille bœufs, & de trente mille moutons, & de deux cens des plus beaux chevaux d'*Arabie*.

Venoient ensuite cinq cens hommes armés de haches & de cimenterres, portant de riches bannières de soie, où l'on voyoit brodés en or des pâturages couverts de toutes sortes de bétail, pour le service & la nourriture de l'homme.

Ils étoient suivis par deux cens chameaux chargés de fruits secs de toute espèce; mille autres chargés de grains; mille, des vins les plus recherchés; cinq cens, de l'huile la plus pure, & cinq cens autres d'épicerie & de parfums précieux.

Mille laboureurs armés fermoient cette avant-garde, célébrant les biens de la terre, brûlant dans des cassolettes d'or, les parfums les plus suaves, & portant des bannières de lin & de soie, où l'on avoit représenté en broderie d'argent les saisons & les travaux annuels de la campagne. Ce fut tout ce qui put sortir de *Bagdat* le premier jour.

Le jour suivant, cinq cens mineurs armés de pioches, & cinq cens forgerons armés de marteaux, ouvrirent la marche : ils précédoient un char tiré par vingt bœufs, où étoient toutes sortes d'ustensiles de fer. Au-devant du char paroissoit un hérault d'armes qui commandoit toute la cavalcade. Cinq cens ouvriers venoient ensuite avec un char tiré par vingt mulets, chargé d'une grande quantité de plomb & d'étain, avec un artisan fameux dans sa profession, qui chantoit la naissance & la perfection des arts, les propriétés & les usages des métaux. Un troisième char étoit pareillement conduit par cinq cens autres ouvriers, avec les instrumens de leur art : celui-ci étoit chargé de bustes & de statues de bronze, des plus beaux ouvrages en cuivre, & du plus célèbre artiste de *Bagdat*. Mille autres ouvriers annonçoient un quatrième char bien plus riche que les précédens : il étoit attelé de douze licornes, & fourni de vaisselle, de monnoies & de meubles d'argent. Le char étoit lui-même d'argent massif,

& portoit l'intendant d'*Abudah*. Il étoit suivi de cent chameaux chargés aussi d'argenterie.

A quelque distance on voyoit mille cavaliers armés de pied en cap, à la manière des *Sarrasins*; puis sur des mulets richement caparaçonnés, cinq cens marchands étrangers, les premiers de leur nation, & tous remarquables par la magnificence de leurs équipages: les houffes de leurs mulets étoient de velours; on y avoit brodé en bosses d'or les emblèmes du commerce. Suivoit un char d'or massif tiré par quatre éléphans: il étoit chargé de meubles de même métal, travaillés avec toute la finesse & la perfection imaginables. Alors le pauvre voyageur, qui étoit resté jusqu'à ce moment avec *Abudah*, prit congé de lui, & monta dans le char, vêtu lui-même d'or & de pourpre; il tenoit en main une baguette aussi d'or, pour montrer de loin le chemin de la vallée de *Bocchim*. Telle fut la marche du second jour.

A la pointe du troisième jour, le reste de la caravane sortit des portes de *Bagdat*. Mille Archers commençoient la cérémonie: ils avoient à leur tête un train de musique guerrière: on voyoit flotter entre leurs rangs, des drapeaux ou enseignes de soie, enrichis d'or, portant au centre les armes de la famille d'*Abudah*. Cinquante charriots étoient chargés d'un nombre infini de balles de

foirie & de brocard : deux cens cavaliers qui les conduisoient, habillés tous différemment, sembloient de deux cens nations différentes. Ils étoient suivis par cinquante nègres, portant au cou de riches colliers de perles, & montés sur des dromadaires; puis, à quelques distances, cent muets, & toutes les beautés de la Circassie dans deux cens Palanquins : chacune avoit quatre eunuques pour la garder : quant à leur parure, la nature & tous les arts sembloient y avoir contribué.

Le marchand *Abudah* paroissoit ensuite dans un char d'un ouvrage achevé, tout enrichi de perles & de pierreries, tiré par dix chevaux blancs, dont les harnois étoient d'or. La magnificence de son habillement effaçoit encore l'éclat de la pompe qui l'environnoit : il étoit couvert de diamans, de rubis, de topases & d'émeraudes, dont l'arrangement imitoit toutes sortes de fleurs & de figures d'animaux. De chaque côté du char, cent musiciens jouoient de divers instrumens, & cinquante esclaves brûloient les parfums les plus doux. Deux cens des principaux habitans de *Bagdat*, amis d'*Abudah*, l'accompagnoient par honneur, avec une brillante suite. Enfin, mille archers qui escorteient un nombre infini de chameaux, chargés de toutes sortes de rafraîchissemens & de provisions, de vins, de liqueurs, de fruits excellens, fermoient cette pompeuse cavalcade, qui

surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu de plus magnifique à la cour du *Sophi*.

Le treizième jour du voyage on fit halte dans une plaine bornée d'un côté, par une chaîne de hautes montagnes, & de l'autre, par une forêt épaisse de cèdres & de palmiers. Ici, *Abudah* & son guide descendirent de leur char, & marchèrent à pied vers la forêt.

Elle sembloit impénétrable : on n'y pouvoit entrer qu'au travers des buissons : ils les franchirent, & avancèrent avec peine dans un petit sentier étroit, obscur & raboteux.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, qu'étant parvenus à l'entrée d'une caverne, le voyageur qui accompagnoit *Abudah*, y entra brusquement, & disparut aux yeux du marchand étonné.

*Abudah* voulut le suivre; mais voyant que la caverne étoit un précipice affreux sans fond, il n'osa pas avancer.

Le soleil n'éclaircit plus que le sommet des montagnes, & les arbres les plus élevés de la forêt recevoient seuls ses rayons affoiblis. *Abudah* excédé de fatigues, inquiet de se voir seul dans un lieu désert, ayant entre lui & sa caravane, une forêt épaisse & impraticable, monta sur un arbre où il résolut de passer la nuit sans dormir.

Mais il étoit si épuisé, qu'il ne put résister au sommeil, quelques efforts qu'il fît pour s'en dé-

fendre. Un charme assoupissant lui fit oublier & le Talisman d'*Oromane*, & la désertion subite de son guide, & les dangers qu'il courait en ce lieu.

L'étoile du jour annonçait le lever du soleil. *Abudah* se réveille. Un éclat extraordinaire frappe sa vue : l'arbre qui le porte est d'or pur, les feuilles sont d'argent, & des grappes de rubis sont les fruits qui pendent aux branches. En regardant autour de lui, il aperçoit par-tout un changement aussi merveilleux, la caverne & la forêt ont disparu : à leur place s'élèvent des palais enchantés couverts de lames d'or & d'argent, où sont enchâssées avec art des pierres précieuses qui jettent au loin un éclat éblouissant. Ce séjour n'a rien de terrestre, & il croit être transporté au firmament.

Ravi d'étonnement, il descend de l'arbre : la terre sur laquelle il marche est un sable d'or, semé de perles, émaillé de fleurs formées par des végétations naturelles de cristal, d'émeraudes & d'améthistes. Des arbrisseaux d'or & d'argent éclosent & croissent de tous côtés sous ses yeux. Dans le lointain, un vaste dôme domine toute la plaine, cache sa tête superbe dans les nues. La riche matière dont il est composé, répand une lumière si vive, qu'*Abudah* n'en peut supporter l'éclat. Sa curiosité en devient plus forte :

il marche à grands pas vers cette étonnante merveille.

Le dôme étoit d'or, porté sur trois cens colonnes dont le fust étoit d'une seule émeraude, le chapiteau d'un seul diamant, & le piédestal d'un rubis. Une seule pièce de cristal remplissoit l'intervalle d'une colonne à l'autre, de sorte que, quoique le dôme fût exactement fermé, l'intérieur en étoit pourtant visible de tous les côtés. L'architrave étoit de la matière des perles, ornée d'emblèmes & de festons d'améthistes, de topases, d'escarboucles, de rubis, d'émeraudes, de saphirs & de brillans.

Le plus riche des hommes fut frappé d'étonnement en voyant tant de richesses & de magnificence. Le dôme avoit quatre ouvertures, qui regardoient les quatre parties du monde. *Abudah* entra par celle de l'orient. Il aperçut un vieillard respectable assis sur un trône dont l'éclat étoit trop vif pour que des yeux humains pussent en distinguer la matière.

Un grand nombre de rois & de potentats étoient autour de lui, prêts à recevoir & à exécuter ses ordres. Ceux-ci avoient sous eux des êtres inférieurs, tous superbement vêtus d'or & de pierreries.

Le contour du dôme étoit par-tout orné des raretés de toutes les contrées de la terre, dispo-

fées dans l'ordre le plus agréable. L'œil les parcourait toutes avec ravissement, sans savoir à quoi donner la préférence. Un seul tapis couvrait le pavé qui étoit de marbre jaspé, & ce tapis de soie & d'or représentoit au naturel les diverses productions de la terre.

*Abudah* oublia dans ce moment toutes ses richesses ; & honteux du peu de valeur de ses présents comparés à tant de magnificence, il se retiroit, lorsqu'un des princes les plus proches du trône, s'approcha de lui, & le pria d'avancer.

*Abudah* avança en tremblant, & se prosterna avec respect au pied du trône. Le vieillard qui y étoit assis le rassura en ces termes :

« Ne crains point, ô *Abudah* ; tu as toujours  
 » été le favori du dieu des richesses. Je suis ton  
 » ami : le voyage que tu as entrepris en mon  
 » honneur, dans l'espoir de trouver le talisman  
 » du grand *Oromane*, ne restera point sans récom-  
 » pense. Et vous, ( en s'adressant au génie qui  
 » lui avoit présenté le marchand ) promenez  
 » *Abudah* dans tous mes palais ; montrez lui des  
 » biens que tant de milliers d'hommes ont désiré  
 » de voir ».

Le génie inférieur obéit, & prenant *Abudah* par la main, il le conduisit d'abord dans le palais qui étoit du côté de l'orient.

Les murs de ce bâtiment étoient d'argent pur,

& les fenêtres de cristal. L'argent y brilloit de toutes parts sous la forme de branches & de rameaux d'arbre ; ce qui sembloit étonner *Abudah*.

« Ce que vous voyez , lui dit le *génie* , est une  
 » bagatelle : l'amas de ces rameaux d'argent des-  
 » cend en profondeur jusqu'au centre de la terre ;  
 » de sorte que ce qu'il y a ici de métal précieux ,  
 » vaut mieux que toutes les richesses visibles du  
 » monde. »

Ils passèrent dans un second palais bâti d'or fin , avec des vitrages comme le premier.

*Abudah* y admira une égale quantité d'or qui y végétoit du centre de la terre , comme l'argent dans le palais qu'il venoit de quitter.

Le suivant étoit un vaste édifice tout de diamans. On voyoit au milieu une cîteerne remplie de toutes sortes de pierres précieuses : on en tiroit sans cesse , & elle en fournissoit toujours sans s'épuiser , même sans diminution.

« Ces richesses , dit le *génie* , ne se terminent  
 » aussi qu'au centre de la terre. Vous avez ob-  
 » servé que l'argent & l'or des deux premiers  
 » palais étoient des branches & des rameaux tom-  
 » bés des arbres qui croissent dans cette vallée  
 » de richesses , ramassés avec peine & travail ;  
 » car les riches n'en sont pas exempts. Comme  
 » toutes choses sont sujettes à dépérir , ces bran-

» ches d'argent & d'or se froissent & se heur-  
 » tent agitées par l'air ; elles se brisent encore en  
 » tombant : ce qui forme peu à peu une grande  
 » quantité de paillettes, de grains & de poussière,  
 » De même les diamans & les autres pierreries  
 » précieuses qui viennent aux arbres comme des  
 » fruits, & qui s'en détachent quand ils sont  
 » mûrs, tombent & se brisent en petits frag-  
 » mens. Nous négligeons toutes ces particules :  
 » nous ne recueillons que les pierres d'un cer-  
 » tain calibre, & tout le reste est laissé sur la terre  
 » au rebut.

» Ce sont ces fragmens de métaux & de pierres  
 » précieuses avec la terre, qui répandus & char-  
 » riés dans l'intérieur du globe, au moyen des  
 » eaux souterraines qui les entraînent, sont ar-  
 » rêtés par des lits de pierre & de rocher qu'ils  
 » ne peuvent pénétrer, & s'amassent ainsi dans  
 » divers endroits, ils forment avec le tems des  
 » mines précieuses, d'où l'industrie & le travail  
 » de l'homme les arrachent à grands frais.»

*Abulch* ayant visité ces biens immenses, re-  
 parut devant le trône du génie des richesses, qui  
 ordonna qu'on le menât au coffre où l'on gardoit  
 le Talisman d'*Oromane*.

Aussi tôt dix des génies inférieurs le conduisent  
 à un coffre énorme fermé avec cinquante serrures.  
 Il étoit tout de fer, & renforcé de larges bandes

d'un métal particulier plus dur que le diamant :  
 « *Abudah*, voilà ta récompense, lui dit le *génie* :  
 » retourne à *Bagdat*, & vis en paix le reste de tes  
 » jours.

» O *génie* bienfaisant, répondit *Abudah*,  
 » transporté de joie & de reconnoissance, dois-  
 » je emporter le coffre même, ou m'est-il per-  
 » mis d'en retirer le Talisman? »

Quoi! répliqua le *génie*, voudrois-tu ôter ce  
 trésor, du lieu seul où il est en sûreté. « Dès que  
 » tu as le coffre, le Talisman qu'il renferme est à  
 » toi; & tandis qu'il y restera renfermé, per-  
 » sonne au monde ne pourra te le ravir. La cu-  
 » riosité l'emportera-t-elle sur les risques qu'il y  
 » auroit à l'en tirer. Il est écrit dans les fastes du  
 » reme que celui qui possède le Talisman d'O-  
 » romane sera heureux; ne t'expose donc pas à le  
 » perdre, jusqu'à ce qu'il perde lui-même sa  
 » vertu. Voilà pourtant les cinquante clefs,  
 » emporte-les; mais ne te laisse pas tenter  
 » de curiosité: car qui peut t'assurer qu'un  
 » mortel supportera impunément l'éclat du Ta-  
 » lisman? »

*Abudah* remercia le *génie*; celui-ci lui ordonna  
 de se coucher sur le coffre. Aussi-tôt un sommeil  
 profond le tira de ce lieu enchanté. Le lende-  
 main au matin, en se reveillant, il se trouva  
 sous une tente, dans la même plaine où il avoit

laissé sa caravane. Mais elle avoit disparu , & il n'aperçut que quarante chameaux & quarante esclaves qui l'attendoient.

*Abudah* leur demanda ce qu'étoit devenu le train magnifique qu'il avoit amené avec lui de *Bagdat*. Ils ne purent lui en donner des nouvelles. Ils répondirent seulement qu'ils avoient entendu parler de cette caravane pompeuse, mais qu'ils ne l'avoient jamais vue : que depuis quelque tems leur maître s'étoit absenté de *Bagdat*, sans qu'on fût ce qu'il étoit devenu : que ses esclaves l'avoient cherché inutilement : qu'une nuit, lorsqu'ils repositoient tranquillement dans son palais de *Bagdat*, ils s'étoient trouvés transportés sans savoir comment, avec leurs bagages & quarante chameaux chargés de provisions, dans cette même plaine, & qu'étant entrés dans sa tente, ils l'avoient vu couché sur un grand coffre de fer, d'où ils l'avoient tiré pour le mettre sur un sofa.

„ Le coffre est-il ici, demanda vivement *Abu-*  
 „ *dah* ? Oui, magnifique seigneur, répondit le  
 „ premier des esclaves. C'est un coffre de fer  
 „ d'une grandeur prodigieuse, fermé avec cin-  
 „ quante clefs. „

Le marchand se leva d'abord ; & , quoiqu'il ne pût concevoir les évènements merveilleux de ce voyage, quand il vit le coffre & les cin-

quante clefs, il parut satisfait ; ordonna de plier les tentes , & de prendre le chemin de *Bagdat*.

Le coffre étoit porté sur un long brancard par quatre chameaux au centre de sa caravane , bien moins brillante que la première.

Il craignoit que , malgré l'assurance du *Génie* , les *Arabes* ne le surprissent avec le peu de monde qu'il avoit , & ne lui enlevassent son trésor.

Le premier jour , la caravane s'arrêta sur les bords d'un étang , où *Abudah* ordonna de rendre , & d'ôter aux chameaux leurs charges & leurs harnois. Il plaça quatre esclaves en sentinelle aux quatre coins de son camp , fit enfouir le coffre sous le sable dans sa tente , & se jeta sur un sofa pour y prendre du repos , ou rêver à son aise à son voyage singulier. Ses craintes n'étoient pas tout à fait vaines. Vers minuit les sentinelles apperçurent un petit parti d'*Arabes* qui venoit à eux , soit pour les piller , scit que la commodité de l'eau les attirât en cet endroit pour y camper le reste de la nuit.

*Abudah* , averti de leur approche par un esclave , qui lui dit en même tems que le nombre des voleurs ne paroissoit pas fort considérable , trembla pour sa vie & pour son trésor. Dans cet état de crainte & d'irrésolution , ne sachant s'il

s'il devoit fuir ou attaquer , il resta dans l'inaction.

Tandis que le maître, en proie à la crainte ; étoit indécis sur le parti qu'il avoit à prendre, le chef des esclaves , plus résolu que les autres , assemble ses camarades, les anime , & les mène en bon ordre à la rencontre des voleurs.

Les *Arabes*, qui n'étoient pas plus d'une vingtaine, ne voulurent point se mesurer à des forces si supérieures aux leurs ; ils se mirent à fuir, laissant les esclaves d'*Abudah* paisibles possesseurs de leur camp.

Le chef des esclaves, fier de son succès, fût que ces *Arabes* ne reviendroient pas à la charge, plus fût encore de la lâcheté de son maître, excité d'ailleurs par l'inquiétude indiscrete d'*Abudah*, s'adressa à ses camarades, leur déclara que ce coffre receloit quelque trésor d'un très-grand prix, puisqu'il étoit fermé avec cinquante serrures ; qu'*Abudah* avoit quitté secrètement *Bagdat* pour le venir chercher, n'en osant confier la commission à personne, & que d'ailleurs il témoignoit tant de peur de le perdre. Il ajouta qu'ils étoient maîtres du coffre & de la personne même d'*Abudah*, quand ils voudroient ; qu'il falloit enlever le trésor & s'enfuir dans quelque contrée étrangère, où ils jouiroient impunément du fruit de leur rapine.

Des esclaves goûtent aisément ces fortes de propositions. Ils marchent donc en corps vers la tente de leur maître qui les reçoit avec de grandes démonstrations de reconnoissance ; & leur témoigne combien il est satisfait de leur bravoure.

Le chef des esclaves répondit ainsi à ses remerciemens :

« *Abudah*, nous exposons notre vie pour dé-  
 » fendre tes richesses, & nous n'y avons aucune  
 » part. Tu trembles lâchement sous la tente,  
 » tandis que nous poursuivons à outrance tes  
 » ennemis. Puisque nous avons toute la peine,  
 » l'équité veut que nous ayons part au profit.  
 » Mais nous sommes raisonnables. La moitié du  
 » trésor renfermé dans le coffre de fer à cin-  
 » quante serrures est pour toi : il faut aussi que tu  
 » nous cèdes l'autre moitié, elle nous appartient  
 » à titre de récompense, pour t'avoir préservé  
 » d'un si grand péril. »

*Abudah*, étonné de l'audace de ses esclaves, tenta en vain de les fléchir par des prières & des promesses ; mais, sans l'écouter, ils se mirent en devoir de déterrer le coffre, & se saisirent des clefs.

Le marchand leur demanda seulement un jour pour penser à leur proposition. « Un jour ! ré-  
 » pliqua brusquement l'esclave téméraire ; un-

« jour peut te coûter la vie & à nous aussi. Ne  
 « crains-tu pas que ces Arabes , que nous ve-  
 « nons de mettre en fuite, ne reviennent nous  
 « assaillir avec une troupe dix fois plus nom-  
 « breuse. Alors que deviendras-tu, toi &  
 « les trésors inestimables que renferme ton  
 « coffre. »

*Abudah* les assura qu'il n'y avoit dans ce coffre qu'un pauvre Talisman , dont les vertus ne se déploieroient point pour eux ; qu'ainsi ils ne pouvoient tirer aucun fruit de leur trahison ; que cependant , pour leur marquer sa générosité , il leur promettoit la liberté & de grandes richesses ; s'ils le reconduisoient à *Bagdat* sain & sauf avec le coffre. Ils lui avoient manqué d'une manière trop audacieuse pour se fier à une promesse de cette nature. Tout ce qu'il put dire fut inutile. Cependant le chef des esclaves voulut bien lui donner une demi-heure pour se résoudre à accepter leur proposition. Ils se retirèrent & le laissèrent seul dans sa tente.

*Abudah* se jeta sur le coffre de fer , comme un homme qui embrasse pour la dernière fois ce qu'il a de plus cher au monde. Il gémit , il se lamente. Tout à coup le sommeil le saisit , comme le jour précédent dans le temple des *Génies*.

Il se réveille vers minuit ; il regarde autour

de lui : il étoit dans le plus bel appartement de son sérail de *Bagdat*, & *Selima*, sa chère épouse, dormoit à son côté sur le même sofa. « Je suis hors de danger : » C'est la première réflexion qui se présente à son esprit ; & il ne doute pas un instant que le coffre n'ait été transporté avec lui dans la même chambre.

Il se leve incontinent, & avant que de saluer *Selima* (sa pensée étoit bien loin d'elle), il parcourt l'appartement avec une lampe, & retrouve le coffre de fer dans la même place qu'occupoit auparavant la boîte de la vieille forcière, dont les reproches & les menaces lui avoient fait passer des nuits si cruelles.

Les cinquantes clefs y étoient attachées à un crochet de fer. *Abudah* les prend & se croit le plus fortuné des hommes.

Tant de merveilles opérées en sa faveur, & qu'il attribuoit toutes à la vertu du Talisman, lui en donnoient une grande idée, accompagnée d'une extrême envie de le voir. Il oublia la leçon du *Génie*, résolut à tout hasard d'ouvrir le coffre, de prendre le Talisman & de le porter toujours sur lui.

Dans ce dessein, il essaie la première clef : elle n'alloit à aucune des ferrures. Il en fut surpris & alarmé.

Étoit-ce une méprise du *Génie* des richesses ? Il

avoit peine à le croire. Ce pouvoit être plutôt l'ouvrage de quelque mauvais *Génie* qui avoit changé les clefs , tandis qu'il s'étoit livré au sommeil. Comme une des clefs n'ouvre aucune des serrures , dit-il en lui-même , peut-être qu'une autre les ouvrira toutes. Il essaie donc les cinquante clefs l'une après l'autre ; mais ce fut en vain : pas une des clefs qui entrât dans aucune des serrures.

*Abudah* inquiet se jette sur un sofa , & s'abandonne au chagrin.

Il reprend courage : il veut faire une seconde tentative. Car , disoit-il , il se peut que j'aie oublié d'éprouver une des cinquante clefs , & que ce soit justement celle-là qui doit ouvrir le coffre. Le trésor vaut bien la peine que j'y regarde à deux fois.

Il se lève donc pour un nouvel essai. Mais , ô prodige ! ô désastre ! il apperçoit au milieu de la chambre la misérable petite boîte qui lui rappelle tous ses malheurs : elle s'ouvre , la forcière paroît , & le salue en lui adressant ces terribles paroles :

« O insensé *Abudah* ! quelle folie de prétendre  
 » acheter le Talisman d'*Oromane* , au prix de tes  
 » richesses. Tu as le coffre , mais tu n'as ni le  
 » pouvoir , ni les moyens de l'ouvrir , pour en  
 » retirer le trésor qu'il renferme. Tu le possèdes

» fans en jouir. Es-tu plus heureux que le coffre  
 » même ? C'est cependant ce trésor qui doit te  
 » procurer le repos & le bonheur que tu cher-  
 » ches ; au lieu que tu es en proie à une inquié-  
 » tude d'autant plus cruelle , que tu crains de  
 » perdre un bien dont tu ne jouis pas. Va donc  
 » chercher les clefs des cinquante ferrures. Ne  
 » sois pas assez simple pour t'imaginer que le  
 » *Génie* se feroit défait d'un trésor dont il eût  
 » pu faire usage. Les clefs n'étoient pas en sa  
 » puissance , & le Talisman lui devenoit aussi  
 » inutile qu'à toi. Elles sont dans une contrée  
 » bien différente , & très-éloigné de la vallée de  
 » *Bocchim* , dans une contrée délicieuse , où  
 » règne un bonheur éternel , sous un ciel tou-  
 » jours serein.

» Pars dès ce moment ; profite du peu de  
 » répit que je te laisse ; mais donne-moi des  
 » preuves de ton activité industrieuse , avant la  
 » fin de la lune , où j'inventerai de nouvelles  
 » tortures pour te tourmenter. »

La sorcière ayant prononcé ces menaces d'un air barbare , rentra dans sa boîte ; & dans un instant , *Abudah* la vit montée sur un coffre de fer. Il auroit essayé en vain de l'en déloger ou de la faire chasser de chez lui.

Alors *Selima* se réveilla surprise de revoir *Abudah* couché à son côté , plus affligé de le voir

répandre un torrent de larmes. Elle le pressoit tendrement entre ses bras, & lui demanda avec transport quel évènement heureux le rendoit à ses embrassemens, & quel étrange malheur cau-  
soit son affliction.

« Quoi ! lui répondit *Abudah*, d'une voix en-  
» trecoupée de sanglots, ne vous rappelez-vous  
» pas l'arrivée du pauvre voyageur, & la cara-  
» vane magnifique qu'il ordonna ? Ne vous sou-  
» vient-il plus de l'avoir vu passer sous mes fe-  
» nêtres pendant trois jours, & que le troisième  
» au matin, je montai tout brillant d'or & de  
» pierreries dans un char de diamans ? ...

» O cher *Abudah*, dit *Selima* en l'interrom-  
» paut, quel enchanteur détestable s'empara alors  
» de votre esprit ! De quel char, de quels équi-  
» pages, de quelle caravane me parlez-vous, sei-  
» gneur ? Je me rappelle d'avoir vu ici un misé-  
» rable, introduit par ceux qui se disoient vos  
» amis : il a dissipé la plus grande partie de vos  
» richesses : il vous entretenoit souvent en par-  
» ticulier. Pendant près-de deux mois qu'il a de-  
» meuré ici, vous en étiez tellement obsédé,  
» que personne ne pouvoit vous approcher ni  
» vous parler. Enfin vous passâtes un jour avec  
» lui dans l'appartement dont les fenêtres don-  
» nent sur les portes de la ville : vous y restâtes  
» deux jours entiers, comme dans une espèce

» d'enchantement , regardant toujours par les  
 » fenêtres , fans qu'il fût possible de vous en ar-  
 » racher , & parlant fans cefle de magnificence ,  
 » de pompe & de charriots d'or & de diamans ;  
 » & quoique nous ne viffions absolument rien  
 » dans la rue , vous y voyiez plus de richesses  
 » qu'il n'y en a dans le monde entier. Le troi-  
 » fième jour l'impofteur étoit encore avec vous ,  
 » & vous nous fouteniez qu'il étoit parti la veille.  
 » Il partit à la fin , & vous le fuivîtes ; vous mon-  
 » tâtes tous les deux dans une petite voiture de  
 » peu d'apparence ; & depuis ce départ fatal ,  
 » votre famille pleuroit votre abfence. »

*Abudah* avoit écouté ce difcours avec attention. Il fe trouva le vifage contre le fopha , & y refta plufieurs heures , dans un profond fíence. *Sélíma* n'ofoit l'interrompre.

Il fe lève & s'écrie : « Que j'étois infenfé de  
 » me fier à ce miférable impofter , & de croire  
 » que le Talifman d'*Oromane* pouvoit s'acheter  
 » à force de préfens !

« Seigneur, répliqua *Sélíma* , fans tant de frais,  
 » vous auriez trouvé la paix au fein d'une ville  
 » qui vous honore , & d'une famille qui vous  
 » aime.

« C'étoit là ce que je me flattois de trouver ;  
 » mais , ô *Sélíma* , la fatiété , finon le dégoût ,  
 » me donne de l'indifférence pour des plaifirs

» qui ne me rendent point heureux. Un esprit  
» infernal vient chaque nuit troubler mon repos,  
» & s'obstine à me tourmenter jusqu'à ce que  
» je sois possesseur du Talisman d'*Oromane*.  
» C'est déjà quelque chose que de reconnoître  
» son erreur. Si mon voyage ne m'a point mis  
» en possession de ce trésor, je puis me croire  
» néanmoins plus près de l'obtenir, puisque ce  
» même voyage m'a procuré les moyens de  
» l'avoir. »

Le marchand parut se tranquilliser un peu, & se résigner au sort que le destin lui préparoit. Soit force d'esprit ou complaisance, il dissimula son chagrin, & tâcha, par ses caresses, de consoler la tendre *Sélima*.

Cependant la lune avoit fait trente fois le tour de la terre : *Abudah*, livré aux douceurs de la paix domestique, auroit oublié la perte de ses richesses, & le prétendu trésor auquel il les avoit sacrifiées. A minuit la vieille forcière l'éveille, & lui commande de se mettre en voyage pour aller chercher le talisman d'*Oromane*.

Il alloit répliquer, lorsqu'une musique ravissante se fait entendre : l'appartement est rempli d'un parfum délicieux. Un petit nuage descend du plafond, il s'ouvre; une beauté charmante paroît : elle étoit belle comme les *houris* du paradis, & n'avoit pour parure qu'une guirlande de fleurs

immortels : elle tenoit d'une main une coupe de cristal, de l'autre elle y exprimoit le jus d'un raisin délicieux.

« Fidèle *Abudah*, lui dit-elle, reçois des mains  
 » de ta servante la coupe qui contient la science  
 » du talisman d'*Oromane*. Bois ce nectar pré-  
 » cieux, couche-toi sur le coffre de fer, & ce  
 » trésor inestimable te transportera sans danger  
 » dans ces contrées heureuses où tu trouveras les  
 » clefs de tous les plaisirs ».

Après avoir prononcé ces mots avec une grâce infinie, elle s'approcha du marchand : celui-ci, transporté de joie, reçut de ses mains plus blanches que l'ivoire, la liqueur céleste, & la but avec délice.

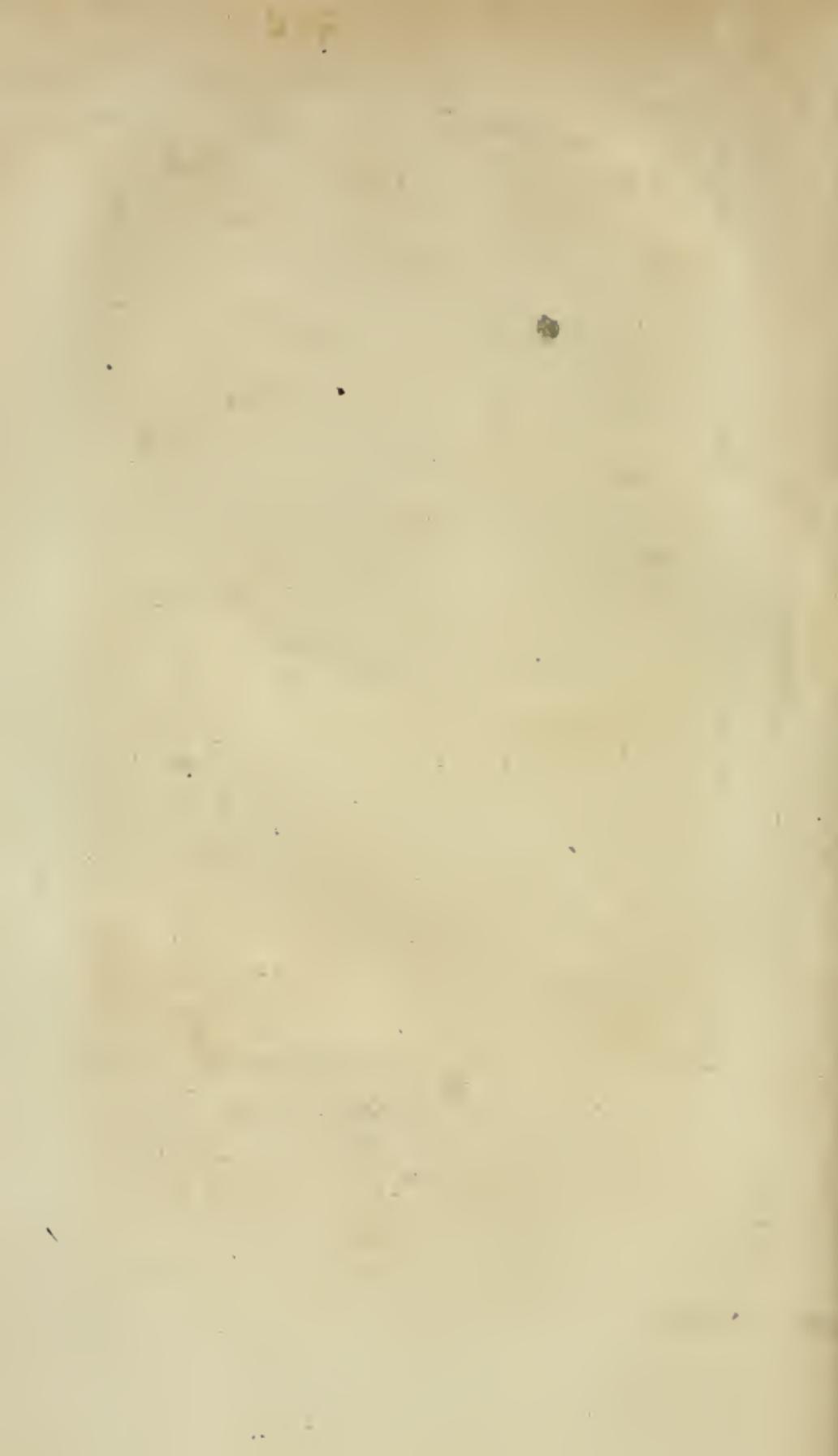
La belle *Houri* disparut aussi-tôt. *Abudah* tomba assoupi sur le coffre : le sommeil le préparoit à une seconde aventure.

## *II<sup>e</sup> Aventure du marchand ABUDAH dans les bocages de Sadaski.*

**A**BUDAH se réveilla au doux ramage d'un nombre infini d'oiseaux, dont les accords gracieux formoient une harmonie céleste dans un bosquet agréable, au milieu des roses & des lys.



Fidèle Abudah, reçois des mains de ta Servante la Coupe qui contient la science du Takhiman d'Orosmane



L'air étoit embaumé des parfums les plus suaves. Le marchand, couché mollement sur un sofa de soie, travaillé avec toute la finesse imaginable, ne pouvoit se lasser d'en admirer l'ouvrage. L'art y avoit si bien imité la nature, que les fleurs, dont il étoit couvert, avoient des couleurs aussi vives, & sembloient aussi naturelles que celles dont la terre étoit émaillée.

L'aspect du soleil levant, dont les premiers rayons doroiént le sommet des montagnes, & annonçoient le plus beau jour; les concerts mélodieux des habitans des bois, joints au doux frémissément de l'air; la beauté du bosquet, qui sembloit être formé par le charme de l'harmonie; les parfums délicieux dont l'air étoit rempli: tout concouroit à exciter dans l'ame d'*Abudah* les sensations les plus voluptueuses. Il doutoit presque de son existence. Il se croyoit encore dans l'enchantement de la vision qu'il avoit eu la nuit précédente. Il regarde autour de lui: nouveaux spectacles, nouveaux plaisirs! De tous côtés la délicatesse du travail & la richesse de la matière s'unissent pour former des chefs-d'œuvres.

Malgré ce ravissement, *Abudah* ne doute bientôt plus de la réalité de ces merveilles, lorsque se levant & sortant du bosquet, il vit partout l'art secondé par la nature, & la nature embellie par l'art.

Le bosquet occupoit la cime d'une montagne ; au milieu d'un boulingrin le plus charmant & le plus frais qu'il fut possible de voir. De grands palmiers le couvroient de leur ombre ; & il étoit environné de tous côtés par un bois planté d'orangers & de citronniers disposés avec symétrie pour ménager des vues sur la campagne des environs, ou plutôt sur ce paradis de délices.

Du centre du bosquet on découvroit une vaste plaine où s'élevoient de côté & d'autre de belles touffes de verdure.

Les arbres étoient chargés de fruits de toute espèce. La fleur & le coloris de ces fruits contrafoient agréablement avec le vert des feuilles. La nature étaloit dans ce lieu tous ses trésors en ce genre de productions. Ici la vigne mariée au jeune ormeau lui faisoit porter le poids de ces grappes jaunissantes ; là les roses entremêlées au chevre-feuille l'embellissoient de leur éclat ; tandis qu'une multitude prodigieuse d'oiseaux aussi remarquables par la beauté de leur plumage que par la douceur de leurs chants, les uns perchés sur les branches des arbres, les autres se jouant sur le gazon , égayoient cette scène séduisante.

Au fond de la plaine couloit une rivière dont les bords étoient toujours fleuris : l'eau pure & transparente qui les arrosoit , y entretenoit un gazon éternel.

Del'autre côté, un bois de myrthes, de rosiers & d'autres arbrisseaux fleuris formoit un labyrinthe, du centre duquel on découvroit les sommets de plusieurs cabinets de verdure distribués avec art à certaines distances les uns des autres. Il y en avoit sur le bord de la rivière; d'autres terminoient de longues allées; d'autres aussi étoient absolument cachés dans l'épaisseur du bois.

*Abudah* s'avança vers la rivière, où il aperçut une jolie barque conduite par dix jeunes hommes d'une grande beauté, habillés de longs vêtemens couleur d'azur à franges d'or. Ils saluèrent le marchand fortuné, & le reçurent civilement dans leur barque. Dès qu'il y fut entré, ils se mirent à ramer de toutes leurs forces : l'onde argentine écumoit sous les coups redoublés de leurs rames.

La barque voguoit lestement, & dans sa marche rapide elle découvroit à chaque instant aux yeux d'*Abudah*, des spectacles agréables qui lui caufoient toujours un nouveau plaisir : des rochers de diverses couleurs, qui sembloient suspendus aux nues; des forêts plantés d'arbres odoriférans dont on respiroit les parfums jusques sur la plaine liquide; des fruits réfléchis par le cristal des eaux, pour doubler le plaisir des yeux; mille arbrisseaux qui répandoient les fleurs sur les passans qui côtoyoient le rivage; toutes sortes d'oiseaux dont les uns sembloient se mirer dans l'eau, ga-

zouillant à l'aspect de leur propre image : les autres se défalteroient ou rasoient l'eau d'une aîle légère ; d'autres aussi voltigeoient dans la plaine , ou se poursuivoient entre les branches des arbres.

Après un grand nombre de détours , la rivière s'élargit & forme un lac spacieux , qui dans toute sa largeur baigne le pied d'une haute montagne couronnée d'une infinité de bosquets , de temples , de palais , de dômes , d'amphitéâtres , d'obélisques , de galeries , de tours , & d'autres bâtimens , tous d'une architecture magnifique & noble , qui annonce également la délicatesse & la magnificence du luxe. Le lac est couvert d'une infinité de barques & de gondoles d'un goût exquis : les pavillons flottent au gré du vent , & la variété de leurs couleurs fait un coup-d'œil agréable. On eût dit que ces nacelles portoient le plaisir & la volupté mêmes. Dans l'une on entend un concert ravissant : dans une autre des convives joyeux se livrent au plaisir de la bonne-chère : une troisième offre un dessert des fruits les plus rares , des glaces , des liqueurs. L'allégresse la plus vive régne partout , & tous les acteurs de ces fêtes voluptueuses ressemblent moins à des hommes qu'aux fils des *génies* , ou aux filles des *fées*. Une eau pure tombe en cascades sur le penchant de la montagne vers ses extrémités opposées. Au milieu un riche vi-

gnoble s'élève en amphithéâtre : les feuilles modestes s'efforcent en vain d'en couvrir les grappes dorées, & de les dérober aux yeux avides des passans. Le lac coule sur un sable d'or que la transparence des flots laisse appercevoir : après avoir baigné le pied de la montagne, qu'il semble quitter à regret, il se partage en deux courans à droite & à gauche, & va se perdre au milieu des bois, des plaines, des pâturages, & des vallons de cette contrée délicieuse. Des pyramides somptueuses, des dômes & d'autres travaux, monumens superbes de l'art, dont les uns restent cachés dans la profondeur du terrain, & les autres sont réfléchis dans l'azur des nuages, terminent la perspective des bocages de *Sadaski*, qui s'étendent jusqu'à l'horison où le ciel semble toucher à la terre.

Déjà les beaux bateliers, dont les chants joyeux d'accord avec le mouvement de leurs rames, faisoient un genre de musique nouveau pour *Abudah*, avoient traversé le lac : ils approchoient des bords de la montagne où le marchand avoit découvert de loin un si bel assemblage de temples, de bosquets, & de pavillons.

Ils devoient le débarquer sur une espèce de petit quai bordé de myrthes & de cédres. Là dix beautés charmantes, dix fées, vêtues comme les nymphes des bois, & venues à sa rencontre, lui

faisoient de loin des gestes & des signes gracieux ; & se dispofoient à le recevoir de la manière la plus affable.

Dès qu'*Abudah* eut mis pied à terre , la barque s'enfuit avec rapidité , & se mêla aux bateaux & gondoles de toute espèce qui voguoient sur la surface du lac. Les belles étrangères reçurent leur nouvel hôte avec mille démonstrations de la plus tendre amitié , & l'invitèrent à parcourir avec elles les beautés & les magnificences de leur séjour.

Après l'avoir fait passer par des avenues odoriférantes plantées d'arbres qui , portant à-la-fois des fleurs & des fruits , sembloient destinés à flatter en même tems la vue , le goût & l'odorat , elles le conduisirent vers un palais élégant qui étoit en face du lac. Au devant étoit un vaste parterre en compartimens , où les plus belles fleurs recevoient un nouvel éclat de l'ordre agréable dans lequel elles étoient disposées. Le palais offroit des richesses d'un autre genre. L'art de la sculpture y avoit déployé toute son adresse. Des plafonds élégans , des lambris travaillés avec délicatesse , des devises galantes , des emblèmes spirituels en étoient les principaux ornemens. On y avoit mis plus de goût que de magnificence , l'art s'y cachoit sous les traits simples de la nature , & ce lieu étoit plutôt fait pour inspirer le plaisir que pour satisfaire la grandeur ambitieuse.

*Abudah*

*Abudah* fut introduit dans une grande & belle galerie ornée de statues d'un travail achevé, dans mille attitudes & actions différentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle, d'autres étoient isolées; mais l'expression étoit par-tout la même. Il y en avoit qui représentoient les nymphes amoureuses des bois; d'autres représentoient les belles naïades; d'autres des amans téméraires; d'autres encore des vierges qui leur résistoient foiblement : la pudeur alarmée, les desirs secrets du cœur, le feu du plaisir & le ravissement de la volupté, tout étoit vivement exprimé sur le marbre & l'ivoire que le ciseau avoit animés.

Entre ces statues, il y avoit des tableaux également estimables par la beauté de la peinture & le choix des sujets. C'étoient des festins joyeux, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, les danses & les amours des bergers, des bals & des fêtes de toute espèce, un sérail, des beautés séduisantes, des entretiens passionnés, & tous les mystères de l'amour. Ces différents sujets étoient traités avec tant de naturel & de vérité, qu'*Abudah*, s'en étant approché du plus près qu'il lui fut possible, doutoit encore si ces figures étoient peintes ou réelles.

Les belles qui accompagnoient le marchand,

le menèrent de cette galerie, dans un appartement intérieur, au centre du palais, meublé de sofas qui respiroient la mollesse. Les murailles couvertes de trumeaux qui en remplissoient la hauteur & la largeur, réfléchissoient de toutes parts les dix nymphes; & l'amoureux *Abudah*, dont les yeux enchantés erroient voluptueusement de l'une à l'autre, étoit dans un ravissement qu'on ne fauroit exprimer, l'ivresse du plaisir transportoit ses sens.

Cet appartement communiquoit dans une rotonde spacieuse, qui ne recevoit de jour que par en-haut. Les côtés étoient soutenus par des piliers de granit, chargés d'emblèmes. Au milieu étoit un bain, & autour du bain onze portes qui conduisoient à autant de sofas dressés dans de petits appartemens d'une élégance & d'une propreté au-dessus de tout ce qu'on peut dire.

Les nymphes conduisirent *Abudah* dans un de ces appartemens où elles le préparèrent à entrer dans le bain: elles passèrent elles-mêmes chacune dans un des dix autres où elles quittèrent leurs vêtements, & revinrent à leur nouvel hôte qu'elles prirent entre leurs bras, & plongèrent dans un bain chaud & parfumé.

*Abudah* ne put résister à la force des parfums: il succomba de langueur: il s'évanouit entre les bras des Nymphes qui le servoient. Elles le transf-

portèrent de l'autre côté de la rotonde, dans une garde-robe richement fournie des habits les plus magnifiques. Il y avoit de quoi satisfaire tous les goûts. Elles lui en présentèrent un qui surpasseoit les autres par la richesse de la matière & la finesse de l'ouvrage. C'étoit une robe d'un fond rose, à ramage d'or & d'argent, avec un travail en perles imitant des guirlandes de fleurs. Avant de l'en revêtir, elles le parfumèrent d'essences douces & onctueuses, dont la vertu ranima ses forces, & lui donna une seconde jeunesse.

Les Nymphes se parfumèrent aussi en sa présence, & leur beauté en reçut un nouvel éclat: elles prirent ensuite des habits galans & avantageux à leur taille.

De la garderobe *Abudah* fut conduit dans un vaste fallon où un banquet délicieux l'attendoit lui & son aimable compagnie. *Abudah* se plaça le premier sur un sofa préparé pour lui seul, & les dix nymphes se placèrent autour de leur favori. Des génies invisibles les servoient, leur offrant tour-à-tour ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis, juleps, quintessences, gelées succulentes, fruits de toutes les sortes, oranges, pommes de pin, grenades, ananas, raisins, poires fondantes, & mille autres avec une prodigalité plus propre peut-être à étouf-

fer l'appétit qu'à le satisfaire , s'ils n'avoient pas eu la vertu particulière de le faire renaître , pour entretenir le plaisir de le contenter de nouveau. On leur servoit aussi du vin exquis , liqueur charmante , nectar précieux défendu par *Mahomet* , mais permis dans les bocages de *Sadaski* ; il y avoit aussi des confitures sèches & liquides , des conserves , en un mot tout ce que la délicatesse a inventé pour exciter le goût & prolonger les plaisirs de la bonne chère au-delà de l'exigence du besoin.

Pendant le repas , les beautés chargées d'amuser *Abudah* , ne cessèrent de chanter tour-à-tour les plus jolies chansons , des chansons qui respiroient l'esprit & la volupté. Le marchand , que le vin & les appas de ses convives commençoient à égayer , les regardoit toutes avec un transport égal , & son cœur également amoureux de toutes leurs grâces , ne pouvoit se décider pour aucune en particulier.

Le festin fut prolongé jusqu'au soir : le jour commençoit à tomber : on se leva. Les aimables compagnes d'*Abudah* l'égarèrent dans les jardins du palais.

Après avoir erré par mille détours , rencontrant à chaque pas des fontaines , des cascades , des grottes , des berceaux , des statues , des gazons fleuris & d'autres ornemens de cette espèce ,

ils parvinrent à une terrasse magnifique, où un nombre infini de jennes gens des deux sexes, formoient une mascarade la plus belle & la plus singulière qu'il fût possible de voir. On eût dit que toutes les nations de la terre avoient rassemblé dans ce lieu, l'élite de leur jeunesse. On y comptoit plus de dix mille jeunes hommes & plus de dix mille filles d'une beauté ravissante. La loi du plaisir étoit la seule qu'on suivoit dans ce lieu. Le goût seul décidoit les liaisons, & chacun y cédoit sans trouble à l'attrait de la volupté.

Des glaces, des fruits, des crèmes, des gâteaux, des vins & des liqueurs, étoient servis sur des tapis de verdure des deux côtés de la terrasse, & en d'autres endroits sous l'ombre des orangers, des myrthes & des jasmins; chacun alloit s'y rafraîchir quand il le souhaitoit. Il y avoit aussi de distance en distance, sous le couvert des plus grands arbres, des troupes de musiciens dont l'harmonie tantôt vive & tantôt plus douce, inspiroit successivement le transport & la langueur.

Le soleil étoit couché, lorsqu'*Abudah* arriva au centre de cette terrasse qui étoit d'une étendue prodigieuse. Ses compagnes l'avoient abandonné à lui-même, le laissant libre de se joindre à la compagnie qui lui plairoit davantage. Là, au milieu d'un vaste boulingrin planté de

grands palmiers qui couvroient de leur ombre un bois épais d'arbrisseaux, il aperçut un bâtiment de forme oblongue porté sur mille colonnes torfes ornées de festons, où se rendoient en foule les jeunes gens dont la terrasse étoit couverte. Le marchand entra avec les autres dans une salle d'une étendue immense, éclairée par un nombre infini de lustres, & ornée de tous côtés de pavillons de soie, sous lesquels étoient des sofas de velours. Ici la jeunesse brillante formoit des danses agréables au son des instrumens dont jouoient des musiciens placés sur les galeries qui regnoient tout autour de la salle. *Abudah* ne pouvoit assez repâître ses yeux d'un spectacle si charmant; mais il ne comprenoit pas comment les danseurs & les danseuses pouvoient faire des mouvemens si vifs qu'il se fatiguoit à les regarder. Ainsi se passèrent quelques heures délicieuses, jusqu'à ce que cet exercice violent réveillât l'appétit de cette troupe joyeuse.

Tout-à-coup dès que chaque beauté, accompagnée de son amant, se fut retirée sous les pavillons dressés à l'entour de la salle pour s'y délasser, les *Génies* invisibles servirent un repas splendide. *Abudah* se préparoit à satisfaire son appétit : sa compagne l'avertit d'attendre l'arrivée de la reine des plaisirs, qui alloit honorer de sa présence leur brillante assemblée.

Déjà une symphonie douce s'étoit fait entendre : cent chanteurs masqués entrèrent en célébrant dans leurs chansons les plaisirs de la société, de la table & de l'amour. Ils étoient suivis par vingt bergères portant des corbeilles remplies de roses & de violettes qu'elles semoient par-tout sur leur passage. Puis on vit paroître la reine des plaisirs, sous un dais porté par douze jeunes hommes d'une beauté charmante. A sa présence toute la compagnie se leva & se prosterna en signe d'adoration.

Lorsque la reine fut assise sur son trône, au haut de la salle, avant de commencer le banquet, elle ordonna à ses suivantes de chercher l'étranger qui avoit abordé la veille dans son empire, & de le lui amener. Elles lui présentèrent *Abudah* qui, saisi de respect & d'amour, se prosterna à ses pieds. La reine le releva d'un air gracieux, en lui présentant la main.

„ O heureux *Abudah* ! lui dit-elle d'un ton  
„ de voix séduisant, ô mortel fortuné à qui  
„ les destins ont ordonné de transporter, dans  
„ ces climats délicieux, le coffre de la vallée de  
„ *Bocchim*. Les *Génies* supérieurs, jaloux du  
„ bonheur dont nous jouissons nous autres *Gé-*  
„ *nies* librés, avoient formé le projet de tenir  
„ les cinquantes clefs séparées du coffre qui,  
„ selon une ancienne tradition, renferme le

» talisman d'*Oromane*. Et vous, ô *Abudah* ! vous  
 » êtes l'homme destiné à les réunir : service  
 » signalé qui vous rend digne de l'amour de vos  
 » esclaves. Approche, roi de mon cœur & de  
 » toutes mes affections, partage avec moi les  
 » délices de ces bocages fortunés ».

Elle ordonna à toute la compagnie de rendre à l'étranger les honneurs qu'on lui rendoit à elle-même ; & pour première marque de sa tendresse, elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle sur le trône des plaisirs.

*Abudah* se crut alors le plus heureux des mortels. Les charmes de la reine , dont il pouvoit à peine supporter l'éclat, le transportoient d'admiration & d'amour. Mais lorsque la reine elle-même , comme une maîtresse idolâtre de son amant, le prit par la main & le regarda avec des yeux enflammés, alors persuadé que leurs cœurs, d'intelligence, étoient agités des mêmes desirs, il céda à la violence de sa passion excitée par ces avances. Il fit cesser aussi-tôt le festin, & entraîna précipitamment la reine complaisante sous le pavillon le plus secret.

L'assemblée imita l'exemple de la reine. Chaque amant conduisit son amante sous un pavillon. Dans un instant la salle fut vide, & un grand silence regna par-tout. Ainsi se passa cette nuit délicieuse dans les bocages de *Sadaski*.

Le lendemain *Abudah*, revenu des premiers emportemens de sa passion, craignit que cette seconde aventure n'eût une fin aussi malheureuse que la première. La jouissance produit la satiété, & la satiété amène la réflexion. Il pria la reine avec quelque sorte d'inquiétude de lui remettre les clefs du coffre.

» Mon roi, lui répondit-elle affectueusement ;  
» mon cher & bien-aimé *Abudah*, le coffre est  
» au milieu de mon temple, & voilà les clefs  
» réservées au plus célèbre des héros. Allez,  
» mortel fortuné, possédez le talisman du géné-  
» reux *Oromane*, qui sera pour vous une source  
» intarissable de plaisirs ; goûtez l'immortalité  
» dans ces bras dont la beauté ne passera point ».

*Abudah* se saisit des clefs avec empressement : il quitte la reine, & marche à pas précipités vers le milieu du temple où étoit le coffre de fer. Rien n'égale son impatience ; & comme un homme qui se hâte de jouir d'un bonheur long-tems attendu, il passe précipitamment les clefs dans les ferrures.

Leur facilité à s'ouvrir secondoit heureusement ses desirs. Déjà il a surmonté quarante-neuf des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Il touche au moment où le trésor va s'offrir à sa vue : il ne lui reste plus qu'une serrure à ouvrir. » O reine charmante, s'écrie-t-il ! soyez

» témoin de mon triomphe , voyez-moi achever  
 » glorieusement mon illustre conquête ».

La dernière serrure s'ouvrit au moment que la reine arrivoit , & que le joyeux *Abudah* l'invitoit à partager avec lui le plaisir de retirer le talisman du coffre.

Le marchand levoit le couvercle..... Tout-à-coup il est environné de ténèbres épaisses : le tonnerre gronde avec un bruit effroyable , au milieu des éclairs qui étincèlent de toutes parts : des flammes horribles enveloppent *Abudah* : il est saisi d'effroi.

Toute l'assemblée est en tumulte. L'épouvante succède à la joie ; ce ne sont plus que des cris affreux , des hurlemens horribles. Les uns courent çà & là , à la lueur des éclairs , & plusieurs sont écrasés sous les ruines du temple qui croule ; d'autres se livrent à la rage & au désespoir ; ils s'entretuent , ou se déchirent eux-mêmes de leurs propres mains.

*Abudah* , plus effrayé que les autres , jette autour de lui des regards consternés , cherchant à reconnoître la reine , au feu des éclairs. Mais , ô spectacle épouvantable ! ses grâces ont disparu. Son beau corps à moitié consumé par les flammes , se resserre & diminue par degrés , & à la place de cette beauté presque divine , dont les yeux languissans d'amour l'avoient regardé si ten-

drement, il revoit sa vieille petite forcière. La fureur est dans ses regards, & sa bouche vomit ces mots épouvantables :

» Insensé, comment as-tu osé te flatter de  
» trouver le talisman d'*Oromane*, au sein de la  
» folle intempérance qui regne dans ce bocage  
» infecté d'un air impur. C'étoit bien là qu'il  
» falloit aller chercher ce trésor précieux!

» Mais je te laisse jouir du sort que tu as  
» souhaité avec tant d'empressement. Que ce lieu  
» soit ta prison : égare-toi dans les détours de  
» ce labyrinthe : contemple les vains plaisirs que  
» tu as recherchés ».

En achevant ces mots, elle frappa le marchand, de l'une des potences sur lesquelles elle étoit appuyée, & disparut. *Abudah* ressentit aussitôt les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties de son corps; effet cruel du coup qu'il venoit de recevoir. Le tonnerre avoit cessé de gronder, les ténèbres étoient dissipées : *Abudah* étoit seul au milieu d'un tas de cadavres & de corps expirans. Saisi d'horreur & de désespoir il veut fuir de ce temple affreux.

La seule issue qu'il rencontre le précipite dans une caverne obscure où il erre long-tems à l'aventure. Cette caverne avoit encore quelque chose de plus horrible que le temple; elle étoit peuplée de reptiles venimeux. A chaque pas

qu'il fait, il marche sur des serpens, des crapeaux, des aspics, & toutes sortes d'autres animaux semblables, qui le piquent, le déchirent & le couvrent de leur venin. Il est encore assailli par une nuée d'insectes volans aussi cruels. Tout couvert de plaies, il erre çà & là comme un furieux, encore plus tourmenté intérieurement par les remords, la rage & le désespoir.

Tandis qu'il cherche au hasard à sortir de cette caverne ténébreuse, repaire d'animaux immondes, il se sent saisi à la jambe par quelque chose de plus grand que ce qu'il avoit senti jusqu'à ce moment. Il ne doute pas que ce ne soit la griffe de quelque énorme serpent. La crainte lui fait pousser un cri affreux, auquel répond une voix lugubre, en ces termes :

» Qui es-tu, malheureux, qui peut rester en  
» vie dans cette caverne de désolation, d'hor-  
» reur & de mort » ?

*Abudah*, quoiqu'épouvanté, ressentit quelque soulagement de trouver un compagnon dans ses misères : il lui répliqua ainsi :

» Hélas ! il n'est que trop vrai ; je suis un  
» malheureux qui me suis cruellement abusé en  
» cherchant le talisman d'*Oromane* ».

» Quoi ! dit la voix inconnue, es-tu parvenu  
» à ce degré de folie, de t'imaginer que des  
» plaisirs infâmes te mettroient en possession de

» ce trésor inestimable ? Si cela étoit , la con-  
» quête en seroit facile ; mais le talisman est  
» bien loin des lieux de délices où tu t'es égaré.  
» Il est sur le sommet d'une montagne d'un  
» abord presque inaccessible ».

» Que me sert de savoir où est le talisman ,  
» répondit tristement *Abudah* , s'il ne m'est pas  
» permis de sortir de la vallée de douleur ? Cette  
» connoissance augmente mon infortune ».

» Il est difficile de monter sur ce roc escarpé ,  
» répartit la voix ; mais lorsqu'on y est une fois  
» engagé , il n'est pas possible d'en redescendre.  
» Souvent les terrains les plus stériles sont ceux  
» qui produisent les mines les plus riches. Cou-  
» rage donc , mortel infortuné ; si tu veux fran-  
» chir ces sentiers pénibles & tortueux ; si leur  
» difficulté ne te rebute point , & que tu sois  
» résolu à la surmonter généreusement , je te  
» montrerai dans quel endroit de cette caverne  
» s'ouvre le chemin qui conduit à la montagne  
» du talisman ».

» Ami , ou *Génie* , dit *Abudah* , qui que tu  
» sois , qui daignes ainsi compâtrir à mon mal-  
» heur , & m'offrir ton assistance , mets - moi  
» dans la voie , le danger ne m'épouvantera  
» point. Que peut craindre un malheureux qui  
» n'a rien à espérer » ?

» Prends donc ce chemin , dit l'inconnu , des-

» cends au plus bas de la caverne. Que sa pro-  
» fondeur ne t'effraye point. Descends toujours ;  
» quand tu seras parvenu jusqu'au fond, tu y  
» trouveras l'entrée de la montagne ».

Ces paroles mirent le citoyen de Bagdat à son aise ; & redoublant de courage , il se hâta d'atteindre le fond de la caverne.

A mesure qu'il descendoit , il rencontroit de nouveaux sujets de patience. L'infection du lieu, l'épaisseur des ténèbres , la multitude effroyable de reptiles venimeux , il supporte tout avec courage. Tantôt il marchoit dans un borbier épais d'où il avoit peine à sortir , tantôt il étoit obligé de ramper sur les mains & sur les genoux pour passer sous des espèces d'arcades extrêmement basses & étroites. Il atteignit enfin l'endroit le plus profond de la caverne qui étoit si raboteux qu'il eut peine à s'y soutenir, & infecté d'une vapeur si insupportable qu'il en fut presque suffoqué.

Quant à l'entrée de la montagne , elle étoit si difficile, si embarrassée , si couverte d'immondes & de décombres , que le marchand ; avec tout son courage , pouvoit à peine faire trois ou quatre pas en une heure. Il travailloit comme une taupe laboure sous terre. A force de constance & d'industrie , il gagne quelque terrain , & il en auroit gagné davantage ; mais

lorsqu'il avoit fait quelques pas , des pierres énormes se détachotent du rocher , le couvroient de terre & de boue , & l'entraînoient dans leur chute jusqu'à ce qu'elles trouvaissent quelque arrêt.

L'excès du malheur & la force du désespoir pouvoient seuls lui faire surmonter les difficultés de cette entreprise. La misère & la bassesse ne connoissent point de plus grands maux qu'elles-mêmes.

Après une longue continuité de travaux si rudes , *Abudah* parvint à une espèce de petite terrasse où il prit un moment de relâche. Il marcha ensuite par un sentier qui s'élargissoit par degrés & devenoit moins difficultueux : il y apperçut aussi quelques rayons de lumière qui passoient par-dessus sa tête , sans pénétrer jusqu'à lui. Il entendit un bruit confus de voix qui retentissoient au haut de la montagne. Le bruit augmentoit & s'éclaircissoit à mesure qu'il montoit. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que ces sons tumultueux provenoient de l'affluence du peuple assemblé sur le sommet de la montagne. Cette idée ranima son courage.

Lorsqu'il eut gravi un pas plus escarpé que les autres , il entra dans une caverne dont la sortie étoit fort étroite : un homme pouvoit à peine y passer en rampant. En prêtant l'oreille, il entendit

des cris horribles ; il n'osa d'abord avancer plus loin : mais faisant réflexion que la mort seroit son partage s'il s'obstinoit à rester dans la caverne, il se hasarda de passer outre.

### *III<sup>e</sup> Aventure du marchand ABUDAH dans le royaume de Tasgi.*

**D**ÈS que le marchand *Abudah* parut à l'issue de la caverne, dix mille voix se mirent à crier unanimement. « Vive, vive notre sultan, que les » montagnes de Tasgi nous ramènent ! » *Abudah*, frappé de ces cris d'allégresse si différens de ceux qu'il avoit entendus l'instant d'au paravant, regarde autour de lui. Il voit une foule immense de peuple qui remplissoit le dessus de la montagne, & dans le lointain, une vaste contrée couverte de cités & de villes bâties sur des côteaux & dans les vallées à perte de vue.

Des visirs, suivis d'un grand nombre d'eunuques, se présentent pour le dégager du creux de la caverne. Il agréa leurs services ; car il étoit si excédé de fatigue, si épuisé, & si cruellement tourmenté par les vives douleurs que lui causoient les blessures dont tout son corps étoit couvert, qu'il ne pouvoit se soutenir sans aide. On

le revêt de la pourpre royale , & on lui met sur la tête un magnifique turban. A l'instant , le peuple redouble ses acclamations , en criant avec de nouveaux transports : « Vive , vive notre sul-  
» tan , que les montagnes de *Tasgi* nous ra-  
» mènent ! »

On ordonne de faire silence. Alors le grand vizir , accompagnée d'une suite aussi nombreuse que brillante , avance vers *Abudah* en se prosternant à plusieurs reprises. Le peuple imite son exemple. Le vizir adresse ces paroles au marchand :

« Voici , ô toi , devant qui le soleil n'est que  
» ténèbres ! toi , la merveille du monde , illustré  
» & sacré rejeton de la famille des *Tasgi* ; toi ,  
» ô prodige de beauté ; toi , miroir de perfec-  
» tion ; toi , sultan le plus glorieux & le plus  
» grand entre tous les princes de la terre ; toi ,  
» diamant de la nature , la perle du monde , ange  
» tutélaire de l'univers ; voici tes esclaves prof-  
» ternés en ta présence. Tout leur desir est de te  
» servir de marche-pied , & d'être foulés sous  
» tes pas comme la poussière de cette plaine. A  
» toi seul , ô magnifique sultan ! appartient tout  
» le bonheur de la terre ; toi seul possèdes toute  
» beauté du corps , toute qualité de l'esprit ,  
» toute vertu de l'ame ; à toi seul appartient  
» toute gloire & tout pouvoir dans le royaume  
» de ton illustre père , le grand & immortel

» *Tasgi*, depuis ces montagnes jusqu'aux déserts  
 » brûlans de *Schezrallah*, qui ferment aux étran-  
 » gers l'entrée des états de notre glorieux &  
 » invincible sultan. Gouverne donc tes esclaves  
 » à ton gré & selon leurs desirs, car ils n'ont  
 » d'autre volonté que la tienne. Que ton plaisir  
 » soit ton unique loi. Tes esclaves n'en recon-  
 » noissent point d'autre, dans les villes & dans  
 » les campagnes de ton empire. C'est par ta per-  
 » mission qu'ils respirent ; c'est par ta bonté  
 » qu'ils rampent sur cette terre : ils t'adorent  
 » avec crainte, & attendent en tremblant tes  
 » ordres sacrés. »

Le grand visir ayant achevé sa harangue, se prosterna de nouveau avec tout le peuple, en prononçant ces paroles que la foule répéta d'une voix unanime : « O sultan, ô seigneur, que les  
 » montagnes de *Tasgi* nous ramènent, gouverne  
 » tes esclaves selon la loi de ton plaisir ! »

*Abudah*, flatté de ces hommages, se livra à l'orgueil & à la présomption la plus vaine : il oublia dans un instant toutes les peines, les fatigues & les douleurs dont la vue de ses plaies auroit dû lui rappeler le souvenir. Il mit son pied sur le cou du grand visir, avec une hauteur majestueuse qui marquoit combien son discours lui avoit été agréable ; & lui commanda de le conduire au séraïl de ses ancêtres.

Des esclaves & des eunuques superbement habillés, apportèrent d'abord un magnifique trône d'ivoire, couronné d'un dais brodé en or, tout enrichi de pierreries. *Abudah* s'assit sur le trône qui fut porté sur les épaules des visirs & des grands de son nouveau royaume.

Le cortège pompeux fit le tour de la montagne, & s'arrêta dans un camp très-vaste, pour procurer au sultan la vue de ses armées. Les troupes étoient habillées à l'orientale, avec de riches uniformes de différentes couleurs qui, joints à l'éclat de leurs armes, faisoient un coup-d'œil tout-à-fait agréable : les uns étoient jaunes, d'autres bleus, d'autres rouges. Il y en avoit de verts, de blancs, de deux, & de plusieurs couleurs; tous étoient relevés par un travail d'or & d'argent.

Les tentes étoient dressées : la variété de leurs couleurs, la richesse des étoffes, & leur symétrie formoient un nouveau spectacle aussi charmant que le premier. La tente royale s'élevoit au centre, beaucoup au-dessus des autres; son éclat & sa grandeur la faisoient remarquer. Elle étoit de velours bleu, brodé en or, & enrichi de perles. Elle avoit plus l'air d'un palais que d'une tente.

*Abudah*, ayant reçu les hommages de l'armée & des nobles de son royaume, ordonna que

tout le monde se retirât, à l'exception du grand visir.

On obéit : tous les courtisans se retirèrent à reculons, en se prosternant plusieurs fois. Le grand visir resta quelque tems la face contre terre, & dit avec respect & tremblement : « Que mon seigneur & maître, le sultan de *Tasgi*, règne à jamais sur *Harran*, son esclave.

» Lève-toi, *Harran*, dit *Abudah*, lève-toi ; & apprends-moi quel sujet rassemble dans cette plaine les armées de *Tasgi*.

» Magnifique seigneur, répondit le visir *Harran*, le sultan *Rammafin* avoit coutume de venir camper dans cette plaine ; tous les étés, seulement, pour contenir ses ennemis dans les bornes de la crainte & du respect que toutes les nations doivent aux rois de *Tasgi*. Mais cette année, les puissances invisibles qui président sur ces montagnes, nous l'ont enlevé au milieu de la campagne, pour nous faire jouir de la présence de mon seigneur, qui veut bien me permettre de me prosterner à ses pieds. Car depuis que les descendants de *Mahomet* enveloppèrent notre pays dans les horreurs d'une guerre sanglante, & que nous prîmes cette occasion de secouer leur joug barbare, les oracles de *Tasgi* nous ont toujours promis un roi qui sortiroit du centre de la mon-

» tagne , en nous assurant que ces royaumes for-  
» tunés jouiroient d'une paix inaltérable , sans  
» être inquiétés au dehors par la guerre , ni trou-  
» blés au dedans par aucune division de famille ,  
» ni aucune dispute entre frères. Nous avons  
» goûté jusqu'ici le calme de la paix , & le grand-  
» *Abudah* vient accomplir la dernière partie de  
» l'oracle.

» Et qui sont les peuples voisins de mon  
» royaume , reprit *Abudah* ? quelles sont les  
» nations qui habitent au-delà de ces mon-  
» tagnes ?

» Un peuple honnête & pauvre , répondit le  
» visir , dont mon seigneur n'aura pas plus de  
» mécontentement que les sultans ses prédéces-  
» seurs. C'est pourquoi l'illustre *Rammafin* , de  
» glorieuse mémoire , n'a jamais voulu les in-  
» quiéter , quoique leur territoire s'étende au  
» loin jusqu'à la mer , & qu'il pût aisément en  
» aggrandir les états des rois de *Tasgi*.

» *Rammafin* se piquoit donc de générosité ,  
» répliqua le nouveau sultan. Il sacrifioit à l'opi-  
» nion des hommes. Il vouloit qu'on dît chez  
» les peuples voisins , que ses desirs étoient au-  
» dessous de sa puissance , & qu'il savoit se con-  
» tenter d'un empire borné par ces montagnes ,  
» lorsqu'il pouvoit en reculer les limites jusqu'aux  
» côtes de la mer. Pour moi , votre sultan actuel ,

» je ne me repais point d'un vain nom. Ces  
 » peuples , malgré leur honnêteté & leur indi-  
 » gence , ne trouveront point grace devant moi.  
 » Pourquoi leurs ancêtres font-ils venus s'éta-  
 » blir dans des contrées à ma disposition ? Je  
 » vous déclare donc que leur pays sera donné  
 » aux esclaves de *Tasgi* , & que j'étendrai mon  
 » royaume au-delà des flots & de la tem-  
 » pête.

» Mon souverain seigneur va gagner l'affec-  
 » tion de tous ses soldats par cette glorieuse dé-  
 » marche , répliqua le visir. Ils languissent dans  
 » une honteuse inaction ; ils ne respirent que la  
 » guerre & le carnage. Il y a long-tems qu'ils  
 » contemplent , avec une secrète envie , le ter-  
 » ritoire de ce pauvre peuple , qui le leur aban-  
 » donnera à la moindre alarme. Et quelle gloire  
 » pour mon seigneur, d'avoir fait disparoître de  
 » dessus la terre , une nation dont l'indigence  
 » déshonore un si beau climat. Notre glorieux  
 » sultan ne fauroit mieux signaler les commen-  
 » cemens de son règne.

» Allez donc , dit vivement *Abudah*. Notifiez  
 » mes volontés à toute l'armée. Faites publier  
 » dans tout le camp , au son des trompettes , que  
 » votre sultan *Abudah* a résolu de venger les  
 » dommages & les affronts que les habitans de  
 » *Tasgi* ont reçus de leurs perfides voisins. Allez ,

» *Harran*, allez publier une déclaration de guerre  
» contre ? . . . . .

» Contre les *Sakarahs*, ajouta le visir, qui ont  
» insulté les montagnes de *Tasgi*.

*Abudah* auroit voulu prendre le chemin de la capitale ; mais les douleurs & l'épuisement ne lui permirent pas d'avancer plus loin ; il n'eut pas même la force de traverser le camp pour atteindre la tente royale ; il en fit dresser une à la hâte , où il se retira , suivi des favoris de l'ancienne cour ; & d'ailleurs , il vouloit faire la campagne.

Tandis que les eunuques & les esclaves s'empressoient à servir leur sultan , *Harran* faisoit publier ses ordres dans tout le camp ; il commanda aux chefs de l'armée de s'assembler en conseil de guerre , & de se préparer à l'expédition ordonnée par le grand *Abudah*.

La nouvelle de cette glorieuse entreprise se répandit bientôt dans tout le royaume de *Tasgi*. Elle fut reçue par-tout avec la même joie & le même applaudissement. Tout le monde se faisoit un sujet de triomphe d'écraser les foibles & innocens *Sakarahs*. Tant il est vrai qu'on se livre aux fureurs de la guerre , sans en peser les causes ! Les vieillards décrépits sembloient se ranimer : ils n'étoient plus en état de porter les armes ; mais on les voyoit exciter leurs enfans , & les

remplir de ces sentimens de rage & de cruauté , auxquels ils donnoient les beaux noms d'héroïsme & de patriotisme.

Avant que le soleil eût éclairé les moissons des *Sakarais* , les tentes d'*Abudaï* s'étoient ébranlées pour aller les détruire. L'air retentissoit au loin , du bruit des cymbales , & des éclats bruyans des trompettes. Leurs accords , mêlés aux chants joyeux de toute l'armée , sembloient annoncer plutôt l'allégresse d'un triomphe , que les horreurs du carnage. La bonne discipline des troupes , l'ordre de leur marche , la vivacité de leurs regards , leurs cris & leur gaieté , cachoit les noirs desseins , & l'ame barbare d'un illustre brigand qui , maître d'un vaste royaume , s'en faisoit un prétexte pour en envahir un second , sacrifiant la vie de ses propres sujets à son ambition , & les forçant de franchir des monts escarpés , que la nature avoit élevés comme des barrières à sa fureur.

Dès que les *Sakarais* furent l'approche de l'armée des *Tasgites* , ils envoyèrent une ambassade au *sultan* , pour lui demander la cause de ces mouvemens inattendus ; lui renouvelant l'assurance de la paix & de la bonne intelligence qui avoit toujours régné entre ses glorieux ancêtres , & leur foible république ; le suppliant , de leur déclarer si quelqu'un d'entre eux lui avoit donné quelque

sujet de mécontentement , à lui , ou au moindre de ses sujets , & offrant de lui en faire telle satisfaction qu'il exigeroit. Ils le conjuroient de détourner loin d'eux , le poids de sa colère & de sa puissance , & de ne point faire la guerre à une nation toujours affectionnée aux *Tasgites* , qui ne l'avoient jamais traitée en ennemie. Ces humbles supplices étoient conçues dans les termes les plus respectueux : la vérité leur donnoit un nouveau poids.

*Abudah* écouta les ambassadeurs avec impatience , & leur répondit avec une fierté féroce , qu'il n'avoit rien à apprendre d'un peuple d'esclaves , tel que les *Sakarahs* ; qu'il ne leur convenoit pas de vouloir contrôler , ni diriger ses démarches ; que sa volonté se portoit librement par-tout où il vouloit , sans qu'il fût permis , ni à eux , ni à personne , de s'y opposer ; qu'il avoit résolu d'entrer dans leur pays & de s'en rendre maître ; & que , s'ils en vouloient savoir la raison , il n'en avoit point d'autre à leur dire , sinon , qu'il venoit punir l'insolence d'un peuple assez présomptueux pour envoyer une telle ambassade au sultan de *Tasgi*.

Il fit chasser les ambassadeurs de son camp , & ordonna aussi-tôt que l'on entrât sur les terres des *Sakarahs* , & qu'on y mit tout à feu & à sang.

Les généraux étoient lâches, ignorans & cruels; tels qu'il les falloit pour exécuter les ordres injustes & sanguinaires du sultan. On exerça toutes sortes d'hostilités contre ce pauvre peuple, dont le crime étoit d'avoir un voisin méchant. On en massacra une partie; les autres furent jetés dans les fers; on enleva leurs femmes, on viola leurs filles, on égorga les enfans en bas-âge. *Abudah* revint de cette expédition, chargé des dépouilles du pays conquis, & rentra dans ses états au milieu des acclamations des chefs & des soldats, adulateurs impudens, esclaves assez lâches pour combler ce monarque cruel des louanges les plus exagérées, osant même l'égalier au grand prophète de la *Mecque*.

*Abudah* arriva ainsi en triomphe à la métropole de *Tasgi*. Ses visirs lui demandèrent ce qu'on feroit des prisonniers que l'on avoit amenés. Le nombre en étoit considérable.

Le sultan resta quelque tems en doute, sans décider de leur sort. Il alloit ordonner qu'on les mît tous à mort, lorsqu'il se ressouvint du coffre de fer, qui étoit resté enfoui au centre des montagnes de *Tasgi*.

« Qu'ils soient condamnés, dit-il, à travailler  
» dans les montagnes; qu'ils creusent & minent  
» de toutes parts, pour en retirer un coffre de

» fer à cinquante ferrures , qui doit être dans  
 » l'endroit le plus profond.»

Le grand visir entendant cet ordre , s'inclina devant son maître , & lui dit : « Mon seigneur  
 » ofera-t-il envoyer les vils *Sakarahs* dans les  
 » profondeurs de *Tasgi* , où ses sujets même  
 » n'osent pénétrer ?

« Qu'on prenne donc le rebelle *Harran* , dit  
 » *Abudah* , qu'on lui arrache la langue en pu-  
 » nition de son insolence , qu'elle soit jetée  
 » aux chiens ; qu'il soit décapité ensuite , &  
 » que son exemple apprenne à respecter mes  
 » ordres.»

*Harran* fut puni ; les autres visirs jouirent avec plaisir de son supplice. Son orgueil le leur avoit rendu insupportable. Ils exaltèrent en ces termes la juste indignation du sultan.

« Un monarque de l'orient sera-t-il gouverné  
 » par ses esclaves ? Ils ne respirent que par lui &  
 » pour lui. S'abaissera-t-il jusqu'à suivre leurs  
 » conseils ? N'a-t-il pas lui seul toute la pru-  
 » dence & toute la sagesse ? Que la volonté du  
 » sultan *Abudah* soit accomplie par les travaux  
 » des *Sakarahs* dans les montagnes de *Tasgi* ,  
 » comme elle l'est par la mort du traître *Har-  
 » ran.*»

Le tyran envoyoit de tems en tems ses visirs vers les mineurs , pour voir leurs travaux & lui

en rendre compte. Ces misérables périssoient par milliers : ils étoient écrasés sous les débris de la montagne , ou engloutis par les précipices qui s'ouvroient de tous côtés sous les coups des travailleurs.

Les *Tasgites* aussi , peuple fort superstitieux au sujet de cette montagne regardée comme un lieu sacré , & le séjour des *Génies* protecteurs du pays , murmurèrent hautement de l'impiété du sultan *Abudah* le fut , & les fit châtier par les chefs de son armée. Il fît saisir tous les mutins , & ordonna qu'on les décimât. Cet excès de cruauté fut appelé générosité par ceux qui échappèrent au fort.

Enfin les *Sakaraks* découvrirent le coffre de fer , le portèrent avec des peines infinies au sommet de la montagne , & le présentèrent à *Abudah* , qui , pour délassément de tant de fatigues , leur ordonna ou de mettre le coffre en pièces , ou de forcer les serrures. Ils ne purent ni l'un , ni l'autre , quelques efforts qu'ils fissent , & quelques instrumens qu'ils employassent ; ni force , ni art ne pouvoit rien contre la dureté de cette machine.

Alors le sultan fit publier une récompense pour celui qui forgeroit des clefs qui pussent ouvrir les cinquante serrures. Plusieurs tentèrent l'aventure , & réussirent jusqu'à un certain point. Mais

dès que l'ouvrier avoit ouvert une des serrures, & qu'il passoit à une autre, la première se refermoit d'elle-même, tandis qu'il ouvroit la seconde, laquelle se refermoit à son tour, lorsqu'il procédoit à une troisième; de sorte qu'il en restoit toujours quarante-neuf de fermées.

L'orgueilleux *Abudah* étoit furieux de se voir vaincu par le pouvoir invisible qui s'opposoit à ses volontés. Il ordonna à cinquante hommes de prendre chacun une clef, de les mettre toutes au même instant dans les cinquante serrures, & de les ouvrir ensemble. Il comptoit que cette méthode lui réussiroit mieux. Mais au moment que les cinquante hommes se dispoient à lui obéir, ils tombèrent morts devant le coffre. Le tyran donna le même ordre à cinquante autres; mais toute la foule d'esclaves, d'eunuques & de *Sakaraks* qui étoient autour de lui, disparut à l'instant de sa présence, comme la poussière que le vent enlève, & qui se dissipe dans l'air.

*Abudah*, réduit à son armée, appela cinquante soldats. Les chefs excédés de cette cruauté énorme, & ne doutant pas qu'il ne fût résolu de sacrifier son armée, & puis le reste de ses sujets, comme il venoit d'en sacrifier une partie, se révoltèrent contre ce tyran barbare, & marchèrent en bon ordre vers lui, déterminés à mettre

fin à sa tyrannie , en l'immolant à leur vengeance. *Abudah* connut leur dessein ; & n'en espérant aucune grâce , il se jeta sur le coffre de fer dont il avoit déjà éprouvé l'assistance à son retour de la vallée de *Bocchim* , dans une occasion semblable.

Aussi-tôt le coffre s'éleva dans les airs. *Abudah* , stupéfait & hors de lui-même , s'assoupit profondément , & fut transporté bien loin de l'armée & du royaume de *Tasgi*.

---

#### *IV<sup>e</sup> Aventure du marchand ABUDAH parmi les Sages de Nema.*

**A**BUDAH se trouva couché sur le coffre de fer , au pied d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête , & couvert d'une forêt de palmiers , dont l'ombre descendoit jusques dans la plaine. A quelque distance , un petit ruisseau qui prenoit sa source dans la montagne , couloit avec un doux murmure , sur un lit de sable mêlé de cailloux , & alloit arroser de ses eaux pures , une vallée resserrée entre deux chaînes de collines toujours verdoyantes.

L'aspect d'un lieu champêtre invite à la réflexion. *Abudah* songeoit à la manière extraordinaire

dont il étoit forti du royaume de *Tasgi*. Il aperçoit dans la vallée un vieillard respectable, qui sembloit diriger sa marche vers lui, au moins vers le rocher sous lequel il étoit. Son maintien étoit grave sans affectation, sa marche n'avoit rien de trop lent ni de précipité. La conscience d'*Abudah* fut alarmée à la vue d'une figure humaine. Elle lui reprocha son règne tyrannique, & ses excès barbares contre l'humanité. Son premier mouvement fut de prendre la fuite pour éviter la présence de ce sage vénérable. Mais celui-ci approchant toujours d'un air modeste & aisé, *Abudah* se rassura & souffrit qu'il l'abordât.

L'ancien roi de *Tasgi*, couvert de la pourpre, avoit encore le turban royal sur la tête. Le sage le salue avec un respect mêlé de grandeur. « O prince, lui dit il, qui daignes visiter cet asyle de la science & de la philosophie ! qui que tu sois ; ou le roi dont les connoissances étoient universelles, la gloire de l'orient, le sage des sages ; l'infatigable *Sa'omon* ; ou bien le maître de quelque royaume voisin, que l'amour de la science amène dans ces lieux, permets qu'un de ses fils t'introduise dans son temple : temple auguste élevé dans ces déserts par les ordres & sous la direction du grand *Sa'omon*, où les sages de la terre s'occupent sans

» relâche de la recherche du vrai , & des se-  
 » crets de la nature. Cette vallée est une école  
 » de vertu : le vice n'ose en approcher. L'im-  
 » mensité des deserts qui l'environnent en dé-  
 » fend l'entrée. On y enseigne la vérité , &  
 » toutes les sources du savoir y sont ouvertes. »

*Abudah* confus suivoit en silence le sage qui le conduisoit ; mais tout occupé de ses premières pensées , il disoit en lui-même : « O prophète , que le hasard m'a bien servi ! Que je me suis heureusement égaré ! Car sûrement , c'est parmi ces sources de science & de vérité que je dois trouver le Talisman d'*Oromane*. »

Ils arrivèrent au haut de la vallée , en face du temple de la philosophie. Un grand portique d'une belle architecture grecque , se présenta d'abord aux yeux d'*Abudah*. Il y monte avec son guide par un grand perron ouvert de forme ronde. Au fond du portique s'ouvre une porte qui l'introduit dans une grande salle fort élevée. Le sage lui dit : « Les rois même sont obligés d'attendre ici que le gouverneur de ce palais soit instruit de leur arrivée. Il n'est permis à aucun étranger d'aller plus avant , qu'il n'ait fait connoître le sujet de son voyage , & les motifs qu'il a de désirer d'avoir entrée dans le temple auguste de la science. »

*Abudah*

*Abudah* n'avoit pas oublié sa grandeur prétendue, & il s'en falloit bien que son orgueil l'eût quitté avec sa royauté, il en avoit conservé les marques & l'esprit. Il répondit au sage avec une sorte d'impatience : « Eh ! bien donc, allez dire » à votre gouverneur, que le sultan de *Tasgi*, » ami de la science & de la vérité, vient cher- » cher dans ces retraites philosophiques le pré- » cieux Talisman d'*Oromane*. »

Le sage ayant reçu les ordres du faux sultan, alla en rendre compte au gouverneur. *Abudah* l'attendit dans la salle où se trouvoient beaucoup d'autres candidats de tous les rangs, qui désiroient d'être admis dans le collège des sages : chacun avoit son introducteur particulier.

Le guide d'*Abudah* revint avec cette réponse : « Notre gouverneur est charmé de trouver dans » un si grand monarque une passion si forte pour » la vérité. Il m'ordonne de déclarer (comme » à l'ordinaire) que le Talisman d'*Oromane* est » la fin de toutes nos recherches. Il invite donc » le magnifique sultan de *Tasgi* à faire tous ses » efforts pour trouver ce trésor précieux, & à » le chercher dans telle science qu'il jugera le » contenir. Mais, heureusement pour le glo- » rieux sultan, il a rencontré *Abrahamad* qui » peut lui découvrir les secrets les plus cachés » de la nature, & lui apprendre quels lieux

» récélent le talifman si désiré & si digne de  
 » l'être. »

» Vous êtes donc, répliqua le roi de *Tasgi*,  
 » ce fameux *Abrahamad* que mes sujets m'ont tant  
 » vanté comme un prodige: de favoir, comme  
 » un philosophe universel qui connoît les pro-  
 » priétés de toutes les plantes, & de tous les  
 » minéraux de la terre ?

» O prince ! dit *Abrahamad*, ces connoissances  
 » font les moindres : ce ne sont que les simples  
 » élémens de la science de la nature. Mais je veux  
 » vous révéler quelques-uns de ces mystères re-  
 » gardés jusqu'ici comme impénétrables, & que  
 » personne au monde n'a connus depuis le sage &  
 » glorieux *Salomon*. Car qu'étoit-ce qu'*Oromane*,  
 » l'inventeur du talifman qui porte son nom ? Le  
 » magicien du feu, le grand alchymiste du pre-  
 » mier, du plus actif & du plus puissant des  
 » élémens, & rien de plus. Mais je ne veux pas  
 » vous amuser de paroles, tandis que je puis  
 » vous convaincre par des prodiges. Que le ma-  
 » gnifique sultan de *Tasgi* daigne descendre avec  
 » moi sous les voûtes souterraines de ce temple,  
 » où chaque science a ses appartemens & ses  
 » laboratoires particuliers. C'est là que vous ferez  
 » initié aux mystères de la nature & aux secrets  
 » de l'art ».

*Abudah* étoit au comble de la joie. Il remer-

cioit le prophète; il se félicitoit d'avoir rencontré si à propos le savant *Abrahamad*. Il le suivit dans une grande cour souterraine; entourée de portiques, sous chacun desquels il vit plusieurs sages & un grand nombre de disciples qui recevoient leurs leçons.

*Abrahamad* conduisit le sultan son élève sous son portique particulier. Ce n'étoit que le vestibule de son laboratoire. Il étoit rempli d'apprentifs sages qui s'exerçoient dans les différentes parties de son art « Sans aller plus loin, dit *Abrahamad*, » je pourrois étonner le sultan de *Tasgi*, par le » savoir seul du moindre de mes disciples; mais » j'ai d'autres mystères à lui révéler ». En prononçant ces mots il ouvre une petite porte: ils entrent sous une voûte assez obscure, & l'alchymiste referme la porte.

*Abudah* regarda avec des yeux surpris & attentifs le nombre prodigieux d'outils, d'instrumens & d'ustensiles de toutes les sortes, dont la voûte, les murailles & le pavé étoient garnis. Il n'en faut pas moins à l'art pour contrefaire les productions de la nature. *Abrahamad* commence par préparer toutes ses matières; il les met dans des vases; il allume ses fourneaux: il combine les sels, les terres, les esprits, variant les doses & multipliant les expériences suivant l'indication. « Patience & persévérance, ô sultan, s'écrie l'al-

» chymiste avec emphâse ! Patience & persévé-  
» rance ! Ce sont-là les premiers instrumens d'un  
» sage. Sans eux il ne peut opérer, tant il y a de  
» causes cachées qui traversent ses opérations !  
» Le sécret que je prépare à cette heure, est le  
» grand *Démogorgon*, ou le dissolvant universel.  
» Le procédé est long & ennuyeux : les manipu-  
» lations sont difficiles & rebutantes. Mais pour  
» ne vous point faire trop attendre, & quoique  
» le fourneau ne soit encore qu'au troisième degré  
» de chaleur, je vais vous montrer quels effets  
» prodigieux produisent les causes les plus foibles.  
» Rien d'ailleurs ne sera plus propre à vous faire  
» perdre mille préjugés que la coutume entre-  
» tient contre quelques modifications particu-  
» lières de la matière, & dont l'esprit du sultan  
» de *Tasgi* n'est peut-être pas tout-à-fait exempt.  
» La terre que vous voyez est un amas de  
» principes qui, par des séparations, conjonc-  
» tions, assimilations, unions, disjonctions, &  
» autres manipulations, peuvent former tous les  
» êtres de ce monde visible, & un plus grand  
» nombre d'autres substances que nos yeux n'ap-  
» perçoivent point, ou que la nature retient en-  
» core dans l'état de non-existence. Vous voyez  
» la semence, aussi subtile que l'atôme, dont les  
» particules volatiles s'attirent réciproquement :  
» c'est cette semence qui produit les arbres, le

» bois, les feuilles & le fruit. D'abord elle devient  
» terre par la condensation. Ensuite ce qu'elle a  
» de plus grossier se durcit & végete en se rami-  
» fiant. Les parties les plus subtiles montent par  
» toutes les ramifications, où par leur activité  
» elles se creusent des canaux tubulaires, tandis  
» que les branches sont encore tendres : ce suc  
» s'amasse en divers endroits des ramifications ;  
» il s'y étend en feuilles, & s'y accumule en  
» grains attachés à la même tige. Jusques-là il a  
» encore sa forme de principe terreux & sans  
» saveur. En voilà, vous pouvez le goûter, il est  
» insipide ; mais peu-à-peu il devient âcre, aigre,  
» puis doux. Ainsi se forme le raisin qui croit  
» dans différens pays, cuit, amélioré & perfec-  
» tionné par le soleil, le premier & le plus subtil  
» des alchymistes. Tous les végétaux sont pro-  
» duits de la même manière ; & quoiqu'il y ait  
» des fruits amers, aigres, ou sucrés, ces diffé-  
» rentes saveurs sont toutes le produit d'une  
» même terre, la terre première qui se modifie  
» différemment, selon les couloirs où elle passe  
» en s'élaborant. Il y a plus, ô glorieux sulran ! Je  
» regarde comme très-vraisemblable que la na-  
» ture procède d'une manière uniforme dans la  
» génération de toutes choses ; de sorte que je  
» me figure la semence des choses comme un  
» étendart par-tout semblable qui couvre la na-

» ture entière , quoique chaque être paroisse  
 » y avoit son enveloppe ou bannière particu-  
 » lière.

» Comme en vertu des affections, des sym-  
 » pathies de forme & de qualité, toutes choses  
 » sont liées par ces causes d'union & de conjonc-  
 » tion; elles ont aussi leurs aversions & leurs  
 » antipathies, c'est-à-dire des principes discor-  
 » dans qui font qu'elles sont séparables, & se  
 » divisent en effet, lorsque la cause de leur union,  
 » cohésion, ou substance, est détruite. Alors la  
 » continuité cesse, & ces êtres sont résolubles  
 » en leurs atômes constitutifs. Ainsi se fait ce  
 » qu'on appelle corruption, qui n'est qu'une nou-  
 » velle modification de la matière.

» Il faut remarquer que nous avons donné  
 » divers noms à la même matière, pour expri-  
 » mer les formes variées sous lesquelles elle  
 » affecte nos sens, & les idées qui proviennent  
 » de ces sensations. Ainsi quand le jus du raisin  
 » écrasé fermente dans la cuve, nous disons que  
 » le vin se fait; & quand le ferment des végé-  
 » taux se résout en une espèce de mucosité glai-  
 » reuse, nous appelons cela putréfaction, quoique  
 » la nature agisse d'une manière semblable dans  
 » ces deux procédés. De même encore nous ap-  
 » pelons la métamorphose de l'œuf en poulet,  
 » la naissance de cet animal, & quand le poulet

» mort est changé lui-même en une fourmilière  
» de vers, nous donnons le nom de corruption  
» à cette nouvelle transmutation. Mais quelles  
» que soient nos idées, & les noms qui les ex-  
» priment, rien n'est réellement détruit; ce que  
» le vulgaire regarde comme une destruction,  
» n'est qu'un changement de forme. Tous les  
» êtres retournent au lit commun de la nature,  
» où ils dorment quelque temps, jusqu'à ce que  
» des causes suffisantes les réveillent, & les fassent  
» reparoître sous d'autres formes.

» C'est pourquoi, ô sultan de *Tasgi*, l'alchy-  
» miste prend ce lit universel pour le fondement  
» de sa science sublime; à l'imitation de la nature,  
» il emploie dans ses opérations la force active  
» du plus noble des élémens, du feu vivifiant :  
» par cette méthode, la seule profitable, il ap-  
» prend aux hommes la puissance secrète de la  
» composition & de la résolution; enfin quand  
» il tient cette clef de la science de la nature, &  
» qu'il sçait s'en servir, il est capable d'opérer  
» tout ce qu'il veut. Maître absolu de ses opéra-  
» tions, il les gouverne à son gré, les précipite,  
» les ralentit, ou les fixe, comme bon lui semble.  
» La matière prend dans ses mains toutes les  
» formes qu'il jugé à propos de lui donner, pour-  
» vu qu'il ne manque point de patience; car on  
» peut égaler la nature; mais on ne peut pas la

» forcer. On ne peut pas aller d'une extrémité  
 » à l'autre sans passer par le milieu.

» Vous voyez, ô prince! ces deux bouteilles  
 » pleines d'une liqueur transparente comme du  
 » cristal. En les mêlant, elles deviennent rouges;  
 » ainsi la plante que vous mettez dans l'eau,  
 » quoiqu'elle ne se nourrisse que de cet élément,  
 » pousse des feuilles vertes, & donne des fleurs  
 » d'une autre couleur. Maintenant je puis rendre  
 » à ces liqueurs rouges leur première transparence  
 » cristalline, au moyen d'un dissolvant qui les  
 » séparera. Je puis encore leur donner une cou-  
 » leur différente, soit bleue, verte ou jaune, à  
 » tel degré de vivacité que vous désirerez.  
 » Toutes ces métamorphoses s'opèrent par un  
 » petit nombre d'agens simples & naturels ».

Alors *Abrahamad* changea subitement son labo-  
 ratoire en une chambre obscure. Une grande lu-  
 mière succède aux ténèbres; & *Abudah* lit sur la  
 muraille ces mots écrits en lettres de feu : *le sul-*  
*tan de Tasgi sera satisfait.* Cependant le sultan de  
*Tasgi* fut effrayé. *Abrahamad* le rassura. » Prince  
 » magnifique, lui dit-il, ne vous laissez pas  
 » troubler par cette apparence lumineuse. Ces  
 » prodiges doivent plutôt vous encourager que  
 » vous rebuter dans vos recherches. Du reste,  
 » cette lumière si belle & si vive, est un phos-  
 » phore naturel extrait d'un résidu d'excrémens;

» ce qui sert à prouver que les formes les plus  
 » viles de la matière peuvent enfanter des mer-  
 » veilles... Mais quelles flammes brillantes j'ap-  
 » perçois au-dessus du fourneau! Quel éclat!  
 » Quelles couleurs! Le beau rouge! Quel agréable  
 » mélange de bleu, de vert, de rose, de jaune  
 » & de blanc! O sultan! les rubis & les émeraudes  
 » de ton empire n'ont pas un éclat si vif & si  
 » pur ».

*Abudah* voyoit en effet un riche assemblage des couleurs les plus belles, qui couronnoit les creusets d'*Abraham*.

» Voilà, dit le Sage avec complaisance, voilà  
 » les signes glorieux du succès de mon opération.  
 » Le *menstrue* universel touche à sa perfection,  
 » & tous les trésors de la nature vont m'être  
 » ouverts. O sultan! louez le prophète qui a  
 » permis que vous fussiez témoin de ce grand  
 » œuvre ».

« Mais, demanda *Abudah*, cette composition  
 » que vous venez d'obtenir, est-elle le grand  
 » *démogorgon*, le dissolvant universel »?

» Oui, magnifique sultan, répondit *Abraham*,  
 » c'est-là le dissolvant universel de toute  
 » substance, quelque dure & compacte qu'elle  
 » soit ».

« En ce cas, reprit le sultan, le talisman  
 » d'*Oromane* fera bientôt en ma puissance ».

» Peut-être, seigneur ; car il faut du tems  
 » pour découvrir où ce trésor est caché ».

« Je vous tiens quitte de cette découverte, sage  
 » *Abrahamad*. Je sais où est le talisman. Il est  
 » enfermé dans le coffre de fer sur lequel vous  
 » m'avez vu assis au pied du rocher où j'ai eu le  
 » bonheur de vous rencontrer. Il est dans ce  
 » coffre qui, jusqu'ici, a résisté aux plus grands  
 » efforts, mais qui ne tiendra sûrement pas  
 » contre l'activité de votre dissolvant ».

» Quoi ! ô prince, ô sultan de *Tasgi* ! s'écria le  
 » philosophe, tu a en ta puissance le coffre de  
 » diamant à cinquante ferrures, que l'on dit  
 » contenir ce précieux bijou, ce talisman phi-  
 » losophique qui donne la vie, l'immortalité,  
 » les richesses, la gloire & le bonheur à celui  
 » qui le possède? ... Mais voici, mon œuvre est  
 » achevée; une vapeur bleuâtre s'élève du creuset.  
 » Le *menstrue* est parfait, je tiens la clef de la  
 » nature. Hâtons-nous d'aller rejoindre le coffre,  
 » & d'en tirer le trésor de mon glorieux sei-  
 » gneur ».

« Non répliqua *Abudah*; il est plus à propos  
 » de faire transporter ici le coffre. Je connois sa  
 » vertu; il suffit que je m'assaye dessus, pour  
 » qu'il soit aussi-tôt transporté avec moi par-tout  
 » où je le souhaite. Quand il sera ici, le sage &  
 » le savant *Abrahamad* pourra exercer à son aise

» la force de son art sur cette substance dure,  
 » & la résoudre en ses atômes priinitifs ».

*Abudah*, en finissant ces paroles, quitte brusquement l'alchimiste, retrouve son coffre au pied du rocher, s'assied dessus, & au gré de ses desirs il est transporté, lui & son trésor, dans le laboratoire d'*Abraharad*.

Le philosophe ayant envisagé avec ravissement le coffre énorme, prend son creuset plein du *menstrue universel*.

« Hélas! s'écria le sultan : sage *Abraharad*,  
 » tu t'abuses! Ce qui dissout toute substance  
 » peut-il être contenu dans un creuset »?

Le sage pâlit à ce discours, & de dépit il jeta le *menstrue* par terre, où la liqueur resta sans s'altérer, & sans miner la terre qui la portoit.

« Hélas! s'écria de nouveau *Abudah*, où est à  
 » présent l'alchimie? tout est perdu »?

» J'ai une fusion froide, répondit aigrement  
 » *Abraharad*, & je m'en servirai au défaut de la  
 » fusion ardente que je viens de perdre par votre  
 » faute. Je ferai passer au travers de cette sub-  
 » stance dure, la foudre qui fond l'épée sans en-  
 » dommager le fourreau ».

En effet, il prépare une nouvelle composition & l'applique sur le coffre. Déjà des étincelles jaillissent de plusieurs côtés : elles deviennent plus fortes, plus vives & plus fréquentes. *Abra-*

*harad*, au comble de la joie, & impatient de hâter l'effet de son tonnerre artificiel, s'approche plus près du coffre. Tout-à-coup une aigrette de feu change de direction, le frappe à la tempe, & le réduit en cendres.

A cette terrible catastrophe, *Abudah* dont l'espérance étoit montée au plus haut degré, fort comme un furieux du laboratoire, & erre dans la cour qu'il remplit de cris & de hurlemens affreux.

Après avoir ainsi exhalé sa fureur & son désespoir, il apperçoit un sage qui avoit quitté le portique où il travailloit pour venir à lui. Il approchoit d'un pas modéré, & avec un air fort composé. Quand il fut près d'*Abudah*, il lui dit avec un grand sang froid : « Malheureux ! pour-  
» quoi négligez-vous la conquête du talisman  
» d'*Oromane*, qui sera en votre puissance, quand  
» vous voudrez prendre la peine d'en jouir ».  
« En êtes-vous sûr, répliqua *Abudah* avec  
» transport » ?

« Je vous assure, poursuivit le sage, qu'à pré-  
» sent vous êtes absolument incapable de faire  
» aucun usage de ce trésor ».

« Et c'est pour cela, sans doute, dit tristement  
» *Abudah*, que j'ai toujours été trompé dans mon  
» attente, lorsque je me suis cru le plus près de  
» l'obtenir » ?

« Rien n'est plus vrai, répartit vivement le sage ».

« Eh bien donc ? ô vénérable sage , ô philosophe qui savez mieux que moi-même ce que je puis ! procurez-moi la vraie jouissance de ce trésor inestimable que j'ai cherché si long-tems en vain ».

« Dites-moi, *Abudah*, le bonheur doit-il être dans l'esprit ou dans les sens ? »

« Il doit être dans l'esprit. Je le confesse à ma honte ; j'ai négligé mon âme pour me livrer à l'attrait des sens. O le plus sage des hommes, ô le plus grand des philosophes, quelle vérité vous me faites comprendre ! Quelle nouvelle scène vous ouvrez devant moi ! Mais continuez vos instructions célestes, achevez la guérison que vous avez commencée. »

« Vous n'y êtes pas encore assez bien préparé, reprit le sage *Gherâr*. Je vous laisse la nuit pour vous tranquilliser, & vous remettre du trouble où je vous'ai surpris, & dont vous n'êtes pas revenu. Demain au matin, si je vous trouve d'un sens rassis & libre de toute passion, j'acheverai de délivrer votre esprit du joug tyrannique des vains plaisirs qui le tiennent asservi. »

Le philosophe conduisit *Abudah* parmi ses

élèves, & lui assigna ensuite un appartement particulier sous son portique, pour y passer la nuit seul.

Le lendemain de grand matin, le sage *Ghézar* vint prendre son nouveau disciple, & ils allèrent ensemble se promener dans la vallée qui ser-voit d'avenue au temple dédiée à la science & à la sagesse.

« Que l'aspect du soleil levant est agréable, » dit *Ghézar* ! Quel doux plaisir l'ongouté à contempler les premiers rayons qui, du sommet de ces collines, descendent lentement dans la vallée ! Les bocages semblent aussi sensibles à la douce lumière du jour, & à la fraîcheur d'une belle nuit. L'herbe des champs jouit comme nous, de ce bienfait de la nature. Ce gazon, desséché par la chaleur du midi, se renouvelle & se ranime pendant la nuit, pour lutter de nouveau contre les feux brûlans du jour !

En vérité, reprit *Abudah*, un beau matin se ressemble à une nouvelle création. Quand le soleil commence à paroître sur l'horizon, l'œil qui contemple la nature se dégager des ombres de la nuit, est porté à croire que le monde sort du néant, oubliant qu'il existe depuis une infinité de siècles. Heureux, mille fois heureux, celui qui passe la vie dans

» ces retraites paisibles ! Comme la rosée pénètre  
 » le sein de la terre , ainsi la douceur de la joie  
 » s'insinue mollement dans son cœur. Il est libre  
 » de soin , & d'inquiétudes. Que la tempête dé-  
 » sole les mers , que la guerre ravage les cités ;  
 » ni la tempête , ni la guerre , ne troublent son  
 » repos.

» O *Abudah* ! répliqua le sage , les projets  
 » de l'ambitieux , les prestiges des sens , les de-  
 » sirs de l'avare , & l'amour déréglé des plaisirs ,  
 » sont encore plus à craindre pour l'homme , que  
 » les feux de la tempête ou les ravages de la  
 » guerre. Connoissant votre foiblesse , je vous ai  
 » conduit dans ces lieux pour vous convaincre ,  
 » par cette scène délicieuse , combien vous êtes  
 » incapable de jouir jamais d'un solide bonheur.  
 » Si le doux éclat du soleil levant , & la fraîcheur  
 » du matin vous affectent si voluptueusement ,  
 » la privation doit vous en être également  
 » affligeante. Dans la jouissance de ces biens ,  
 » l'ame totalement passive est émue , affectée , &  
 » gouvernée par les sens ; comme elle est dé-  
 » licieusement affectée par les objets doux &  
 » agréables au toucher , par l'odeur suave des  
 » fleurs , par les ondulations sonores de l'air ,  
 » par les saveurs des mets exquis , ou par cette  
 » foule d'objets dont les couleurs & la sym-  
 » métrie flattent la vue.

» Mais l'esprit s'élève au-dessus du corps : les  
» délices de l'ame sont conformes à son essence  
» spirituelle, & proportionnées à son immorta-  
» lité. Le vrai philosophe cultive plus son esprit  
» que son corps, & ne permet jamais que celui-  
» ci maîtrise le premier. Il foule d'un pied égal,  
» les biens & les maux de cette vie, parce qu'il  
» fait que les uns & les autres sont passagers. Sûr  
» de son immortalité, plein de la haute idée de  
» la perfection de son être, il verroit d'un œil  
» tranquille, la confusion des élémens, la chute  
» du monde, & l'anéantissement de la nature  
» visible. Il la verroit rentrer dans le chaos, dont  
» un pouvoir éternel la fit sortir, sans qu'il crai-  
» gnît de l'y suivre. Si la destruction du monde  
» n'est pas capable d'ébranler son ame intrépide,  
» jugez combien il est peu affecté des misères  
» temporelles de la vie. Au milieu de la maladie  
» la plus aiguë, lorsque son corps rongé d'ul-  
» cères, tombe en lambeaux, son ame entière  
» & indestructible se réjouit, dans l'espérance  
» de sortir bientôt de sa prison de chair. S'il  
» souffre la faim, son ame, toujours contente,  
» contemple la justice & la vérité. S'il est en bute  
» aux caprices du sort, à la malice des hommes,  
» au mépris des insensés, il supporte tout cela  
» avec une constance égale : son ame est au-  
» dessus de la bonne & de la mauvaise fortune ;  
plus

„ plus forte que la faveur & la cruauté des tyrans ,  
 „ elle se rit encore des louanges & du blâme des  
 „ sots. En un mot , ô *Abudah* ! le vrai philo-  
 „ sophe trouve dans lui la source de tous les  
 „ plaisirs , & un bouclier à l'épreuve de tous les  
 „ maux. La beauté de la vertu possède toutes ses  
 „ affections. Il fait se rendre maître des évène-  
 „ mens par son indifférence. Exempt de crainte ,  
 „ il ne se livre point à l'illusion de l'espoir. Libre  
 „ du sentiment importun de la haine , il ignore  
 „ les foibleſſes de l'amour. Il n'admire rien , né  
 „ blâme rien & souffre tout. Il se prête à tout ,  
 „ seulement autant que le besoin l'exige , & ne  
 „ se donne qu'à lui-même. Le contentement est  
 „ au fond de son cœur , parce qu'il est vide  
 „ de desirs , de projets , & de toutes les passions  
 „ qu'engendre la soif des plaisirs & des trésors  
 „ de la terre. »

Le sage *Gherar* prononça cet éloquent discours  
 avec une complaisance mêlée d'orgueil. *Abudah* ,  
 frappé de la sublimité de cette doctrine , restoit  
 immobile , sans parler. Un tigre furieux descend  
 de la montagne voisine : sa gueule ardente vomit  
 le feu parmi des flots d'écume. Il s'élançe avec  
 rage vers le sage & son disciple , comme pour les  
 saisir tous les deux à la fois & les dévorer. *Abudah* ,  
 que les leçons de *Gherar* n'avoient pas encore per-

suadé au point de lui faire oublier les expédiens auxquels les profanes ont recours dans un danger si pressant, se précipite dans le courant qui couloit au milieu de la vallée, persuadé que le tigre ne l'y suivroit pas.

Il gagne, en nageant, l'autre bord, & voit de loin le sage *Gherar* qui fuyoit à perte d'haleine devant le tigre furieux qui le poursuivoit. Le monstre l'eut bientôt atteint; & avec ses dents & ses griffes aiguës, il déchire le philosophe infortuné qui remplit les bois & les côteaux du bruit de ses cris lamentables & inutiles.

*Abudah*, témoin de la fin malheureuse du sage, ne peut s'empêcher de s'écrier en soupirant: « Hélas! qu'il est ridicule & vain à la foiblesse, d'affecter de la force! Qu'il est ridicule & vain à l'homme imbécile, de ne pas convenir de sa misère! Je comprends à ce moment, que le but de la philosophie est d'affecter un empire absolu sur toute la nature. Mais cette science orgueilleuse devrait se borner à contempler avec admiration, des merveilles qu'elle ne peut pas même comprendre, loin de les pouvoir imiter. L'homme qui rampe sur la poussière, devrait-il porter la présomption jusqu'à se croire supérieur aux biens & aux maux, aux récompenses & aux peines que lui en-

» voie la main puissante de l'arbitre du monde? »

L'esprit plein de ces réflexions, & de la terreur que dut lui causer la scène effrayante qui venoit de se passer sur l'autre bord du courant, *Abudah* se lève, traverse une allée sombre, continuée entre deux montagnes, qui le conduit à une vaste plaine, où un grand nombre de bergers & de bergères faisoient paître leurs innocens troupeaux.

« Ici, dit *Abudah* en lui-même, il n'y a ni pompe, ni luxe, ni vanité; c'est une tranquillité champêtre, une paix douce & naturelle, sans faste, sans prétention, sans soucis & sans inquiétude. »

*Abudah* avançoit toujours vers les bergers, dont le sort lui sembloit si digne d'envie. Un d'eux, passant par hasard auprès de lui, reculé de frayeur comme à l'aspect d'un monstre, & courant à pas précipités vers le reste de la troupe, il leur crie de toutes ses forces: « Fuyons, amis, fuyons la présence du tyran de *Tasgi*. Non content de nous avoir chassés de notre pays de *Sakarah*, il vient encore nous enlever nos troupeaux. »

Le tyran fut touché de la confusion & de l'épouvante que sa présence venoit de mettre parmi ce peuple de bergers. Il détesta sa cruauté, & les

conjura de demeurer , leur protestant qu'il ne venoit point troubler le bonheur paisible dont ils jouissoient. Sa parole n'étoit pas un garant sûr. Il les vit fuir devant lui en désordre , traînant après eux leurs troupeaux , & regardant de temps en temps derrière eux , dans la crainte qu'ils avoient d'être poursuivis par les armées cruelles des *Tasgites*.

Un vénérable *Bramin* , que son grand âge rendoit incapable de suivre les bons *Sakarabs* qui , depuis tant d'années , recevoient ses instructions , & qu'il auroit voulu ne pas abandonner dans leur fuite , étoit assis d'un air majestueux sur une pierre , à l'entrée de sa cellule. Il se leva , quand *Abudah* fut près de lui , & le salua respectueusement. « O » sultan ! lui dit-il d'un ton noble & simple , ce » n'est pas le tyran de *Tasgi* que je salue , c'est » celui qu'il a plu à la colère d'*Alla* d'établir sur » son peuple. Mais pourquoi cherches-tu le mal » quand tu peux faire le bien ? Crois-tu que les » méchantes actions puissent procurer une bonne » fin ? Crois-tu trouver le bonheur où la malice » triomphe ? O sultan ! ne te flatte pas d'ob- » tenir à prix de sang & d'injustice , le talif- » man du grand *Oromane*. La pureté & la per- » fection , la vertu & la sagesse , l'humanité » & la bienfaisance , la piété & la religion ,

» sont les seuls moyens d'obtenir ce précieux trésor.

» Hâte-toi donc , ô homme ! hâte-toi d'aller  
» sur le tombeau du prophète , confesser avec  
» componction tes iniquités. Va reconnoître tes  
» égaremens , & la vanité de tes folles recherches.  
» Va puiser la sagesse à la source pure de la vé-  
» rité. Va apprendre de l'oracle infallible , quelle  
» est la volonté de celui qui a confondu jusqu'ici  
» tes projets.

» Bon & pieux *Bramin* , répondit *Abudah* ;  
» j'ai offensé la providence , vous , & votre na-  
» tion innocente. Je l'avoue dans les sentimens  
» d'un vrai repentir. Daignez me diriger dans  
» mon voyage de *Médine* ; car il m'a semblé  
» que jusqu'ici j'errois dans des lieux enchantés.  
» Le coffre de diamant vous portera lui-même  
» à *Médine* , répliqua le *Bramin*.

» Je l'ai laissé dans le palais de la philosophie ;  
» dit *Abudah*. Pour l'aller chercher , il faut tra-  
» verser le courant , & s'exposer à la fureur du  
» tigre qui rode sur l'autre rive.

» Il y a un sentier qui tourne le ruisseau vers  
» l'orient : suivez cette route qui vous conduira  
» sans danger derrière le palais , & en face du  
» bâtiment , vous trouverez un petit pont étroit  
» sur lequel vous passerez le ruisseau. Du reste ,

» que *Mahomet* protège votre pieuse entreprise !

*Abudah* remercia le *Bramin*, prit congé de lui ; & lui assura que les *Tasgiutes* n'ayant pas connaissance de la plaine où les *Sakaraks* menaient paître leurs troupeaux, ils ne viendroient pas les y inquiéter.

Le *Bramin* souhaita mille bénédictions à *Abudah*.

Le marchand de *Bagdat*, faux sultan de *Tasgi*, prend la route que lui avoit indiquée le saint homme, passe le pont, arrive au palais, entre sous le portique d'*Abrahamad*, pénètre dans le laboratoire, trouve son coffre, s'étend dessus, s'endort dans la forte persuasion qu'il se réveillera dans le temple de *Médine*.

Dans un instant, *Abudah* se trouve sous la voûte spacieuse d'une mosquée, couché sur le coffre de diamant. En ouvrant les yeux, il voit près de lui, d'un côté, la boîte de l'impitoyable forcère, qu'il avoit encore retrouvée dans les bocages de *Sadaski* ; de l'autre côté, étoit une grande citerne pleine d'eau.

Au milieu de cette vision, le génie *Barhaddan* lui apparôit & dit.

« *Abudah*, reçois enfin les véritables clefs du » coffre de diamant, »

Le marchand se lève , approche du *génie* , se prosterne à ses pieds , & reçoit les clefs fortunées qu'il cherchoit depuis si long tems.

« Ouvre , dit *Barhaddan* , ouvre le coffre , & » prends le trésor. »

*Abudah* s'empresse d'obéir , & dans un moment le coffre est ouvert.

Quelque foi qu'il eût dans les paroles du *génie* , une fatale expérience lui avoit appris à craindre , quelque près qu'il fût de la possession du talisman. Il lève le couvercle en tremblant , & non sans défiance. Aussi-tôt sort une nuée de plumes qui eurent bientôt couvert tout le pavé de la mosquée. Sa défiance redoubla à ce prodige ; mais le *génie* le rassura en ces termes.

« *Abudah* , mets à présent ta main dans le » coffre , & tires-en les trésors qui y sont. »

*Abudah* obéit , & tire d'abord un beau bras ensanglanté & garni d'un riche bracelet de diamans.

« Ce bras , dit *Barhaddan* , a été inhumaine- » ment coupé du corps d'une belle sultane par » un esclave qui n'en pouvoit arracher le brace- » let. Crois-tu , *Abudah* , que la princesse qui le » portoit , ait été heureuse par la possession de ce » bijou ? »

*Abudah*, qui ne voyoit pas encore le Talisman, continue à tirer du coffre tout ce que sa main rencontre. Un pauvre malheureux se présente, chargé de sacs d'or dont le poids l'accabloit ; il trembloit & baissoit les yeux.

Un jeune homme survient d'un air emporté ; & plonge un poignard dans le sein du misérable, chargé d'or. Aussi tôt plusieurs femmes parées fort indécemment accueillent le meurtrier, partagent avec lui le fruit de son crime, & se mettent à danser & à chanter.

Une foule de peuple accourt ensuite : un roi paroît accompagné d'une armée nombreuse ; il ordonne qu'on égorge tout ce peuple ; mais une force supérieure passe un cordon autour du cou du roi, & la couronne lui est enlevée de dessus la tête.

A cette scène succède un spectacle plus plaisant. C'étoit une centaine de foux avec des manreaux sur leurs épaules : les uns avec des aîles attachés au dos, les autres avec des roues qu'ils faisoient tourner sans cesse. Il y en avoit dont les yeux étoient toujours fixés au firmament ; d'autres traçoient des cercles en l'air avec des pailles ; d'autres répétoient sans cesse qu'un tout étoit en même tems plus grand & plus petit que lui-même, & publioient nombre

d'absurdités semblables , comme d'utiles découvertes.

Après que *Barhaddan* eût laissé au marchand le loisir de considérer ce spectacle , il lui demanda : « comprenez-vous ces choses. »

« Elles m'apprennent , répondit *Abudah* , ce  
» que mes voyages ne m'ont déjà que trop ap-  
» pris ; que les richesses , ni les plaisirs , ni les  
» honneurs , ni la puissance , ni la science , ni  
» l'ignorance ne mettent point l'homme à l'abri  
» des malheurs ; & que par conséquent toutes ces  
» choses , dont on fait tant de cas , sont absolu-  
» ment incapables de procurer la possession du  
» Talisman d'*Oromane*.

» Que croyez-vous que signifient les plumes ,  
» reprit *Barhaddan* ?

» J'ignore ce qu'elles veulent dire , répondit  
» *Abudah*.

» Eh bien , continua le *Génie* , ce sont les  
» desirs indiscrets , les vaines attentes , les pro-  
» jets ridicules ; en un mot , les rêves trompeurs  
» dont se repaît l'esprit de l'homme qui a quel-  
» que envie de parvenir à la jouissance du Ta-  
» lisman : c'est pourquoi elles se sont présentées  
» à l'ouverture du coffre ; & cette explication  
» doit vous donner l'intelligence de tout le reste.

» Vous devez reconnoître le malheureux chargé  
 » d'or & dépouillé par un aventurier , ainsi que  
 » le voluptueux couronné roi , & dépossédé pour  
 » ses cruautés.

» A présent , *Abudah* , poursuit le *Génie* ,  
 » puisque vous êtes convaincu que le Talisman  
 » d'*Oromane* ne peut pas se trouver parmi des  
 » bagatelles & des folies de cette espèce , cessez  
 » vos recherches , fermez le coffre , & attendez  
 » en silence la scène qui va suivre. »

*Abudah* referme le coffre , & reste debout les  
 bras croisés devant lui , sans prononcer une seule  
 parole.

*Barhaddan* se tourne vers la boîte , & dit :  
 « maudite forcière , démon implacable ; toi qui  
 » te plais à tourmenter le genre humain , fors à  
 » l'instant de ta retraite. »

La boîte se brise aussi-tôt en mille pièces , & la  
 vieille forcière , portée sur ses potences , s'avance  
 en tremblant vers *Barhaddan*.

« Je fais , lui dit il , que suivant les loix de ta  
 » méchanceté naturelle , tu ne te plais que dans  
 » le mal. Je te connois , je fais ton acharne-  
 » ment à porter les hommes au crime pour avoir  
 » le plaisir barbare de les tourmenter ensuite par  
 » les remords. Je fais aussi , que , soumise au

» pouvoir de ceux qui protègent le genre hu-  
 » main , tu redoutes leur juste indignation.  
 » Tremble donc , & vois moi d'abord purifier  
 » cet homme infortuné que tu as rempli de  
 » desirs impurs , & captivé sous l'esclavage hon-  
 » teux des passions. »

Alors *Barhaddan* ordonna au marchand de se laver dans la cîte; ce qu'il fit incontinent. Quand il fut purifié , le *Génie* lui dit de rouvrir le coffre de diamant.

*Abudah* l'ouvrit sans peine , & en retira un petit livre , que *Barhaddan* lui dit de lire. Le marchand y lut ces paroles.

« *Apprends , ô homme ! que la nature humaine*  
 » *imparfaite par essence , ne peut atteindre à la*  
 » *perfection ; que le vrai bonheur est le Talisman*  
 » *d'Oromane ; que ce bonheur incorruptible est le*  
 » *privilege des êtres immortels ; que l'homme ,*  
 » *créature fragile , doit se soumettre aux ordres de*  
 » *son créateur ; que le premier devoir & la fin de*  
 » *toutes les recherches de l'homme doivent être de*  
 » *connoître & d'accomplir la volonté de celui par*  
 » *qui il existe ; jusqu'à ce qu'il plaise à ce prin-*  
 » *cipe éternel de le retirer de la misère de ce monde ,*  
 » *pour le faire jouir d'un bonheur sans fin dans ie*  
 » *si-jour de l'immortalité glorieuse. »*

Quand *Abudah* eût achevé de lire ces paroles sacrées ; pénétré d'un saint respect , il se prosterne & adore en silence le principe éternel d'en haut : ce que le *Génie* lui recommande de faire plusieurs fois le jour.

*Barhaddan* se tournant ensuite vers la forcière effrayée , il lui dit d'un ton impérieux : « Va, dé-  
 » mon maudit , entre dans le coffre ; & là , con-  
 » temple pendant cinquante ans le bonheur dont  
 » tu fais si bien inspirer le desir par tes vaines  
 » illusions. »

La forcière obéit en frémissant de rage. Le couvercle du coffre retombe aussi tôt avec violence , les ferrures se referment d'elles-mêmes avec un bruit terrible , & le tout disparoît comme une vapeur noire qui se dissipe enfin en s'élevant dans l'air.

*Abudah* tend les mains vers le *Génie* pour le remercier. Il avoit disparu ; & ce qui surprit davantage le marchand , c'est qu'il se trouva couché sur son lit dans son palais de *Bagdat* , entouré de sa femme & de ses enfans qui fondoient en larmes.

Dès que *Sélima* , qui avoit les yeux fixés sur son cher époux , s'aperçut qu'il faisoit quelque mouvement ; elle se précipite avec transf-

port sur le lit , & lui demande s'il respire encore.

« Si je respire , dit *Abudah* ! Comment !  
» femme , je suis plein de santé. Je voyage depuis  
» trois mois ; j'ai vu bien du pays , des  
» déserts , des plaines , des montagnes , des villes ,  
» des royaumes. J'ai même été couronné sultan ;  
» mais ce n'est pas là le plus bel endroit de mes  
» aventures . . . .

» Mon seigneur rêve encore , s'écrie *Sélima*  
» en l'interrompant. Vos enfans & vos esclaves  
» savent , ô *Abudah* ! que depuis quatre jours  
» que vous dormez sur ce sofa , sans donner  
» aucun signe de vie , nous avons craint que vous  
» ne fussiez mort.

» Ce que j'ai vu n'est donc qu'un songe , reprit  
» le marchand. Le prophète soit loué de m'avoir  
» appris la sagesse , & de m'avoir préservé de  
» tous les crimes que j'ai cru avoir commis ,  
» & de tous les maux que je m'imaginois souffrir !

» Oui , ma chère *Sélima* , vous me voyez guéri  
» des vaines terreurs & des inquiétudes déso-  
» lantes qui jusqu'ici m'ont rendu à charge à  
» vous & à moi-même. J'ai appris à me sou-  
» mettre à la volouté d'*Alla* , & à me contenter

» du sort qu'il m'envoie. J'ai appris à vivre  
 » tranquille au sein de ma famille , à l'aimer  
 » comme elle-m'aime , à faire du bien aux hom-  
 » mes ; en un mot , à être aussi heureux qu'un  
 » mortel peut l'être sur la terre. »

*Abudah* prononça ces mots avec un air de contentement , & un ton de douceur qui annonçoient la tranquillité de son ame. Il embrassa tendrement sa femme , & reçut les innocentes caresses de ses enfans.

Le reste du jour se passa dans les délices d'une joie décente. Depuis ce moment , il n'y eut point dans toute la ville de *Bagdat* de famille plus unie , plus résignée & plus heureuse , que celle du marchand *Abudah*.

Quand le *Génie Barhaddan* eut achevé son conte , *Iracagem* se leva de son trône , & lui fit signe de s'asseoir. Puis se tournant vers l'auguste assemblée , il adressa ces paroles aux disciples de la race immortelle des *Génies*.

« Écoutez , vils reptiles , dont la vie est un  
 » souffle , & la demeure comme le fable que le  
 » vent emporte ; vous qui avez les yeux fixés  
 » vers la terre , & qui ne voyez pas la poussière  
 » dont elle est couverte ; vous qui élevez quel-  
 » quefois vos regards timides vers le ciel dont

» les nuages vous dérobent la vue ; n'espérez  
 » pas trouver des plaisirs durables au sein de  
 » l'inconstance. Le bonheur du monde ressemble  
 » aux lettres que l'enfant trace sur le sable au  
 » bord de la mer : le vent souffle , elles dispa-  
 » roissent. L'œil mortel ne peut voir ce qui ne  
 » change point ; & ce qui change ne remplit  
 » point les desirs de l'homme. Attendez donc ,  
 » enfans de la terre , attendez avec patience le  
 » moment où vous serez admis dans les jardins  
 » fortunés où règne un printems éternel , dans  
 » les palais que la foudre n'écrase point , dans  
 » les retraites heureuses que le tems respectera  
 » à jamais. Sachez que le bonheur est avec *Alla*  
 » & son prophète *Mahomet* ; que le Talisman  
 » d'*Oromane* est l'obéissance à Dieu & l'amour  
 » de sa loi.

» Vos soins & votre industrie sont louables ,  
 » infatigable *Barhaddan* , ajouta *Iracagem* : les  
 » mortels vous doivent des remercîmens , pour  
 » les leçons de sagesse & de vérité que vous leur  
 » donnez. Et vous , ô mon généreux frère ! dit  
 » le même *Génie* à *Mamlouk* , qu'avez-vous fait  
 » pour le genre humain ? Comment avez - vous  
 » mérité le glorieux titre de protecteur des  
 » hommes ?

» Je leur ai enseigné la sagesse & la vérité ,

» comme mon frère *Barhaddan*, répondit *Mam-*  
» *louk* : le conte du Dervis *Alfouran* est la  
» preuve du succès dont mes soins ont été  
» suivis. »



---

---

*CONTE SECOND.*

---

---

*LE D E R V I S*  
*A L F O U R A N.*

**A**LFOURAN avoit gagné l'affection de toute la province d'*Eyraca*, par la fainteté de ses mœurs, & l'austérité de sa vie. Mais personne n'étoit plus attaché au saint Dervis, que *Sanballad*, fils de *Sami*, marchand de *Bassora*, que son père avoit dessein d'élever dans son commerce.

L'hommage d'*Alfouran*, enfoncé dans l'épaisseur d'un bois au-delà du fauxbourg de la ville, étoit creusé dans le roc, sur le penchant d'une montagne qui s'élevoit à peu près au milieu du bois. Il y avoit deux cellules, dont la première étoit destinée aux usages ordinaires de la vie. La plus reculée servoit de temple au Dervis : là, il prioit & s'acquittoit des autres devoirs de la religion, & des pratiques de sa dévotion particulière.

Une petite source qui couloit de la montagne

avec un doux murmure , lui fournissoit la plus belle eau. L'ingénieux hermite avoit creusé de ses mains , un petit bassin dans le roc , où cette eau pure venoit se rendre. De-là elle descendoit en forme de cascade dans le bois dont elle alloit arroser les arbres , formant çà & là de petites nappes d'eau , & se perdant enfin , après s'être divisée en une infinité de moindres ruisseaux.

Devant la porte de la cellule , il y avoit un petit gazon , qui , sous l'ombre des arbres qui l'environnoient , & par l'attention du Dervis à l'arroser souvent , formoit le plus beau tapis de verdure.

Un plant épais de cèdres & de palmiers , dont les branches couvroient cette retraite agréable , & formoient au-dessus une espèce de voûte impénétrable aux rayons du soleil , lui donnoit un air grand & majestueux. Ceux qui en approchoient , étoient saisis de respect & d'une sainte frayeur.

On accouroit de toutes parts sous cette voûte champêtre , pour y recevoir les instructions célestes d'*Alfouran*. Il avoit le don de persuader , & sa bouche distilloit la douceur du miel. Le matin , au lever du soleil , une foule de gens venoient l'entendre , & ils s'en retournoient plus gais à leurs travaux. D'autres quittoient au milieu du

jour leurs occupations les plus pressantes , pour recueillir ses divines paroles : ces hommes simples & dévots négligeoient tout autre soin , & malgré la pauvreté où leur négligence les réduisoit , ils ne pouvoient résister à l'attrait impérieux de l'éloquence d'*Alfouran*.

Le fils de *Sami* étoit le plus assidu aux leçons séduisantes du dervis de *Bassora* , & celui sur qui elles faisoient de plus fortes impressions.

Son ame , frappée des discours & de l'exemple de ce sage , sembloit avôir perdu toute autre pensée. Une vie austère & retirée , telle que celle d'*Alfouran* , étoit l'unique objet de ses vœux. La société lui devenoit à charge ; les dignités , les plaisirs & toutes les conditions du monde lui paroissoient vaines & méprisables. Il ne voyoit de grand que le dervis , & le bonheur de vivre avec lui dans sa solitude.

Un jour que le dervis avoit discoursu avec son éloquence ordinaire sur le mépris du monde , le détachement de soi-même , la vanité des soins & des peines que l'on se donne pour les biens & les commodités de cette vie mortelle , *Sanballad* alla trouver le saint homme , le salua avec un profond respect , & le supplia de vouloir bien l'initier aux mystères de sa vie sainte & heureuse.

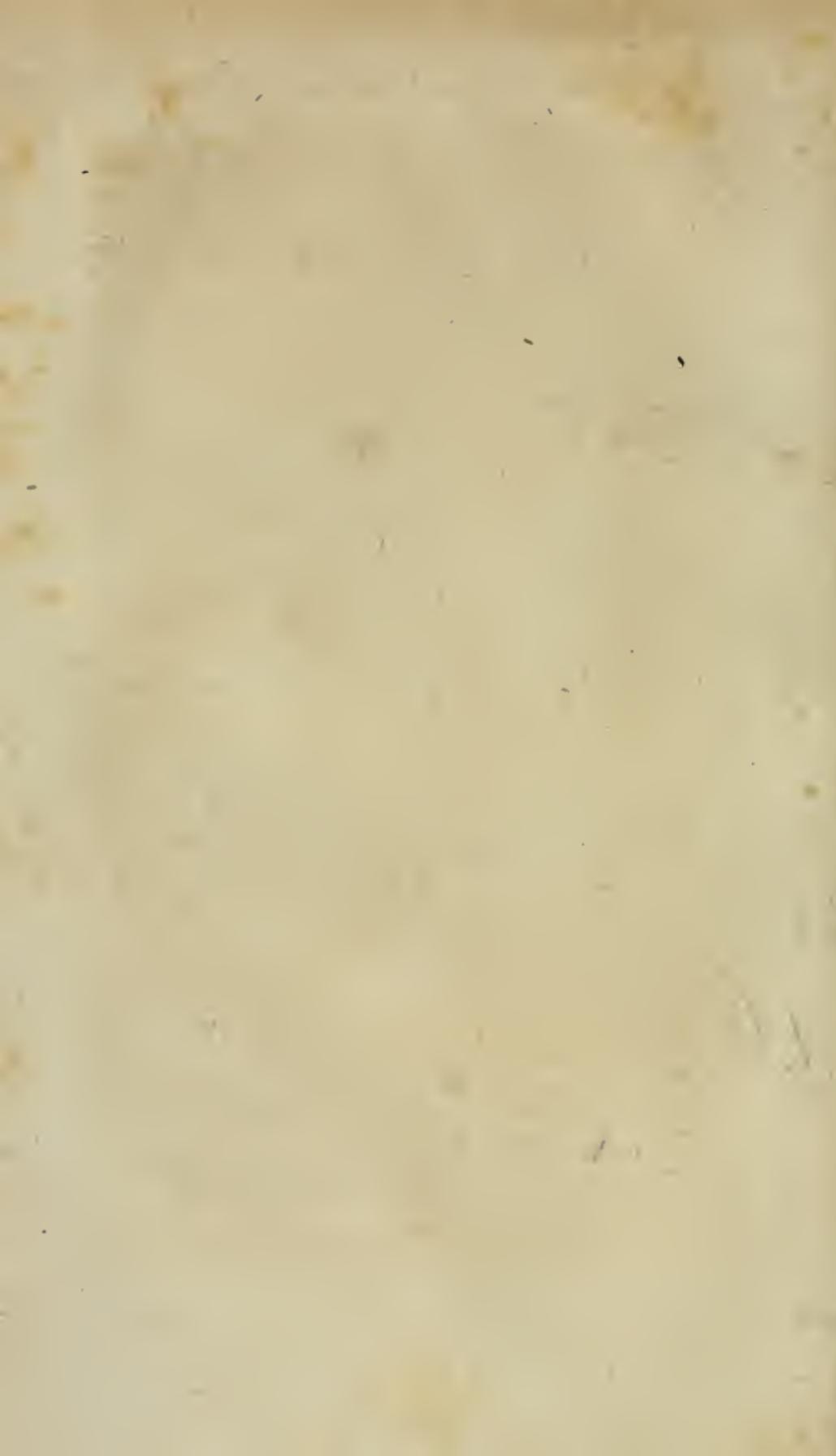
*Alfouran* regarda attentivement le jeune homme , son air délicat , sa beauté modeste , fraîche comme

la rosée du matin, ses yeux humides des larmes de la pénitence, sa bouche vermeille qui venoit pour exhaler les soupirs de componction dont son cœur étoit plein.

« Et tu peux quitter les vanités de la vie, ô  
 » jeune homme ! lui dit *Alfouran* ? Tu peux  
 » passer dans la retraite & l'abstinence les plus  
 » beaux jours de ta jeunesse ? Tu peux quitter  
 » pour toujours tes connoissances, tes amis, tes  
 » parens, tes liaisons, tes affaires, tes plaisirs ?  
 » Tu peux détacher ton ame de tous ces biens,  
 » & leur préférer la vie dure, solitaire &  
 » pénitente d'un vieux dervis ? Si tu te crois  
 » assez de courage pour cela, laisse-moi éprouver  
 » auparavant ta foi & ton obéissance. Monte sur  
 » ce roc escarpé, par le sentier que j'ai taillé  
 » dans la pierre vive sur sa pente, & va t'asseoir  
 » sur la pierre qui est dédiée au feu pur du soleil.  
 » Reste-là trois jours & trois nuits. Laisse-toi  
 » fondre par l'ardeur brulante du soleil pendant  
 » le jour, & mouiller la nuit, par la rosée du ciel.  
 » J'aurai soin de te porter les mets les plus ex-  
 » quis, que les riches de *Bassora* m'envoient cha-  
 » que jour pour exciter mon appétit. Je les ser-  
 » virai devant toi ; mais si tu y touches, ou si tu  
 » oses même permettre à ton esprit de les con-  
 » voiter, que la malédiction du dieu du feu soit  
 » sur toi ! »



Monte sur ce roc escarpé, par le Sentier que j'ai tail-  
lé dans la pierre vive,



Le présomptueux *Sanballad* se lève plein de joie, & monte sur la sainte montagne. Il trouve la pierre consacrée au soleil, & s'y assied selon l'ordre du dervis. Il passa le premier jour dans un grand silence, & avec une constance merveilleuse, les yeux fixés à terre, sans oser changer de posture, & implorant en secret l'assistance puissante de celui qui donne la foi, & qui peut la faire triompher de tout obstacle.

Le second jour, *Alfouran* fit servir devant *Sanballad* un banquet somptueux qu'il avoit commandé exprès, & qu'on lui envoya de la ville. Car le dervis avoit coutume de recevoir chaque jour de pareils présens de ses disciples; ce n'étoit pas pour son usage, ainsi qu'il le disoit, mais plutôt pour augmenter le prix de son abstinence rigoureuse, par l'attrait de la tentation, & son courage à la vaincre. Ces mets délicats restoient toute la journée exposés sur une table de pierre dans sa cellule, sans qu'il y touchât, & à midi il les portoit sur le haut de la montagne, où il les offroit en sacrifice, les faisant consumer par le feu sacré, qu'il tiroit des rayons du soleil.

*Sanballad* ne jeta pas même un regard sur les viandes délicates qu'on servit devant lui. Le dervis voyant sa constance religieuse, exalta sa foi, & l'encouragea à y persister jusqu'à la fin. « Cou-  
» rage, jeune homme, lui dit-il, vous êtes aux

» deux tiers de votre épreuve ; mais songez que  
 » chaque moment va vous coûter plus que les  
 » deux jours entiers que vous avez passés avec  
 » tant de résolution. Ne vous manquez pas à vous-  
 » même ; la force du ciel ne vous manquera  
 » pas ».

Cependant *Sanballad*, excédé de veille & de fatigue, parut plus fort le troisième jour que le précédent. On eût dit que, par un effet contraire aux loix de la nature, l'abstinence lui donnoit une nouvelle vigueur. Il ne se montra pas plus sensible aux tentations que le dervis mit en œuvre pour ébranler sa fermeté. Le pieux jeune homme triompha de tout, & sortit avec gloire de cette pénible épreuve.

Ainsi initié, au moins en partie, aux mystères qu'il avoit désiré de connoître, il descendit de la montagne avec *Alfouran* qui le mena dans sa cellule, où il lui apprêta un repas frugal, & l'exhorta à prendre du repos, tandis qu'il retourneroit porter ses offrandes accoutumées sur l'autel du feu.

*Alfouran* passa le reste du jour dans cet acte de dévotion, & pendant tout le tems que dura le sacrifice, le jeune homme entendit une musique ravissante qui sembloit descendre de la montagne, & qui remplissoit tout l'hermitage de son harmonie enchanteresse.

Ainsi vivoit le dervis de *Bassora*. Le matin il prêchoit au peuple, tandis que *Sanballad* recevoir leurs offrandes, & les laissoit sur la table de pierre dans la première cellule.

Au milieu du jour, le saint homme montoit avec les offrandes, pour en faire un sacrifice. Le fils de *Sami* satisfaisoit alors à sa dévotion particulière dans la cellule intérieure, & une musique céleste lui apprenoit quand ces prières étoient agréables au ciel. Dès que le soleil quittoit l'horizon, *Alfouran* descendoit vers *Sanballad* qui servoit quelques racines sur le gazon près de la fontaine; le dervis & son pieux élève prenoient ce repas simple apprêté par la nature & l'abstinence.

Le jeune dervis étoit chaque jour plus édifié de la doctrine & de la sainteté de son maître. Les habitans de *Bassora* continuoient à leur apporter les vains objets de leur luxe & de leur délicatesse, qu'*Alfouran* recevoit comme des marques de leur attachement; & qu'il sacrifioit ensuite comme des vanités sensuelles & propres à enflammer les passions.

Les prières de *Sanballad* étoient toujours agréables au pouvoir suprême qu'il adoroit. Chaque jour il en recevoit le témoignage flatteur; chaque jour les doux sons d'une harmonie divine venoient frapper ses oreilles.

Le vieux *Alfouran*, & le fils délicat de *Sami*

vécurent ainsi , fidèles adorateurs du feu , jusqu'à ce que toute la ville de *Bassora* , abandonnant entièrement les affaires de son commerce , embrassa la religion du dervis.

Tout ce que *Sanballad* trouvoit à redire dans la sainteté de son maître , c'étoit qu'il s'obstinât à lui refuser la permission de l'accompagner sur la montagne du sacrifice. Cette pensée le chagrinoit. Il croyoit que sa ferveur pouvoit le rendre digne de ce divin emploi , & il ne savoit à quoi attribuer le refus constant du saint homme. Il lui en demandoit quelquefois la raison : *Alfouran* lui donnoit toujours la même réponse.

« O jeune homme ! lui disoit-il , sache que  
 » celui-là seul est digne d'offrir un tel sacrifice  
 » au feu , qui , par une longue abstinence , a sanc-  
 » tifié son esprit , en le purifiant de tout desir  
 » terrestre. Non , *Sanballad* , il s'en faut bien en-  
 » core que vous soyez parvenu au sublime degré  
 » de sainteté qu'exige ce ministère sacré. Vous  
 » avez encore plusieurs années à passer dans  
 » les exercices & les épreuves d'une vie pé-  
 » nitente , vous y devez persister pendant un  
 » grand nombre de soleils , avant que d'être ad-  
 » mis à l'emploi le plus noble & le plus grand  
 » dont l'homme soit capable. Attendez donc  
 » avec une humble résignation , que le tems de  
 » votre épreuve soit accompli. Ne doutez pas

» que la divinité du feu ne vous appelle au  
» service de ses autels , lorsqu'elle vous jugera  
» digne de lui offrir des sacrifices qu'elle puisse  
agréeer ».

L'empressement du jeune homme pour être admis avec son maître dans les fonctions les plus saintes du ministère des autels, n'avoit rien d'étonnant après la première démarche qu'il avoit faite contre l'avis de ses parens, & malgré leurs ordres. S'il avoit pu résister aux tendres prières d'une mère qui l'adoroit, & à toute l'autorité paternelle, pour aller vivre sous la direction & dans la retraite du dervis, il étoit bien capable de murmurer contre l'obstination d'*Alfouran* à s'opposer à ses desirs.

*Sanballad* reposoit ordinairement sur la table de pierre dans la cellule extérieure. *Alfouran* couchoit dans le même endroit sur un lit de cailloux aigus.

Vers minuit, lorsque *Sanballad* étoit le plus violemment tourmenté par le desir indiscret qui ne le quittoit presque jamais, il entend un vent léger qui agitoit les arbres de la forêt. La lune brilloit sur la surface liquide du bassin. Le jeune solitaire apperçoit tout-à-coup à la porte de la cellule, un petit homme vieux. Son premier mouvement fut d'appeler *Alfouran*. Il veut crier, mais sa langue reste glacée dans sa bouche, sans

qu'il puisse prononcer une parole. Cependant le spectre entre , approche de *Sanballad* , & lui parle ainsi à voix basse :

« Je suis le bon *Génie* qui préside à tes jours.  
 » *Alfouran* , ton maître hypocrite , a résolu cette  
 » nuit ta mort; il doit te sacrifier à son dieu bar-  
 » bare. *Sanballad* est d'un esprit trop curieux &  
 » trop pénétrant pour une religion mystérieuse  
 » qui demande une foi aveugle. Mais ta jeu-  
 » nesse & ta confiance m'ont touché ; & je  
 » veux venger la sainteté du prophète outragé.  
 » Je viens donc t'avertir du danger où tu es ,  
 » & t'en délivrer , tandis qu'*Alfouran* est encore  
 » dans la force du premier sommeil. J'y ajouterai  
 » un second bienfait. Le dervis possède le cachet  
 » du *génie Nadoc*. Il le vola à un bramin d'une  
 » haute piété. Je veux te le donner. Si tu te sens  
 » assez de courage pour le lui ravir , lève-toi  
 » d'abord , mets la main dans son sein , car il le  
 » porte toujours sur sa poitrine. Si tu peux le  
 » saisir , tu n'a rien à craindre. Car au moment  
 » que tu le tiendras , il déploiera ses vertus en ta  
 » faveur , & tout ce que tu désireras sera aussi-tôt.  
 » Courage donc , aie confiance en la parole de  
 » celui qui vient te sauver , & quand tu sentiras  
 » le cachet dans ta main , n'oublie pas d'en faire  
 » usage ».

« Et comment dois-je m'en servir , répon-

» dit *Sanballad*, flottant entre la crainte & l'espérance.

» Souhaite tout ce que tu voudras, répliqua le génie; ton souhait sera aussitôt accompli. Mais hâte toi, ne perds pas un moment, car je prévois que dans quelques minutes, *Alfouran* se réveillera.»

*Sanballad* se lève précipitamment, approche doucement du Dervis, glisse la main dans son sein, sent le cachet, & s'en faitit.

*Alfouran* se réveille; mais le jeune homme souhaite que le Dervis se rendorme, pour lui laisser le tems de sortir de la cellule.

Aussitôt *Alfouran* retombe dans un profond sommeil. *Sanballad* connut alors la vertu du cachet du génie *Nadoc*, bénit *Alla* & *Mahomet* son prophète, & s'enfuit, sans s'inquiéter, quand le Santon se réveillerait.

A peine sorti de la cellule, il rencontre le fidèle génie *Mamlouk* qui l'attendoit, & qui lui dit en le voyant.

« Je connois à présent, ô courageux *Sanballad*, que tu as triomphé de la méchanceté d'*Alfouran*. Montons ensemble sur la montagne, je veux te convaincre, par tes yeux, de la folie du Dervis, & du culte qu'il rend au feu.»

Parvenus au sommet de la montagne, ils trouvent l'autel du sacrifice.

« Remue cette pierre , dit le *génie Mamlouk* ;  
» au fils de *Sami*.

» O *Mamlouk* , répondit naïvement le jeune  
» homme , vous me demandez une chose im-  
» possible. Vous ignorez peut-être que j'ai passé  
» trois jours entiers sur cette pierre , en contem-  
» plation , & dans une austère abstinence ? c'étoit  
» la première épreuve par laquelle je devois être  
» initié à la religion du soleil. J'ai fait bien  
» des efforts pour l'ôter de sa place , & tou-  
» jours en vain : cette entreprise surpasse mes  
» forces. »

*Mamlouk* répliqua : « Lorsque le Dervis , muni  
» du cachet du *génie Nadoc* lui commandoit de  
» rester ferme & inébranlable dans sa place ,  
» vous n'aviez garde de l'en pouvoir ôter. Mais  
» à cette heure , *Alfouran* n'a plus d'empire sur  
» cette pierre. »

En effet , dès le premier effort que fit *Sanballad* , pour mouvoir la pierre , il l'ôta facilement de sa place.

Alors il aperçut un escalier sombre , taillé dans le roc vif , qui descendoit au centre de la montagne.

*Mamlouk* lui ordonna de descendre & de ne point craindre ; « car , ajouta le *génie* , je vous  
» y suivrai. Quoique invisible , je ferai toujours  
» avec vous ; je vous instruirai de quelle ma-

» nière vous devez vous comporter dans ce lieu.  
» Je vous recommande seulement de ne pas  
» perdre le cachet du génie *Nadoc*, & d'être  
» déterminé à faire tout au monde pour le con-  
» server. »

---

*Suite du conte du Dervis ALFOURAN.*

LE fils de *Sami* surpris, mais encouragé par la présence & la promesse du génie *Mamlouk*, descend dans le vaste & profond abîme de la montagne, par un escalier tournant, soutenu par un pilier de pierre qui en faisoit l'axe.

Après avoir descendu trois cens degrés, il rencontre une porte basse qui l'eût arrêté, sans le cachet de *Nadoc*. Mais elle s'ouvre à son commandement, & il continue son chemin au travers d'un sentier sombre & étroit, coupé dans le roc vif.

L'issue de ce passage étoit fermée par une autre porte de fer : elle s'ouvre, comme la première, à l'approche de *Sanballad*, & montre à sa vue, une caverne immense, éclairée par une seule escarboucle placée au milieu. La voûte & le contour étoient ornés de routes les richesses que l'hypocrite *Alfouran* avoit reçues des habitans de *Bas-*

*sora*, & qu'il disoit avoir offertes en sacrifice à sa prétendue divinité.

« Eh quoi ! dit *Sanballad*, à son guide invisible, quel étoit donc le dessein du Dervis ?  
 » Pourquoi amasser des richesses dont il ne fit  
 » jamais aucun usage ?

« Avancez & voyez, répondit le génie. »

*Sanballad* apperçoit un enfoncement à un des coins de la caverne. C'étoit l'entrée d'un second passage, taillé dans le roc comme l'autre, mais beaucoup plus large, soutenu par un grand nombre de piliers, & éclairé par autant d'escarboucles placées dans l'entre-deux.

Il entre : un son lugubre frappe ses oreilles : divers instrumens font retentir ces lieux de leurs accords plaintifs. Il avance au bruit de cette harmonie funèbre, & voit au loin une multitude de matrones voilées, qui se promenoient gravement & en silence.

« O *Mamlouk*, s'écria le voyageur, souhaiterai-je que ces femmes me reçoivent, comme elles ont coutume de recevoir *Alfouran*, lui-même ?

« Oui, répliqua *Mamlouk* ; & je m'apperçois déjà que le souhait est formé dans ton cœur ;  
 » car elles s'avancent vers toi avec un air de connoissance. »

Le génie parloit encore. Déjà toutes les ma-

trones s'empresſent autour de *Sanballad* : les unes lui baiſent les mains , les autres embrasſent ſes genoux : d'autres ſe proſternent devant lui ; & dans l'excès de leur vénération , elles s'eſtiment heureuſes ſi elles peuvent ſeulement toucher les bords de ſa robe.

Le feint *Alfouran* , accompagné de ce nombreux cortège , arrive au bout du paſſage , entre ſous un grand portail qui l'introduit dans un temple ſpacieux , tout de diamant. Au milieu étoit un autel en forme de cœur , dont la pointe étoit appuyée ſur le pavé. Un feu de bois aromatiques , & de parfums odoriférans brûloit jour & nuit ſur l'autel. Il étoit entretenu des huiles , de l'encens , & des autres aromates que les habitans de *Baffora* apportoient en abondance au Dervis , qui ſavoit ſi bien abuſer de leur ſimplicité.

Dès que *Sanballad* ſe fut avancé vers l'autel du feu , les Orgies commencèrent. Alors les dévotes matrones , ſaiſies d'un enthouſiaſme frénétique , & comme transportées hors d'elles-mêmes , ſe mirent à courir çà & là en gémiſſant , en pleurant , en criant de la manière la plus ſiniſtre. Puis , elles ſe déponilloient juſqu'à la ceinture , & ſe fouettoient cruellement. Il y en avoit qui faiſoient mille poſtures & mille contorſions extravagantes , comme ſi elles euſſent été poſſédées

de quelque mauvais génie. Excédées enfin de fatigues & de peines, elles tombèrent dans un profond sommeil, étendues sur le pavé du temple, autour du feu qu'elles avoient adoré. Telles étoient les annonces d'une scène bien plus profane.

» *Sanballad*, dit *Mamlouk*, c'est à présent que  
 » vous avez besoin de courage & de fermeté.  
 » Vous sentez-vous assez de force pour résister  
 » à la tentation, quelle qu'elle puisse être ?

» Hélas ! répondit le fils de *Sami*, je n'ai eu  
 » que trop de présomption, mais elle avoit  
 » pour principe, l'orgueil qu'inspire une fausse  
 » religion.

» Votre défiance est raisonnable & prudente,  
 » répartit le génie : elle annonce un esprit humble ;  
 » elle est encore le présage de la victoire. Ce-  
 » pendant, comme la tentation seroit trop forte  
 » pour un Néophite, j'ai obtenu du prophète,  
 » que nous changerions ici de personnage. Je  
 » vais représenter *Alfouran* ; & devenu invisible,  
 » vous m'accompagnerez dans ce labyrinthe d'er-  
 » reurs déplorables. »

En achevant ces paroles, *Mamlouk* parut sous les traits du Dervis : *Sanballad* souhaita d'être invisible, & se tint à côté du génie travesti.

Alors *Mamlouk* frappa des mains en les élevant en haut. A ce bruit, les matrones se réveillèrent

veillèrent, & entourèrent le feint *Alfouran* ; qui leur commanda de lui apporter la coupe d'amour.

Aussi-tôt, les quatre plus anciennes allèrent quérir, dans l'endroit le plus secret du temple, une grande coupe de cristal qu'elles lui présentèrent. Il en but le premier, & toutes en firent autant après lui.

La liqueur opéra d'abord. Ces femmes se mirent à chanter les chansons les plus profanes, & à témoigner par leurs gestes indécents, les desirs dont elles étoient transportées : transports qui dégénérèrent bientôt en une espèce de fureur. Elles quittent leurs habillemens, & courent toutes nues dans le temple, découvrant des marques non équivoques de leur prostitution, qu'elles avoient cachée jusqu'à ce moment sous une vaine apparence de sainteté.

Le génie ne crut pas devoir pousser plus loin le personnage d'*Alfouran*, en le contrefaisant jusqu'au bout. *Sanballad* avoit assez vu de ces mystères d'horreur. *Mamlouk* le prit par la main : ils remontèrent vers le sommet de la montagne. Déjà le soleil dissipoit les ombres de la nuit, & à mesure qu'ils s'élevoient de la caverne, ils voyoient ses rayons briller au-dessus de leur tête.

« Et qui sont ces femmes impudiques, de-

» manda le fils de *Sami* à son guide, tandis qu'ils  
» remontoient ensemble ?

» Ce sont, répondit *Mamlouk*, des femmes  
» simples & crédules qu'*Alfouran* abusa. Elles  
» venoient l'entendre dans le silence de la nuit,  
» & peu à peu il sut si bien les séduire, qu'il  
» leur persuada qu'elles honoroient la divinité  
» par ces cérémonies, infâmes. Mais taisons-  
» nous ; je vois la foule qui sort des portes de  
» *Bassora*, pour recevoir les leçons du Dervis  
» hypocrite, & lui prodiguer leurs hommages.  
» *Alfouran* va-t-il se réveiller & les instruire  
» à son ordinaire, dit *Sanballad* au génie ?

» Non, répliqua *Mamlouk*. Le prophète est  
» irrité : il ne peut plus supporter la vue de ces  
» infamies. Mais hâtons-nous de joindre les cré-  
» dules sectateurs d'*Alfouran*. »

*Mamlouk* toujours déguisé sous les traits & les habits du Santon, descend de la montagne, & va se mettre à la porte de la cellule extérieure. La foule s'assemble autour de lui : les uns le combloient de mille bénédictions, en versant des larmes de pénitence ; d'autres lui donnoient les noms les plus saints, poussant leurs respects jusqu'à l'adoration.

Au milieu de ce culte si mal placé, *Mamlouk* élève sa voix qui ressembloit au bruit du tonnerre ; & ces paroles effrayantes frappent les

oreilles des habitans de *Bassora*. « O hommes  
 » insensés ! infâmes idolâtres ! Pourquoi avez-  
 » vous abandonné le culte que le prophète vous  
 » enseigna , pour suivre les impostures de l'en-  
 » chanteur *Alfouran* ? »

Après avoir prononcé ces mots , le *génie* quitta  
 la figure du Dervis , & se montra au peuple dans  
 tout l'éclat de son origine céleste.

Tout le monde fut étonné de ce changement  
 subit. Le *génie* continua de la sorte.

« Je suis *Mamlouk* , l'ange protecteur de votre  
 » ville. Je n'ai pu voir , sans la douleur la plus  
 » sensible , combien vous vous êtes écartés de  
 » la doctrine & du culte du prophète.

» Les destins avoient résolu de mettre votre  
 » foi à l'épreuve. Vous deviez être tentés par  
 » les prestiges d'*Alfouran* ; il vint habiter pour  
 » cet effet , dans ce bois qu'il rendra à jamais  
 » célèbre. Sous le masque trompeur d'une sain-  
 » terie affectée , il fut gagner tous vos cœurs.  
 » Vous l'écoutiez comme un oracle ; vous le ré-  
 » vériez comme un saint. Le desir de l'entendre  
 » vous faisoit négliger vos occupations les plus  
 » importantes , tous les travaux étoient suspen-  
 » dus : le commerce languissoit : les devoirs les  
 » plus indispensables de la société étoient violés :  
 » vous vous oubliiez vous-mêmes , pour ne penser  
 » qu'à lui : vous vous priviez de tout pour le

» lui offrir. Hommes imbéciles ! hommes aveu-  
 » gles ! mortels trop crédules !

« *Alfouran* possédoit le cachet du *Génie Nadoc*.  
 » Il s'en servit pour faire creuser aux esclaves  
 » soumis à son pouvoir , un vaste souterrain  
 » dans les entrailles de cette montagne. C'est là  
 » que sont les monumens affreux de sa méchan-  
 » ceté & de son hypocrisie. Je vais les montrer à  
 » vos yeux. »

Le *Génie* ayant fini de parler , ordonna au fils de *Sami* d'éveiller son ancien maître, ce qu'il fit. Le Dervis , épouvanté lui-même de l'énormité de sa faute , parut tremblant & confus devant *Mamlouk* , & ceux qu'il avoit rendus complices de son idolâtrie.

Dès que le peuple vit *Alfouran* , à peine peut-il résister au charme de sa présence , soutenu par la grande idée qu'on en avoit toujours eue , & que les reproches de *Mamlouk* n'avoient point entièrement effacée. Tel est l'empire de la superstition. Ces fanatiques furent tentés de se prosterner & de l'adorer. L'éclat glorieux qui environnoit le *Génie* put à peine les contenir. *Mamlouk* qui lisoit dans leurs ames, s'écria avec indignation : « O habitans de *Bassora* ! est-ce donc en  
 » vain que je vous rappelle au culte de *Maho-*  
 » *met* ? Mes peines & mes instructions seront-  
 » elles inutiles ? Eh bien donc ! si vous êtes

» sourds à ma voix , regardez dans les entrailles  
» de cette montagne , & apprenez à connoître  
» qui des deux mérite la préférence , *Alfouran*  
» ou *Mahomet.* »

Les yeux du peuple se fixent sur le côté de la montagne, qui, s'ouvrant tout à coup, découvre les cavernes & le temple.

Les habitans de *Baffora* virent avec surprise les riches offrandes qu'ils avoient apportées au Dervis pour les brûler en sacrifice sur l'autel de feu.

Mais ils furent épouvantés , lorsque ce gouffre de la plus infâme débauche vomit ces femmes prostituées, dont la nudité découvroit l'opprobre aux yeux de leurs concitoyens qui les avoient regardées jusques alors comme des modèles de chasteté , & qui n'en pouvoient plus supporter l'indécence. Ce qui les irritoit davantage , c'est qu'ils reconnurent parmi ces vils instrumens de l'intempérance du Dervis, les uns, leurs femmes, les autres , leurs filles qu'ils croyoient avoir perdues.

Ils résolurent de massacrer le monstre *Alfouran*, & de le mettre en mille pièces pour multiplier les marques de leur vengeance. Tel est le sort que méritent les imposteurs qui abusent de la stupide crédulité des paroles. Ils s'en saisissent & le déchirent impitoyablement : c'étoit à qui

signiferoit le mieux sa juste colère. Tous, jusques aux femmes, vouloient avoir la gloire de le faire souffrir.

Après cette sanglante exécution à laquelle *Mamlouk* ne s'étoit point opposé, il les exhorta à suivre fidèlement la loi du grand prophète, à ne plus écouter les faux docteurs qui pourroient venir dans la suite leur prêcher une religion mystérieuse, inintelligible, impie & déshonnête; sur-tout à ne plus abandonner les occupations, les devoirs de la vie sociale, & le soin de leur subsistance, pour suivre les directions d'un imposteur adroit à cacher la plus infâme débauche sous les dehors de la sainteté.

Comme *Mamlouk* finissoit son conte, une vive lumière sembla descendre du plafond de la salle : le prophète *Mahomet* parut au milieu de l'auguste assemblée. Il avoit un air de divinité ; la douceur & la majesté brilloient sur son front.

« Je vous remercie, sage *Mamlouk*, dit le  
 » prophète au fidèle *Génie* ; je vous remercie  
 » du soin que vous avez pris de retirer mon  
 » peuple de *Bassora* des pièges de l'erreur. Il ne  
 » quittera plus les sentiers de la vérité. Ma lu-  
 » mière éclairera désormais ses pas. Mon esprit  
 » le dirigera, & le portera à chercher la vertu

» & la paix , loin des prestiges de l'erreur &  
 » de l'enthousiasme. Et vous , favoris du ciel ,  
 » révèrez les saintes instructions des *Génies* ,  
 » suivez la morale divine qu'ils vous ensei-  
 » gnent.»

Toute l'assemblée se prosterna en présence du prophète , & d'une voix unanime ils chantèrent cette hymne de louange.

« La gloire environne le protecteur de la  
 » foi & le défenseur des croyans. *Alla ! Alla !*  
 » *Alla !*

» Louange , honneur & adoration à celui qui  
 » éclaire l'aveugle , & qui donne la paix aux fils  
 » de la prudence. *Alla !*

» Ton règne soit immortel , ô prophète du  
 » juste ! Ton pouvoir soit sans bornes , ainsi  
 » que ta miséricorde , ô envoyé ! ô lieutenant  
 » d'*Alla ! Alla ! Alla ! Alla !*

» Heureux sont tes serviteurs qui suivent la  
 » volonté de leur maître. *Alla !*

» Heureux tes serviteurs qui écoutent la voix  
 » de leur prophète. *Alla !*

» Heureux ceux qui ne marchent point dans  
 » l'erreur , mais qui sont fidèles à ta loi. *Alla !*  
 » *Alla ! Alla !*»

Quand les *Génies* & leurs disciples eurent achevé ce cantique , *Mahomet* s'éleva au milieu d'eux dans un nuage d'azur tout éclatant de lu-

mière, disparut à leurs yeux, laissant tous les esprits dans ce ravissement délicieux que cause la présence de la divinité, ou celle de ses prophètes.

Lorsqu'ils furent revenus de cette extase, *Iracagem*, adressant la parole au *Génie Omphram*, lui dit :

« *Omphram*, *Mahomet* vous inspire : racontez-nous les succès de votre protection sur les hommes.

» Je m'estimerai heureux, répondit le *Génie* ; si *Iracagem* daigne approuver ma conduite envers le sultan *Hassan Assar*. »



---

---

*CONTE TROISIÈME.*

---

---

HASSAN ASSAR,

O U

HISTOIRE DU CALIFE  
DE BAGDAT.

**D**EPUIS long-tems la cour du *Calife Hassan Assar* languissoit dans la plus profonde affliction. Un morne silence régnoit dans son palais, d'où les ris & les jeux étoient exilés. Le front sévère du *Calife* ne se déridoit jamais : ses yeux sembloient voués à la tristesse.

La stérilité de son serail nombreux étoit la cause de sa mélancolie. Parmi la multitude des beautés de la *Circassie*, auxquelles il prodiguoit ses caresses, il restoit sans postérité. Ni leur jeunesse, ni l'ardeur du climat, ni tous les secours de l'art ne pouvoient remplir ses vœux. Le *Calife* de *Bagdat* n'avoit point de successeur ; il en demandoit un au prophète, & désespéroit presque de l'obtenir.

*Omphram*, le Génie tutélaire de son royaume ; connoissant la volonté du destin, ne pouvoit s'y opposer, ni changer ses décrets immuables. Il avoit lu dans le livre immortel des destinées, que *Hassan Assar* demanderoit en vain un fils, tandis qu'il le chercheroit dans les embrassemens des femmes de son ferrail. Il ne voyoit pourtant aucune impossibilité à l'accomplissement de ses vœux. Il pouvoit même prévoir que, s'il portoit son affection ailleurs, il seroit exaucé ; mais le jour de ce grand événement restoit couvert du voile de l'avenir, & il ne pouvoit découvrir quel objet étoit destiné à procurer ce bonheur au *Calife de Bagdat*.

*Hassan* rendoit la justice dans le Divan : le trône où il étoit assis fut soudainement ébranlé par une secousse violente de tremblement de terre. Les portes du Divan s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le tonnerre commença à gronder ; le feu des éclairs remplissoit la salle. Dans cette confusion générale de la terre & de l'air, *Omphram* parut sur un char de feu traîné par des lions, au fort de la tempête que son pouvoir avoit excitée.

*Hassan* s'inclina à son approche, sans montrer aucun signe de frayeur. Pourquoi auroit-il tremblé ? Sa conscience ne lui reprochoit point de crime.

Le *Génie* lui dit : « *Hassan* , je vois votre  
» assurance & ne puis m'empêcher de l'approu-  
» ver. Vous n'êtes responsable que des actions  
» de vos sujets : vous ne leur devez que le bien  
» que vous pouvez leur procurer. Vous voyez  
» sans trouble la confusion des élémens , & les  
» autres malheurs de cette espèce sur lesquels  
» vous n'avez point d'empire , ni pour les pré-  
» venir , ni pour en arrêter l'effet quand ils arri-  
» vent. La confiance que vous avez dans les  
» douces & bénignes influences du soleil , vous  
» rend inébranlable au fort de la tempête. Vous  
» demandez seulement au prophète qu'il vous  
» donne un fils , & multiplie votre postérité.  
» Tout le reste vous est indifférent. Il a entendu  
» vos paroles ; il va les exaucer. Il vous com-  
» mande donc par ma voix , de renvoyer toutes  
» les beautés de votre ferrail , & d'attendre  
» l'effet de ses promesses , de la jeune & char-  
» mante *Houri* , qu'il vous a destinée pour faire  
» le bonheur de votre vie , & être l'unique objet  
» de votre tendresse. »

*Omphram* parloit encore : déjà les murs du palais se sont écroulés , & n'offrent plus qu'un amas de terre & de pierres qui ont repris leur première forme , de sorte qu'ils ressemblent moins aux décombres d'un édifice , qu'à des matériaux qui n'ont point encore servi. La foule

du peuple rassemblé dans le Divan a disparu. La ville florissante de *Bagdat* n'est plus. Le *Calife* se voit dans un désert où la nature inculte ne présente à sa vue que des productions sauvages.

Les lions attelés au char d'*Omphram* rugissent en fuyant, & les échos répètent leurs rugissemens. Le *Génie* observe de loin la fermeté d'*Hassan*, sourit, & lui crie de persévérer dans sa confiance, que rien ne sauroit empêcher l'accomplissement des promesses du prophète, qu'il n'y a ni danger, ni revers capables d'arrêter le cours de ses bénédictions sur lui, & sur la postérité qu'il lui a promise.

Cependant le *Calife* n'apperçoit autour de lui qu'un grand vide. D'un côté il découvre dans le lointain, des touffes de grands arbres qui sembloient former des temples naturels aux divinités champêtres de ces lieux. De l'autre côté s'élevoit une montagne où quelques arbres étoient semés irrégulièrement de distance en distance, sur un rocher d'ailleurs assez nud. Un torrent, qui se précipitoit du sommet de la montagne, s'étoit creusé un lit sur sa pente, par la rapidité de son cours. Les eaux de ce torrent formoient un lac spacieux au bas de la montagne, qui la séparoit des bois antiques dont on vient de parler. Les bords du lac offroient tout ce qui peut charmer la vue & flatter le goût. Des fruits de toutes les

espèces pendoient aux branches des arbres courbées sous leur poids ; fruits exquis , trop délicieux pour l'endroit où ils croissoient. La terre étoit émaillée de fleurs, dont la variété des couleurs embellies par les rayons du soleil qui leur donnoient un nouvel éclat , formoit le coup-d'œil le plus agréable.

Tandis que *Hassan* admiroit les productions charmantes de ce lieu inculte, il vit une femme d'une beauté ravissante s'avancer vers lui au travers des avenues irrégulières d'un vaste bosquet où il avoit pénétré.

« O prophète ! s'écria le *Calife* dans l'excès de  
 » sa joie , que de délices tu m'as préparées dans  
 » cette vallée fertile ! Sans doute je suis déjà  
 » dans ton paradis , & voici la céleste *Houri* que  
 » tu mets dans mes bras , pour recevoir mes em-  
 » brassemens. »

En disant ces paroles , il se hâte d'aller à la rencontre de la nymphe divine , dont l'habillement léger découvroit les grâces de sa taille. C'étoit une délicatesse , une fraîcheur , une pureté , une fleur de jeunesse qui caractérisoient sa nature céleste.

Enivrée des mêmes desirs que *Hassan* , elle vole au-devant de lui pour l'embrasser. Mais , hélas ! au moment de leur rencontre , la terre envieuse gémit sous leurs pas , s'entrouvre avec

un bruit affreux , & les sépare l'un de l'autre par un gouffre épouvantable.

Tandis que saisis d'une égale surprise , ils se regardent des bords de l'abîme ouvert devant eux , s'appellent & se tendent les bras , un bruit guerrier se fait entendre du fond de la caverne qui vomit parmi un tourbillon d'une vapeur enflammée , un éléphant énorme chargé d'une tourelle.

Dès que l'éléphant fut sorti de la caverne , elle se referma aussi-tôt. Un nègre monté sur cet animal s'approcha de la tourelle , la frappa d'une baguette qu'il tenoit en main. La tour se brisa en mille pièces , & à sa place parut une petite hutte d'où sortit une négresse assez proprement équipée en guerre.

La nymphe effrayée s'évanouit : *Hassan* court à son secours. Le nègre qui tenoit la baguette , lui crie d'une voix de tonnerre.

« *Hassan Assar !* arrête ! prends garde ! mais ,  
 » non. Je vois bien qu'*Omphram* m'a trompé , tu  
 » n'es pas digne de la faveur du ciel , ni de la  
 » promesse que t'a fait *Mahomet*. Le *Génie* me  
 » disoit que tu étois insensible à la vaine appa-  
 » rence des choses de la terre ; & il me semble  
 » pourtant que tu préfères une foible beauté à la  
 » forte & robuste *Nakin Palata* , qui t'est desti-  
 » née pour épouse. »

Ces paroles affligèrent cruellement le *Calife*. Pénétré de dépit, il s'écria : « Eh quoi ! dois-je » être privé des plaisirs que me promettoit la vue » de cette beauté parfaite ? Faut-il donc que j'y » renonce pour me prêter aux caresses de cette » négresse dégoûtante ? Est-ce-là la céleste *Houri* » que le *Génie* m'a promise ? »

A ces mots *Nakin Palata*, transportée de fureur, saisit son arc, prend sa flèche la plus aiguë, & d'un bras vigoureux elle la lance au sein de la belle nymphe.

*Hassan*, qui la vit, ne put parer le coup. La nymphe blessée peut à peine se soutenir ; son beau sang coule le long de son corps ; ses yeux se ferment, & une pâleur mortelle remplace les roses de son teint. Elle tombe.

Le *Calife* arrache le trait cruel, applique ses lèvres sur la plaie, tâche en vain de rappeler à la vie son ame fugitive. Le nègre, témoin de son empressement, saute de dessus l'énorme animal, court à *Hassan*, & lui commande de cesser des soins superflus, s'il ne veut pas perdre sans retour la protection de *Mahomet*.

*Hassan*, étonné de cet ordre, se détourne pour voir qui le lui donnoit : sa surprise augmente en voyant la noirceur de cet homme disparaître & se transformer en l'éclat radieux des traits du *Génie Omphram*, son protecteur.

« O *Hassan Assar* ! lui dit *Omphram*, n'avez-  
 » vous donc pas encore appris que les plaisirs de  
 » ce monde ne doivent point captiver votre  
 » cœur, ni vous empêcher de suivre la volonté  
 » du ciel ?

» Lorsque vous demandiez au prophète de vous  
 » donner un successeur, & de maintenir votre  
 » postérité sur le trône de vos ancêtres, ne lui  
 » promettiez-vous pas de renoncer à tous les  
 » autres avantages, pourvu qu'il vous accordât  
 » en dédommagement la seule grâce que votre  
 » cœur desiroit ?

« Eh ! qu'est-ce que cette beauté que vous  
 » semblez adorer, comparée à celle qui doit  
 » donner des descendans au *Calife de Bagdat* ?  
 » N'étiez-vous pas malheureux, lorsque toutes  
 » les beautés de la *Circassie* étoient à vos ordres ?  
 » Ne méprisiez-vous pas alors ces vains enchan-  
 » temens ? Ne demandiez-vous pas au ciel un  
 » bonheur plus solide ? Celle qui doit remplir  
 » vos desirs & la promesse du prophète, se  
 » montre à vos yeux, & vous la fuyez ; vous la  
 » détestez pour retourner aux voluptés aux-  
 » quelles vous aviez si solennellement renoncé !  
 » Ne te flatte pas, ô *Hassan* ! que *Mahomet* laisse  
 » ton ingratitude impunie. Non. Jouis de la  
 » compagnie de ta belle *Houri* : ton amour est si

» fort que tu la suivras sans doute dans le tom-  
 » beau. »

*Hassan* ne l'écoutoit pas : il s'occupoit à secourir la nymphe mourante. Le *Génie* frappe la terre de sa baguette, & en fait sortir un nombre prodigieux d'esclaves, de pierres & de tous les matériaux propres à bâtir un édifice. *Omphram* dit aux esclaves : « Enfermez ce corps expirant d'un mo-  
 » nument solide, & voyons jusques à quand l'a-  
 » mour du *Calife* le tiendra collé sur le corps de  
 » sa maîtresse. »

Les esclaves obéirent ; c'étoient des *Génies* d'un ordre inférieur : ils eurent plutôt élevé le monument sous la direction de celui qui le leur commandoit, que des ouvriers humains n'eussent pu en creuser les fondemens.

*Hassan* ne prit pas garde à ce qui se passoit autour de lui, & se laissa enfermer avec sa maîtresse, ayant toujours les lèvres appliquées sur sa blessure.

Avant que le tombeau fût entièrement couvert d'une seule & grande pierre, qu'aucune force humaine ne pouvoit remuer, *Omphram* appela le *Calife*, & lui ordonna de tourner la tête, & de sortir. Le *Calife* étoit sourd à la voix qui l'appeloit. Il n'avoit de sentiment que pour sa chère *Houri*.

Alors donc les *Génies* achevèrent leur ou-

vrage. *Omphram* se laissa d'appeler en vain le *Cadavre* : on l'enferma dans le mausolée, avec le cadavre de sa belle maîtresse.

Le tombeau avoit une double enceinte. La première étoit formée d'une grille de fer qui serroit de toutes parts le prince amoureux. La seconde enceinte étoit un mur fort épais, avec quelques petites ouvertures, par où la lumière réfléchie au travers de la grille, sur le corps de la nymphe, procuroit à son amant la douce satisfaction de contempler ses charmes : volupté qu'il avoit préférée à la volonté du prophète.

*Hassan* persista plusieurs jours dans son amour insensé, toujours collé sur le corps de son amante. Enfin les ravages de la mort firent bientôt de cette beauté ravissante, un spectacle d'horreur. Plus les chairs étoient tendres & délicates, plus elles devinrent hideuses par la corruption. Une odeur infecte s'exhaloit du cadavre qui tomboit en pourriture.

Le prince fut alors aussi épouvanté qu'il avoit été charmé quelques jours auparavant. Son amour n'avoit pour but que les plaisirs des sens. Voyant l'objet de ses desirs ainsi défiguré, il en eut horreur. Sa situation cruelle le remplit de désespoir. Enfermé avec cet amas d'infection, devenu la proie des vers, il détestoit la passion extravagante qui l'avoit porté à désobéir aux ordres du ciel.

« Est - ce donc là , s'écria-t-il dans les trans-  
 » ports de sa rage ; est-ce donc là l'effet de la  
 » mort sur la beauté ? Cette beauté qui nous  
 » enchante & nous ravit d'amour , n'est donc  
 » qu'une combinaison différente des élémens  
 » de la matière ; & la laideur , qui nous inspire  
 » tant d'aversion est de même un autre arrange-  
 » ment des mêmes particules matérielles ! Quoi !  
 » les plus pures délices de ce monde se trans-  
 » forment en douleurs ! Ce qui nous cause au-  
 » jourd'hui tant de plaisir , peut devenir demain  
 » l'objet de notre haine ! O prophète ! tu me  
 » punis justement. Je reconnois l'équité de tes  
 » jugemens sévères. Je sens à cette heure la dif-  
 » férence du bien que tu voulois me faire , au  
 » mal que j'ai choisi. » En achevant ces mots , il  
 tombe accablé de veilles , de fatigues , d'effroi ;  
 & d'horreur , appelant la mort comme l'unique  
 remède à son état déplorable.

La négresse parut au-dessus de la grille , & le  
 voyant ainsi étendu par terre , elle l'accabla de  
 reproches : « Prince aveugle , *Calife* insensé ,  
 » dit - elle ; combien de tems contempleras - tu  
 » encore l'objet charmant de ton choix ? Ne  
 » sens-tu pas enfin que tu ne peux te soustraire  
 » à la volonté du ciel ? Tu l'accomplis malgré  
 » toi. Vois où t'a réduit ta folie. Le prophète  
 » te promettoit la postérité que tu désirois ; &

» tu as préféré à l'accomplissement de ses pro-  
 » messes , la volupté qu'il te commandoit de  
 » fuir ! Il doutoit de la sincérité de ton cœur :  
 » l'évènement a fait voir que ses doutes étoient  
 » bien fondés. Il t'a mis à l'épreuve : il t'a con-  
 » duit à la tentation la plus délicate , celle de  
 » la volupté. Homme lâche , comment y as-tu  
 » résisté ?

» O *Calife* ! étoit - ce la vertu , ou le plaisir  
 » qui te donnoit tant d'amour pour cette jeune  
 » beauté ? Tu l'as vue & aimée , sans connoître  
 » les perfections ou les imperfections de son  
 » ame , sans t'informer si elle étoit aussi ver-  
 » tueuse que belle. Cédant en aveugle à l'at-  
 » trait des sens , tu n'aimas en elle que les char-  
 » mes qui flattoient tes desirs profanes. Ta  
 » passion seule & sa beauté lui servoient de  
 » recommandation. La volonté du prophète  
 » parloit en ma faveur. Tu as porté l'aveugle-  
 » ment jusqu'à te faire un supplice d'obéir à sa  
 » voix céleste , & un plaisir de suivre ta passion.  
 » Tu possèdes l'objet de tes desirs : il est en ta  
 » puissance , & tu peux te convaincre à loisir où  
 » est le vrai bonheur , dans la soumission aux  
 » ordres d'en - haut , ou dans la poursuite des  
 » vains plaisirs de la terre. Savoure à longs  
 » traits l'amertume qui infecte la volupté.

» Tu fais que la vie est courte , incertaine ,

» périlleuse : c'est un état d'épreuve & non de  
» jouissance. Les plaisirs terrestres nous y sont  
» offerts, moins pour nous y livrer que pour  
» nous en faire un sujet de mérite en y renon-  
» çant. Lorsque le ciel ordonne expressément de  
» s'en abstenir, leur privation fait notre bon-  
» heur, & est le gage d'une jouissance bien plus  
» délicieuse après cette vie..

» Ne pense pas, ô *Calife!* que je te parle de  
» moi-même. Tout ce que je dis m'est inspiré  
» par le prophète. Il m'a choisie entre mille au-  
» tres de ma nation; il m'a tirée d'entre les  
» bras d'un jeune Noir que j'avois préféré à tout  
» autre, à cause de sa force & de son adresse  
» dans tous les exercices du corps.

» *Nakin Palata*, me dit une voix dont les  
» sons m'étoient nouveaux: écoute les ordres  
» du ciel, & sache que tu es faite pour accom-  
» plir sa volonté. J'étois alors occupée à admi-  
» rer la force de mon jeune amant, dans ces  
» jeux en usage chez notre nation, pour exercer  
» le corps, le rendre plus agile & plus vigoureux.

» Aussi-tôt je sentis un pouvoir invisible qui  
» me saisit; la terre s'ouvrit sous mes pas; j'y  
» fus précipitée; j'entrai dans une petite tour,  
» & de-là, sous une hutte qui en occupoit le  
» centre; le tout étoit porté sur un éléphant,  
» comme vous l'avez vu.

» Le nègre qui le conduisoit me dévoila le  
 » mystère de cet enlèvement. Vous êtes desti-  
 » née , me dit-il , à être la mère d'une race  
 » royale : votre modestie, votre humilité, votre  
 » soumission au pouvoir d'en-haut, vous ont  
 » fait choisir entre mille pour cette glorieuse  
 » fonction. Un grand roi sera mis entre vos  
 » bras. Mais vous devez renoncer pour tou-  
 » jours à votre jeune amant & à votre patrie ,  
 » votre cœur ne doit plus former de desirs qui  
 » se rapportent à l'un ou à l'autre.

» Ces paroles, ô *Hassan!* me remplirent du  
 » chagrin le plus vif; je préférois mon *cassre* à  
 » toutes les grandeurs, à tous les trésors de la  
 » terre. L'éclat de l'or & de la pourpre me plai-  
 » soient moins que sa noirceur.

» Quoi! m'écriai-je, ne reverrai-je donc plus  
 » mon cher *cassre*, l'idole de mon âme? Et quels  
 » biens m'offre-t-on qui compensent sa force,  
 » son agilité, son adresse?

» Oui, répliqua mon guide, vous le reverrez  
 » encore, pour vous convaincre par votre pro-  
 » pre expérience combien votre choix est aveu-  
 » gle, & ce que c'est que cette force & cette  
 » adresse qui vous rendent si fortement amou-  
 » reuse de ce jeune noir.

Mon guide me prit par le bras, & nous nous  
 22 trouvâmes aussi-tôt sur la terre, après avoir

» traversé rapidement une profonde caverne qui  
» s'élevait du centre de la terre, & s'ouvrait  
» dans un bois que je reconnus pour celui qui  
» étoit assez près de l'habitation de mon *caffre*.

» Alors le nègre me quitta, & me dit de péné-  
» trer dans l'épaisseur du bois. J'obéis. Quelle  
» fut ma surprise, lorsque je vis mon perfide  
» amant dans les bras de la femme de mon frère!  
» Mon sang se glaça dans mes veines, & je res-  
» tai immobile devant le *caffre* adultère.

» Mon guide revint à moi. Témoin de mon  
» embarras & de ma peine, il me reprit par le  
» bras. La terre se rouvrit, & nous rentrâmes  
» dans son sein où je trouvai l'éléphant & la  
» tour qu'il portoit.

» Eh bien, me dit le nègre, après m'avoir  
» remis dans la hutte, êtes-vous encore aussi  
» amoureuse de ce *caffre* agile? Le connoissez-  
» vous à présent? Etes-vous plus résignée à la  
» volonté du prophète de la *Mecque*?

» Oui, répondis-je, toute pleine encore de  
» l'effroi que m'avoit causé la vue de l'infâme  
» *caffre*. Oui, je sens combien je suis incapable  
» de faire moi-même un choix qui me soit avan-  
» tageux. Que le prophète dispose de moi selon  
» sa volonté! Je ne suis pas assez éclairée pour  
» savoir distinguer le bien réel de ce qui n'en a  
» que l'apparence.

» Cela est bien, répliqua le conducteur. Vous  
 » êtes dans la disposition requise pour accomplir  
 » dignement la volonté du prophète.

» Prenez, continua-t-il, votre arc & vos flè-  
 » ches, & quand vous verrez le *calife Hassan*  
 » *Assar* préférer la volupté sensuelle, & la jouis-  
 » sance d'une vaine beauté, aux ordres du pro-  
 » phète, lancez votre dard le plus aigu au  
 » sein de sa maîtresse. Ne craignez point de la  
 » faire mourir. Ce n'est qu'un corps d'air, un  
 » fantôme paré de toutes les grâces de la beauté,  
 » pour convaincre *Hassan Assar* de la foiblesse  
 » de son cœur, & de l'estime immodérée qu'il  
 » a pour des plaisirs périssables.

» Après cette instruction, nous remontâmes  
 » encore vers la terre qui s'entrouvrit au mo-  
 » ment même où vous alliez embrasser cette  
 » beauté fantastique. Voilà, ô *Calife!* ce que  
 » vous ignoriez. Reconnoissez votre faute, &  
 » admirez la protection du prophète, qui em-  
 » ploie des voies si merveilleuses pour vous ap-  
 » prendre la sagesse ».

» Lorsque *Nakin Palata* eut achevé ce discours,  
 » *Hassan* se prosterna le visage contre terre,  
 » adora trois fois *Alla* & son glorieux prophète,  
 » & répéta à plusieurs reprises ces paroles de la  
 » négresse. » Que le prophète dispose de moi  
 » selon sa volonté. O prophète ! fais de moi ce

» que tu voudras , je suis à tes ordres ». Un bruit de tonnerre se fit entendre : le *Génie Omphram* descendit du ciel.

A sa présence le tombeau s'ouvrit , la grille de fer se brisa en éclats. *Hassan* reconnut son *Génie* tutélaire , & se prosterna pour le remercier de sa protection.

» Heureux ! heureux *Calife* ! ô prince trois fois heureux , dit *Omphram* ! je te vois enfin résigné à la volonté du prophète. Tu es heureux dans ton choix , puisqu'il vient du ciel même. Tu reçois des mains du prophète une femme vertueuse qui échange de son côté un sauvage , un barbare , contre un monarque sage , prudent & religieux.

» Ne dis plus que les ordres de *Mahomet* sont trop durs à exécuter. O *Hassan Hassar* ! contemple à présent ta nouvelle épouse ; vois ce que peut un amour vertueux. T'inspire-t-elle encore la même répugnance ? La détestable *Nakin Paluta* ne vaut-elle pas bien la douce & tendre *Houri* qu'elle a percée d'un trait empoisonné » ?

A ces mots le *Calife* se leva ; il ne vit plus la négresse , mais la plus belle femme qui eût jamais frappé sa vue. Ravi d'étonnement & de crainte , transporté d'amour pour cette nouvelle beauté ; & de respect pour le prophète , il ne

favoit s'il devoit se livrer aux tendres sentimens qu'il éprouvoit.

» *Calife*, reprit *Omphram*, ne foyez point surpris de ce grand changement. Vous donnez trop à l'apparence des choses. Sachez que *Nakin Palata* ne vous semble si belle, que parce qu'elle vous aime. Votre amour pour elle, vous rend également aimable à ses yeux. C'est l'effet naturel de votre affection réciproque. Vous continuerez à vous trouver charmans l'un l'autre, tant que votre amour durera. Mais dès que le caprice, le fort irrésistible, le malheur de votre nature imparfaite, ou l'attrait d'une passion nouvelle refroidira votre première tendresse pour cette aimable compagne; alors vous perdrez à ses yeux toute l'amabilité qu'elle trouve en vous, & vous ferez devant elle comme un tyran cruel devant son esclave. Lorsqu'aussi elle cessera d'avoir pour vous les attentions & la soumission qu'une femme doit à son mari, tous ses charmes la quitteront, & elle reprendra sa première laideur, cette noirceur hideuse & dégoûtante qui vous a rebuté à son premier abord ».

*Omphram* leur ayant donné cette leçon, les fit monter l'un & l'autre dans son char attelé de deux lions majestueux, & les conduisit par la plaine des airs au palais du *Calife* à *Bagdat*.

Ses fujets accoururent en foule pour le féliciter de son arrivée, & lui témoigner la joie que leur caufoit fa présence. Il étoit adoré de son peuple & méritoit de l'être. Les grands & les petits défirent également de lui voir un héritier de ses états & de ses vertus. Il leur présenta fa nouvelle épouse qu'il déclara la feule sultane de son royaume.

Toute la cour la reçut avec de grandes acclamations de joie. La nouvelle en fut également agréable à la ville & dans les provinces. Par-tout on fouhaita mille prospérités à l'aimable sultane *Nakin Palata*. Le *Génie* déclara aux courtifans assemblés autour du *Calife*, les raisons de son nouveau choix, & leur promit, au nom du prophète, un successeur du sang royal

Cette promesse remplit tous les cœurs d'une nouvelle joie. Ce n'étoient qu'exclamations, louanges, vœux les plus ardens. L'air retentissoit des noms augustes de *Hassan Assar* & de *Nakin Palata* : *Hassan Assar*, leur bon, sage & religieux *Calife* ! *Nakin Palata*, la gloire & la consolation du meilleur des princes !

OMPHRAM avoit fini son conte. Le sage *Iracagem* ordonna à l'assemblée des croyans confiés à l'instruction des *Génies*, de s'asseoir sur les tapis étendus pour leur servir de sièges. A un

signe qu'il fit avec la baguette qu'il tenoit en main, on leur servit une légère collation digne des favoris du prophète.

Un nombre infini de *Génies* inférieurs leur servirent du ris & du lait.

« La nourriture des croyans est simple & naturelle comme l'instruction qu'ils reçoivent, dit *Iracagem*. Ils ne désirent point des viandes délicieuses, & apprêtées à grands frais. Ils ne soupirent qu'après l'aliment immortel de l'esprit. Comme un coursier dédaigne les meilleurs pâturages, lorsqu'il est engagé dans la carrière; ainsi les élus du ciel méprisent les délices des enfans de la terre.

» Contenter l'esprit, l'éclairer des rayons de la vraie sagesse, lui faire goûter la vérité, c'est là leur unique affaire. Ils puisent l'une & l'autre dans leur source, & ils sont heureux. O mes enfans! rassasiez votre faim : c'est un besoin naturel à votre être. Réparez les forces qu'une abstinence prolongée affoibliroit excessivement. Mais ne souffrez pas qu'un besoin du corps ait la préférence sur les desirs célestes de l'esprit qu'il contient ».

Les disciples des *Génies* ayant achevé leur repas frugal, *Hassarack* eut ordre de leur raconter l'histoire de *Kélaun* & de *Guzzarate*.

---

---

*CONTE QUATRIÈME.*

---

---

## K É L A U N

## E T G U Z Z A R A T E.

Au pied d'un rocher escarpé, dans les montagnes de *Gabel-el-ared*, vivoit un bon & simple payfan. Son occupation étoit de conduire un petit troupeau, au travers des passages des montagnes, d'une vallée à l'autre, dans de fertiles pâturages, près des ruisseaux, & des cascades formées par les eaux qui se précipitoient avec grand bruit de tous côtés du haut du rocher.

*Canfu* ménoit cette vie pastorale depuis son enfance. Tout son bien consistoit en douze brebis dont il avoit soin lui-même, & quatre chèvres que sa femme trayoit chaque jour pour leur subsistance & celle de leur fils.

Si *Canfu* formoit quelque desir au-delà de son état actuel, il souhaitoit seulement que *Kélaun* son fils devînt bientôt l'époux de la fille de

*Raask*, un de ses voisins qui désiroit aussi ce mariage.

Dans cette intention, les deux enfans avoient été élevés ensemble dès leur plus bas âge : ils avoient les mêmes amusemens ; on leur assignoit le même endroit de la prairie pour jouer & sauter comme font les enfans de la campagne, pour tendre des filets, ou faire retentir l'écho des montagnes, du son de leurs rustiques instrumens.

Mais *Kélaun* & sa compagne *Guzzarate* étoient d'un caractère incompatible. L'un impétueux & fier ne pouvoit supporter l'humeur contrariante & impérieuse de l'autre. Ils étoient sans cesse en dispute ; & loin de s'aimer au gré des vœux unanimes de leurs parens, ils se portoient une haine opiniâtre. Leur aversion avoit crû avec le tems : elle étoit montée au souverain degré, lorsqu'ils furent en âge d'être unis.

*Cansu*, témoin de leur antipathie, la jugeoit un obstacle invincible à ses desseins, à moins que le prophète ne daignât changer leur cœur, & y mettre l'amour à la place de la haine. Il l'en conjuroit les larmes aux yeux ; mais sa prière n'étoit point exaucée.

Il se désoloit chaque jour davantage. Son chagrin éclata en murmures. Au-lieu de se soumettre aux décrets de la providence, il accusoit le ciel

de se faire un plaisir barbare de le tourmenter en s'opposant à ses desirs.

Un jour qu'étant assis sur une pierre au bord du torrent, il gardoit son troupeau, & faisoit retentir les montagnes de ses murmures indiscrets, il apperçut quelque chose de blanc qui suivoit le cours de l'eau. C'étoit un corps nud que le torrent emportoit, & qui lui sembla mort.

Cependant, comme le cadavre étoit assez près du rivage, il crut pouvoir le tirer de l'eau : il se servit de sa houlette pour l'approcher encore davantage ; &, quoique le torrent fût très-rapide ; comme le lit en étoit étroit, & l'eau fort haute dans ce passage, il l'en tira heureusement.

Quand il l'eût amené sur le sable, il reconnut que c'étoit le corps d'une belle femme qui donna des signes de vie dès qu'elle fut hors de l'eau, & recouvra assez vite l'usage de ses sens.

Le modeste *Canfu* la couvrit de ses propres vêtemens, & la porta sur le gazon de la prairie, pour y être plus commodément que sur le sable. Elle étoit déjà entièrement revenue, & il ne fut pas peu surpris de voir sortir de chacune des épaules de cette belle étrangère une espèce de membrane étendue en forme d'aîles, au moyen desquelles elle s'éleva dans les airs, comme un aigle qui va regarder fixement le soleil.

*Canfu* suivit des yeux le monstre ailé qui s'en-

vôla au-dessus des rochers, vers l'endroit où il l'avoit retiré du torrent : le nouvel oiseau fit plusieurs fois le tour des montagnes, semblant chercher quelque proie.

Bientôt après il aperçut une autre figure dans l'air, que la femme attaqua; mais elle fut vivement repoussée, & tomba une seconde fois dans le lac, où le conducteur de troupeaux la vit encore sans mouvement, emportée par le cours rapide de l'eau.

*Canfu*, touché de compassion, vola à son secours; & l'ayant retirée aussi aisément que la première fois, elle reprit aussi promptement le mouvement & la vie.

» O *Canfu* ! lui dit-elle, c'est en vain que  
 » je résiste à un *Génie* d'une race supérieure à la  
 » mienne. Sans vous, j'allois périr. Telle est la  
 » nature de mon être, qu'il se dissout dans l'eau,  
 » en moins de tems qu'il n'en faut au soleil pour  
 » faire le tour de la terre. Je suis de la race des  
 » *Génies*, de ces *Génies* audacieux & indépen-  
 » dans qui violèrent le sceau de *Salomon*, &  
 » désobéirent aux ordres de *Mahomet* ».

« Mon plaisir est de m'opposer à la volonté du  
 » prophète. Vous m'avez vu tout-à-l'heure aux  
 » prises avec le *génie Nadoc* qui s'acquittoit d'un  
 » ordre dont *Mahomet* l'avoit chargé. *Nadoc*,  
 » connoissant l'imperfection de ma nature, ne  
 m'a

» m'a attaquée que lorsqu'il m'a vu voler au  
 » dessus du lac, où il m'a précipitée pour me  
 » faire périr. Aussi j'aurois évité sa rencontre  
 » dans un lieu dangereux pour moi, si je n'avois  
 » su qu'il y avoit quelqu'un auprès du torrent qui  
 » seroit assez complaisant pour m'en retirer. Je  
 » n'ignore pas que vous avez sujet d'être mécon-  
 » tent du prophète que je déteste. Il rejette vos  
 » prières ; il a mis une inimitié irréconciliable  
 » entre votre fils & la fille de votre voisin. Eh  
 » bien ! ce qu'il vous refuse si obstinément, je le  
 » ferai pour vous, à la seule condition que vous  
 » acceptiez mes services. Car, sans votre consen-  
 » tement, je ne puis rien en votre faveur. Mon  
 » pouvoir est limité : il ne nous est pas possible  
 » de rien faire, ni pour, ni contre les hommes,  
 » sans le concours de leur volonté ».

« O *Génie* charmant ! ô *Génie* secourable ! ré-  
 » pondit *Canfu* transporté de joie & d'espérance,  
 » vous avez mon consentement. Unissez mon  
 » fils *Kélaun* à *Guzzarate* : faites que leur mariage  
 » soit heureux & fécond. J'accepte tout ce que  
 » vous ferez en ma faveur ; je serai éternelle-  
 » ment soumis à vos ordres ».

« Retournez donc gaiement à votre hutte, dit  
 » *Guiaraha* : une partie de votre souhait est  
 » déjà remplie ».

En achevant ces mots, elle étendit ses ailes ;

& d'un vol rapide elle disparut aux yeux de *Canfu*.

Le payfan étoit fort loin de sa cabanne; son troupeau ne pouvoit pas aller aussi vite qu'il eût voulu. Il n'arrive au pied de son rocher natal, que lorsque le soleil étoit déjà caché derrière les montagnes de *Gabel-el-ared*.

Ses douze brebis & les quatre chèvres marchaient devant lui. Sa femme qui avoit entendu & reconnu le bêlement de son troupeau, vint à la rencontre de son mari, avec d'autant plus d'empressement qu'il revenoit plus tard qu'à l'ordinaire.

« Le nombre de tes brebis est complet, lui-  
» dit-elle, celui des chèvres l'est aussi. Mais,  
» *ô Canfu!* où est ton fils? où a-tu laissé *Ké-*  
» *laun* »?

« *Kélaun*? répondit le père étonné, il n'est pas  
» venu avec moi. Le chemin étoit trop difficile,  
» trop long, & la chaleur trop grande; je n'ai pas  
» voulu qu'il m'accompagnât ».

« Je le fais, répartit sa femme; mais après la  
» grande chaleur, lorsque les ombres commen-  
» çoient à croître dans les vallées, *Kélaun* est  
» sorti pour aller au devant de toi — ».

A ces mots, *Canfu*, interdit, se rappela que c'étoit précisément à cette heure qu'il avoit donné

son consentement à la belle *Guiaraha* pour le mariage de son fils.

« N'est-il pas chez *Guzzarate*, fille de *Raask* ;  
 » répliqua le père inquiet ? Je vais y aller de ce  
 » pas ».

La demeure de *Raask* n'étoit pas fort éloignée de la sienne ; il y arriva en peu de tems ; mais *Kélaun* n'y étoit pas.

Le pauve berger , accablé de fatigue , de chagrin & de remords , résolut néanmoins de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son fils , laissa son troupeau sous la garde de sa femme , & alla chercher *Kélaun* dans les montagnes.

Il chercha toute la nuit , sans le trouver. Il revint à sa cabanne , le désespoir dans le cœur.

« Hélas ! s'écrioit ce père désolé , j'ai moi-même ordonné mon malheur : j'y ai consenti , je l'ai voulu. *Guiaraha* m'a sans doute enlevé mon fils , mon unique consolation , mon unique bien. O coupable aveuglement ! .... Prophète , divin prophète ! ... mais je n'ose plus te prier. Le malheureux *Canfu* s'est ligué avec tes ennemis , & tu l'as justement livré à la perversité de son cœur , à l'indiscrétion de ses desirs ».

Laissons le coupable *Canfu* pleurer son crime & son malheur ; & suivons les traces du jeune *Kélaun* dans les montagnes.

*Kelaun* connoissoit toutes les vallées & tous les

détours des rochers qui entouroient la cabanne de son père : il favoit tous les chemins & les moindres sentiers que la main de *Canfu* avoit coupés & pratiqués. Il les suivoit fidèlement, s'attendant à tout moment à rencontrer son père avec ses brebis & ses chèvres, dont il préféroit la compagnie à celle de l'impérieuse *Guzzarate*.

Mais, à l'approche de la nuit, la solirude du lieu où il étoit l'effraya. Ses genoux tremblans ne pouvoient plus le porter. La lassitude, jointe à la peur, l'obligea de s'arrêter. Il appela son père, il appela *Canfu*. Ses parens ne lui avoient pas appris à invoquer d'autre divinité.

Il se trouvoit dans un défilé étroit, entouré de tous côtés de rochers escarpés. Il y avoit une seule issue étroite qui conduisoit dans une vallée un peu plus large.

*Kélaun* se lève par un dernier effort de courage, passe outre, & ayant gagné le milieu de la vallée, il apperçoit une flâme bleue qui sortoit de terre, croissoit en s'élevant, prenoit une forme pyramidale, & parut enfin comme une petite montagne de feu.

Un vent violent s'éleva tout-à-coup : il ne souffloit que sur le sommet des montagnes, & ne pénétrait point dans la vallée étroite, où le jeune *Kélaun*, oubliant un instant son chagrin, prenoit

plaisir à contempler la grande flâme qui brilloit devant ses yeux.

L'air retentit soudain de cris perçans; & la montagne de feu fut environnée des *Génies* qui présidoient à ce lieu.

*Guiaraha*, la fière *Guiaraha*, supérieure aux autres en dignité, quoique de la même race, commanda que l'on fît silence, & ouvrit la célébration de leurs mystères nocturnes, par la harangue suivante.

« O vous ! *Génies* invincibles, qui résistez à  
 » tout, excepté à l'élément destructif de l'eau,  
 » voyez parmi vous un jeune enfant livré au pou-  
 » voir de votre art. J'ai le consentement de son  
 » père : j'ai tout pouvoir sur lui. *Kélaun*, fils de  
 » *Canfu*, est confié aux soins des *Genies* ennemis  
 » de *Mahomet*. Essayons, ô race illustre ! essayons  
 » jusqu'à quel degré de perversité le cœur humain  
 » peut parvenir sous notre direction. Conduisons-  
 » le dans notre palais, au centre de la terre ;  
 » enseignons-lui tous les crimes ; instruisons-le  
 » dans toutes sortes de vices. Qu'il soit le fléau  
 » des humbles sujets du prophète de la *Mecque* ».

L'assemblée entière applaudit à ce discours. La vallée s'abaisse par degrés, descendit avec les *Génies* & leur proie vers le centre de la terre, laissant les montagnes suspendues par leurs enchantemens.

*Kélaun*, surpris & interdit à cette vue, remplit l'air de ses cris inutiles. Son sort est décidé. Son coupable père l'a livré aux mauvais *Génies*. *Mahomet* ne le tirera point des mains de ceux qui troublent son empire, & haïssent son nom.

La vallée s'arrêta à une certaine profondeur; & par une secousse violente, semblable à un tremblement de terre, elle se plaça elle-même au centre du globe.

La vallée ne fut pas plutôt fixée que les rochers qui l'environnoient se fendirent en plusieurs endroits pour former des espèces d'arcades & d'avenues irrégulières qui conduisoient aux différentes parties intérieures de la terre.

Dans un instant, une armée horrible de mauvais *Génies* entra par toutes ces ouvertures; l'endroit fut rempli de ces esprits malfaisans qui se plaisent à tourmenter les hommes.

Ils avoient pour chef le fier & prudent *Allahoara*, l'auteur de leur rébellion, le moteur de toutes leurs machinations contre le genre humain. Sa voix ressembloit au bruit épouvantable du tonnerre, lorsqu'il retentit dans les montagnes : ses yeux enflâmés étinceloient comme les feux de l'éclair.

Le jeune *Kélaun* pensa mourir de frayeur en le voyant. La cruelle *Guiaraha* se plaisoit à le voir

tremblant comme la feuille des peupliers que le vent agite.

*Allahara*, qui n'ignoroit pas le présent que lui avoit apporté sa sœur *Guiaraha*, loua beaucoup sa fidélité, & la propofa pour exemple aux autres *Génies*; puis il donna ordre qu'on élevât convenablement le jeune homme, & qu'on se hâtât de le former à l'emploi dont il avoit deffein de le charger, dès qu'il feroit en état de le remplir.

*Guiaraha* fut nommée fa gouvernante. Cet honneur lui appartenoit de droit. Elle le conduifoit elle-même aux diverfes écoles de ces êtres méchans, felon l'ordre d'*Allahara*: il y avoit des maîtres pour tous les crimes.

Après ces arrangemens, la troupe immonde fe difperfa de tous côtés dans les entrailles de la terre, pour aller vaquer chacun à fes fonctions particulières, bien réfolu de ne rien épargner pour former promptement le nouveau ncophyte.

*Guiaraha* reftée feule avec fon cher difciple, le conduifit par un chemin voûté dans un magnifique appartement richement meublé: toutes les richesses y étoient prodiguées: elle s'attachoit à lui en vanter le prix. Elle lui infpiroit encore plus d'orgueil en lui répétant fans cefse qu'il étoit un petit dieu, & que tous les *Génies* le regardoient ainfi. *Kélaun* fe plaifoit dans ce lieu brillant d'or & de pierreries. Il écoutoit avidement les baffes

flatteries de sa gouvernante, & commençoit à la croire.

Sa vanité croissoit chaque jour. Il étoit plein de sa propre excellence : toutes ces pensées étoient concentrées dans lui-même; les *Genies* de la terre n'étoient plus pour lui que des esclaves faits pour le servir.

*Guiaraha* le coucha mollement sur un sofa, où elle l'abandonna au sommeil, & présenta à son imagination une vision de la nuit.

*Kélaun* vit en songe son père *Canfu* sur les rochers de *Gabel-el-ared*. Son visage avoit la forme d'une abîme ténébreux : sa voix sortoit de ce gouffre avec le bruit des vagues qui se précipitent de profondes cavernes. Il reprochoit à son fils sa vaine magnificence, son orgueil, sa présomption, & lui ordonnoit de reprendre son habit de berger, & de suivre ses douze brebis jusqu'au prochain ruisseau.

Le jeune *Kélaun* se réveilla, tout effrayé de cette vision qu'il raconta aussi-tôt à l'artificieuse *Guiaraha*.

« Père simple & grossier, s'écria le *Génie* !  
 » pauvre & rustique *Canfu* ! berger trop simple !  
 » *Kélaun*, le favori des *Génies*, le dieu *Kélaun*  
 » doit-il se laisser ébranler par un songe ? Doit-il  
 » encore s'inquiéter des paroles d'un père mortel ?  
 » Doit-il songer qu'il y ait au monde un homme

» tel que le pauvre berger *Canfu*? Non mon  
» fils; oubliez les leçons que vous donna ce con-  
» ducteur de chèvres: oubliez les contes de vos  
» indignes parens. Vous êtes appelé à de plus  
» brillantes destinées. *Kélaun* est né pour com-  
» mander. Un roi doit-il recevoir des instruc-  
» tions de la pauvreté & de l'ignorance »?

*Guiaraha* prit alors le glorieux fils de *Canfu* par la main: après l'avoir habillé plus superbement encore qu'il ne l'étoit, elle le mena dans une petite prairie, où il vit un nombre presque infini de lutins & d'esprits follets qui jouoient ensemble. Ils le saluèrent avec beaucoup de respect, louèrent l'élégante beauté des plumes qui ornoient sa tête, & la richesse de la robe dont il étoit revêtu. Ils firent mille jeux & mille tours pour l'amuser.

Les uns apportèrent à ses pieds de petits animaux de toutes les sortes, qu'ils tourmentèrent en mille manières, se faisant un plaisir méchant de les voir souffrir, & encourageant le jeune *Kélaun* à en rire comme eux. D'autres abattoient & brisoient tout ce qui se rencontroit devant eux. Il y avoit un petit lutin dans la troupe, beaucoup plus malin que tous les autres, il exerçoit son humeur cruelle sur ses camarades, & vouloit que *Kélaun* l'imitât.

Le disciple entra aisément dans les sentimens féroces de cet esprit destructeur; comme s'il fût

tout-à-coup devenu maître en fait de méchanceté, il commença par essayer son humeur barbare sur celui même qui lui avoit donné ce conseil. Il l'auroit peut-être même exercée sur la personne de sa gouvernante, si elle n'avoit jugé à propos de la réprimer par le pouvoir de son art magique.

Enchantée des progrès qu'il avoit faits en si peu de tems, elle le mena dans un antre qu'habitoit une vieille forcière maîtresse consommée dans toutes sortes de scélératesses & d'abominations.

« *Morad*, dit le *Génie*, je vous amène un élève  
» qui demeurera quelque tems avec vous. Je  
» vous prie de l'instruire dans toutes les ruses de  
» votre art. Qu'il devienne un instrument propre  
» à tourmenter le genre-humain ».

La forcière *Morad* frappa le jeune *Kelaun* d'une de ses potences. Il tomba rudement par terre, cria & pleura. Sa compatissante conductrice le releva & disparut.

« Petit misérable, lui dit la forcière, quitte  
» d'abord ces vains ornemens; prends cette  
» cruche, & va-t-en me chercher de l'eau au  
» ruisseau: j'ai soif ».

*Kélaun* étoit trop bien éduqué pour obéir. *Guaraha* l'avoit guéri en le touchant, du coup que lui avoit donné *Morad*: il refusa de faire ce qu'elle vouloit, & appela sa gouvernante à son secours. Ce fut en vain. La vieille forcière, faisant

mille imprécations, le traîna par les cheveux dans un fossé fangeux, d'où elle lui ordonna de tirer de l'eau pour elle & pour lui.

Le pauvre *Kélaun*, sentant qu'il résisteroit en vain à un pareil caractère, remplit la cruche de l'eau bourbeuse de ce fossé, & l'apporta à l'ancre de la forcière qui le régala d'un morceau de charogne.

« Les leçons de la pauvreté & de la nécessité »  
» ont deux effets opposés, lui dit-elle. Elles »  
» rendent les hommes compatissans, ou elles les »  
» rendent cruels. Le chien qui souffre est soumis »  
» & caressant : le tigre blessé devient furieux, »  
» remplit les bois de carnage, & s'abreuve de »  
» sang ».

« Que la fureur du tigre soit mon partage, »  
» dit *Kélaun* ; & *Morad* en ressentira les effets ».

« Les vœux de *Morad* sont des imprécations »  
» horribles, répliqua la forcière. Apprends à me »  
» connoître ».

Elle prend aussi-tôt le malheureux fils de *Canfu*, & le jette dans une cave remplie de corps morts, en lui disant :

« Va apprendre à te repaître de chair humaine. »  
» Tu passeras la nuit au milieu de ces cadavres »  
» ensanglantés. Prépare-toi à souffrir demain de »  
» nouvelles tortures ».

Quoique le cœur de *Kélaun* fût déjà fait aux

horreurs du crime, au moins jusqu'à un certain point, il recula de frayeur à la vue de ces cadavres entassés, victimes de la rage de *Morad*. Il veut sortir de la cave, & présente la tête à l'ouverture. La forcière le saisit par les cheveux, & l'y précipite avec plus de violence que la première fois. Elle prononce quelques paroles magiques; & par la force de son enchantement il reste sans mouvement, le visage collé sur celui du cadavre le plus infect.

Le petit lutin s'accoutuma bientôt à cette étrange situation : il put même se repaître de ce corps sanglant dont il dévora une partie. *Morad* le croyant suffisamment instruit, le renvoya au *Génie Guiaraha*.

« *Morad* est-elle contente de son élève, de-  
» manda le *Génie* ».

« Oui, répondit la forcière. Je suis contente  
» de *Kélaun* : il est en état de recevoir des leçons  
» de fraude & d'hypocrisie ».

*Guaraha* le conduisit alors dans l'épaisseur d'un bois, au milieu duquel vivoit le vieux & décrépît *Nervan*.

« *Nervan*, ami constant des *Génies* indépen-  
» dans, dit *Guaraha* en lui présentant *Kélaun* ;  
» recevez ce jeune homme pour votre disciple :  
» donnez-lui des leçons de fraude & d'hypo-  
» crisie ».

*Nervan* remercia le *Génie* & lui promit de former en peu de tems le jeune homme confié à ses instructions. Il conduisit *Kélaun* dans sa cellule qui étoit toute bâtie d'os & de crânes.

« Ça , dit le vieillard , le petit lutin mortel » est-il content de ma demeure ? Que lui en » semble ».

« Il me semble , répliqua le disciple , que » *Morad* a dévoré le cadavre , & qu'elle en a » laissé les os à *Nervan* ».

« Ainsi pensent les fous , continua le vieillard. » Ce que l'œil juge , ils le croient : leurs esprits » se laissent aveuglément conduire par les sens. » Une telle route ne t'élèvera pas au-dessus des » autres mortels , prends cette éponge , & la passe » sur tes yeux ».

*Kélaun* prit l'éponge que *Nervan* tira de dessous sa robe , & l'ayant passée sur ses yeux , selon l'ordre du vieillard , la cellule mortuaire disparut , & fut soudainement remplacée par une grande & superbe mosquée , ornée de riches tombeaux de sultans & de prophètes.

*Nervan* se prosterna devant un des tombeaux , & avertit le fils de *Canfu* d'en faire autant.

*Kélaun* ignoroit qu'elle étoit cette espèce de culte , & à qui il le rendoit. Cependant il imita la dévote cérémonie de *Nervan*.

Quand le vieillard eut achevé sa prière , &

qu'il se fut levé, le jeune homme lui demanda pourquoi le serviteur des *Génies* ennemis de *Mahomet* adoroit dans ce temple.

« Ainsi parlent les fous, répondit *Nervan*. Ce  
 » que l'œil juge, ils le croient stupidement : leurs  
 » esprits se laissent aveuglément conduire par les  
 » apparences sensibles ».

« Sache donc, homme stupide, qui nâges sur  
 » la surface du lac, & ne vois pas ce qu'il y a de  
 » caché dans le centre des rochers, fache que la  
 » superstition est ce qui offense le plus *Alla* &  
 » son prophète, & que l'hypocrisie est de tous  
 » les vices le plus dangereux, le plus propre à  
 » porter des coups terribles au genre-humain.  
 » Que les crédules sectateurs de *Mahomet* te  
 » croient plus dévôt qu'eux ; qu'ils te voient te  
 » prosterner souvent devant le tombeau du pro-  
 » phète. Ce vernis de religion transformera tes  
 » vices en vertus. Animé d'un fougueux enthou-  
 » siasme tu feras passer les plus noires actions  
 » pour des inspirations sacrées ».

« La crainte superstitieuse asservit les esprits  
 » foibles. Celui qui croit sans raison, aveuglé-  
 » ment, & parce qu'on lui dit de croire, est  
 » comme le fable du rivage qui suit tous les  
 » mouvemens du vent qui l'emporte ».

A ces mots, *Guiaraha* parut, & dit :

« C'est assez, *Kélaun*, c'est assez : te voilà

» suffisamment instruit. Tu reçus de la nature  
» un cœur porté au crime. Tes parens ont permis  
» que nous cultivassions ce mauvais penchant.  
» Nous avons appris à t'y livrer sans mesure. Te  
» voilà propre à faire le malheur du monde. Tu  
» viendras dès aujourd'hui avec moi dans les  
» états du *calife* de *Bagdat*, pour y faire tes  
» premiers essais ».

Elle le prit par le bras, & dans un moment ils furent transportés au milieu du palais de *Bagdat*.

Ils étoient dans le plus bel appartement du palais : *Kelaun* apperçut un jeune homme qui reposoit sur un sofa.

« *Kelaun*, dit le *génie*, tu vois l'unique héritier du *Calife*.

» Oui, répliqua-t-il ; mais je n'ai point  
» de poison pour l'endormir d'un sommeil éternel. Que j'aurois de joie à commencer par ce forfait, l'exercice de mon glorieux emploi !

» Notre pouvoir ne s'étend pas jusques-là ;  
» répartit sa conductrice. S'il nous étoit permis  
» de gouverner à notre gré les hommes soumis  
» à nos machinations, si nous pouvions tout-  
» menter les croyans, selon notre bon plaisir,  
» nous aurions mille sortes de poisons au lieu  
» d'une, & bien d'autres moyens de nous en

» défaire ; mais comme nous contrarions en  
 » tout *Mahomet*, que nous détestons, il s'op-  
 » pose aussi de son côté à nos desseins, & arrête  
 » souvent les effets de notre méchanceté. *Kélaun*  
 » n'auroit point eu l'entrée de ce palais, si  
 » *Raalcour*, le fils du *Calife* n'avoit pas négligé  
 » de faire son pèlerinage au tombeau du pro-  
 » phète. Sa faute le livre en vos mains, à con-  
 » dition toutefois que vous n'attenterez pas à  
 » ses jours. C'est pourquoi je le protégerai, & je  
 » vous donnerai sa figure. »

Elle souffla sur *Kélaun*, & toucha du doigt  
*Raalcour*, qui fut subitement changé en oi-  
 seau.

Le fils de *Canfu*, voyant cette métamorphose,  
 se fait de l'oiseau, & l'auroit étranglé sur le  
 champ, si *Guiaraha* ne l'en eût empêché.

« Qu'allois tu faire, misérable, s'écria le gé-  
 » nie ? Es-tu parvenu si promptement à ce haut  
 » degré de méchanceté, que de mépriser ainsi  
 » les ordres de ta protectrice ? Que la malédic-  
 » tion de l'aveuglement tombe sur toi ! Et de  
 » peur que ta malice ne te porte à trahir les  
 » secrets de notre race, je t'ôte dès ce moment  
 » le souvenir du passé.

» Que ta race soit à jamais maudite, répartit  
 » *Kélaun* ! Que le prophète que tu hais te persé-  
 » cute à jamais, toi & tes semblables ! Que tes  
 iniques

» iniques travaux soient éternellement en exécution à tous ceux que tu prétends servir ! Il n'y a ni paix, ni amitié, ni reconnoissance, ni amour entre les ouvriers de l'iniquité, & ils feront les premiers à maudire ceux qui prétendent leur vouloir du bien. »

Le génie s'enfuit, sans rien répondre. Il reconnut que l'esprit du prophète parloit par la bouche de *Kélaun*. Outré de dépit, transporté de rage, il se précipite dans les abîmes de la terre, vallées ténébreuses de la mort.

Cependant, les muets & les eunuques ouvrirent l'appartement où reposoit *Raalcour*. Trompés par l'apparence, ils se prosternèrent devant celui qui tenoit sa place.

Les eunuques lui dirent : « La mort a fermé les yeux de *Zimphrah*. Le Calife de Bagdat, ton illustre père, est monté au neuvième ciel. Les *Houris* lavent son précieux corps dans une rivière de lait. A son approche, les vierges immortelles ont orné le paradis de guirlandes nouvelles. Il a passé le gouffre de feu, sans en recevoir aucune atteinte. Il est honoré comme le chef de la race des croyans. »

*Kélaun* entendoit la voix des eunuques, mais il ne les voyoit point. De leur côté, ils furent surpris de voir le feint *Raalcour* marcher à tâtons, comme un homme qui a perdu la vue.

« Hélas ! s'écrièrent-ils , quel funeste accident  
 » afflige notre seigneur ! Pourquoi refuse-t-il de  
 » laisser tomber ses regards sur ses esclaves prof-  
 » ternés ? Toute la ville assemblée autour de ce  
 » palais , appelle le nouveau *Calife* ; & *Raalcour*  
 » ne voit point ses esclaves qui le nomment  
 » leur maître.

» Je reçois leurs hommages , dit *Kélaun* ;  
 » pour première marque de leur attachement ,  
 » qu'ils fassent leurs efforts pour rendre la vue à  
 » leur nouveau *Calife*. Dites que je promets les  
 » plus grandes récompenses à ceux qui pourront  
 » me rendre ce service. »

L'ordre fut exécuté. Pendant sept jours les  
 héraults proclamèrent au son des trompettes &  
 des tymbales , les grandes récompenses que le  
*Calife* de *Bagdat* promettoit à celui qui pourroit  
 lui rendre la vue.

Les médecins accoururent en foule au palais.  
 Les plus habiles oculistes promirent de guérir  
 le *Calife* aveugle. Mais après bien des opéra-  
 tions répétées , *Raalcour* ne vit pas mieux qu'au-  
 paravant.

Le *Calife* , outré de colère , ordonna qu'on mît  
 à mort tous ceux qui avoient entrepris de lui  
 rendre la vue , sans pouvoir y réussir. Ainsi furent  
 payés leurs services.

Chaque jour voyoit de nouvelles exécutions.

La ville désolée pleuroit la mort de ses sages. Les yeux du *Calife* étoient toujours couverts des mêmes ténèbres. Personne ne s'offroit plus pour le secourir.

Au bout de quelque tems, un jeune homme en habit de médecin se présenta à la porte du palais, demandant que le *Calife* voulût bien éprouver son savoir.

Les esclaves du sérail furent fâchés de la demande de ce nouveau prétendant. Lassés de voir couler le sang des plus habiles dans l'art de guérir, ils lui conseillèrent de ne pas entreprendre cette cure, ajoutant que la mort seroit la récompense de sa témérité, que la ville étoit inondée du sang de ses pareils.

Le jeune médecin ne répondit que par un sourire. Il les pria de ne se point défier de son savoir, & de le présenter incontinent au *Calife*.

Il fallut se rendre à ses instances. Les eunuques le firent entrer dans l'appartement du *Calife*, avec le même chagrin que s'ils l'eussent conduit à la mort.

Le médecin salua le *Calife* supposé. Celui-ci, sans répondre à son compliment, lui ordonna d'opérer sans délai, de lui rendre la vue à l'instant, ou de présenter sa tête aux bourreaux qui l'attendoient.

Ces mots firent frémir l'assemblée. Le jeune

l'homme tira tranquillement de sa poche une petite boîte remplie d'une poudre qu'il souffla sur le visage du *Calife*, & il fut guéri.

Les courtisans jetèrent un grand cri de joie.

Le *Calife*, surpris & charmé de revoir la lumière, regarde avec une joie mêlée de respect celui qui venoit de lui rendre la vue, & lui en marqua sa reconnoissance en ces termes.

« Que ce médecin soit honoré de tous mes  
 » sujets. Qu'il commande aux visirs & aux grands  
 » de mon royaume. Que son nom soit pro-  
 » noncé avec louanges, avec mille bénédictions.  
 » Que chaque jour ajoute à sa gloire. Mon ami,  
 » continua-t-il, en lui adressant la parole, quelle  
 » récompense exigez-vous de moi ? Que desire  
 » votre ame ? Parlez, demandez-moi ce que  
 » vous voudrez. La moitié de mon royaume  
 » est à vous, si vous voulez l'accepter pour  
 » prix du service que vous venez de me rendre.  
 » O *Calife* ! répondit modestement le jeune  
 » médecin, je suis bien éloigné de désirer les  
 » honneurs, ni les richesses. Il n'appartient point  
 » à une simple paysanne comme moi, de figu-  
 » rer parmi des courtisans. Pardonne-moi seu-  
 » lement un déguisement que je n'ai pris que  
 » pour te rendre la vue. Le succès de mon en-  
 » treprise me suffit pour récompense. »

En prononçant ces derniers mots, le faux mé-

découvert le sein , & *Kélaun* reconnut qu'il parloit à une belle femme.

« Que je m'estime heureux , dit le *Calife* , de  
» pouvoir récompenser dignement mon aimable  
» médecin ! Oui , belle étrangère , qui que vous  
» foyez , vous serez la sultane de mon cœur. Par-  
» tagez avec moi la gloire & les plaisirs attachés  
» au diadème. »

La belle étrangère tomba aux pieds du *Calife* ,  
» & après un moment de silence , elle lui adressa  
» ces paroles.

» Que je sois la dernière de tes esclaves , ô  
» magnifique seigneur ! C'est où aspire l'unique  
» souhait de *Guzzarate* , fille du paysan *Raask* ,  
» qui habite dans les montagnes de *Gabel-*  
» *el-ared*.

» Je ne connois pas les montagnes dont  
» vous parlez , répondit *Kélaun*. Mais le pa-  
» radis seroit honoré d'avoir donné naissance  
» à mon aimable sultane. Pourquoi laissé-je plus  
» long-tems à terre un précieux bijou dont  
» j'ai résolu d'embellir ma couronne. Oui ,  
» charmante bienfaitrice , foyez dès ce moment  
» la maîtresse de mon cœur , & la reine de  
» *Bagdat*.

» Seigneur , dit *Guzzarate* , il est étonnant  
» que le prince *Raalcour* ne connoisse pas les  
» montagnes de *Gabel-el-ared* , où je l'ai vu si

» souvent chasser le tigre féroce au travers des  
 » rochers qui dominant la demeure de mon  
 » père , & les vallées où il va paître ses brebis.  
 » O prince ! comme mon œil avide suivoit la  
 » trace de vos pas divins ! Ne vous souvient-il  
 » plus du jour où , plus fatigué que de cou-  
 » tume , vous demandâtes à ma mère un peu  
 » d'eau pour étancher l'ardeur de votre soif ;  
 » Alors elle envoya votre esclave *Guzarate* cher-  
 » cher du lait de ses chèvres. Oui , seigneur ,  
 » je vous vis sourire à mon approche , & vous  
 » me priâtes de me hâter de vous servir. »

Le fils de *Canfu* ne comprenoit rien à ce dis-  
 cours. Le génie *Guiaraha* lui avoit ôté le sou-  
 venir du passé ; ou plutôt , il n'avoit jamais su ce  
 que le vrai *Raalcour* avoit fait avant sa méta-  
 morphose.

« Hélas ! ma princesse , répondit *Kélaun* , je  
 » perdis , avec la vue , la mémoire du passé. Il  
 » n'est pas étonnant que je ne me souviene  
 » plus de mes courses dans les montagnes dont  
 » vous parlez. J'avois oublié mon état même ;  
 » lorsque mes esclaves vinrent m'annoncer mon  
 » avènement au trône des *Califes* , mes ancêtres ;  
 » mon fidèle eunuque fut obligé de m'apprendre  
 » mes titres. Mais , soit que vous soyez née à  
 » l'ombre du trône , ou sous un toit rustique ;  
 » soit que vous soyez une précieuse émeraude

» arrachée des entrailles de la terre , ou l'étoile  
» du matin sortie du palais brillant du soleil ,  
» vous êtes digne de moi. Vous tirez votre éclat  
» de vous-même , & n'avez pas besoin d'une  
» grandeur étrangère. Mais , dites - moi , par  
» quel art avez-vous pu me rendre la vue ? Vous  
» avez fait un prodige que les plus habiles mé-  
» decins de mon royaume avoient tenté inuti-  
» lement. Qui vous a ouvert les trésors de la  
» médecine ? Où une simple villageoise comme  
» vous , a-t-elle puisé des connoissances qui sur-  
» passent celles des sages qui ont étudié toute  
» leur vie dans les cités. »

*Guzzarate* répondit : « Le *Calife* de *Bagdat*  
» entendra son esclave lui dévoiler tous les se-  
» crets de sa science.

« Plusieurs lunes s'étoient passées depuis que  
» j'avois vu mon prince , le glorieux *Raalcour* ,  
» chassant dans les montagnes , lorsque j'appris ,  
» par une caravane qui voyageoit par nos can-  
» tons , que le *calife Zimphrah* n'étoit plus , &  
» que son fils venoit d'être proclamé son succes-  
» seur. Les voyageurs ajoutèrent que ceux qui  
» lui avoient annoncé cette nouvelle , l'avoient  
» trouvé privé de l'usage des yeux , & qu'il pro-  
» mettoit de grandes récompenses à quiconque  
» pourroit lui rendre la vue.

» Je désirai de pouvoir opérer cette guérison :

» & ce desir ne quittoit pas plus mon esprit , que  
 » le souvenir du prince qu'il avoit pour objet.  
 » J'en étois inquiète & pensive. Ma mère , qui  
 » s'en apperçut , m'en fit des reproches , en me  
 » demandant le sujet de mon inquiétude. O ma  
 » mère ! lui répondis-je , oh ! si *Guzzarate* pou-  
 » voit rendre la vue à un aveugle !

» Eh ! de quoi se mêle *Guzzarate* , me répli-  
 » qua-t-elle ? Est-tu folle de former un pareil sou-  
 » hait ? Pourquoi voudrois-tu avoir la science  
 » des sages ?

» Alors je demandai à ma mère si elle igno-  
 » roit que le *Calife* , notre maître , languissoit  
 » dans les ténèbres de l'aveuglement ; & qu'il  
 » avoit promis de récompenser magnifiquement  
 » celui qui le guériroit.

» Fille orgueilleuse ! Vaine *Guzzarate* ! me  
 » répondit le femme de *Raask* , comment une  
 » pauvre payfanne peut-elle s'occuper des pompes  
 » & des grandeurs de la cour ? Hélas ! je vois  
 » bien que ma fille renonce au bonheur , depuis  
 » qu'elle a vu le train magnifique du prince  
 » *Raalcour* ; peut-être ose-t-elle porter ses de-  
 » sirs ambitieux jusqu'à sa personne royale. Va ,  
 » petite orgueilleuse , souviens toi de ta bas-  
 » selle , & de l'état de tes parens ; va paître  
 » les chèvres dans les montagnes de *Gabel-ete*  
 » *ared* . »

» Ma mère irritée , m'ordonna d'aller garder  
» les chèvres de mon père , de peur qu'elles  
» ne s'égarassent dans les détours des mon-  
» tagnes.

« J'obéis à ma mère. Mes pieds obéirent à sa  
» voix ; mais mon cœur lui résistait. Je m'enfuis  
» comme un léopard sur les rochers ; l'image du  
» *Calife* , toujours présente à mon esprit , me  
» suivait par-tout.

» La vue des chèvres de mon père ne me fit  
» souvenir de la basse condition de mes parens ,  
» que pour en avoir honte. Pourquoi , disois-je  
» en soupirant , pourquoi la nature a-t-elle mis  
» les âmes ambitieuses sous le joug de la vieillesse & de l'autorité ? Pourquoi l'activité de la  
» jeunesse & l'amour du plaisir , qui lui est si naturel , sont-ils éteints par les âpres leçons de  
» l'infirmité ? Le lionceau ne se précipite-t-il pas  
» avec plus de fureur sur sa proie , que le roi  
» des bois affoibli par le nombre des années ?  
» Le jeune poulain précède sa mère à la chasse.  
» Pourquoi donc *Guzzarate* consumerait-elle les  
» belles années de sa vie dans les viles occupations de la femme de *Raask* ?

» Lorsque je m'occupois de ces pensées , j'aperçus une jeune bergère qui s'avançoit vers  
» moi d'un pas alerte. Elle avoit un chapeau de  
» fleurs sur la tête , & des guirlandes ornoient

» sa parure. Elle dançoit aux accords charmans  
 » d'un hautbois dont elle jouoit divinement,  
 » & auxquels succédoit par intervalles la douce  
 » mélodie de sa voix. Son troupeau, sensible à  
 » ses accens harmonieux, sembloit partager sa  
 » gaieté.

» Quand la bergère fut à une certaine distance  
 » de moi, je me levai pour danser avec elle. Elle  
 » sourit en me voyant, & commença ainsi ses  
 » railleries piquantes :

» O compagne élégante des brebis & des chè-  
 » vres ! comment peux-tu te plaire ainsi dans le  
 » sein fastueux de tes nobles parens ?

» Heureuse villageoise ! heureuse monta-  
 » gnarde ! heureuse *Guzzarate* ! qui met son  
 » bonheur dans l'obéissance. Mais plus heu-  
 » reuse la femme de *Raask* d'avoir une fille si  
 » douce !

» Ce discours fut accompagné d'un sourire  
 » malin ; puis elle ajouta : *Guzzarate*, humble  
 » & docile *Guzzarate*, suis tes chèvres, prends  
 » garde qu'elles ne s'égarerent, vois une de tes  
 » compagnes prête à tomber dans un précipice.

» Je vis en effet une des chèvres qui étoit  
 » tombée dans un fossé profond. Mais le dis-  
 » cours de la bergère m'avoit piquée. Belle étran-  
 » gère, lui dis-je, tâchez plutôt d'adoucir mes  
 » malheurs que de les augmenter par vos raille-

» rîes amères. Ayez pitié de mon ennui. Ai-  
» dez-moi de vos conseils. Montrez-moi les  
» moyens de parvenir à une vie plus brillante,  
» telle que mon cœur la desire.

» Elle me fit promettre de suivre sans restric-  
» tion les conseils qu'elle me donneroit. Jurez-  
» moi, dit-elle, d'obéir à ma voix, comme  
» vous avez suivi jusqu'ici les ordres de la  
» femme du pauvre *Raask*.

» Je le jure, lui dis-je : délivrez-moi seule-  
» ment de cette misérable condition. Je n'ou-  
» blierai jamais les grâces que j'attends de  
» vous.

» Eh bien ! répliqua la bergère, retournez à  
» la maison de votre mère, & n'exécutez aucun  
» des ordres qu'elle vous donnera. Si vous êtes  
» fidelle à ce premier précepte, revenez me  
» trouver dans trois jours. Je serai ici dans ce  
» même lieu où je vous parle.

» Ayant dit ces mots, elle reprit son hautbois  
» & s'enfuit dans les rochers, comme elle étoit  
» venue, en dansant & en chantant.

» Je revins à la nuit, chez ma mère. Elle m'or-  
» donna de préparer un chevreuil pour notre  
» souper. Je la laissai dire & n'en tins aucun  
» compte. Je me piquai de tenir parole à la belle  
» bergère qui m'avoit si bien instruite.

» Mon père étoit absent. Sa digne moitié se

» mit dans une furieuse colère contre moi. Elle  
 » appela son voisin *Canfu*, pour l'aider à  
 » dompter l'obstination de sa fille défobéif-  
 » sante.

» Ce monstre des montagnes prit plaisir à me  
 » tourmenter. Il me traîna par les cheveux hors  
 » de la maison de ma mère, & m'attacha à un  
 » tronc d'arbre, devant la porte. »

Ici le *Calife* indigné interrompit le récit de  
*Guzzarate*, pour lui demander qui étoit ce mi-  
 sérable *Canfu*, qui avoit osé traiter si cruellement  
 sa chère & belle sultane.

Elle poursuivit ainsi : « O prince de ma vie !  
 » n'avez-vous donc jamais ouï parler des cruautés  
 » de ce *Canfu*, ce vil payfan des montagnes  
 » de *Gabel-el-Ared* ? Peu satisfait de m'avoir  
 » si mal traitée, il porta plus loin sa mé-  
 » chanceté, digne du plus cruel habitant des  
 » forêts.

» Il irrita mon père contre moi. *Raask* de re-  
 » tour, apprenant mon obstination, fit revenir  
 » *Canfu* pour me mettre à la raison, ainsi qu'il  
 » parloit. Je lui dis que les tourmens qu'on me  
 » faisoit souffrir étoient inutiles ; que j'étois en-  
 » nuyée d'une vie rustique & grossière ; que je  
 » voulois vivre comme les dames de la ville. Je  
 » fus indomptable sur ce point.

» Mon père se mit dans une furieuse colère

» contre moi. La fureur étoit dans ses yeux : il  
» me reprocha mon orgueil en ces termes : com-  
» ment ! fille dénaturée , tu méprises la vie de  
» tes parens qui te nourrissent , & de tes amis qui  
» te recherchent. Eh bien ! pour t'en punir , l'a-  
» mitié que j'ai eue pour toi va se tourner en  
» haine , & les bontés que notre voisin *Canfu* te  
» témoigna , se changeront en malédictions , en  
» fureurs , sur ta tête coupable. Nous ver-  
» rons s'il n'y a pas moyen de dompter ton arro-  
» gance.

» Le cruel *Canfu* ajouta : oui , mon ami , je  
» saurai bien vaincre l'obstination de cette mau-  
» dite fille. Le cœur des parens se laisse toucher  
» par les larmes de leurs enfans. Un ami est plus  
» propre à les corriger.

» Mon père me livra aux mains du monstre  
» *Canfu* qui me traîna dans sa chambre , hors  
» de la présence de mes parens.

» Dès que j'y fus arrivée , il me présenta à sa  
» femme , en l'exhortant à me traiter comme  
» mon caractère impérieux le méritoit. Car cette  
» ame de boue n'avoit aucun sentiment de la  
» grandeur ; & mes nobles désirs lui sembloient  
» des crimes.

» Tiens , ma femme , dit *Canfu* , je t'amène  
» la fille défobéissante de *Raask* : venge-toi sur  
» elle de la perte de ton fils. C'est elle qui l'a

» perdu. Ce sont ses manières dures & impé-  
 » rieuses qui l'ont fait fuir.

» Sa femme aussi méchante que lui, com-  
 » mença par vomir mille imprécations contre  
 » moi : elle m'accabla de coups, & sa rage ne  
 » se ralentit que lorsqu'elle me vit tomber à terre  
 » où je nageois dans mon sang.

» J'en jure par les mauvais *Génies*, dit le faux  
 » *Calife*, *Canfu*, le cruel *Canfu*, & sa détestable  
 » femme, expireront dans les tourmens. J'in-  
 » venterai de nouveaux supplices, pour leur faire  
 » expier leur barbarie.

Puis adressant la parole à ses eunuques, il  
 ajouta : « Qu'on traîne par les cheveux ces mi-  
 » sérables, le long des montagnes, jusqu'à la ville,  
 » qu'ils comparoissent demain au Divan, qu'on  
 » dresse un échaffaud, que tous les habitans  
 » de *Bagdat* soient témoins de leur châti-  
 » ment.

» Ils le méritent, répondit *Guzzarate*, en se  
 » prosternant devant le faux *Raalcour*.

» Ainsi doivent être traités les ennemis des  
 » justes ; qu'ils périssent.

» Continuez votre récit, aimable *Guzzarate* ;  
 » dit le *Calife* en la relevant. Je frémis à la pen-  
 » sée des tourmens auxquels vous êtes échap-  
 » pée ; mais j'espère vous les faire oublier par  
 » des douceurs qui les surpasseront.

» *Guzzarate* reprit ainsi : « *Canfu* & sa femme  
» me maltraitèrent pendant deux jours. J'avois  
» formé des projets de vengeance, pendant la  
» nuit qui précéda la troisième. *Canfu* sortit dès  
» la pointe du jour pour paître ses brebis. Sa  
» femme se leva pour me battre, comme à l'or-  
» dinaire. Je lui résistai, & ma rage augmentant  
» ma force, je lui rendis avec usure les coups  
» qu'elle m'avoit donnés. Elle appela au secours,  
» Personne ne vint. L'ayant laissé à demi-morte,  
» je m'enfuis dans les rochers, vers l'endroit où  
» j'avois vu auparavant l'aimable bergère qui  
» m'avoit promis de revenir dans trois jours.  
» J'ignorois où *Canfu* gardoit son troupeau, &  
» je craignois de le rencontrer. Je fus assez  
» heureuse pour l'éviter.

» Le soleil commençoit à pâlir. J'aperçus ma  
» bergère, elle tenoit en main une petite boîte,  
» & un paquet de hardes.

» Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit  
» d'un air gai : ma chère pupille, puisque vous  
» avez eu l'esprit de sortir des mains cruelles  
» qui vous tourmentoient, prenez cet habit,  
» c'est celui d'un sage de *Bagdat* ; & cette boîte,  
» remplie d'une poudre salutaire. Allez à la ville,  
» demandez à parler au *Calife*. Soufflez un peu  
» de cette poudre sur ses yeux, & il recouvrera la  
» vue.

» Aussi tôt elle m'ôta mes habits de payfanne ;  
 » me déguifa en médecin , me donna la boîte &  
 » me toucha. En un clin-d'œil je fus transportée  
 » dans les rues de *Bagdat* , devant le palais de  
 » mon feigneur.

» Une foule de peuple s'affembla autour de  
 » moi.

» Ces gens étonnés de me voir , crioient de  
 » toutes leurs forces : es-tu donc resté feul de  
 » nos sages , ou bien es-tu étranger ? Si tu l'es  
 » & si tu ne fais pas rendre la vue à un aveugle ,  
 » fors de la ville , ou prépare-toi à mourir.

» Je réponds tranquillement que je venois  
 » rendre *Raalcour* à ses esclaves ; qu'ils alloient  
 » revoir ses beaux yeux fermés à la lumière.

» J'entrai dans le palais de mon feigneur , &  
 » les eunuques m'introduisirent devant le glorieux  
 » *Calife de Bagdat* . »

Le prince satisfait , dit à *Guzzarate* que ce  
 jour étoit doublement cher à son cœur , parce  
 qu'il recouvroit la vue , & qu'il recevoit un ob-  
 jet digne de son affection. Il prit la princesse par  
 la main ; & la fille ambitieuse de *Raask* fut proclá-  
 mée sultane de *Bagdat* .

En même tems les eunuques exécutoient les  
 ordres du *Calife* . On élevoit un échafaud devant  
 le palais , & une troupe de gens armés étoit sor-

tie de la ville, pour se saisir de *Canfu* & de sa femme.

Les soldats n'arrivèrent à la cabanne que bien avant dans la nuit. Ils frappèrent à la porte, en appelant *Canfu*.

Celui-ci ayant regardé au travers du treillis avant que d'ouvrir, aperçut les soldats du *Calife*. Saisi de frayeur à cette vue, il s'écria : « *Génies* de l'air, où est mon fils *Kélaun* ? Sont-ce » là vos promesses ? Hâtez-vous de secourir l'in- » fortuné *Canfu*. Je suis perdu si vous ne venez à » mon secours. »

A la voix tremblante du payfan, *Guiaraha* parut & lui dit :

« Que demande mon fidèle serviteur *Canfu* ?

« Hélas ! répondit-il, les soldats du *Calife* sont » à ma porte ; tu fais, ô *Génie* bienfaisant, que » ce sont des instrumens de mort.

« Ne crains point, répliqua le *Génie* ; je n'ou- » blie pas mes promesses : mes paroles ne seront » point vaines. Tu verras ton fils *Kélaun* dans les » bras de l'impérieuse *Guzzarate*. Ne m'en de- » mande pas davantage. Souviens-toi que tes » desirs se sont bornés à voir *Kélaun* ton fils, » marié à la fille de ton voisin *Raask*. C'est aussi » tout ce que t'ont promis les *Génies* de l'air. Si » ton souhait est accompli, qu'as-tu à désirer da- » vantage ? Que les desirs des mortels viennent

» de folie ou de prudence, c'est de quoi notre  
 » race immortelle ne s'inquiète guère, pas plus  
 » que des moyens qu'elle emploie pour les rem-  
 » plir. »

Après ce discours, *Guaraha*, regardant *Canfu* avec un ris méprisant, déploya ses ailes & s'enfuit. Les soldats forcèrent la porte de la cabanne, se saisirent de *Canfu* & de sa femme, & les traînèrent à la ville.

Avant que le soleil parût sur l'horison, ces deux misérables furent chargés de fers & conduits dans la cour du palais. Au lever du *Calife*, les eunuques vinrent lui dire que les prisonniers étoient dans les fers.

A ces mots *Guzzarate* sentit renaître toute sa fureur : le *Calife* aussi indigné se leva pour aller voir les barbares qui avoient maltraité sa divine princesse.

On avoit élevé un trône à quelque distance de l'échaffaud. Le *Calife* & *Guzzarate* y montèrent : tous les grands de la cour de *Bagdat* entouroient le trône.

Les rues étoient pleines de peuple. Personne n'ignoroit la méchanceté des criminels. On demandoit leur mort. On jouissoit d'avance de ce spectacle sanglant.

Le feint *Raalcour* commanda de ménager leur vie, pour leur faire souffrir mille morts

dans une seule. Son règne avoit déjà été plein de cruautés ; cette dernière exécution devoit passer tout ce qu'on avoit jamais vu de plus cruel.

Vingt officiers noirs , la tête chauve , les jambes & les cuisses nues jusqu'à la ceinture étoient devant l'échaffaud , tenant une tête de mort dans la main droite , & une torche allumée dans la gauche. La torche répandoit une odeur infecte.

Six autres étoient habillés d'une toile légère , d'un blanc livide , serrant le corps par tout , & peinte en forme de squelette. Il y en avoit d'autres qui ressembloient à des spectres hideux.

Ces monstres tenoient un morceau de chair humaine qu'ils dévoroient à belles dents ; le sang couloit le long de leur corps.

Venoient ensuite douze figures gigantesques : c'étoient des hommes les plus grands & les plus forts qu'on pût trouver. Ils étoient rehaussés sur des échasses ; une fumée épaisse sembloit sortir de leurs narines ; le feu sortoit de leurs bouches. Chacun tenoit dans ses bras un enfant auquel il faisoit souffrir des tortures affreuses : car telle étoit la férocité du *Calife* , que , pour rendre cette scène plus horrible , il avoit ordonné qu'on lui livrât douze enfans de la ville , pour ce spectacle inhumain.

Les cris de ces tendres victimes perçoient le cœur de tout le peuple , & faisoient pressentir au malheureux *Canfu* & à sa femme , à quels supplices ils étoient réservés.

Les deux criminels suivoient les douze géants ! La femme paroissoit d'abord. Deux noirs , armés de tenailles rougies , la tourmentoient dans toutes les parties de son corps. Ses cris aigus at- tendrissoient tous les cœurs , excepté ceux de *Kélaun* & de la sultane *Guzzarate* , qui , ne trouvant pas même que les bourreaux s'acquittassent à son gré de leur emploi , descendit de son trône pour les exciter.

On tourmentoit *Canfu* d'une manière encore plus horrible. Huit esclaves couverts de peaux de tigre le harceloient devant eux , avec des fourches armées de pointes qu'ils lui enfonçoient dans le corps , mettant quelque distance entre leurs coups , pour lui laisser le tems de ressentir toute la vivacité de la douleur.

Les hurlemens affreux que leur arrachoit la cruauté des tourmens qu'ils enduroient , mêlés aux cris que pouffoient les *Génies* de l'air , ennemis de *Mahomet* , qui prenoient plaisir à voir souffrir ces malheureuses victimes de leur malice , retentirent au loin. Toute la ville de *Bagdat* étoit épouvantée de la cruauté du tyran , & de la joie barbare de la sultane.

Tandis que cette procession sanglante marchoit du sérail à l'échaffaud , un bruit confus de gens armés se fit entendre à l'autre bout de la ville. Le *Calife* effrayé , fit suspendre l'exécution , & demanda ce que c'étoit , qui excitoit ce tumulte.

Personne ne put le satisfaire. La populace étonnée , ignoroit la cause de ce bruit , & ne pouvoit pas même imaginer d'où il venoit.

L'incertitude de *Kélaun* ne dura pas long-tems. Le *génie Hassarak* parut couvert d'une brillante armure d'or. Mille plumes ornoient son casque ; un petit oiseau étoit perché sur sa main gauche , & dans sa droite brilloit une baguette de diamant.

Une armée de cent mille hommes le suivoit. La garde de *Kélaun* fut consternée à cette vue. Le tyran étoit si universellement haï , que pas un de ses sujets ne se présenta pour le secourir.

Le *génie* , parvenu au pied du trône , le toucha de sa baguette de diamant : le faux *calife* & sa cruelle sultane restèrent immobiles , comme s'ils eussent été subitement changés en statues de pierre.

Alors le *génie* se tournant vers le malheureux *Canfu* , que ses bourreaux tourmentoient encore avec leurs fourches , il lui dit.

« C'est ainsi que sont tourmentées les ames  
 » barbares qui se livrent à la férocité de leur  
 » caractère. »

Aussi-tôt, tous les acteurs de cette scène sanglante devinrent la proie des flammes. Dans un instant *Canfu* & sa femme furent réduits en cendres.

Le payfan de *Gabel-el-ared*, étoit près de la mort, ses yeux alloient se fermer à la lumière du jour, quand le génie *Hassarak* avoit paru. Il ne lui resta qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour comprendre le sens de ce qui lui étoit arrivé depuis la rencontre de *Guiaraha*.

« La loi du prophète étoit trop dure pour  
 » *Canfu*, dit le génie ; les voies impénétrables  
 » d'*Al'a* lui paroîtront sans doute trop sévères  
 » & injustes. Mais les foibles conceptions de  
 » l'homme doivent-elles censurer les sublimes  
 » pensées du principe de toute justice ? La main  
 » de celui qui fit le soleil & toute l'armée des  
 » astres, doit-elle suivre les vaines imagina-  
 » tions d'un vil reptile ?

« O *Canfu* ! homme imbécille, esprit incré-  
 » dule ! Qu'as-tu gagné à renoncer au culte de  
 » *Mahomet*, pour suivre les traces des génies pré-  
 » varicateurs ? Si le prophète s'opposoit à tes  
 » desirs, c'est parce qu'il savoit quels maux  
 » devoit causer l'amour de *Guzzarate* & de *Ké-*

» *laun*. C'étoit pour prolonger la vie de *Canfu*  
 » & de sa femme , qu'il avoit mis une forte  
 » d'antipathie entre leur fils & la fille de *Raask*.  
 » Mais depuis le moment que tu t'es lié avec ses  
 » ennemis , le favori d'*Alla* a permis qu'ils exé-  
 » cutassent leurs noirs desseins , pour lesquels ils  
 » t'ont demandé ton consentement. Tes vœux  
 » sont remplis : vois par quels épouvantables  
 » moyens ils le font. Adorateur servile des mau-  
 » vais génies , déserteur infâme de la loi du  
 » prophète , blasphémateur impie , contemple  
 » ce terrible évènement , le fruit de tes desirs  
 » indiscrets. »

*Hassarak* tourna sa baguette , & aussi-tôt le  
*Calife* , quittant les traits & les habillemens de  
*Raalcour* , redevint *Kélaun* , le fils du pauvre  
*Canfu*.

Le paysan oublia dans ce moment toutes ses  
 douleurs : ou plutôt , son plus grand supplice  
 fut de reconnoître son fils pour l'auteur des  
 tourmens qu'il souffroit. *Kélaun* , de son côté ;  
 fut confondu en se voyant dans ses premiers  
 habits , & en reconnoissant que c'étoient son  
 père & sa mère qu'il faisoit mourir d'une ma-  
 nière si barbare.

« O maudite *Guiaraha* ! dit le coupable *Canfu* ;  
 » avant que de rendre le dernier soupir , tu as  
 » rempli ta promesse. Tu as uni *Kélaun* à l'im-

» périlleuse *Guzzarate*. Je meurs victime de mes  
» souhaits insensés. »

Le paysan expira en prononçant ces paroles. Il avoit les yeux fixés sur *Kélaun* & sur sa cruelle maîtresse. Sa femme le suivit dans les vallées de la mort.

*Guzzarate* fut étrangement humiliée de ne trouver à la place du *calife Raalcour*, que son voisin *Kélaun*; & de quitter le trône de *Bagdat* pour redevenir paysanne de *Gabel-el-ared*.

Sa langue étoit chargée de malédictions, & ses yeux enflammés de colère; mais *Hassarak* usa de son pouvoir magique, pour modérer ses emportemens.

Le peuple de *Bagdat*, assemblé en foule autour de l'échaffaud, que le feint *Calife* avoit fait élever pour l'exécution de *Canfu* & de sa femme, admiroit avec effroi le changement opéré par le génie *Hassarak*, & dans sa surprise, qui égaloit celle des acteurs mêmes de cette métamorphose, il s'applaudissoit de se voir délivré d'un tyran, sans pouvoir comprendre comment *Kélaun* avoit su si bien contrefaire le prince *Raalcour*.

*Hassarak*, qui voyoit ce qui se passoit dans l'ame des spectateurs, les tira d'inquiétude. « Où  
» est votre *calife Raalcour*? ô habitans de *Bag-*  
» *dat*! Où est le fils de *Zimphrah*? Il est caché  
» sous le plumage de cet oiseau soumis à la ma-

» lice des mauvais *génies*. Mais ne croyez pas  
 » que *Mahomet* eût permis cette étrange méta-  
 » morphose , si *Raalcour* fût demeuré fidèle ob-  
 » servateur de la loi du prophète. En négligeant  
 » de faire le voyage de la *Mecque* , il s'est attiré  
 » la colère d'*Alla*. Son crime est expié , & je vais  
 » vous rendre votre *Calife*. »

En disant ces mots , *Hassarak* toucha légèrement de sa baguette , l'oiseau perché sur sa main , & *Raalcour* reprit sa première forme.

Les habitans de *Bagdat* , transportés de joie & de reconnoissance , remercièrent *Mahomet* & *Hassarak* , de les avoir délivrés de la tyrannie de *Kélaun* , & de leur avoir rendu leur vrai *Calife*.

Dès que *Raalcour* reconnut le merveilleux changement arrivé dans sa personne , il monta sur l'échaffaud , & s'étant prosterné à la vue de tout son peuple , il s'écria : « C'est ainsi , ô mes  
 » sujets ! que je demande pardon au prophète.  
 » Qu'il daigne rentrer en grace avec moi !  
 » Gloire à *Alla* , à l'être puissant & juste , qui  
 » mérite nos adorations & notre obéissance !  
 » Que nous sommes vils , lorsque nous refusons  
 » de lui rendre le culte qui lui est dû ! Qu'est-  
 » ce que la vie , si nous ne l'employons à  
 » louer , à servir , à glorifier celui qui nous l'a  
 » donnée ? »

» Je vois avec plaisir les premiers mouve-  
 » mens de votre reconnoissance envers le ciel ,  
 » ô *Calife* ! dit le *génie Hassarak*. C'est un pré-  
 » sage assuré de la justice & de la piété qui ré-  
 » gneront avec vous sur les habitans de *Bagdat*.  
 » Après vous être humilié sur l'échaffaud , mon-  
 » tez sur le trône , & commencez votre règne  
 » par faire justice de ces deux criminels qui ont  
 » offensé *Alla* & son peuple.

» Puisque *Mahomet* l'ordonne par votre bouche,  
 » répondit le *calife Raalcour* , que *Kélaun* & *Guz-*  
 » *zarate* montent sur l'échaffaud élevé par leur  
 » ordre. Mais que le genre de leur mort annonce  
 » l'humanité de leur juge , plutôt que la ven-  
 » geance d'un ennemi irrité.

» Equitable *Calife* , répliqua *Hassarak* , que  
 » tous vos jugemens ressemblent au premier !  
 » Vos sujets vous aimeront , & vous obéiront  
 » avec joie. *Mahomet* , le rémunérateur des fidèles  
 » croyans , vous recevra dans les demeures for-  
 » tunées de son paradis éternel. »

Le *génie* disparut. Les bourreaux se saisirent du  
 fils de *Canfu* , & de sa femme orgueilleuse.

*Kélaun* monta avec répugnance sur l'échaf-  
 faud. *Guzzarate* sembloit préférer la mort à un  
 époux tel que le fils d'un simple conducteur de  
 chèvres.

La hache étoit levée sur la tête du méchant

*Kélaun* ; il regardoit fixement la terre qui l'avoit supporté malgré ses crimes ; il la frappa du pied , & dans son désespoir , il vomit ces dernières paroles pleines de rage.

« J'ai fait le mal tous les jours de ma vie. J'ai  
» fui le travail & la peine. J'ai recherché l'oisi-  
» veté ; & jamais il n'y a eu de bonheur pour  
» moi. J'ai empoisonné celui des autres. Détesté  
» parmi les enfans des hommes, la trace de mes  
» pas étoit maudite. Mes forfaits deviennent des  
» vautours cruels qui me déchirent le cœur ; je  
» vois les mauvais *génies* qui m'attendent dans  
» les régions maudites. Frappe, ô hache ! frappe ,  
» puisque la foudre d'*Alla* tarde à m'écraser. Que  
» mon corps soit foulé sous les pieds des croyans ,  
» comme le talon du voyageur écrase le serpent  
» venimeux. »

QUAND *Hassarak* eût fini son conte , le sage *Iracagem* se leva de son trône , & dit.

« Les paroles de ma sœur sont pleines d'inf-  
» truction. A peine les enfans des hommes au-  
» roient-ils besoin de notre protection , s'ils  
» n'étoient sans cesse obsédés par les *génies* mal-  
» faisans , ces ennemis irréconciliables du saint  
» prophète , & de ses pieux serviteurs. Mais leur  
» malice ne peut rien contre ceux qui restent  
» fidèles à la loi de *Mahomet*. Il n'y a que ceux

» qui refusent de le connoître pour le favori  
 » d'*Alla*, ou qui, reconnoissant sa mission di-  
 » vine, & son pouvoir au ciel & sur la terre,  
 » violent ses commandemens ; il n'y a que ceux  
 » là qui soient livrés à la méchanceté de ces es-  
 » prits immondes.

« Mais, ô ma sœur ! continua le chef des bons  
 » génies, en adressant la parole à *Hassarak*, l'œil  
 » du jour commence à se fermer. La nuit va cou-  
 » vrir de ses ombres, la nature livrée aux charmes  
 » du sommeil. Ne violons point les loix de la  
 » création. *Alla* a fait le jour pour le travail,  
 » & la nuit pour le repos. Les œuvres d'*Alla* sont  
 » grandes & bonnes. »

A ces mots l'assemblée se sépara. Les enfans de la terre suivirent leurs génies protecteurs, qui les conduisirent dans des appartemens retirés, où, après un repas frugal, ils se livrèrent aux douceurs innocentes d'un sommeil tranquille.

Au lever du soleil, les enfans de la terre ; conduits par leurs génies protecteurs, allèrent se purifier & prier dans la mosquée où la race immortelle de ces êtres bienfaisans avoient coutume de rendre leurs hommages au grand & puissant *Alla*, & au prophète. Ils revinrent ensuite dans la salle d'instruction, où le sage *Iracagem* les voyant assemblés & assis à leurs places ordinaires, ouvrit ainsi la séance.

« Les leçons que mes frères donnèrent hier à  
» leurs disciples, avoient pour but de les diriger  
» dans la recherche du vrai bonheur que la reli-  
» gion seule peut donner, ainsi que le comprit  
» le marchand *Abudah*, par ses différentes aven-  
» tures.

» Le premier, & le plus grand de nos devoirs,  
» est de se soumettre humblement aux décrets  
» suprêmes d'*Alla*, de le servir en esprit & en  
» vérité, avec confiance & droiture de cœur; &  
» non pas de mettre la créature à la place du  
» créateur, comme *Alfouran*; ni de négliger, à  
» l'exemple de *Sanballad*, les obligations les plus  
» indispensables de la vie sociable, pour suivre  
» un vain phantôme de sainteté dans les ca-  
» vernes de la terre, ou dans les antres des ro-  
» chers; encore moins de couvrir l'hypocrisie du  
» masque de la dévotion, offensant *Alla* pour  
» tromper les hommes; c'est de préférer la vo-  
» lonté de l'être des êtres, à toutes choses, à  
» tous les plaisirs, à tous les biens de la terre, au  
» lieu d'ajouter la présomption aux autres crimes,  
» comme fit le sultan *Hassan Assar*, en refusant  
» obstinément de remplir nos devoirs, quoi-  
» que nous en connoissions l'étendue & l'im-  
» portance.

» La soumission aux ordres d'*Alla* rend tout  
» aisé. Elle donna la beauté à *Nakin Palata*. Elle

» remplit de joie le cœur des croyans , & les porte  
 » avec allégresse à tout ce que le ciel exige d'eux.  
 » Elle ne s'inquiète point , comme *Canfu* , si c'est  
 » par sagesse ou par bonté que le ciel refuse d'ac-  
 » complir nos desirs indiscrets. Elle adore la pro-  
 » vidence en tout , & comprend la nécessité de  
 » se soumettre à des évènements que nous ne pou-  
 » vons éluder. Adorer *Alla* , le servir , le louer ,  
 » avoir confiance en lui , voilà pour quelle fin  
 » l'homme a été créé.

» Mais la foiblesse a besoin d'un appui. C'est  
 » pourquoi le grand *Alla* a donné à ses enfans  
 » des principes de moralité que l'exemple gravé  
 » profondément dans leurs tendres esprits : ce  
 » sont ces instructions célestes que nous ne cessons  
 » de leur présenter de la manière la plus sensible.  
 » Ma sœur , continua *Iracagem* , en s'adressant à  
 » celle des puissances dont le trône étoit le plus  
 » proche de celui d'*Hassarak* , faites part à cette  
 » illustre assemblée , de vos leçons amusantes ,  
 » en joignant l'exemple au précepte.

Le génie se leva , & commença les aventures  
 d'*Urad* , ou de la belle voyageuse.



---

---

*CONTE CINQUIÈME.*

---

---

LES AVENTURES D'URAD,

O U

LA BELLE VOYAGEUSE.

**S**UR les bords du *Tigre*, au-dessus de la grande & superbe ville des croyans, vivoit une pauvre veuve nommée *Nouri*, qui passoit sa vie à élever ces vers précieux, dont la soie habille les riches & les belles. Son mari avoit long-tems escorté les caravanes des marchands. Il avoit perdu la vie dans une rencontre avec des voleurs *Arabes*. Sa pauvre veuve n'avoit point d'autre moyen de pourvoir à sa subsistance & à celle d'*Urad* sa fille qui étoit encore enfant, que le travail de ses mains. Elle dévidoit la soie de ses vers. Cette occupation fournissoit, un peu au-delà des besoins de la nature, parce qu'elle se mettoit à l'ouvrage dès la pointe du jour, pour ne le quitter que lorsqu'elle voyoit la lumière tremblante des étoiles du firmament, réfléchie dans les eaux du *Tigre*.

Telle étoit la vie de l'infatigable veuve dont la fille secondoit le travail autant que la foiblesse de son enfance le lui permettoit, lorsque le voluptueux *Almurah* fut proclamé sultan. Il ne tarda pas à faire sentir à ses sujets le poids de sa puissance. Ayant résolu d'enclorre un vaste terrain, pour ses plaisirs, pour en faire des chasses, il ordonna aux habitans de quatorze-cens villages de quitter leurs maisons, leurs terres & leurs biens.

Ces familles ruinées & désolées, forcées d'obéir aux ordres de leur maître barbare, quittèrent en un seul jour l'héritage de leurs pères, la terre qui les avoit vu naître, pour chercher un asyle au milieu des forêts, dans les déserts arides & incultes qui s'étendent des deux côtés du *Tigre*.

Quelques-uns de ces fugitifs infortunés passèrent par l'habitation de *Nouri*. La veuve compatissante leur donna ce qui lui restoit de sa provision de la veille, & ce qu'elle réservoir pour le lendemain. N'ayant plus rien à donner, elle combla les derniers venus, de vœux, de souhaits & de bénédictions.

Parmi ceux qui passèrent chez elle, il y avoit un jeune homme qui marchoit à pas lents, portant sur ses épaules une femme vieille & infirme. Excedé de fatigue, il la mit à terre à la porte de la veuve *Nouri* qu'il pria de lui donner une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui le brûloit.

*Nouri*

*Nouri* avoit déjà vidé plusieurs fois sa cruche pour désaltérer tous ceux qui avoient précédé le jeune homme. Elle se hâta d'aller puiser de nouvelle eau, & en même tems elle alla demander quelque provision à une de ses voisines qui habitoit sur le penchant d'une colline près du fleuve, pour l'apporter à ce fils généreux & à sa vieille mère.

Elle revient avec sa provision d'eau & de riz. Elle retrouva la femme. Le jeune homme n'y étoit plus.

» Etrangère infortunée, dit la bonne *Nouri*,  
 » où est votre fils, votre pieux & généreux fils,  
 » qui vous a portée sur ses épaules »?

» Hélas ! répondit la vieille, mon fils m'a  
 » sauvée de la tyrannie d'*Almurah*; mais il me  
 » laisse périr ici dans les déserts du *Tigre*. A peine  
 » étiez-vous sortie pour aller puiser de l'eau,  
 » qu'une troupe de jeunes filles a passé par ici.  
 » Elles l'ont enlevé à sa mère expirante. Mais je  
 » vous en conjure, ô femme généreuse ! donnez-  
 » moi une goutte d'eau à boire, ou je vais mou-  
 » rir : la soif, la faim, le trouble, le chagrin,  
 » ne tarderont pas à terminer les jours de la mal-  
 » heureuse *Houadir*. »

La tendre & compatissante *Nouri* fit entrer *Houadir* dans sa maison, la mit sur un lit de

paille , & lui servit les rafraîchissemens qu'elle avoit apportés.

*Houadir* ayant pris quelque nourriture , apprit à sa bienfaitrice le cruel décret d'*Almurah* , qui avoit obligé son fils de quitter le petit patrimoine qu'il cultivoit pour leur subsistance. Jusqu'à ce jour , il n'avoit jamais manqué à l'amour , à l'obéissance , aux devoirs d'un fils envers sa mère. Elle conclut par souhaiter son retour.

La veuve *Nouri* fit tout ce qu'elle put pour consoler *Houadir* , elle l'engagea à prendre du repos , & se remit elle-même à son travail journalier.

Quand sa tâche fut achevée , elle alla chercher sa petite provision à la ville , prit ensuite son frugal repas avec sa fille *Urad* , après en avoir distribué une partie aux malheureux fugitifs qui se présentèrent à sa porte.

Tandis que *Nouri* donnoit un morceau à la petite *Urad* , *Houadir* s'éveilla , se plaignant de la faim , & priant son hôtesse de vouloir bien lui donner à manger.

Avant que *Nouri* se fût levée , *Urad* courut au lit de la vieille , & lui offrit ce que sa mère venoit de lui donner. *Houadir* prit avec reconnoissance le morceau que l'enfant lui offroit , persuadée que sa mère , témoin de la charité de sa

filie , ne la laisseroit pas sans récompense & sans dédommagement.

*Houadir* demeura plusieurs jours chez la veuve *Nouri* , attendant toujours le retour de son fils. Perdant enfin l'espérance de le revoir , & sentant combien elle étoit à charge à celle qui l'avoit si généreusement accueillie & nourrie jusqu'à ce jour , elle lui parla ainsi , un soir , après son travail.

« Je vois , ma bonne & charitable *Nouri* ;  
 » je vois que mon fils m'a oubliée & abandon-  
 » née. Je vous dérobe une partie de votre subsi-  
 » stance ; & de celle de votre pauvre petite fille ,  
 » qui imite si bien la charité de sa mère. Je con-  
 » sume le fruit de votre travail , sans espoir de  
 » pouvoir vous en dédommager. Ecoutez ma pro-  
 » position , & jugez si elle est convenable. Il y  
 » a une partie de vos occupations journalières ,  
 » que je crois pouvoir remplir , quelque vieille  
 » que je sois. Je puis dévider votre soie , soi-  
 » gner vos vers. Faites-moi faire ce dont vous  
 » me jugerez capable : je m'acquitterai avec zèle  
 » de tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes  
 » forces. Le soir encore , lorsqu'après votre tra-  
 » vail du jour , vous serez occupée aux soins  
 » domestiques du ménage , je me charge d'ins-  
 » truire l'innocente *Urad* , & de lui apprendre  
 » comment elle se doit conduire , quand le ciel

» jugera bon de vous tirer de ce monde , où  
 » il n'y a que misère & méchanceté. Votre fille  
 » a les plus belles dispositions à la vertu : je  
 » vois avec peine , qu'obligée de suffire à tout ,  
 » vous n'avez plus de tems pour les cultiver. »

La veuve étoit enchantée du discours de la  
 vieille *Houadir*.

« Votre pensée me charme , lui répondit *Nouri*.  
 » Il est vrai que j'ai bien de la peine à gagner ,  
 » par mon travail , la subsistance de trois , & je  
 » ne puis donner de tems à l'instruction de ma  
 » chère *Urad* , que je ne le prenne sur mes oc-  
 » cupations du jour. Je vois aussi que très-peu de  
 » chose vous suffit. Il me semble même que de-  
 » puis que vous êtes ici , les denrées me coûtent  
 » moins cher qu'auparavant. Je ne fais pourquoi  
 » j'en ai beaucoup plus pour le même prix. C'est  
 » sans doute une bénédiction du ciel dont je vous  
 » suis redevable.

» Je n'ai garde de laisser ma bienfaitrice dans  
 » l'erreur , dit *Houadir*. *Alla* me preserve de m'at-  
 » tribuer un mérite que je n'ai point. C'est la di-  
 » sette d'habitans , occasionnée par la tyrannie  
 » d'*Almurah* , qui , diminuant la consommation ,  
 » fait nécessairement baisser les denrées. Mais  
 » j'insiste à partager les travaux du jour , puisque  
 » j'en partage le profit. L'instruction d'*Urad* fera  
 » ma douce occupation du soir. »

Dès ce moment , *Houadir* fut regardée comme étant de la famille de *Nouri*. Elle instruisit *Urad* , lui inspira l'amour de la vertu & l'horreur du vice , lui apprit à se contenter de la pure satisfaction qui accompagne une vie innocente , & à craindre les remords & les inquiétudes inséparables d'une vie criminelle.

L'enfant prenoit un goût particulier aux leçons de sa vieille maîtresse. Les heures les plus agréables pour elle , étoient celles où elle recevoit ses douces & charmantes instructions.

A chaque leçon que *Houadir* donnoit à sa jeune élève , elle avoit coutume de lui donner un grain de poivre , en lui recommandant de le regarder souvent ; & de se rappeler , en le voyant , la leçon qui l'avoit accompagné.

Ainsi , la petite *Urad* croissoit en vertu comme en beauté. Instruite des plus pures maximes de la morale & de la religion , elle donnoit chaque jour des preuves de sa pieuse éducation , tant par ses actions , que par ses discours. Elle atteignit l'âge de puberté. *Nouri* la voyant si belle , si vertueuse , si accomplie en toutes sortes de perfections , croyoit à peine qu'elle fût la mère d'une fille si aimable. *Urad* savoit , dans un égal degré d'habileté , tout ce qui concernoit le métier de sa mère ; quand *Nouri* fut vieille & malade , elle lui rendit les soins & les services qu'elle

en avoit reçus pendant les jours de son enfance.

Un soir que *Houadir* instruisoit son élève attentive, *Nouri*, qui étoit étendue sur un peu de paille, où elle attendoit la mort, appela sa fille & lui dit.

« Ma chère *Urad*, ma fille bien aimée, je  
 » vous plains beaucoup plus que moi-même.  
 » Tandis que *Houadir* vivra, vous aurez en elle,  
 » une mère aussi tendre, & plus capable de vous  
 » instruire que moi-même. Mais que deviendrez-  
 » vous, ma chère & innocente *Urad*, que de-  
 » viendrez-vous, lorsque vous n'aurez plus ni elle  
 » ni moi ? Je crains que vous ne deveniez la proie  
 » de la force, de la tyrannie, ou de la volupté.  
 » Considérez, mon enfant, qu'*Alla* ne vous a  
 » pas envoyée dans ce monde pour y être néces-  
 » sairement & inévitablement méchante. Vous  
 » pouvez toujours faire le bien avec l'assistance du  
 » saint prophète qui ne manque point à ceux  
 » qui le servent. Dans quelque circonstance que  
 » vous vous trouviez, souvenez vous qu'il dé-  
 » pend toujours de vous, de rester fidèle aux pré-  
 » ceptes de la religieuse *Houadir*, aux maximes  
 » saintes & chastes qu'elle vous répète chaque  
 » jour, & auxquelles vous trouvez tant de dou-  
 » ceur. Puisse *Alla*, & le prophète des croyans,  
 » protéger, bénir, & conserver ma chère *Urad*  
 » dans l'innocence & la vertu ! »

Ce furent les dernières paroles de *Nouri*. Elle mourut en bénissant sa fille. Son corps fut enseveli dans les eaux du *Tigre*.

L'inconsolable *Urad* pleura long-tems sa tendre mère. *Houadir* lui donna des leçons de patience & de résignation : leçons qu'*Urad* trouva plus difficiles que les précédentes. Elle eut toutes les peines du monde à modérer la violence de son chagrin.

« O *Urad* ! dit *Houadir* , la douleur qui ac-  
 » compagne le repentir , le chagrin que cause le  
 » sentiment de ses mauvaises actions est vain ,  
 » s'il n'est pas suivi de l'amendement. L'âme  
 » alors est justement affligée. Elle doit recon-  
 » noître la grandeur de ses fautes avant que de  
 » s'en corriger , & cette connoissance est désolante. J'espère que ma chère pupille n'éprouvera jamais de ces fortes de chagrins. Mais l'affliction que produit la perte de nos amis ou de nos parens , est un devoir de piété envers eux , pourvu qu'elle soit modérée. Nous devons apprendre à quitter ou perdre ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de conserver. Notre attachement pour les choses les plus précieuses de la vie , doit être subordonné à la volonté de celui qui est l'arbitre de notre être , & de tout ce que nous possédons par sa bonté. O ma chère *Urad* ! ne vous laissez point abattre par le chagrin. Pourquoi vous affliger , tandis que

» vous êtes innocente ? Souvenez-vous que la pa-  
 » tience , la résignation aux ordres du ciel , est  
 » une vertu aussi nécessaire à notre bonheur , que  
 » toutes les autres. Ce n'est pas que je n'estime  
 » des larmes que fait répandre la reconnoissance  
 » filiale. Je ne vous dis point d'être insensible à  
 » la perte des personnes qui vous sont les plus  
 » chères , ou même , de supporter sans peine  
 » leur absence. Il convient de regretter tendre-  
 » ment une mère qui prit tant de soin de votre  
 » enfance , qui vous aima tant , qui vous apprit  
 » la vertu , après vous avoir donné la vie. Mais  
 » votre juste douleur doit être raisonnable & ré-  
 » signée. Soumettez-vous humblement aux dé-  
 » crets du ciel qui vous l'enlèvent. Vous l'ho-  
 » norerez davantage par cette vertueuse résigna-  
 » tion , que par des larmes indiscrettes. *Alla* or-  
 » donne tout , selon les vues de sa bonté in-  
 » finie. C'est à nous à l'adorer jusques dans nos  
 » malheurs. »

« O sage *Houadir* ! répondit *Urad* , vos pré-  
 » ceptes sont justes & vrais. C'est *Alla* qui créa la  
 » meilleure des mères , & qui me la conserva jus-  
 » qu'à ce jour. C'est lui qui me l'a ôtée. Qu' *Alla*  
 » me préserve de murmurer jamais contre sa  
 » sainte volonté ! La plaie est profonde : je ressens  
 » vivement ce coup. Je tâcherai de le supporter  
 » avec résignation ».

*Houadir* continua de servir de mère, à l'aimable *Urad* qui avoit pour elle toute sorte de respect & de déférence. La vieille étoit si charmée de voir fructifier heureusement les semences de vertu qu'elle avoit mises dans le cœur de sa pupille, & si sûre de son amour pour l'innocence & la religion, qu'elle commença à la livrer un peu plus à elle-même. Elle diminua la longueur de ses instructions, exhortant *Urad* à y suppléer par des prières ferventes faites au prophète, pour attirer les bénédictions du ciel, par de fréquentes méditations sur les règles de conduite qu'elle lui avoit données, afin que, s'étant bien pénétrée de l'importance & de la nécessité de ces préceptes vertueux, elle n'en perdît jamais le souvenir, & s'en rendît la pratique chaque jour plus aisée & plus douce : « Car, lui disoit la prévoyante *Houadir*,  
» quand le prophète voudra que je quitte ma  
» chère *Urad*, elle n'aura plus pour ressource  
» que ses grains de poivre ».

« Ah ! ma bonne, dit *Urad*, comment ces  
» grains de poivre pourront-ils m'être de quel-  
» que secours » ?

« Je vous l'ai dit, répliqua *Houadir*, chaque  
» grain vous rappellera une des leçons, un des  
» préceptes que je vous ai donnés. C'est ainsi  
» qu'ils vous feront d'un grand secours au be-  
» soin ».

*Urad* se prêta avec peine aux nouveaux arrangemens de sa bonne. Sevrée d'une partie de ses instructions auxquelles elle prenoit tant de goût, elle ne trouvoit point le même plaisir à contempler des grains de poivre, qui lui rappeloient bien les leçons de *Houadir*, mais qui ne leur donnoient pas ce ton de douceur & de persuasion qu'elles avoient dans la bouche de sa vieille gouvernante. Cette perte l'affligeoit. Son âme encore foible, ne trouvoit plus la même satisfaction à méditer des leçons de prudence, de chasteté, de vertu, qu'à les recevoir de la sage *Houadir*.

Cependant la bonne, courbée sous le poids des ans, devenoit chaque jour plus infirme. Un beau matin *Urad*, toujours diligente, ayant achevé son premier travail du jour, vint au lit de *Houadir* pour l'éveiller & l'aider à se lever, comme à l'ordinaire, ses infirmités ne lui permettant plus de se lever sans aide : elle ne la trouva plus.

La jeune fille en fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne concevoit pas où sa bonne avoit retrouvé assez de force pour se lever, s'habiller & sortir, elle qui pouvoit à peine se remuer sans assistance. Elle l'avoit cherchée par-tout autour de la maison ; elle alla chez les voisins, personne ne l'avoit vue, personne ne put lui en dire des nouvelles. *Urad*, inquiète, continua ses recherches, parcourant les bois, les forêts & les montagnes du

*Tigre* : elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Ses recherches furent inutiles. Elle employa tout le jour à courir de côté & d'autre, appellant *Houadir*, sa bonne *Houadir*. La nuit vint, qui l'obligea de rentrer dans sa chaumière. Elle s'y enferma & passa la nuit dans les larmes & les lamentations.

*Urad* se livra entièrement au chagrin. Le souvenir de sa mère vint ajouter à sa douleur. Le matin la retrouva dans le même accablement. Sa porte resta fermée : elle n'alla point à son travail accoutumé. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la même tristesse. *Urad* avoit quelques provisions auxquelles elle toucha peu, ne se nourrissant que de larmes & de douleur ; elle déplorait la perte de *Houadir*, sa bonne & chère gouvernante, de *Nouri* sa tendre & bonne mère.

Les voisines d'*Urad* ne la voyant plus venir depuis quelques jours à ses travaux accoutumés, observant en outre que sa maison rustique demuroit toujours fermée, vinrent frapper à la porte demandant si *Urad*, la fille de *Nouri*, étoit encore en vie.

*Urad*, entendant ce concours de peuple, ouvrit la porte en pleurant & en tremblant, & leur demanda ce qu'elles desiroient.

« O *Urad* ! répondirent-elles d'une voix unanime, nous ne vous voyons plus depuis long-

» remis, depuis que vous avez perdu votre amie  
 » *Houadir*. Nous craignons que vous ne fussiez  
 » aussi perdue ou morte. Vous ne venez plus  
 » travailler avec nous. Les vers, dont vous aviez  
 » soin, périclissent dans votre absence, & votre  
 » soie se gâte sur les échevaux » ?

« O mes amies, répondit la triste *Urad* ! laissez  
 » une fille infortunée pleurer dans les ténèbres la  
 » perte de ce qu'elle eut de plus cher au monde.  
 » *Nouri*, qui me donna la vie, qui me nourrit  
 » du lait de son sein, est à présent la proie des  
 » vautours sur les bords du *Tigre* ; & *Houadir*,  
 » dont je reçus les douces & sages instructions,  
 » s'est évanouie comme un songe de la nuit ».

Les jeunes filles, ses compagnes, se moquèrent d'*Urad*, au-lieu de paroître sensibles à sa douleur.

« Hélas ! disoit l'une, le grand malheur de  
 » n'avoir plus à travailler que pour une au-lieu  
 » de trois ! En vérité, *Urad* est bien à plaindre  
 » de se voir délivrée d'une vieille qui devoit  
 » l'ennuyer à la mort » !

» Un autre disoit : Je voudrois bien que pareil  
 » malheur m'arrivât ! J'aime assez mes parens  
 » pour désirer qu'ils aillent jouir promptement  
 » de la vue du prophète ».

« Et moi, disoit une troisième, j'attends avec  
 » impatience que notre cabanne soit vide de

» toutes ces vieilles gens qui la meublent , y  
» compris mon père & ma mère , pour les rem-  
» placer par un jeune berger que j'aime , & une  
» troupe de petits bergers ».

« Allons , ajoutèrent plusieurs autres ensemble ,  
» cherchons un consolateur pour *Urad*. Elle est  
» jolie , elle mérite un amant aussi bien fait , aussi  
» adroit qu'elle est belle. Qui lui donnerons-  
» nous » ?

« Je fais ce qu'il lui faut , dit une vieille fille ,  
» fameuse pour ces sortes de négociations ; je  
» vais lui envoyer *Darandu*. Il sera ici avant la  
» nuit. C'est un grand garçon alerte , bien taillé ,  
» qui , je crois , s'entend à merveille à consoler  
» une fille ».

« Que vous en semble , belle *Urad* , dirent-  
» elles toutes à-la-fois ? Que vous dit le cœur ?  
» *Darandu* va venir vous consoler. Il est à pêcher  
» sur les bords du *Tigre*. Puisque le fleuve vous  
» a ravi une de vos compagnes , il est juste qu'il  
» vous la rende avec usure. Vous aurez un jeune  
» homme pour une vieille femme. Que vous  
» êtes heureuse ».

*Urad* , pleine de mépris pour les railleries insultantes de ses voisines , se sentit pourtant émue au nom de *Darandu*. C'étoit le plus beau des bergers , d'un air engageant , & outre cela le plus riche de tous ceux qui habitoient sur les bords du

*Tigre.* « Mais, ô *Houadir!* ô *Nouri!* s'écria la  
 » belle affligée : non, jamais *Urad* ne cherchera  
 » à oublier, entre les bras d'un amant, les bontés  
 » d'une si rendre mère, les instructions d'une si  
 » sage gouvernante ».

Ces réflexions replongèrent *Urad* dans sa première affliction. Elle passa le reste du jour dans la tristesse & dans les larmes, appelant tour-à-tour *Nouri* & *Houadir*, *Houadir* & *Nouri*; demandant au prophète de terminer ses jours, de la retirer de ce monde où il n'y avoit ni paix ni consolation pour elle.

Au milieu de ces tristes méditations, elle entend frapper à sa porte. Elle se lève en tremblant, & demande avec inquiétude, qui est-là?

Une voix douce lui répond d'un ton bas :  
 « C'est quelqu'un qui souffre, & qui cherche  
 » à ses maux un remède qu'il ne sauroit trou-  
 » ver. Il cherche la paix, & la paix fuit loin de  
 » lui ».

« Hélas! repliqua *Urad*, la paix n'habite point  
 » sous ce toit rustique. Vous ne trouverez point  
 » ici de consolation. O voyageur! qui que vous  
 » soyez, allez plus loin; laissez l'inconsolable  
 » *Urad* pleurer des malheurs bien plus grands  
 » que ceux dont vous vous plaignez, & dont  
 » vous souhaitez d'être délivré ».

« Ah! dit la voix, les maux de la belle *Urad*

» sont les miens. Je les ressens aussi vivement  
» qu'elle. Les chagrins qui l'affligent rendent  
» *Darandu* malheureux ».

« *Darandu*, répondit *Urad* un peu troublée,  
» quel que soit le motif de votre charitable visire,  
» éloignez-vous, laissez-moi pleurer seule dans  
» la nuit & le silence. Il ne convient point à une  
» fille affligée d'admettre pour consolateur un  
» jeune garçon. Allez, berger, retirez-vous. Les  
» filles du voisinage n'approuveroient pas votre  
» conduite : toutes les bergères qui habitent les  
» bords du *Tigre* me mépriseroient ».

« Eh bien ! dit le berger *Darandu*, pour con-  
» vaincre l'aimable *Urad* combien je serois fâché  
» de lui faire la moindre peine, combien je suis  
» sensible aux pertes qu'elle a faites, & que je  
» n'ai apprises que ce soir, je vais lui obéir : je  
» quitte ce lieu qui renferme mon bien, mon  
» trésor, l'amour de mon cœur. Quelque cruelle  
» que soit pour moi cette séparation, il me suffit  
» que vous l'ordonniez. La paix de celle qui  
» regne sur mon âme, m'est plus chère qu'une  
» pomme de grenade dans la chaleur brûlante du  
» midi, plus précieuse que les écailles argentées  
» de dix milles poissons pris dans les filets de mes  
» compagnons de pêche ».

*Darandu* se retira. La belle affligée se mit au lit.  
Le sommeil donna du relâche à son chagrin, sus-

pendant pour quelques heures la tristesse indiscrette à laquelle elle se livroit.

Le lendemain *Urad*, devançant l'aurore, vint errer sur les rochers du *Tigre*, soit que la mélancolie du lieu l'y attirât, pour donner un libre cours à ses larmes, & faire retentir au loin les accens de sa douleur; soit qu'un charme plus doux y conduisît la bergère imprudente, pour y voir de plus près le beau *Darandu*, sans en être aperçue.

*Darandu* vit de loin la fille de *Nouri*. Les yeux de l'amour sont clairvoyans. Il alloit mettre sa barque à l'eau. Il étoit trop habile en amour, pour faire semblant de la voir. Au contraire, il se tourna du côté de l'eau, s'éloignant du rivage, pour lui mieux persuader qu'il ne l'avoit point vue. C'étoit assez pour lui, de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à la bergère.

*Urad*, sachant à peine pourquoi elle avoit quitté si matin sa cabanne, ni ce qu'elle venoit chercher sur des rochers escarpés, avançoit toujours, lorsqu'elle apperçut *Darandu* au milieu d'une troupe de pêcheurs qui jetoient leurs filets dans le fleuve.

A cette vue, elle rebroussa chemin, & revint chez elle plus irrésolue, plus inquiète qu'auparavant, & moins disposée que jamais à continuer le métier de sa mère.

Le soir rappela dans son esprit, la visite de *Darandu*. Elle commença à s'inquiéter si le berger reviendrait, soit qu'elle le craignît ou l'espérât. Ses provisions étoient épuisées. Il ne lui restoit de ressource pour subsister, que de reprendre ses premiers travaux. Mais son dégoût croissoit chaque jour pour un genre de vie qui lui rappeloit ses chagrins, en lui retraçant les occupations de sa mère & de sa bonne amie.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces pensées, on frappa à la porte. Elle se troubla; son cœur palpitoit. Elle étoit encore plus tourmentée par la faim, & par l'ennui que lui caufoit la vie solitaire qu'elle menoit depuis plusieurs jours.

Elle resta quelque tems sans avoir le courage de répondre. On frappa une seconde fois. Alors elle demanda doucement qui étoit à la porte.

« C'est *Lahnar*, votre voisine, lui répondit-on. Je viens consoler *Urad*, s'il est possible, ou pleurer avec elle la meilleure des mères, & la plus tendre des amies.

» C'est donc vous, *Lahnar*, reprit *Urad*:  
» vous êtes bien bonne d'avoir quelque amitié  
» pour les malheureux. Vous êtes bien charitable  
» de venir soulager les chagrins & la douleur de  
» l'infortunée *Urad*. »

En disant ces mots, elle ouvrit sa porte:

*Lahnar* entra : elle avoit un panier sur la tête.

« *Lahnar*, dit la belle affligée, laissez votre  
 » panier à la porte, & entrez dans cette de-  
 » meure de la douleur. Hélas ! hélas ! voici la  
 » place qu'occupoit ma chère & respectable mère ;  
 » voilà celle de la sage *Houadir*, ma bonne  
 » amie, celle qui prit soin de mon éducation.  
 » A présent ces deux places sont vides. La dou-  
 » leur seule & le chagrin habitent avec la mal-  
 » heureuse *Urad* !

» Vos malheurs sont grands, répondit *Lahnar* :  
 » mais vous devez les supporter avec patience.  
 » Ce sont des pertes auxquelles vous deviez vous  
 » attendre, puisqu'elles tiennent au cours or-  
 » dinaire des choses. Nous ne sommes pas im-  
 » mortelles. Votre bonne mère *Nouri* a vécu  
 » jusqu'à un âge fort avancé : vous pouvez aisé-  
 » ment remplacer *Houadir*. La perte de cette  
 » bonne & douce amie n'est pas irréparable.  
 » Mais, ô *Urad* ! combien ne dois-je pas être  
 » alarmée de votre nouveau genre de vie ? Que  
 » faites-vous à présent ? Nous ne vous voyons  
 » plus partager nos travaux ; vous ne venez plus  
 » cueillir des feuilles de mûrier, soigner nos  
 » précieux insectes, ni dévider leur soie. Vous  
 » fuyez notre société. Semblable à la taupe qui vit  
 » sous terre ; vous ne voulez ni voir ni être vue.  
 » Il est vrai, dit *Urad*, jusqu'à ce moment

» mon chagrin m'a fait oublier mes occupa-  
» tions ordinaires. Je compte retourner à mon  
» travail. Dès demain vous me reverrez parmi  
» vous.

» Mais, reprit *Lahnar*, attendrez-vous aussi à  
» demain pour prendre quelque nourriture? Votre  
» chagrin ne vous a pas fait seulement oublier vos  
» travaux accoutumés; il vous a encore fait né-  
» gliger le soin de votre subsistance. Je vous  
» ai apporté quelques provisions, un peu de  
» ris bouilli, & du poisson que mon frère *Da-*  
» *randu* a pêché ce soir dans la rivière du *Tigre*.  
» Voulez-vous partager avec moi ce léger re-  
» pas ?

» Je vous prie de m'en dispenser, répondit  
» *Urad*, je ne vous en ai pas moins d'obliga-  
» tion. Le chagrin m'a ôté l'appétit, & m'em-  
» pêche d'accepter votre offre obligeante.

» Au moins, répartit *Lahnar*, vous voudrez  
» bien me permettre de m'asseoir ici, de m'y  
» reposer un instant, & de manger un morceau  
» en votre présence. Peut-être que l'appétit vous  
» viendra en me voyant manger. »

Sans autre compliment, elle prit son panier, en tira le ris & le poisson, en servit une partie devant *Urad*, & l'autre partie devant elle, & se mit à manger à belles dents, invitant la belle affligée à suivre son exemple.

*Urad* fut tentée par la faim, & aussi par l'exemple de *Lahnar*. Elle avoit sur-tout envie de goûter du poisson de *Darandu*. Cependant, elle prit d'abord un peu de ris, & mangea ensuite du poisson, d'aussi bon appétit que sa voisine. Quoiqu'elle eût dit que la douleur lui avoit ôté la faim, il se trouva néanmoins qu'elle mangea tout autant que *Lahnar*, de l'un & l'autre mets.

*Lahnar*, ayant fini son repas, engagea *Urad* à n'être plus si solitaire, & prit congé d'elle, la laissant méditer à loisir sur les motifs de cette étrange visite.

Quelle qu'en fut la raison, la fille de *Nouri* ne put s'empêcher d'en être bien aise. La société a des charmes pour ceux mêmes qui dédaignent ses douceurs. Une amie qui vient vous consoler après une longue affliction, est un baume salutaire répandu sur une plaie douloureuse.

Cependant *Urad*, toute charmée qu'elle avoit été de la visite charitable de *Lahnar*, fut surprise de l'entendre revenir sur ses pas au bout de quelques minutes, & la prier de lui r'ouvrir sa porte.

« Qu'y a-t-il donc, demanda *Urad* ? quel motif ramène *Lahnar* vers une fille inconsolable ? »

» Ma chère *Urad* , répondit-elle , souffrez que  
 » je passe la nuit avec vous. Il est si tard que je  
 » n'ose rentrer à cette heure chez mon père ;  
 » & la nuit est si sombre que je n'ose la passer à  
 » l'air. »

*Urad* y consentit. Cependant , avant que de se mettre au lit , elle eut la curiosité de passer la main sous le menton de *Lahnar* ; & ne l'ayant pas trouvé aussi poli que celui d'une vierge , elle recula de frayeur , en criant de toutes ses forces : *Darandu* , la feinte *Lahnar* , la prit aussi-tôt entre ses bras , & lui dit.

« O charmante *Urad* ! je meurs si vous n'avez  
 » compassion de moi. Je meurs si vous ne vous  
 » rendez à la vivacité de mon amour. Vos pleurs  
 » & vos cris sont inutiles. Cette maison est iso-  
 » lée. Il ne passe point de voyageur à cette heure.  
 » Personne ne vous entendra. Rendez-vous aux  
 » desirs de *Darandu* : passons la nuit dans les dé-  
 » lices de l'amour. »

*Urad* tremblante , confuse , désespérée , tâche en vain de sortir de ses bras. Il la presse davantage , & fait tout ses efforts pour l'étendre sur le lit. *Urad* résiste toujours avec un nouveau courage. L'image de *Houadir* s'offre à sa pensée ; elle se ressouvient des grains de poivre. Elle en prend un qu'elle laisse tomber à terre.

Aussi tôt on frappe un grand coup à la porte de

la cabanne. *Urad* redouble ses cris. *Darandu* épouvanté, quitte sa maîtresse, & regarde en tremblant vers la porte.

La fille court précipitamment ouvrir. Le fils de *Houadir* paroît, & demande à *Urad* le sujet de ses cris.

« Ange protecteur ! ange du ciel ! dit *Urad*  
 » encore palpitante, cet infâme séducteur, dé-  
 » guisé sous les habits de sa sœur, est venu sur-  
 » prendre la trop crédule *Urad*. Sans vous j'étois  
 » perdue. »

*Darandu* étoit déjà bien loin. La crainte & la bassesse sont le partage du coupable.

Le fils de *Houadir* dit d'un ton sévère : « Avant  
 » qu'*Urad* r'ouvre sa porte à un autre homme,  
 » je vais reprendre devant elle ma première  
 » forme. Si *Darandu* étoit un homme déguisé  
 » sous l'habit d'une femme, moi je suis une  
 » femme sous la figure d'un homme. »

*Urad* le regarde, & voit la vieille *Houadir*, sa bonne amie *Houadir*.

A cette vue, la jeune fille rougit, transportée d'étonnement, & couverte de confusion.

« De quoi rougit *Urad*, demande *Houadir* ?  
 » Cette rougeur annonce-t-elle son innocence,  
 » ou son crime ?

» O génie ! répondit *Urad*, je ne suis point  
 » coupable. J'en jure par votre présence. Je n'ai

» point appelé *Darandu*. Je n'ai point désiré qu'il  
» vînt.

« Prenez garde à ce que vous dites , répliqua  
» *Houadir*. Si vous ne l'avez pas appelé , vous  
» ne l'avez pas non plus banni de votre présence.  
» Sans votre imprudence , il ne vous auroit point  
» attaquée. Votre cœur tressaillit la première fois  
» qu'on vous parla de lui. Vous le renvoyâtes si  
» foiblement , quand il vint frapper à votre porte ,  
» qu'il connut aisément votre foiblesse. Qu'al-  
» liez-vous faire sur les bords du fleuve , vers  
» l'endroit où vous saviez qu'il avoit coutume de  
» jeter ses filets ?

» Qu'avez - vous fait depuis que je vous ai  
» quittée ? Avez-vous continué votre vie labo-  
» rieuse ? Avez - vous répété les leçons que je  
» vous donnai , ou bien , avez - vous perdu  
» votre tems dans une lâche oisiveté ? *Urad*  
» a - t - elle honoré la mémoire de sa mère &  
» de son amie , par une fidélité constante à leurs  
» préceptes , ou bien , s'est-elle révoltée contre  
» les dispositions du ciel , & la volonté de *Ma-*  
» *homet* , en s'abandonnant à une douleur im-  
» modérée ?

» Hélas ! répondit la belle *Urad* , il n'est que  
» trop vrai , je suis coupable. Je sens ma faute.  
» Ne me la reprochez plus , ô sage & respectable  
» *Houadir* ! Sous un vain masque d'amour & d'at-

» tachment , je me suis laissé aller à la lâcheté  
 » & à l'indolence. Je reconnois la vérité de vos  
 » sages instructions. La paresse est la mère des  
 » vices. Oui , ma chère *Houadir* , si j'avois été  
 » fidelle à vos bonnes leçons , j'aurois évité le  
 » piège que *Darandu* me rendoit ; ou plutôt ,  
 » je ne lui aurois point donné occasion de venir  
 » ici. Il me semble pourtant que j'avois quelque  
 » raison de m'affliger après de telles pertes. La  
 » mort d'une mère comme *Nouri* , la perte d'une  
 » amie comme *Houadir* , méritent bien quelques  
 » larmes.

» Le chagrin procédant du cœur , dit *Houa-*  
 » *dir* , il est nécessaire qu'il le change & en al-  
 » tère les dispositions , lorsqu'on s'y livre indis-  
 » cètement. Ce changement est subtil , & sou-  
 » vent il est déjà bien avancé avant que l'on s'en  
 » apperçoive. Toute entière à votre douleur ,  
 » vous ne vous apperceviez pas que vos pieds  
 » vous conduisoient , à votre insu , vers le frère  
 » de *Lahnar* : votre ame , déjà attendrie par  
 » une longue affliction , n'en étoit que plus propre  
 » à se laisser toucher par les douces paroles de  
 » ce séducteur,

» Ceci vous rappelle une maxime que je vous  
 » répéterai encore , c'est qu'il est important pour  
 » les filles , de bien garder les avenues de leur  
 » cœur. Les hommes adroits ont mille ruses ,

» mille stratagèmes pour s'y insinuer , sans être  
» apperçus. Ils ne proposent d'abord rien de cri-  
» minel : ils savent ménager la délicatesse d'une  
» fille chaste. Le premier pas est innocent ; c'est  
» pourquoi les filles peu défiantes le leur laissent  
» faire impunément. Mais ils se servent ensuite  
» de ce premier avantage pour les attaquer plus  
» ouvertement ; & ils ne cessent leurs poursuites  
» que lorsqu'ils sont parvenus à satisfaire leurs  
» desirs.

» Défiez - vous de votre foiblesse , ô *Urad* !  
» Défiez - vous d'un cœur qui conspire contre  
» vous , lors même que vous croyez être sûre  
» de lui , qui se fait souvent l'avocat de vos en-  
» nemis , & dont vous avez tout à craindre , ainsi  
» que de l'homme tentateur.

» Fuyez l'ombre du mal. La fuite est le seul  
» parti sûr. Craignez le danger ; évitez l'occasion  
» avant qu'elle soit venue. On n'a plus la force  
» de fuir , quand un objet charmant nous solli-  
» cite. Méditez souvent les leçons de votre bonne  
» amie. Faites usage de vos grains de poivre.  
» Abandonnez cette cabanne qui fera sans cesse  
» assiégée par un homme trop sensible à votre  
» innocence , pour ne pas employer toutes les  
» ruses imaginables pour vous enlever un bien si  
» précieux. »

La belle *Urad* se hâta d'obéir à sa vieille &

prudente amie. Elle fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & s'enfonça dans la forêt, sans savoir où diriger ses pas. Saisie de frayeur & d'inquiétude, elle prit la route la plus étroite, comme la plus sûre.

Son premier soin fut de répéter les sages instructions de *Houadir*. Elle marcha jusqu'à ce que les forces lui manquassent, regardant de tems en tems derrière elle : car elle craignoit que *Darandu* ne la poursuivît.

Après avoir erré dans la forêt pendant une grande partie du jour, elle se trouva sur une petite colline, au pied de laquelle étoit une vallée charmante, plantée d'arbres qui la couvroient de leur ombre. L'aspect du lieu l'attira. Elle descendit, & se promena sur un gazon entouré de montagnes & de bois. D'un côté, couloit une source d'eau pure : elle se baissa pour étancher l'ardeur de sa soif.

Comme elle se levoit pour continuer sa route, elle entendit un bruit confus de voix qui, sortant du bois, retentissoient sur le sommet des montagnes opposées à celles d'où elle venoit de descendre.

Elle fut alarmée : elle eut néanmoins assez de présence d'esprit pour se ressouvenir des conseils de la vieille. Elle répéta ses instructions. Elle ne tarda pas à voir au travers des arbres,

une troupe de gens qui accouroient eu hâte vers elle , jetant de grands cris , & s'empressant de se devancer les uns les autres , pour s'allurer de leur proie.

Dans ce danger pressant , *Urad* tremblante , n'eut que la force de prendre un grain de poivre. A l'instant elle se trouva changée en fourmi. Elle vit un petit trou dans la terre où elle se glissa.

Les voleurs , parvenus au fond de la vallée , furent surpris de ne plus trouver l'étrangère qu'ils avoient vue de loin. Ils se séparèrent en différentes bandes , pour aller à la découverte , ne pouvant pas croire qu'elle fût loin , ni qu'elle pût leur échapper. Ils assignèrent cette même vallée pour le lieu du rendez-vous.

*Urad* , voyant qu'ils avoient quitté la place , souhaita de reprendre sa première forme. Hélas ! son souhait ne fut point rempli. La belle *Urad* continua d'être un misérable insecte.

Les voleurs revinrent bien avant dans la nuit ; la lune réfléchissoit ses pâles rayons sur leurs visages cruels. A cette vue , *Urad* se renfonça dans son trou , ne pouvant se croire trop en sûreté , tant elle avoit peine à revenir de sa première frayeur.

La troupe de brigands résolut de passer le reste de la nuit dans ce même lieu : en conséquence ,

ils ouvrirent leurs malles, prirent leurs provisions de pain & de vin, & se mirent à boire & à manger au bord de la fontaine, jurant & blasphémant de n'avoir pu rejoindre la nymphe qu'ils avoient vue.

« O *Alla*, disoit l'un, que ne l'ai-je attrappée » ! j'en aurois tiré bon parti.

« Toi, ours mal léché, disoit un autre, tu lui » aurois fait peur. Elle seroit morte avant de ré- » pondre à tes désirs. Mais si elle étoit tombée » entre mes mains, oh — » !

« Oui, disoit un troisième, avec ces mains » sanglantes qui ont déjà tué deux filles aujour- » d'hui — » !

« Eh bien ! répondoit le second, après en avoir » joui, je lui aurois fait subir le sort des deux » autres ».

« Oh ! disoit le capitaine de la bande, elle » avoit l'air d'être un morceau friand. J'en aurois » pris les prémices, puis je vous l'aurois aban- » donnée. Vous auriez tiré au sort pour le rang ».

*Urad* frémissoit d'horreur à ces propos affreux qu'elle entendoit de son trou, sans oser remuer. Elle remercioit le prophète & son *Génie* protecteur, de l'avoir délivrée des mains de ces hommes féroces.

Ils passèrent une partie de la nuit à boire & à chanter, en attendant leurs compagnons qui

étoient allés faire leur caravanne de l'autre côté de la forêt. Enfin ils s'endormirent à moitié ivres : leur méchanceté assoupie laissoit le monde en paix.

*Urad*, n'entendant plus de bruit, sort de son trou, les voit assoupis; & par un mouvement de bienveillance pour le genre humain, elle grimpe sur le capitaine, dont elle va piquer les yeux avec son aiguillon : ce qu'elle fait ensuite à tous les autres.

Le poison de la petite fourmi ne tarda pas à opérer. Ils se réveillèrent par la vivacité des douleurs qu'ils ressentoient. Ils étoient aveugles. Comme les méchans sont naturellement soupçonneux, chacun supposa que son camarade l'avoit aveuglé pour jouir seul du butin qu'ils avoient fait : ce qui les irrita tellement, que, pour se venger, ils se massacrèrent les uns les autres, sur la place : en peu de tems toute la bande fut détruite.

*Urad* contemploit avec étonnement l'effet de la piqûre qu'elle leur avoit faite. Elle reprit sa première forme; & s'appercevant de son nouveau changement, elle dit en elle même : « Je sens à présent que la providence a des moyens extraordinaires pour parvenir à ses vues ».

Elle continua son voyage au travers de la forêt, craignant de rencontrer une seconde bande de

voleurs : ce qui lui fit diriger sa marche avec tout le secret & toute la précaution imaginables.

Elle marchoit en jetant de côté & d'autre des regards inquiets , signes non équivoques de sa frayeur. Le bruit du vent redoubloit ses alarmes. Tout - à - coup le fils de *Houadir* se présente à la belle voyageuse.

*Urad* vola vers lui , priant avec transport son ancienne gouvernante de ne point lui cacher ses véritables traits , & de lui continuer ses bonnes instructions.

« Ma chère enfant , répondit le fils de *Houadir* ,  
 » je ne puis pas encore satisfaire à votre première  
 » demande. Le tems n'en est pas venu. A présent  
 » que vous avez été éprouvée , je dois vous con-  
 » duire au palais des *Génies* de cette forêt , &  
 » leur présenter votre ame pure & innocente ,  
 » comme l'hommage le plus agréable au pro-  
 » phète. O ma chère *Urad* ! ô mon aimable pu-  
 » pille ! votre vertu a triomphé du danger & de  
 » la tentation. Vous êtes vraiment digne des le-  
 » çons que je vous donnai. Je prévoyois les maux  
 » auxquels vous seriez exposée , j'eus pitié de  
 » votre innocence , je vins vivre auprès de vous  
 » avec *Nouri* votre bonne mère , afin d'avoir  
 » occasion de prémunir votre vertu contre les  
 » dangers qu'elle devoit courir. L'événement a  
 » répondu à mes vœux. Fidelle à mes préceptes ,

» vous avez conservé votre cœur pur & intact.  
» *Urad* va jouir du bonheur des *Génies* ».

Le fils de *Houadir* pressoit *Urad* entre ses bras, lui donnant mille baisers. La jeune fille se prêtoit avec répugnance aux caresses de *Houadir*, cachée sous l'apparence d'un homme. Cependant elle le remercia de ses bons soins & de sa protection. Ils prirent dans un petit sentier, si couvert & si étroit qu'il étoit impossible d'en reconnoître l'entrée, ni de découvrir leur marche.

Après avoir fait plusieurs tours & détours par des sentiers tous plus difficiles & plus cachés les uns que les autres, ils parvinrent à une petite cabane, où le fils de *Houadir* entra le premier : la belle *Urad* le suivit.

Il frappa le plancher avec sa baguette : aussitôt une flamme brillante parut au milieu d'eux. Il prit plusieurs herbes différentes qu'il y jeta, répétant quelques paroles magiques. Le fond de la cabanne s'ouvrit, & montra à la vue d'*Urad*, un dôme magnifique sous lequel étoit une table, & autour de la table une nombreuse assemblée de convives joyeux, de l'un & de l'autre sexe.

Le fils de *Houadir*, prenant *Urad* par la main, lui dit : « Ma chère pupille, vous voyez l'assemblée des *Génies* de la forêt. » Il la présenta

à la troupe divine , en disant : « Voici la belle & » vertueuse *Urad* , dont la vertu éprouvée est » dignes de plus douces récompenses. Aimable » fille , vous pouvez oublier ici la réserve qui » fit votre gloire pendant le tems de votre » épreuve , & savourer avec délices les plaisirs » innocens des *Génies* de la forêt. »

Le fils de *Houadir* la fit asseoir à la table , & s'assit près d'elle sur le même sofa.

Ce joyeux festin remplit agréablement le reste du jour. Elle vit avec quelle complaisance les *Génies* de son sexe se prêtoient aux caresses des *Génies* , leurs amans.

*Urad* , qui n'avoit rien vu de si charmant , de si engageant & de si magnifique , que la compagnie agréable de ce superbe fallon , eut moins de répugnance à recevoir les baisers de *Houadir* , & à y répondre.

Après le festin , *Urad* fut conduite dans un riche appartement , où le fils de *Houadir* la suivit & resta seul avec elle.

Alors *Urad* lui dit : « Ma chère *Houadir* ; » quand vous verrai-je sous vos véritables traits ? » Quand pourrai-je vous appeler ma protectrice , » ma bonne & sage maîtresse ? »

« Ma chère *Urad* , ne vous alarmez point de » ces apparences , lui répondit le *Génie* ; je vous » protégerai sous toutes les formes. Les *Génies*

» n'en ont point de particulières. Celle que j'ai  
 » à présent n'est pas plus la mienne que celle sous  
 » laquelle je parus à vos yeux pour la première  
 » fois. Je ne suis ni un jeune homme, ni une  
 » vieille femme. Je vais vous dévoiler un secret  
 » qui vous enchantera. Je suis de la race des *Gé-*  
 » *nies*. Au moment de votre naissance, je réso-  
 » lus de prendre la belle *Urad* pour ma femme.  
 » Je vous vis croître sous les yeux de vos ver-  
 » tueux parens. Vous avânciez en âge. Je vins  
 » vous inspirer l'horreur du vice, & l'amour  
 » de la vertu. O vierge pure & belle! venez  
 » dans mes bras, souffrez que je recueille le fruit  
 » de mes longs travaux. Livrez-moi des trésors  
 » que j'ai si bien mérités. »

*Urad*, étonnée, ne savoit que répondre au fils  
 de *Houadir*. La timidité naturelle à son sexe,  
 l'étrange proposition qu'il lui faisoit, & à laquelle  
 elle ne s'attendoit pas, firent naître dans son es-  
 prit mille craintes différentes. Elle conjura le *Gé-*  
*nie* de vouloir bien la laisser seule quelque tems ;  
 & de ne pas augmenter par sa présence la honte  
 dont elle étoit couverte.

« Non, ma chère *Urad*, lui dit-il, jamais ton  
 » fidèle *Genie* ne te laissera seule, que tu ne lui  
 » aies accordé une faveur qu'il estime plus que  
 » la dignité de son essence spirituelle.

» Pourquoi donc, reprit *Urad*, m'avez-vous

» donné tant de grains de poivre , s'il me de-  
» viennent inutiles à cette heure ?

» Non , *Urad* , ils ne vous ont pas été tout à  
» fait inutiles , répondit le fils de *Houadir* ; ce-  
» pendant ils ne valent pas à beaucoup près des  
» semences de melons que j'ai , & dont je puis  
» vous mettre en possession : elles vous préfer-  
» veront de toute sorte de mal , quel qu'il soit.  
» Fidelle *Urad* , prenez ces semences ; lorsque  
» vous craindrez quelque danger , vous en  
» avalerez une , & aussi-tôt vous ferez déli-  
» vrée. »

*Urad* les prit avec reconnoissance , en lui di-  
fant : « Et que dois-je faire des grains de poi-  
» vre ?

» Rendez-les moi , reprit-il , j'en augmenterai  
» la vertu. Je leur donnerai le pouvoit de triom-  
» pher de toutes les autres puissances. »

*Urad* , la simple *Urad* , tira les grains de poivre ,  
du sac qui les contenoit , & les donna au pré-  
rendu fils de *Houadir*. Celui-ci les prit , & au  
lieu de les rendre doués d'une nouvelle vertu ,  
il les mit dans les plis de son habit.

» O fils de *Houadir* ! que faites-vous , s'écria  
» *Urad* ?

» Je m'assure la possession de l'aimable *Urad* ,  
» répondit le *Génie* ; & à présent je vais m'offrir  
» à elle , sous ma forme véritable , ainsi qu'elle

» l'a souhaité. » En achevant ces paroles, il prit sa figure naturelle, celle d'un satyre des bois.

» O belle *Urad* ! dit il, je suis l'enchanteur  
 » *Répah*, qui rode dans la solitude de cette fo-  
 » rêt. J'y tends des pièges à toutes les beautés  
 » que je rencontre. C'est l'occupation de ma vie.  
 » J'ai su que vous étiez sous la protection du  
 » *Génie Houadir* ; c'est pourquoi il m'a fallu user  
 » d'artifice pour réussir dans mes desseins sur  
 » vous. Mais pourquoi perdre le tems en pa-  
 » roles, tandis que votre beauté enflamme mes  
 » desirs. »

L'infâme satyre se jeta aussi-tôt sur la tendre *Urad*, qu'il accabla de ses carresses brutales.

En vain elle implore sa pitié : elle gémit, elle pleure ; il se rit de ses larmes, en lui disant que ses yeux humides en font plus beaux.

» Quoi, dit l'enchanteur, désirerois-je de voir  
 » finir des plaintes qui me charment, des sou-  
 » pirs qui sont aussi doux pour moi que les pa-  
 » fums de l'*Arabie* ? Non, non ; j'aime à jouir  
 » de la nature dans ce qu'elle a de plus rou-  
 » chant, de plus pénible. Je me plais à exciter la  
 » plus furieuse tempête dans le sein paisible de  
 » la belle innocente. Le calme a pour moi moins  
 » d'attraits. »

Il prend *Urad* entre ses bras, & s'efforce de la

jeter sur un sofa. La pauvre fille résiste à ses emportemens furieux , remplissant toute la chambre de ses cris superflus.

L'enchanteur redouble ses efforts. La fille, au désespoir , remet la main dans le sac , en invoquant son *Génie* tutelaire. Hélas ! son trésor n'y étoit plus ; le *Génie* n'entendoit pas ses cris. Cependant n'ayant point d'autre ressource , elle cherche dans tous les recoins du sac ; elle sent un seul grain de poivre qui étoit échappé à ses premières recherches.

Elle s'en faitit , & le jette sur le plancher. Aussi-tôt l'enchanteur quitte sa prise , & reste immobile devant elle. La chambre & le dôme s'évanouissent. Elle se trouve avec le satyre sous une hutte sombre , meublée de divers instrumens de nécromancie.

*Urad* , excédée de frayeur & de fatigue , ayant si long-tems combattu contre les efforts de l'enchanteur , tomba à terre presque évanouie. Heureusement pour elle , la vertu du grain de poivre le retenoit dans son état d'immobilité , & l'empêchoit d'abuser de sa foiblesse.

» Ris à présent de ma sottise , lui dit-il , en la  
 » voyant étendue par terre. En vérité , je suis un  
 » grand sot de ne t'avoir pas demandé le sac  
 » même qui renfermoit ta force & la protection  
 » du *Génie Houadir*. Son aimable pupille auroit

» été sacrifiée à mes desirs, en dépit des leçons  
» qu'il lui donna, sous la forme d'une vieille en-  
» thousiaste. Mais ne te glorifie pas de ta victoire.  
» C'est le hasard, & non ta vertu, ni ton heu-  
» reuse éducation, qui te délivre de mon sérail  
» ou le vice règne avec fierté, d'où la modestie  
» & la froide chasteté sont exclues pour faire  
» place au badinage délicieux que les dévots  
» appellent les emportemens de la débauche. Je  
» suis encore moins fâché de perdre une aussi  
» jolie fille, que de me voir vaincu par un pou-  
» voir irrésistible, qui me condamne à te déclai-  
» rer ici la cause de ton erreur.

» Écoute, *Urad* : ce n'est plus moi qui te parle ;  
» c'est celui qui fait tirer le bien du mal, qui me  
» force à te dire que les cœurs vraiment ver-  
» tueux se défient des apparences. La malice  
» n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle se  
» cache sous le voile de l'amitié. Pourquoi donc  
» *Urad* a-t-elle eu la présomption indiscrette de  
» se livrer si aveuglément au fils de *Houadir*,  
» ou plutôt à sa vaine image ? Pourquoi n'a-  
» t-elle pas consulté ses fidèles moniteurs, ses  
» sages conseillers ? Un grain de poivre jeté par  
» terre lui auroit appris à ne se pas confier si ai-  
» sément à une fausse apparence ; à ne se pas dé-  
» faire de son trésor, même en faveur de *Houa-*  
» *dir* ; à ne pas renoncer aux sentimens de vertu,

» de chasteté & d'honneur , sous quelque pré-  
 » texte que ce fût ; & pourtant *Urad* a été sur le  
 » point de céder à la tentation. Elle a balancé un  
 » instant entre l'innocence & le crime. Un don-  
 » neur d'avis est un trompeur , s'il viole d'un côté  
 » les instructions qu'il donne de l'autre. Il n'y a  
 » point de présomption qui doive faire regarder  
 » comme vrai & saint ce que la vertu & la reli-  
 » gion s'accordent à proscrire. Quel profit *Urad*  
 » a-t-elle donc retiré des leçons de *Houadir* ?  
 » Comment les a-t-elle comprises ? Si *Houadir*  
 » ne l'avoit réellement élevée que pour la faire  
 » servir à ses desirs voluptueux ; s'il ne lui avoit  
 » enseigné la vertu que pour la préserver des  
 » pièges des autres , & la faire tomber dans les  
 » siens , ne seroit-il pas aussi coupable que ces  
 » hypocrites qui s'arrogent le droit de cultiver  
 » l'esprit des jeunes filles & de former leur cœur,  
 » pour abuser ensuite de leur simplicité , de la  
 » confiance qu'ils inspirent , de l'ascendant qu'ils  
 » prennent sur leur volonté. Ces séducteurs sont  
 » les plus vils , les plus dangereux , ceux dont  
 » on doit se garder avec plus de précaution. »

Ainsi parla l'enchanteur. Sa bouche se ferma  
 & il resta sans mouvement. Ce discours rappela  
*Urad* à ses premiers sentimens. Elle se remit de sa  
 frayeur , sortit de la hutte du satyre , & s'aper-  
 çut qu'il étoit déjà jour.

Elle n'avoit plus de grains de poivre pour la préserver des nouveaux dangers auxquels elle pouvoit être exposée. Elle appela plusieurs fois *Houadir*, sa chère *Houadir*. Le *Génie* étoit sourd à ses cris.

» Malheureuse que je suis ! dit-elle en elle-même, que vais-je devenir ? Errante dans une forêt dont j'ignore les chemins ! Livrée à la merci du premier venu, homme ou bête, qui m'attaque ! Mais, poursuivit-elle, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de reprendre mes grains de poivre ? L'enchanteur immobile n'eût pu m'en empêcher. Je retournerai à sa cabanne, je fouillerai dans les plis de son habit, je prendrai mes grains de poivre, je les remettrai dans le sac, & ils me préserveront de tout mal. »

En disant ces mots, elle retourna à la cabanne du satyre qu'elle trouva dans le même état d'immobilité où elle l'avoit laissé. Mais son aspect étoit si effrayant qu'elle recula plusieurs fois avant d'oser l'approcher. Enhardie néanmoins par la nécessité de ravoit ses grains de poivre, elle eut le courage de mettre la main dans les plis de son habit, & d'en retirer son cher trésor.

Elle s'enfuit aussi-tôt avec la rapidité de l'éclair. Elle courut jusqu'à ce qu'elle eut regagné le chemin dont l'enchanteur l'avoit détournée.

Elle continua son voyage pendant sept jours , se nourrissant des fruits de la forêt , se désaltérant au bord des ruisseaux qu'elle rencontroit sur sa route , & dormant sous le couvert des arbres les plus touffus.

Le huitième jour de sa marche , comme elle alloit passer un gué , dans un endroit de la forêt où la pluie avoit formé un petit ruisseau , elle apperçut un corps d'hommes à cheval qui avançaient au grand galop : elle ne douta pas que ce ne fût le reste de la bande de voleurs qu'elle avoit rencontrés auparavant.

*Urad* étoit en quelque sorte aguerrie. Elle ne craignoit plus le danger : elle prit un grain de poivre , le laissa tomber ; & compta sur un prompt secours.

Cependant le grain de poivre restoit à terre ; la horde des voleurs approchoit ; & personne ne se présentoit pour la secourir.

» Hélas ! dit *Urad*, *Houadir*, ma chère *Houa-*  
 » *dir*, m'avez-vous oubliée ? Ni vos sages con-  
 » seils , ni le pouvoir magique de vos grains de  
 » poivre , ne peuvent me délivrer des mains bar-  
 » bares & impures de ces voleurs. Il eût mieux  
 » valu pour moi d'être la victime de *Darandu* ,  
 » ou même de servir aux plaisirs d'un enchan-  
 » teur , que de me voir livrée à la brutalité de  
 » tant de monstres. O *Génie*, *Génie* ! m'as-tu

» abandonnée dans la circonstance la plus ter-  
» rible de ma vie ? »

Pendant qu'elle parloit ainsi , les voleurs arri-  
vèrent , charmés de faire une si bonne prise.

» Voilà ce qu'il nous falloit , dit leur chef ;  
» une vierge d'une beauté & d'une innocence  
» comme celle-ci est un régal ; nous goûterons  
» tous de ce friand morceau. Mes amis, le sultan  
» *Almurah* n'a rien de si beau dans son vaste  
» sérail. Il ne goûte point une volupté sem-  
» blable à celle dont nous allons jouir. Les cent  
» femmes destinées à ses plaisirs , ne valent pas  
» celle que nous offre cette forêt. Nous en joui-  
» rons tous , & moi le premier.

» A la bonne heure , dit un voleur ; mais com-  
» mençons par lui donner chacun un baiser. Il y  
» a long-tems que je n'ai eu le bonheur de coller  
» mes lèvres sur celles d'une vierge. Je n'ai pas  
» goûté ce plaisir depuis celle que je poignardai  
» pour mon apprentissage. »

Le même descendit aussi-tôt de cheval. *Urad*  
tremblante jeta un cri perçant auquel on entendit  
les lions de la forêt répondre par leurs rugisse-  
mens.

« O *Alla!* s'écria le chef , les lions vont nous  
» dévorer !

» Cela peut être , répliqua froidement celui  
» qui étoit descendu de cheval ; mais quand

» l'univers s'éleveroit contre moi , je com-  
 » mencerai toujours par sauver ma proie , &  
 » puis je songerai à ma propre sûreté ? » En  
 parlant ainsi il prit *Urad* pour la mettre sur son  
 cheval.

Le rugissement des lions continuoit. Plusieurs  
 sortirent de l'épaisseur du bois. Les voleurs se  
 mirent à fuir. Mais celui qui , plus intrépide que  
 les autres , s'étoit saisi de la belle *Urad* , étoit  
 occupé à la mettre sur son cheval.

Un lion s'élança sur lui & le mit en pièces.  
*Urad* , témoin de ce spectacle sanglant , attendoit  
 le même sort. Elle étoit au milieu d'une armée  
 de lions rugissans. « Plutôt la mort que le  
 » déshonneur , disoit-elle ; j'aime mieux tom-  
 » ber entre les griffes d'un lion affamé , qu'entre  
 » les mains d'un voleur brutal. »

L'animal superbe avoit dévoré sa proie. Il vint  
 lécher les pieds d'*Urad* , la regardant avec un air  
 de douceur qui la surprit. Elle fut bien plus  
 étonnée , lorsqu'elle entendit ces paroles sortir  
 de sa gueule ensanglantée.

« O vierge ! ( car il n'y a qu'une vierge qui  
 » puisse mériter notre secours , & échapper à  
 » notre fureur , ) je suis le roi de ces forêts. C'est  
 » le *Génie Houadir* qui m'envoie vers toi , pour te  
 » délivrer. Mais pourquoi *Urad* s'est-elle livrée  
 » au désespoir ? Pourquoi a-t-elle accusé la pro-

» vidence de l'avoir abandonnée? Elle auroit dû  
» plutôt attendre patiemment sa délivrance de la  
» main qui l'avoit protégée dans tant d'autres  
» occasions, & ne pas accuser son protecteur de  
» mauvaise volonté.

» Il est vrai, ô magnifique lion! répondit  
» *Urad*; mais on n'est pas maître de la peur. Les  
» enfans des hommes ne sont que foiblesse &  
» ingratitude. Béni soit *Alla*, qui, au lieu de se  
» rebuter de mon impatience, envoie à mon  
» secours le gardien de l'innocence. Mais com-  
» ment se peut-il que vous, qui êtes naturelle-  
» ment fier & cruel, montriez tant de com-  
» passion, de douceur & de tendresse pour une  
» pauvre fille que vous pourriez dévorer en un  
» instant?

Le lion répondit: « Les ames grandes & no-  
» bles mettent leur gloire à secourir l'innocence  
» opprimée. Apprenez de-là, belle *Urad*, qu'il  
» n'y a d'homme vraiment noble, grand & ver-  
» tueux, que celui qui fait commander à ses  
» desirs, & résister à la tentation de perdre une  
» fille innocente qui tombe en sa puissance. Que  
» devez-vous donc penser de ces misérables qui  
» cherchent à corrompre votre vertu, à ébranler  
» vos pieuses résolutions, qui cherchent à vous  
» séduire sous le voile d'une sainte affection, &  
» qui vous disent ensuite, s'ils ne réussissent pas

» dans leurs vues profanes , qu'ils vouloient seu-  
 » lement vous éprouver ? Tout hypocrite est vil,  
 » méprisable , & indigne des affections chastes  
 » d'une fille vertueuse. C'est pourquoi , ô *Urad* !  
 » fuyez un homme de ce caractère. Ne vous fiez  
 » point à son extérieur vertueux , ni à l'estime  
 » qu'on fait de lui. Il usurpe des honneurs qu'il  
 » ne mérite pas. Il fait profession de respecter  
 » votre innocence : ses respects sont démentis  
 » par ses desirs. C'est pour vous tromper qu'il  
 » affecte cette fausse apparence de sainteté. C'est  
 » parce qu'il est méchant , qu'il prend le masque  
 » de la bonté. S'il est vrai , s'il est sincère , il est  
 » lâche , impudent , téméraire ; il vous invite au  
 » crime. »

*Urad* , accompagné du lion son libérateur , tra-  
 verçoit la forêt en écoutant avec respect les sages  
 leçons qu'il lui faisoit. Ils entendirent un grand  
 bruit , des aboyemens , des hennissemens , &  
 une musique de chasse.

« Hélas ! dit la belle *Urad* , qu'est cela ? Qu'en-  
 » tends-je encore ? Suis-je réservée à de nou-  
 » veaux malheurs » ?

« Vous prenez aisément l'allarme , répondit  
 » le lion. Vous entendez le bruit d'une chasse.  
 » Ces gens-là ne vous cherchent point ; ils n'en  
 » veulent qu'à moi. Vous appelez le lion cruel ,  
 » parce qu'il dévore sa proie , c'est-à-dire , parce

« qu'il se nourrit de ce qu'il rencontre : il ne tue  
 » que pour subsister. Que devez vous donc pen-  
 » ser de ceux qui se font un plaisir de tuer avec  
 » art des êtres dont ils ne peuvent se repaître ?  
 » Mais l'homme est le monarque de tous les ani-  
 » maux : voyez comment il les gouverne » !

« O mon illustre protecteur , répondit *Urad* !  
 » laissez moi ; songez à votre sûreté. *Houadir*  
 » saura me secourir s'il y a du danger pour moi.  
 » Fuyez , les chasseurs vont nous atteindre » .

« Non , belle étrangère , répliqua le lion ,  
 » *Houadir* m'a ordonné de ne vous point quitter  
 » que je ne la voie. A quoi puis-je mieux sacri-  
 » fier ma vie , qu'au service de l'innocence & de  
 » la chasteté ?

Les chasseurs arrivèrent ; mais au lieu d'atta-  
 quer le lion , ils passèrent à côté , & sembloient  
 poursuivre quelqu'autre bête. Il n'y en eut qu'un  
 qui marcha vers *Urad* en la regardant fixement :  
 il avoit l'air plus distingué que les autres ; il étoit  
 suivi d'un grand nombre d'eunuques.

Le lion dresse sa crinière , enfle ses naseaux ;  
 ses yeux lancent des éclairs ; sa queue élevée  
 frappe ses vastes flancs. Avec un front hérissé ,  
 une gueule écumante & des yeux irrités , il s'é-  
 lance sur celui qui commandoit la troupe.

Le cavalier voyant son dessein , prend sa lance  
 & pousse son fier coursier contre l'animal furieux.

A peine le lion a-t-il atteint le cavalier , que celui-ci lui porte un coup vigoureux. La lance lui perce une des pattes de devant qui reste attachée à terre. Le lion en eut bientôt détaché sa patte ; mais la lance reste enfoncée dans le pied de l'animal : la douleur que lui cause cette blessure , lui fait pousser des rugissemens qui remplissent la forêt d'épouvante.

Alors l'étranger s'approcha de la belle *Urad* ; & la voyant de plus près , il s'écria transporté de joie : » Par *Alla* , tu es digne des embrassemens » du visir *Mussapulta*. Eunuques , qu'on la prenne , » qu'on en ait soin , qu'on la porte , au travers » de la forêt de Bagdat , dans le serail de mes » ancêtres ».

Le visir fut obéi. Les eunuques se saisirent d'*Urad* , qui jeta en vain un grain de poivre à terre. Cependant elle eut confiance en *Houadir* ; & ne perdit pas cette fois l'espoir d'être secourue.

*Mussapulta* ordonna ensuite à ses esclaves d'achever le lion , d'en enfouir le cadavre en terre , de peur de laisser aucun vestige de ce meurtre : car *Almurah* avoit défendu de tuer aucun lion de ses forêts , sous peine de mort.

Les eunuques amenèrent *Urad* au serail du visir , & la logèrent dans l'appartement le plus retiré du palais , de peur qu'on entendît ses cris-

*Mussapulta* les suivit à quelque distance, laissant ses esclaves massacrer le lion fidèle & infortuné.

Le visir & le reste de sa suite arrivèrent bientôt au palais. On revêtit *Urad* des plus magnifique habits, & on lui dit que *Mussapulta* viendrait la voir cette nuit.

La fille de *Nouri* s'évanouit à cette nouvelle. Elle craignit que le *Génie* ne l'eût oubliée. Elle résolut d'essayer un nouveau grain de poivre, dès que les eunuques se feroient retirés. Mais ils emportèrent ses habits de payfanne, & la pauvre fille oublia d'en ôter le sac qui renfermoit son trésor.

*Urad* acheva de se désespérer à ce nouveau malheur. Sûrement *Houadir* m'oubliera, dit-elle, puisque je me suis oubliée moi-même ».

Elle passa la nuit entière dans les pleurs & dans des tranfes cruelles. Le visir ne vint point.

Le lendemain les eunuques entrèrent dans son appartement, & lui dirent que le sultan avoit envoyé la veille *Mussapulta* appaiser une émeute qui s'étoit élevée dans une province éloignée, de sorte qu'ils ne l'attendoient pas avant vingt jours.

Pendant cet intervalle, on n'épargna rien pour réconcilier *Urad* avec son nouveau sort, & lui rendre sa nouvelle demeure agréable. Quoi-

qu'elle détestât ce lieu, elle ne put s'empêcher d'en admirer la magnificence; & bientôt elle en connut tous les agrémens; quoiqu'elle n'y prît aucun plaisir.

Le visir s'étant acquitté de sa commission, revint à *Bagdat*. Il n'avoit pas oublié sa belle captive. Il donna ses ordres pour qu'on la préparât à recevoir sa visite dès le même soir.

*Urad* fut magnifiquement parée de brocards; de perles & de bijoux. Elle effaçoit toutes les beautés de la *Circassie*. L'air de candeur & d'innocence répandu sur toute sa personne, relevoit l'éclat de ses charmes. Les eunuques n'osoient la regarder.

*Mussapulta* vint au serail. On le conduisit à l'appartement de la belle captive qu'il trouva dans la plus profonde affliction.

» Quoi! lui dit-il, depuis le tems que vous  
 » habitez dans ce palais, n'avez-vous point assez  
 » versé de larmes? Les beautés de ce lieu n'ont-  
 » elles pu vous faire oublier vos chagrins? Re-  
 » jouissez-vous, *Urad*; sachez que le visir *Mussa-*  
 » *pulta* vous estime plus que toutes ses fem-  
 » mes »?

» L'estime d'un voleur & d'un chasseur in-  
 » juste ne flatte point la vertu, répondit *Urad*.  
 » Le ciel préserve mon corps d'être souillé par  
 » un monstre tel que toi! Il n'y a point de puis-  
 fance

» fance capable de me faire aimer le meurtrier  
» de mon ami. Je ne me réjouirai point dans la  
» présence d'un infâme ».

*Muffapulta*, irrité de cette réponse, lui répartit : » Quoi ! vous refusez les offres de mon  
» amour ? Misérable villageoise, oui, je vais  
» commencer par cueillir cette fleur dont tu sem-  
» bles faire tant de cas, & puis je t'abandonnerai  
» à mes esclaves. Je suis en possession de ton  
» corps, j'en ferai tel usage que la tache de ta  
» vertu deshonorée passera jusqu'à ton ame. J'au-  
» rai des témoins de mon triomphe & de ta  
» honte. Je vais assembler mon sérail, toutes  
» mes femmes vont venir; elles riront de tes  
» cris, tandis que je jouirai de toi sur le lit de  
» mes desirs, d'où tu ne releveras qu'après que  
» tous mes esclaves auront suivi l'exemple de  
» leur maître ».

» Eunuques, continua-t-il, qu'on prenne  
» cette vertueuse fille, qu'on l'attache sur ce  
» sofa; qu'on appelle mes femmes; que tous  
» mes esclaves viennent. Otez à *Urad* ces vains  
» ornemens qu'elle dédaigne. Qu'elle nous mon-  
» tre la beauté de ce corps dont elle chérit tant  
» la pureté ».

Les eunuques s'approchèrent de la belle *Urad*,  
& se mettent en devoir d'exécuter les ordres de  
leur maître. En vain l'innocente fille fait retentir

le palais de ses cris lamentables , appelant *Alla* , *Mahomet* & *Houadir*.

Les femmes du visir arrivèrent. *Mussapulta* leur dit pourquoi il les faisoit venir. Elles s'approchèrent de la belle pleureuse , & se moquèrent de son chagrin , dans les termes les plus durs & les plus indécens.

Les esclaves parurent aussi. *Urad* , exposée presque nue à leurs yeux , fut contrainte de supporter leurs railleries brutales.

» Pourquoi retarder plus long-tems nos plaisirs , dit le visir orgueilleux ? Eunuques , qu'on se hâte d'exposer à la vue publique cette tendre innocence , cette vertu pure , cette vertu virginale qui va devenir la proie du voluptueux *Mussapulta* ».

A peine eut-il achevé ces mots , qu'un héros du grand seigneur arriva en hâte , en criant à haute voix : » Place , place ; le sultan , le grand sultan *Almurah* approche ».

Toute la salle fut remplie de confusion. *Mussapulta* , pâle & tremblant , ordonna de revêtir *Urad* , des ornemens dont on l'avoit dépouillée. Le fidèle lion entra avec le sultan.

L'animal glorieux se saisit du visir ; & le mit en pièces , à la vue de toute sa maison qu'il avoit assemblée pour un autre spectacle , pour être témoin de sa barbarie & de sa brutalité. Cepen-

dant le lion dédaigna de se repaître des membres d'un monstre : il les jeta au milieu de ses femmes épouvantées de cette scène sanglante.

*Almurah* fit approcher *Urad* ; & la voyant si belle , il dit au lion : » animal généreux , je ne » suis point surpris que vous n'avez pu me peindre les beautés de cette aimable fille ; je la » contemple & j'en suis moi-même ravi d'admiration ».

» Fille vertueuse , continua le sultan en adressant la parole à la belle *Urad* , votre libérateur m'a tant dit de merveilles de vous , de votre » personne , de vos perfections , que je m'estimerois le plus heureux des hommes , si vous » daigniez agréer le cœur d'*Almurah*. Mais je le » jure (& mon serment est inviolable) si vous » me refusez , je plaindrai mon malheur , & ne » chercherai point à obtenir par force ce que je » veux devoir à un sentiment plus doux ».

» O Sultan ! dit *Urad* avec un soupir respectueux , vous faites trop d'honneur à votre esclave. Cependant que je serois heureuse , si » *Houadir* étoit ici » !

Aussi tôt le *Génie Houadir* parut. Il avoit encore la figure d'une vieille femme , sous laquelle il avoit donné tant d'utiles instructions à *Urad* ; mais il étoit environné d'une gloire éclatante : sa démarche avoit un air majestueux & divin.

*Almurah* s'inclina jusqu'à terre ; *Urad* lui témoigna son respect & sa soumission ; le reste de l'assemblée se prosterna en sa présence.

Le *Génie* parla ainsi : » O *Urad* , c'est à présent  
 » que mes conseils vous sont nécessaires. La  
 » proposition du sultan mérite réflexion. Il ne  
 » convient pas à une fille de prendre de tels en-  
 » gagemens , quelque flatteurs & magnifiques  
 » qu'ils soient , sans consulter ceux qui peuvent  
 » la diriger dans une démarche aussi importante.  
 » Moi , qui connois le cœur d'*Almurah* , le fer-  
 » viteur fidèle de *Mahomet* , je fais qu'il est ver-  
 » tueux. Il est vrai qu'il s'est rendu coupable de  
 » quelques excès. Il est certain aussi que ses fau-  
 » tes doivent moins lui être imputées qu'à son  
 » méchant visir *Mussapulta* ».

A ce mot le lion poussa un rugissement terrible.

» *Almurah* , continua *Houadir* , le visir a frappé ,  
 » malgré mes ordres , ce superbe animal que  
 » j'avois donné pour protecteur à la belle voya-  
 » geuse , afin de lui apprendre que c'est le pro-  
 » pre des grandes ames de secourir l'innocence  
 » opprimée. *Mussapulta* , l'ayant blessé , com-  
 » manda à un de ses esclaves de le mettre à  
 » mort , & d'enfouir son cadavre , de peur que  
 » ce crime ne parvînt à votre connoissance. J'ai  
 » ému de compassion l'esclave du visir , il a con-

» duit chez lui l'animal blessé, il a pansé sa blessure, il l'a guéri. Sur ces entrefaites vous êtes venu chasser dans la forêt, le lion fidèle s'est présenté à vous, & vous a fait connoître la méchanceté de *Muffapulta*; mais il n'est plus : oublions qu'il fut ».

» A présent, *Urad*, si vous avez de l'inclination pour *Almurah*, recevez ses vœux; mais ne lui donnez pas votre main sans votre cœur. Il n'y a point de grandeur qui puisse suppléer au défaut de l'affection, L'amour seul peut rendre votre union heureuse ».

*Urad* répondit : « Si mon gracieux seigneur veut me jurer de m'accorder trois choses que je lui demanderai, je m'estimerai heureuse d'être à lui ».

« Belle *Urad*, reprit vivement *Almurah*, demandez-moi, non pas trois, mais trois mille choses, & je vous les accorderai, si elles dépendent de moi ».

« Et qu'est-ce donc que la fille de *Nouri* desire si ardemment du sultan de *Bagdat* demanda *Houadir* ? »

« Quoi que ce soit, gracieux Génie, dit *Almurah*, la maîtresse de mon cœur est sûre de l'obtenir. Elle peut me commander ce qu'elle voudra; elle sera obéie ».

Alors *Urad* dit avec un air aussi grand que res-

pécieux : « Le premier de mes desirs, c'est que  
 » les habitans de la forêt & des environs du  
 » Tigre rentrent dans les terres dont ils ont été  
 » chassés contre toute justice ».

« *Alla!* s'écria le sultan ; ô *Mahomet!* saint  
 » prophète des justes, vous le savez, ce fut le  
 » visir *Mussapulta* qui donna cet ordre cruel,  
 » Oui, belle *Urad*, vos desirs seront satisfaits  
 » dès aujourd'hui ».

« Mais, avant de continuer à me faire con-  
 » noître vos intentions, permettez que je vous  
 » rende à vous-même une justice qui vous est  
 » dûe. Je veux sacrifier en même tems à l'équité  
 » & à la chasteté, en faisant vœu, devant le bon  
 » Génie *Houadir*, de renvoyer toutes les femmes  
 » de mon sérail, pour n'être qu'à vous ».

« Généreux sultan, dit *Urad*, un si noble sa-  
 » crifice ne me laisse plus rien à désirer. Puis-  
 » que vous savez si bien lire dans mon cœur,  
 » & prévenir mes souhaits, souffrez que je me  
 » dispense de vous les déclarer ».

« Oui, reprit *Almurah*, je lis encore dans les  
 » yeux de la charmante *Urad*, qu'elle est péné-  
 » trée de reconnoissance pour l'animal bienfai-  
 » fant qui l'a délivrée des mains de l'infâme  
 » visir, & de l'opprobre qu'il lui destinoit. Vous  
 » m'alliez demander quelque grâce pour ce lion  
 » généreux. Qu'il soit honoré comme le pro-

» tecteur d'*Urad*, & l'ami d'*Almurah* ! Qu'il  
 » vive dans mon palais ! Qu'il ait des esclaves  
 » pour le servir. Afin que les jours de son repos  
 » ne soient point sans gloire, pour conserver le  
 » souvenir de ce qu'il a fait pour vous, tous les  
 » ans on sacrifiera à sa juste colère tous les ravif-  
 » seurs coupables de viol. Ainsi il sera le ven-  
 » geur de l'innocence dans les jours de sa vieil-  
 » lesse ».

*Urad* se jeta aux pieds du sultan, & le remercia des marques d'affection qu'il lui donnoit. Le *Génie Houadir* approuva également & les demandes de la belle voyageuse, & les promesses du généreux sultan. Le lion s'approcha & lécha les pieds de son bienfaiteur, en signe de sa reconnaissance. Le *Génie* bénit les illustres époux & disparut.

» GARDER le sexe foible des artifices du  
 » sexe trompeur, c'est un emploi digne de notre  
 » race immortelle, dit *Iracagem*. Le sage *Houadir*  
 » a judicieusement mêlé la prudence & la  
 » chasteté dans ses charmantes instructions. La  
 » foiblesse d'une jeune fille, qui, sans expérience  
 » se trouve comme livrée aux entreprises d'une  
 » foule de séducteurs, rend trop inégal le com-  
 » bat de l'innocence contre la méchanceté, à  
 » moins qu'elle ne soit assistée d'un secours supé-

» rieur. C'est pourquoi *Alla* est le premier & le  
» plus puissant protecteur de la chasteté des vier-  
» ges. Toutes celles qui l'invoqueront avec con-  
» fiance , recevront la force & le conseil : avec ce  
» secours , la beauté modeste confondra toujours  
» les ruses & les artifices des hommes ».

« Mais , continua le chef des *Génies* , en par-  
» lant à un des plus illustres d'entr'eux , ne nous  
» laisse pas ignorer les nobles leçons de ta lan-  
» gue. Nous attendons de toi les aventures de  
» *Misnar* , le bien aimé d'*Alla* & de son pro-  
» phète *Mahomet*. Satisfais notre curiosité ».

« Chef glorieux de notre race , répondit le  
» *Génie* , ô toi le plus fervent adorateur d'*Alla* !  
» toi dont les louanges s'élèvent & plutôt & plus  
» souvent vers son trône glorieux que celles de  
» tous les autres *Génies* , je suis prêt à t'obéir ».

Alors il commença ainsi son conte aussi inf-  
tructif qu'amusant



---

---

## CONTE SIXIÈME.

---

---

### LES ENCHANTEURS,

o v

### MISNAR, SULTAN DE L'INDE.

**A** LA mort du puissant *Dabulcombar*, le maître de l'Orient, *Misnar*, le sage *Misnar*, fils aîné du sultan, monta sur le trône de l'Inde. A peine la main du tems avoit ombragé son menton d'un duvet délicat, que déjà son cœur connoissoit la sagesse. Il s'étoit appliqué sur tout à la connoissance de soi-même. Ni l'éclat de la pompe qui l'environnoit, ni l'attrait du plaisir qui sollicitoit de toute part ses desirs naissans, ni la flatterie des vils esclaves qui l'adoroient, n'avoient pu le distraire de cette étude précieuse.

Il commença par assembler les sages de ses vastes états, depuis *Cabul* & *Attok*, qui voient le soleil plonger ses rayons dans la mer, jusqu'à *Thoanoa* dont les mosquées reçoivent les premiers rayons du jour.

Alors le faquir *Ciumpso* de *Bansac*, *Balihu* de *Quéda*, l'hermite des fidèles, le sage *Bouta* de *Bisnagar*, & *Candusa*, l'Iman de *Lahor*, se rendirent aux ordres du magnifique sultan. On vit aussi à cette illustre & vénérable assemblée *Sallasalfor* de *Neuhel*, *Carnaftan*, le plus fidèle adorateur des côtes d'*Ava*, le prophète *Mangélo*, dont les rochers de *Caxol* respectent la sagesse, & *Garah*, le plus vieux & le plus célèbre des sages qui habitent les montagnes de *Caharzi*. *Azo* envoya un fameux interprète des songes; & *Narvan*, un philosophe accoutumé à lire la destinée des hommes & des empires dans le grand livre du firmament. *Zeuramaund*, le père des prophètes de *Naugracut*, quitta les montagnes qui l'avoient vu naître, & le collègue des sages dont il étoit le chef : les Bramins de *Lactora* députèrent les plus habiles d'entr'eux (1).

Le sultan *Misnar* ordonna à ces illustres sages

(1) Le Catalogue des Sages est beaucoup plus long dans l'original. Il occupe plus de douze pages; mais nous avons cru ce détail inutile pour nous. Il suffit de l'échantillon que nous venons d'en donner, pour faire connoître la manière & le goût de l'auteur Oriental. Il est probable que tous ces noms de sages ne sont point supposés, mais que ce sont tous des personnages célèbres de l'Orient, qui ont vécu dans l'un ou l'autre siècle chez diverses nations.

de s'assembler au divan. Il y vint lui-même , accompagné de sa cour brillante ; s'assit sur le trône de ses ancêtres , & leur ouvrit ainsi son cœur :

« O vous ! les sources de la lumière & de la  
 » science , vos conseils me sont plus chers &  
 » plus précieux que les mines de *Raalconda* , &  
 » les émeraudes de *Gani*. La sagesse est le vrai  
 » soutien de la gloire. La puissance du sultan de  
 » l'*Inde* est fondée sur les conseils de ses sages.  
 » O vous ! dont la prudence est le fruit d'une  
 » longue expérience , apprenez à *Misnar* ce qu'il  
 » doit faire pour remplir dignement le trône du  
 » puissant *Dabulcombar* , pour faire le bonheur  
 » de ses peuples , & vivre lui-même heureux  
 » au milieu des embarras , des soins , des dangers  
 » inséparables de la royauté. Celui qui m'appren-  
 » dra à bien régner , sera honoré comme mon  
 » bienfaiteur & mon père ».

Les sages , rassemblés , furent étonnés & ravis de la condescendance de leur jeune sultan. L'un deux se prosterna devant le trône , les autres suivirent son exemple , & tous ensemble dirent d'une voix unanime :

« Que la sagesse guide les pas de l'illustre  
 » *Misnar* ! que l'esprit de notre glorieux sultan  
 » soit comme l'œil du jour » !

Après ce souhait , le prophète *Zeuramaund* se leva & dit :

« Je vois les sombres nuages du malheur s'af-  
 » sembler pour troubler les jours de l'avenir. O  
 » sultan de l'*Inde* ! les esprits des méchants trament  
 » dans l'obscurité leurs noirs complots contre toi.  
 » La tempête est prête à fondre sur ta tête. Mais,  
 » le livre immense du destin s'ouvre devant moi ;  
 » & j'y lis la fin heureuse & glorieuse de ces  
 » troubles ».

Ainsi parla *Zeuramaund*. L'esprit d'*Alla* par-  
 loit par sa bouche ; il avoit l'air inspiré. Tous les  
 sages le regardoient avec étonnement, lorsqu'il  
 prononçoit cette prédiction. Quand il eut cessé  
 de parler, ils se prosternèrent le front contre  
 terre en présence de la divinité qui l'inspiroit.

*Misnar* ne fut point troublé des malheurs  
 qu'on lui annonçoit. Son âme étoit préparée aux  
 revers. Le sort, quel qu'il fût, ne pouvoit  
 l'abattre.

« O mes amis ! dit-il d'un air tranquille, la  
 » rose ne fleurit point sans épines. La vie ne se  
 » passe point sans quelques calamités. Les nuages  
 » de l'air doivent se fondre en pluie sur nos  
 » campagnes, avant que le ris y germe. La  
 » femme entend les cris de l'enfant qu'elle vient  
 » de mettre au monde, dès qu'elle sent le plaisir  
 » d'être mère. Ne vous affligez donc pas, mes  
 » amis, des malheurs qui menacent votre sultan.  
 » Je les envisage d'un œil intrépide, dans l'espé-

» rance que votre sagesse & vos conseils m'ai-  
» deront à les supporter, & à corriger la maligne  
» influence du sort, autant qu'il dépendra de  
» moi. La vertu nous rend supérieurs à la for-  
» tune ».

A ces mots, les sages se levèrent, regardant avec admiration l'air serein & tranquille de leur sultan. Ils admiroient tant de prudence & de force dans un cœur si jeune.

Un profond silence régna pendant quelque tems. Un des plus anciens de l'assemblée s'avança vers le prince intrépide, & lui donna ce conseil.

« O vive lumière de la terre ! dit-il d'un ton  
» respectueux ! toi dont la vertu & l'innocence  
» n'ont point encore été en bute aux artifices des  
» méchans, aux pièges de l'imposture ; toi dont  
» l'esprit pur & droit ignore les détours tortueux,  
» les replis cachés du cœur humain, ne compte  
» point sur le hasard, lorsque ton bras peut  
» t'affermir sur le trône de ton père. La prudence  
» veut qu'on ne risque point ce que l'on peut  
» s'assurer par soi-même. O sultan ! tu as un  
» frère : un sang royal coule dans ses veines. Son  
» cœur est aussi grand que sa naissance. Si donc  
» *Ahubal* étoit moissonné dans la fleur de son  
» âge, avant qu'il fût en état de rien machiner  
» contre toi ; si tu l'écrasois, comme le payfan

» arrache & détruit le *lacar* des prairies » (1) ...  
 « Quels soupçons indignes oses-tu m'inspirer ,  
 » dit le jeune Sultan ? Quel conseil vil & détes-  
 » table oses-tu me donner ? N'y a-t-il donc pas  
 » d'autre moyen de s'affermir sur le trône de la  
 » justice & de la bonté, que le meurtre & le fra-  
 » tricide ? La prudence, qui se baigne dans le  
 » sang, cesse d'être vertu : elle dégénère bientôt  
 » en méchanceté & en lâcheté. Non, jamais celui  
 » qui est né pour rendre la justice, n'assurera sa  
 » puissance par la cruauté & l'oppression. *Alla*, le  
 » juste, le saint par excellence, ne m'a point mis  
 » sur la terre pour étendre une ombre mortelle  
 » sur la postérité de son prophète *Mahomet*. Si la  
 » crainte & la soumission est la vertu d'un sujet,  
 » la bonté est la perfection d'*Alla* ; & ceux qui  
 » tiennent sa place sur la terre, doivent imiter  
 » l'amour universel qu'il a pour toutes ses créa-  
 » tures. Mais, pour toi, ame vile, qui as osé me  
 » conseiller d'écraser un rejeton de la race du  
 » grand *Dabulcombar*, que la vengeance du sang  
 » de mon frère tombe sur toi ! Que ta mort expie  
 » ton crime ».

Les gardes du Divan, ayant entendu prononcer

(1) Le *lacar* est une sorte de plante venimeuse fort abondante dans quelques îles des Indes, mais peu ou point connue en Europe.

cette sentence, alloient se mettre en devoir de l'exécuter. Ils se saisirent du faux sage, & levant leurs cimenterres sur sa tête coupable, ils l'auroient frappé sur-le-champ, si *Misnar* ne les eût arrêtés par ces paroles :

« Qu'aucun de mes sujets n'ose violer la sainteté de ce refuge de l'innocence opprimé ! Le sanctuaire de la justice est un lieu sacré qu'on ne doit point souiller de sang. Cependant ôtez ce monstre de ma vue, & que ses desirs cruels s'éteignent dans son propre sang ».

A peine avoit-il fini de parler, que les gardes voulurent se saisir du sage ; mais dès qu'ils se furent approchés de lui, un torrent de flammes sortit de sa gueule ardente ; il n'avoit plus la figure d'un homme, c'étoit un dragon furieux.

Toute l'assemblée, saisie d'épouvante, se mit à fuir devant ce monstre terrible. *Misnar* seul reste intrépide sur le trône. Il tire son cimenterre, prêt à se défendre contre le dragon, s'il l'attaquoit. Au travers des flammes qu'il vomissoit de toutes parts, il apperçut sur le dos du monstre un vieux magicien qui lui parla en ces termes :

« C'est en vain, foible enfant de *Mahomet*, c'est en vain que ton bras s'arme contre le pouvoir de mon art. Tu serois la victime de ma rage, si tu n'étois soutenu par une force invisible, & supérieure à la mienne. Mais tremble

» sous le diadème. Ecoute ta sentence. Huit de  
 » mes frères se sont ligués contre toi. La couronne  
 » de *Dabulcombar* chancelle sur ta tête. Son trône  
 » sous tes pieds. La crainte, la méfiance & la foi-  
 » ble de ton cœur, que les crédules adorateurs  
 » du prophète *Mahomet* appellent prudence, sa-  
 » gesse, modération, t'ont préservé en ce moment  
 » du piège que je t'avois tendu; mais les esprits  
 » de ténèbres sont déchaînés. Le pouvoir de  
 » l'enchantement va prévaloir ».

Ainsi parla le vieux magicien. Son fier dragon s'éleva en rugissant; & perçant la voûte de la salle, il disparut.

*Misnar*, qui avoit toujours conservé sa première tranquillité, remit son cimenterre dans le fourreau, & dit aux sages restés assemblés autour de lui: « C'est ainsi que l'intrépidité de la  
 » foi fait évanouir les vains prestiges des ennemis  
 » de *Mahomet*. Ces vils imposteurs sont décon-  
 » certés en présence de la vertu. Mais dites-moi,  
 » amis de la sagesse, comment cet enchanteur  
 » a-t-il pu s'introduire ici parmi vous, sous les  
 » traits d'un de vos frères »?

*Balihu*, l'hermite des croyans de *Quéda*, prit la parole, & répondit au sultan: « Que le seigneur  
 » de l'*Inde*, & de toutes mes volontés, triomphe  
 » de ses ennemis. Je traversois les montagnes de  
 » *Quéda*, où je ne vis ni le vol des oiseaux, ni  
 les

» les traces d'aucun animal ; je passai , par hasard ,  
 » auprès d'une caverne qui s'enfonce bien avant  
 » dans le roc , je vis à la porte ce faux sage dont  
 » l'apparence m'en imposa. Ne me défiant d'au-  
 » cune imposture , je l'invitai à faire le voyage  
 » avec moi , & à se rendre aux ordres du glo-  
 » rieux *Misnar*. Nous arrivâmes heureusement à  
 » la porte du divan. Comme j'y entrais , il m'ar-  
 » rêta , & me dit : Mets ta main en avant , &  
 » pousse - moi devant toi dans le temple de la  
 » justice , en invoquant le nom de *Mahomet* , car  
 » les mauvais esprits sont sur moi , & me tour-  
 » mentent ».

Quand l'hermite *Balihu* eut parlé , *Mangélo* se  
 leva.

« Que la puissance du sultan de l'Orient  
 » s'étende jusqu'aux extrémités de la terre , dit-il ;  
 » mais sache , ô prince magnifique , qu'il n'y a  
 » ni enchanteur ni mauvais *Génie* qui puisse en-  
 » trer dans le temple de la justice , si ce n'est au  
 » nom de *Mahomet* ».

« Si cela est ainsi , reprit *Misnar* , ils ne peuvent  
 » donc aussi cacher long - tems leur méchanceté  
 » aux yeux de la justice ; car c'est toi , ô *Alla* !  
 » source éternelle de toute droiture , qui es assis  
 » sur les tribunaux que tu as établis sur la terre ;  
 » tu fais fuir le mensonge devant celui qui cherche  
 » sincèrement la vérité.

» C'est pourquoi, continua le sultan, de peur  
 » que cette assemblée des sages ne soit encore  
 » infectée par le levain impur de la méchanceté  
 » & de l'infidélité, comme les herbes empoi-  
 » sonnées corrompent les plantes salutaires qui  
 » rendent la santé, & soutiennent la vie, je com-  
 » mande aux mauvais *Génies* de confesser devant  
 » moi leur malice ».

Aussi-tôt une odeur de soufre embrasé remplit la salle, & d'un nuage épais d'une fumée noire, sortirent sept spectres d'une forme hideuse.

Le premier, l'enchanteur *Tasnar*, prit l'essor sur les ailes d'un vautour, & s'éleva jusqu'à la voûte. Il ressembloit à un Indien qu'on empalle : sa peau noire & brûlée tomboit en lambeaux de son cors ensanglanté.

Le second se traînoit sur un énorme scorpion dont la queue couvroit de son venin mortel la route qu'elle traçoit. C'étoit *Ahaback* ; ses yeux ardens lançoient des regards furieux sur le jeune sultan.

*Happuck* le suivoit, *Happuch* le plus subtil des magiciens. Il étoit monté sur un tigre dont la crinière étoit hérissée de serpens, & la queue formée de vipères entortillées.

*Hupacusan*, cette vieille & décrépète forcière, qui avoit pris les traits du sage *Sallasalfor* de *Nec-*

*bal*, confondue de voir son hypocrisie découverte, parut aux yeux de l'assemblée, aussi hideuse qu'elle étoit. Chacun frémit d'horreur en la voyant. Ses os, qui perçoient au travers de sa peau jaunâtre & ridée, représentoient au naturel ces antiques momies d'Égypte. Elle étoit montée sur le squelette de la mort. Sa figure étoit celle d'une araignée, mais la masse de son corps étoit aussi énorme que celle d'un éléphant des bois. Ses longues pattes décharnées étoient couvertes de poils en forme de toile d'araignée, & de la partie postérieure de son corps couloit une matière de couleur blanchâtre, un poison infect qui répandoit au loin sa maligne influence.

*Ulin*, la méchante sœur de *Hupacusan*, parut ensuite, portée sur un crapaud affreux, dont la gueule énorme vomissoit la peste : peste aussi terrible que celle qui fit périr les malheureux habitans de *Dély*.

Un serpent long & gros comme les cèdres des montagnes, s'élança au milieu de l'assemblée, formant mille replis tortueux, & remplissant la salle de ses sifflemens horribles; il portoit l'enchanteresse *Desera*, dont les oreilles épouvantables couvroient à plusieurs doubles une tête d'iniquité, & dont les longues mamelles desséchées & ridées pendoient sur un cœur de rocher.

Le dernier des enchanteurs, le géant *Kifri*,

s'avança ensuite comme une montagne ambulante. Sa vue remplit l'assemblée d'épouvante. Sa tête sembloit porter la voûte de la salle, il étoit porté sur un crocodile d'une grandeur immense, qui gémissoit sous cette charge énorme. Chacune de ses écailles sembloit une gueule qui vomissoit un sang corrompu. Le géant tenoit dans sa main une torche allumée, qu'il agitoit de côté & d'autre. Il la secoua sur l'intrépide *Misnar*, en lui disant avec une voix de tonnerre :

« Tremble, vil reptile, tremble devant un  
 » géant. Crains sa colère, crains le pouvoir ma-  
 » gique de mes frères, si toutefois ce nom peut  
 » convenir à notre race qui ne reconnoît & ne  
 » respecte aucun lien de la nature. Tremble,  
 » vil reptile, ton sort est décidé, ta perte est  
 » résolue. »

A ces mots, la troupe infernale fit retentir la voûte, de ses cris aigus, & tous, d'une voix unanime, répétèrent avec *Kifri* cette menace insolente : « Tremble, tremble, vil reptile : ton  
 » sort est décidé, ta perte est résolue. »

Les enchanteurs étoient enveloppés d'un nuage épais de fumée, d'où sortoient des traits de feu semblables à la foudre. Le nuage s'éleva au milieu du divan, & disparut.

Quand l'enchantement fut dissipé, *Misnar* se prosterna la face contre terre, en disant : « Il

» n'y a ni sagesse , ni prudence , ni force ,  
» que la sagesse , la prudence & la force qui  
» viennent d'*Alla* , & que donne le prophète  
» des croyans ! O protecteur des musulmans !  
» si tu daignes affermir mes pas , dans la route  
» que ta loi m'a tracée , la crainte du mal ne  
» viendra point sur moi ; jamais on ne verra  
» ton humble adorateur trembler devant les  
» méchans , ni s'effrayer de leurs vains pres-  
» tiges.

» Heureux , s'écria *Candusa* , Iman de *Lahor* ,  
» prosterné aussi jusqu'à terre , heureux le prince  
» qui a mis sa confiance dans *Alla* , & dont la  
» sagesse vient du treizième ciel !

» Toute l'assemblée des sages s'inclina pro-  
fondement devant *Misnar* , en répétant plusieurs  
fois cette exclamation : « Heureux , mille fois  
» heureux ; notre auguste sultan , le favori  
» d'*Alla* !

» O sages ! répliqua *Misnar* , c'en est trop :  
» le sultan de l'orient ne peut entendre des  
» louanges exagérées qu'il est bien loin de mé-  
» riter , au moins dans toute leur étendue. Mais  
» qu'*Alla* , l'auteur de toute sainteté , approuve  
» mes pensées & mes actions. Les méchans péri-  
» ront par les puissances infernales qu'ils mettent  
» en œuvre pour nuire aux bons ; & les flèches  
» empoisonnées rebrousseront chemin pour venir

» percer ceux qui les soufflent (1). O sages ?  
 » quoique cette assemblée soit moins nombreuse  
 » qu'elle n'étoit il n'y a qu'un moment , elle  
 » en est plus prudente , plus propre à instruire  
 » *Misnar* votre sultan qui vous demande vos  
 » conseils , dans le dessin de les suivre. Dites-  
 » moi ce que je dois faire de mon frère *Ahubal* ,  
 » issu , comme moi , du glorieux *Dabulcombar* ?  
 » Qu'exigent de moi , dans la conjoncture pré-  
 » sente , la paix & la sûreté de mon trône. ? »

Le sage *Carnakan* répondit le premier en ces termes : « Qu'*Alla* me préserve de donner à mon  
 » maître , mes paroles pour des oracles. Mais il  
 » ne seroit pas prudent que le prince , ton frère ,  
 » eût un pouvoir égal à celui du sultan , mon  
 » seigneur & le sien pouvant faire , à son  
 » exemple , tout ce qu'il jugeroit à propos. Il doit  
 » être esclave ou maître. Puisque le droit de la  
 » naissance te place sur le trône de l'orient , il  
 » doit être à tes pieds. Tous les princes ne sont-  
 » ils pas les vassaux du sultan de l'*Inde* ? Qu'il  
 » jouisse donc de la vie & de tous ses agrémens ;  
 » mais qu'on lui ôte les moyens de troubler le  
 » règne du sultan *Misnar*. Sur les rochers escar-

---

(1) Dans plusieurs parties de l'Asie les habitans ont de petits traits empoisonnés qu'ils soufflent sur leurs ennemis , au travers d'une espèce de roseau creux.

» pès d'*Aboulfakem* , où l'*Ava* prend sa source ,  
 » il y a un vaste & magnifique château, bâti par les  
 » ordres du sage *Illfzircki* qui en donna lui-  
 » même le plan. Il n'a d'autre issue qu'une val-  
 » lée étroite , que l'on peut faire garder par une  
 » poignée d'esclaves. Qu'on y conduise le prince ,  
 » qu'on lui donne un sérail nombreux , qu'il y  
 » jouisse de tous les plaisirs de la vie , sans pou-  
 » voir rien entreprendre contre la tranquillité  
 » glorieuse de ton règne. »

L'avis de *Carnakan* fut agréé du sultan & de l'assemblée des sages. *Misnar* donna ordre aux muets de conduire le prince son frère , avec toute sa suite , ses femmes & ses esclaves , au château royal d'*Aboulfakem*. Il congédia ensuite les sages , en leur ordonnant de se trouver une fois la semaine au divan.

Quelques jours après , les muets & les gardes que *Misnar* avoit envoyé prendre le prince *Ahubal* , se présentèrent au palais du sultan ; & étant admis en sa présence , ils se prosternent la face contre terre , en s'écriant.

« Que la colère du sultan de l'*Inde* ne tombe  
 » point sur ses esclaves. Tes esclaves accomplis-  
 » soient ta parole sacrée ; ils traversoient les dé-  
 » serts , conduisant le prince ton frère , au  
 » château d'*Aboulfakem* , lorsqu'ils rencontrèrent  
 » un parti de cinq mille chevaux qui les ar-

» rêta , & leur ordonna de livrer le prince  
 » *Ahubal* , ou de le défendre au péril de leur  
 » vie.

» En vain tes esclaves auroient choisi ce der-  
 » nier parti. Ils le vouloient. Mais , hélas ! que  
 » pouvoient quatre cens gardes , & vingt muets ,  
 » contre une armée entière. Cependant , tes es-  
 » claves , résolus de sacrifier leur vie pour accom-  
 » plir tes ordres , délibéroient sur les moyens  
 » de résister à cette troupe nombreuse , lorsque  
 » le prince , tirant son cimeterre , fait tomber  
 » ceux qui étoient près de lui , & frappant de  
 » côté & d'autre , avec une rage indomptable ,  
 » il se fait un passage au travers des gardes ,  
 » jusqu'à ses amis , qui le reçoivent & nous  
 » l'enlèvent.

» Ils alloient nous mettre en pièces , si leur  
 » chef ne les en eût empêchés en leur disant :  
 » Laissons vivre ces esclaves : qu'ils aillent porter  
 » au sultan *Misnar* , la nouvelle de l'enlève-  
 » ment du prince. Puis , en nous adressant la  
 » parole , il ajouta : Allez , vils esclaves , allez  
 » dire à votre maître , qu'*Ahubal* a des amis qui  
 » sauront punir *Misnar* de ses procédés envers  
 » un frère. »

A ces mots , *Misnar* poussa un profond sou-  
 pir , & dit :

« La prudence humaine n'est pas capable seule

» d'éluder les pièges des méchans. Mais *Alla* est  
 » plus puissant que l'homme. J'enverrai vers les  
 » prophètes , & je leur demanderai ce que je  
 » dois faire pour me procurer les secours de *Ma-*  
 » *homet* contre mes ennemis. »

Sans perdre de tems , *Misnar* fit venir *Zeuramaund* avec son collègue : le prophète *Mangélo* eut aussi ordre de quitter les montagnes de *Caxol*. Il leur dit ce qui étoit arrivé & leur demanda ce qu'il devoit faire pour se procurer l'assistance du prophète & la protection d'*Alla* , contre les ennemis qui cherchoient à ébranler son trône.

Alors *Zeuramaund* répondit ainsi à la demande du sultan.

« Sur le tombeau du prophète de la *Mecque*  
 » est le cachet de *Mahomet*. Personne jusqu'ici  
 » n'a pu l'enlever ; aucune force humaine n'est  
 » capable de l'ôter de sa place ; mais si le pro-  
 » phète des croyans veut écouter la prière du  
 » sultan , il lui laissera prendre ce gage précieux  
 » de sa protection.

» Oui , reprit *Mangélo* , le prophète des mon-  
 » tagnes de *Caxol* , le sceau de *Mahomet* est bien  
 » capable de défendre le prince qui le possède  
 » contre toute sorte d'enchantement. Mais cela  
 » ne suffit pas. Il faut de plus , qu'il s'empare de  
 » la ceinture d'*Opakka* , que porte le géant

» *Kifri* , l'ennemi juré du trône de l'orient.  
 » Car , quoique le cachet de *Mahomet* puisse  
 » préserver le sultan de tout mal , la ceinture  
 » d'*Opakka* peut seule l'empêcher d'être trompé.  
 » C'est elle qui lui fera reconnoître l'impos-  
 » ture. »

Le sultan *Misnar* , frappé de ces discours , passa la nuit dans une perplexité causée par les différentes réflexions qu'ils lui fournirent. Il n'espéroit guères qu'il lui fût accordé de prendre le cachet de *Mahomet* qui , depuis tant de siècles , étoit immobile sur le tombeau du prophète. D'un autre côté , il lui sembloit impossible d'arracher la ceinture d'*Opakka* , des reins d'un enchanteur qui , par la force de son art , pouvoit détruire en un instant l'armée la plus nombreuse.

Cependant , plein de confiance & de ferveur , il se détermina , sur la foi de son conseil , à partir dès le lendemain avec sa cour , pour le pèlerinage de la *Mecque*.

Le sultan sortit de grand matin de son sérail , & donna ordre qu'on préparât tout pour ce voyage solennel. Il vouloit partir sur le champ.

Tandis que *Misnar* faisoit savoir ses intentions , un messager dépêché par le gouverneur des provinces du midi , vint en hâte au palais du sultan ;

& demanda audience. Il dit que le royaume du midi étoit révolté , que les rebelles avoient à leur tête, une héroïne qui déclaroit hautement qu'elle vouloit mettre *Ahubal* , frère du sultan, sur le trône de l'*Inde*.

*Misnar* ne douta pas que cette révolte ne fût excitée par les enchanteurs. Il désespéra de l'apaiser à force ouverte. Mais de peur que les autres royaumes, voyant qu'on ne s'opposoit point aux rebelles , ne fussent encouragés à suivre leur exemple par l'espoir de l'impunité, il assembla les armées de *Dély* , & leva de nouvelles troupes, dont il donna le commandement au visir *Horam*. Il le fit venir pour lui donner les instructions relatives à sa commission : il lui ordonna surtout , d'envoyer chaque jour des messagers à la capitale , porter des nouvelles de ses succès.

Le visir *Horam* accepta avec reconnoissance l'honneur que le sultan lui faisoit ; mais il prit la liberté de lui faire les représentations suivantes au sujet du dernier ordre.

« Que le sultan , mon seigneur , ne se mette  
» pas en colère contre son esclave. Si mon sei-  
» gneur l'ordonne , j'enverrai mille messagers  
» chaque jour. Mais c'est une peine superflue.  
» Si le sultan , mon maître , daigne accepter ces  
» tablettes , elles l'instruiront de nos succès ,

» chaque fois que mon seigneur voudra en fa-  
 » voir des nouvelles. Nous soumettrons les enne-  
 » mis de ton glorieux règne, quelque nombreux  
 » qu'ils soient. »

*Mijnar* prit les tablettes du visir, & lui dit avec surprise : « Par quelle vertu ces tablettes peuvent-  
 » elles m'instruire en un instant de ce qui se pas-  
 » sera si loin de moi ?

O sultan ! répondit *Horam*, lorsque mon père,  
 » victime de la méchanceté de ses ennemis, fut  
 » banni de la présence du grand *Dabulcombar*,  
 » qui jouit à présent de la compagnie de *Ma-*  
 » *homet*, & des faveurs des célestes *Houris*, ce  
 » sage exilé m'appela, & me dit : O *Horam* !  
 » les méchans ont prévalu, ton père est sacrifié  
 » aux ennemis de la vérité. Non, mon fils, je  
 » ne verrai plus les enfans de ma force, je ne  
 » verrai plus la gloire & la splendeur de la cour  
 » du sultan. J'ignore où l'on m'envoie. Mais  
 » prends ces tablettes, ô mon fils, & quelque  
 » part que je sois, tu liras sur les feuilles de ce  
 » livre, tout ce que je voudrai te faire savoir,  
 » Après ma mort, *Horam* pourra faire le même  
 » présent à un ami, & cet ami y lira de même  
 » tout ce que tu voudras lui faire connoître. Mon  
 » respectable père a terminé sa carrière, & je  
 » conservois précieusement ces tablettes pour  
 » une occasion importante.

» Fidèle visir , répondit le sultan , le présent  
» que tu me fais est d'un prix inestimable. Pour  
» récompense , je te donne la première place  
» dans mon estime. Sache donc , ô fidèle *Horam* !  
» que les enchanteurs ont conjuré contre ma  
» personne & ma couronne. J'ai consulté les pro-  
» phètes & les sages. Je ne puis rien contre eux ,  
» si je n'ai le cachet de *Mahomet* , & la ceinture  
» d'*Opakka*. Je n'ai d'autre parti à prendre pour  
» le présent , que d'aller à la *Mecque* , prier le  
» prophète qu'il daigne me laisser prendre son  
» cachet ; & j'avois dessein de partir dès ce mo-  
» ment avec ma cour. Cependant , le nombre  
» des rebelles s'accroît , leur parti se fortifie. Le  
» train d'un sultan ne peut aller qu'à petites jour-  
» nées. Mes ennemis auroient le tems de me dé-  
» trôner avant que je pusse arriver sur le tombeau  
» du prophète , si je voulois attendre ma cour.  
» Je m'avancerai donc vers la *Mecque* , en secret  
» & en hâte , sans aucune suite. Au contraire ,  
» je ferai publier que *Misnar* marche contre les  
» rebelles , à la tête de ses armées , laissant la  
» pompe de mon train me suivre lentement :  
» car le prophète n'a pas besoin de ce faste pour  
» m'exaucer. *Alla* ne regarde qu'à la ferveur ,  
» à la pureté , à la foi du cœur. Ma tente royale  
» sera dressée au milieu de mes soldats , il ne  
» sera permis qu'à *Horam* d'y entrer. Mes es-

» claves croiront que le sultan est avec eux ;  
 » & leurs cœurs seront pleins de force & de  
 » courage.

» Que la volonté du sultan soit accomplie ,  
 » dit *Horam* ; mais mon seigneur ne se fera-t-il  
 » pas accompagner d'une garde pour la sûreté du  
 » voyage ? Il y a des montagnes & des dé-  
 » serts à traverser , des mers à passer : tous ces  
 » passages , tant de terre que de mer , sont dan-  
 » gereux.

« Non , dit le sultan , je ne veux ni suite , ni  
 » garde. Ceux qui sont ici mes esclaves devien-  
 » droient mes maîtres dans le désert. La con-  
 » fiance augmente le danger. J'ai des gardes au  
 » cœur de mes états , au milieu de mes fidèles  
 » sujets , & je confierois ma vie à un esclave dans  
 » des lieux inhabités où je risquerois de n'être  
 » ni connu , ni respecté ! Le diamant brut est  
 » libre dans la mine , sans qu'on l'inquiète : on  
 » le travail dès qu'il est sorti des entrailles de la  
 » terre. »

*Horam* ne répliqua point ; il se retira en silence , admirant la prudence de son jeune sultan.

Cependant les troupes nombreuses de l'*Inde* s'assemblèrent. Leurs tentes couvroient la campagne , & le pavillon royal s'élevoit bien au-dessus des autres. *Horam* fut déclaré le chef gé-

néral des armées du sultan. *Misnar* entra dans sa tente au milieu d'une pompe éclatante. *Horam* seul l'y suivit. Il fut défendu à tout autre d'en approcher.

Le visir avoit eu soin d'y faire mettre un habit de déguisement, selon l'ordre qu'il en avoit. A minuit il conduisit son maître déguisé en berger, hors du camp, & le suivit dans un bois épais, où se jetant à ses pieds il le conjura de considérer quel danger il alloit courir.

« *Horam*, lui dit le sultan, je connois & ap-  
» prouve la bonté de ton cœur. Ta crainte est  
» fille de ton amour. Je sens tous les risques de  
» mon pèlerinage. Aux grands maux il faut de  
» grands remèdes. Si les hommes seuls s'étoient  
» élevés contre moi, je leur opposerois des  
» hommes. Mais des puissances plus qu'humai-  
» nes ont juré ma perte: je dois attendre un se-  
» cours plus qu'humain, on me résoudra à périr.  
» A qui aurai-je recours, sinon au prophète des  
» fidèles? Je suis sûr que les enchantemens ne  
» prévaudront point contre l'innocence de mon  
» cœur, tandis que je marcherai vers la *Mecque*.  
» Telle est la force de la foi. Les vrais croyans  
» peuvent être tourmentés & traversés dans leurs  
» pieuses entreprises: c'est un orage qui passe,  
» ils triomphent à la fin. *Horam*, il n'y a point  
» d'autre ressource.

» Il est vrai , répondit le visir , sans *Alla* toute  
 » la prudence des hommes est vaine ; mais , ô  
 » sultan ! *Alla* n'est-il pas par-tout , & toujours  
 » prêt à secourir les enfans de la foi ?

» Oui , dit *Misnar* , *Alla* est tout-puissant.  
 » Cependant ce n'est pas à ses humbles adora-  
 » teurs à vouloir conduire l'arbitre souverain de  
 » toutes choses. Si nous voulons mériter sa pro-  
 » tection, il nous faut obéir à ses commandemens.  
 » La parole du prophète nous assure que *la prière*  
 » *des fidèles sera écoutée à la Mecque*. Ainsi *Hô-*  
 » *ram*, mon ami , & non plus mon esclave , con-  
 » duis mes armées avec foi & confiance ; ne  
 » doute point que celui qui chaque jour fait  
 » briller le soleil d'un nouvel éclat , ne rétablisse  
 » bientôt *Misnar* sur le trône de ses ancêtres. »

Le sultan se sépara du visir qui le voyoit s'é-  
 loigner à regret, sans gardes , à la merci des bri-  
 gands , dont la forêt étoit peuplée.

Un profond silence régnoit dans toute la na-  
 ture couverte de sombres voiles. Seulement la  
 sultane de la nuit brilloit d'un sombre éclat au  
 travers des nuages qui passoient devant elle. Sa  
 pâle lueur , qui s'éclipsoit par intervalles , ne  
 servoit qu'à rendre l'aspect de la forêt plus lu-  
 gubre & plus effrayant.

L'intrépide *Misnar* la traversoit en silence ,  
 absorbé dans ces profondes réflexions.

« Je me connois mieux que jamais , depuis  
» que j'erre solitaire dans cette retraite obscure  
» & silencieuse. A la cour de mes ancêtres , on  
» me nommoit la lumière du monde , la gloire  
» de l'Orient , l'œil du jour. Dans la forêt de  
» *Tarapajan* , je ne suis qu'un vil reptile qui se  
» traîne dans les ténèbres au pied des cèdres qui  
» le couvrent & lui dérobent l'éclat de la lune.  
» La gloire de l'homme n'est que vanité : les  
» grandeurs de la terre ne sont qu'illusion & ap-  
»arence trompeuse. J'avois plus à craindre des  
» enchantemens sur le trône de *Dabulcombar* ,  
» que dans les horreurs de cette forêt noire. Ici  
» les bêtes farouches ne me flatteront point : le  
» fier lion ne me reconnoîtra pas pour le maître  
» de son domaine sauvage.

» En quoi l'homme foible & imbécille doit-il  
» donc mettre sa confiance ? Sur quelle pierre  
» posera-t-il le pied pour ne point craindre de  
» tomber ? Sur quel rocher le fils de la terre  
» bâtira-t-il pour y vivre en sûreté ? Grâce à la  
» foi que j'ai en *Mahomet* , le saint prophète des  
» *Arabes* , je suis tranquille , je ne crains rien.  
» J'ai mis ma confiance dans *Alla*. Sa main con-  
»duit les pas de ses enfans. Il est maître sur les  
» repaires des bêtes fauves , comme sur les de-  
»meures des hommes. »

Le sultan voyagea plusieurs jours de suite ;

s'entretenant avec lui-même de ces sages pensées. Une nuit il aperçut une lumière réfléchie au firmament, puis plusieurs feux. Mille cris confus vinrent frapper ses oreilles. C'étoient des Indiens qui se divertissoient dans le bois.

*Misnar* se détourna pour les éviter. Mais un des payfans Indiens l'ayant aperçu à la lumière de leurs feux, il l'appela son frère, & l'invita, au nom de tous, à partager leur joie & leur festin.

Le sultan déguisé auroit voulu s'en défendre; ils parurent disposés à insister, & il fallut descendre à leur invitation.

Il trouva dix à douze feux avec une nombreuse troupe d'hommes & de femmes : les uns étoient assis, les autres dansoient autour des premiers. Une musique rustique animoit leurs danses. La joie éclatoit dans leurs yeux.

*Misnar* demanda quelle étoit la cause de cette fête extraordinaire.

« Quoi ! répondit une vieille femme, êtes-  
 » vous donc si étranger dans *Tarapajan*, que  
 » vous ne sachiez pas qu'on célèbre la fête du  
 » *Tigre* par ces feux nocturnes. Sachez que tout  
 » passager qui entre dans ce bois pendant la  
 » célébration de cette fête, doit y prendre part,  
 » & ne peut s'en aller que quand les feux sont  
 » éteints.

« Combien la fête dure-t-elle, demanda  
 « *Misnar* ?

« Il y a trois nuits, dit la vieille, que ces feux  
 « sont allumés, & ils doivent brûler encore  
 « pendant onze nuits & onze jours. Pendant  
 « tout ce tems on ne voit point la coignée dans  
 « la main du bucheron : on ne tire pas une seule  
 « flèche dans les bois de *Tarapajan* ; & celui  
 « qui a été admis à voir la célébration de ces  
 « jeux, ne peut partir avant qu'ils soient  
 « finis. »

*Misnar* fut également surpris & fâché de cette  
 réponse. Avant qu'il pût dire une seule parole, la  
 troupe des Indiens l'entoura, de sorte qu'il lui  
 étoit impossible de leur échapper.

« Allons, dit leur chef, initiions cet étranger  
 « à nos mystères. Qu'on apporte la peau du tigre,  
 « la griffe du lion, avec la lance, & l'arc qui ne  
 « retentit point dans les bois de *Tarapajan* du-  
 « rant ces fêtes nocturnes. »

En effet, un de la bande apporta une peau de  
 tigre & la jeta sur les épaules de *Misnar*. Un  
 autre vint avec une patte de lion armée de ses  
 griffes & la passa au cou de l'étranger, de sorte  
 qu'elle pendoit sur sa poitrine. Un troisième ap-  
 porta la lance qu'il mit dans la main droite de  
*Misnar*. Un quatrième enfin l'arma d'un arc.  
 Alors ils poussèrent de longs hurlemens & se

mirent tous à danser autour du sultan étonné.

Quand la danse fut finie, le chef dit :

« Qu'on fasse retentir à présent les instrumens  
» d'airain, pour avvertir la lune & les étoiles que  
» cet étranger va jurer de ne jamais révéler nos  
» mystères. » Puis s'adressant à *Misnar*, il  
ajouta : « Mets ta main sur ta tête, & ton doigt  
» dans ta bouche en disant :

« Comme la nuit sans étoiles est obscure,  
» comme l'ancre de la mort est ténébreux, ainsi  
» mes pensées & mes paroles seront d'une obf-  
» curité impénétrable concernant la solemnité  
» des tigres.

« Mais, demanda *Misnar*, pourquoi ce ser-  
» ment ? Pourquoi exige-t-on le secret ? Qu'en  
» arriveroit-il à celui qui ne le garderoit pas ?  
» L'esprit de l'homme n'est-il pas libre ? Qui  
» est-ce qui peut nuire à celui qui ne cherche  
» point à nuire aux autres ?

« Quiconque voyage dans un pays, répondit  
» le chef, doit suivre les coutumes & s'accom-  
» moder aux mœurs du peuple chez qui il est  
» reçu.

« A la bonne heure, continue *Misnar* ; je  
» ferai ce que vous exigerez de moi, sous deux  
» conditions : la première, que vous me jurerez  
» tous qu'après les onze jours je serai libre de  
» poursuivre mon voyage : la seconde, que

» vous ne me demanderez rien qui soit con-  
» traire à la loi de *Mahomet*.

» Etranger, réplique le chef, tu partiras quand  
» tu voudras après la célébration de cette fête.  
» Mais pendant cette solemnité que nous célé-  
» brons en l'honneur de notre glorieux ancêtre  
» qui employa quatorze jours à détruire les tigres  
» qui infestoient cette forêt, quiconque arriva  
» ici, doit y rester jusqu'à ce que les feux soient  
» éteints. Car ce fut par le feu qu'il détruisit les  
» bêtes féroces, & c'est par des feux que nous  
» honorons la mémoire de ses glorieux exploits.  
» Ceci est une fête civile qui n'a rien de con-  
» traire à la loi de *Mahomet*. Nous ne pouvons  
» pas non plus révéler nos mystères, si ce n'est  
» à ceux qui les découvrent par hasard. C'est la  
» circonstance où nous nous trouvons à ton  
» égard; c'est pourquoi nous nous sommes en-  
» gagés à t'admettre dans notre société. Mais  
» nous exigeons le secret de tous ceux que nous  
» initiions.

» Si telle est votre coutume, dit *Misnar*, je  
» jure donc de plein gré que, comme la nuit  
» sans étoiles est obscure, comme l'ancre de la  
» mort est ténébreux, ainsi mes pensées & mes  
» paroles seront d'une obscurité impénétrable  
» concernant la solemnité des tigres. »

A peine *Misnar* eut-il achevé ce serment, que

les danfes & les cris recommencèrent. On fit raifonner enfuite les instrumens d'airain, & les habitans de la forêt eurent ordre de recevoir l'étranger pour leur frère, avec les cérémonies ordinaires.

Alors donc les hommes pafsèrent un à un devant *Mifnar*, en lui mettant la main fur la poitrine. Les femmes pafsèrent enfuite, en donnant un baifer à leur nouveau frère. *Mifnar* les laiffa paffer, fans y faire beaucoup d'attention, jufqu'à ce que parmi les plus jeunes, il en vit une qui sembloit rougir de la liberté que la coutume exigeoit d'elle. Elle avoit l'air d'une vierge modeste & innocente.

Le fultan, déguifé, ne put voir cette aimable fille fans en être épris. Il oublia dans ce moment fon pèlerinage & fa couronne. Il étoit impatient de recevoir de cette jeune indienne le tendre gage de fraternité prefcrit par le cérémonial. Quand elle fut dans fes bras, il eût voulu qu'elle n'en fortît jamais. Toute l'assemblée s'apperçut de la prédilection de l'étranger. Le chef s'approcha de *Noradin*; c'étoit le nom de la belle indienne que *Mifnar* adoroit.

« Eh bien! lui dit-il, vous n'avez point encore  
» d'amant? Où fixerez-vous votre choix — ?  
» Ici, continua-t-il, en adreffant la parole à  
» *Mifnar*, on ne gêne personne : chaque sexe

» jouit d'une liberté entière. L'amour seul donne  
» des chaînes, & ses chaînes font des fleurs tou-  
» jours fraîches. Il y a trois jours que *Noradin*  
» voit toute notre tribu à ses pieds, languir  
» d'amour pour elle. Cette fille insensible refuse  
» toutes leurs avances. Si elle vous aime, notre  
» joie sera complete. Personne alors ne sera sans  
» compagnie ».

*Misnar* attendoit avec impatience la réponse de la belle *Noradin*. Son cœur, incertain entre la crainte & l'espoir, étoit plus affecté qu'il ne l'avoit été par les enchantemens de ses ennemis.

Enfin la fille innocente répondit en rougissant & d'une voix mal assurée « Que la joie de mes  
» frères soit complete »!

*Misnar*, ravi de la préférence que *Noradin* lui donnoit, lui prit la main, & dansa avec elle au son des rustiques instrumens qui se firent entendre pour la troisième fois, pour annoncer le choix de *Noradin*, la belle & charmante *Noradin*.

A la pointe du jour, on bâtit à la hâte une cabanne pour *Misnar* & *Noradin*. On la couvrit de feuilles de platane. Le chef y conduisit les deux amans, & se retira. Les Indiens rentrèrent aussi chacun dans leur cabanne.

Quand *Noradin* se vit seule avec *Misnar*, elle lui demanda amoureusement s'il agréoit le choix

qu'elle avoit fait, si elle pouvoit s'attendre à un amour constant de sa part.

*Misnar* qui donnoit plus de signification à cette demande qu'elle n'en avoit dans la bouche de *Noradin*, lui demanda de son côté quels étoient les usages de sa nation.

« Je resterai dix jours avec toi, dit l'aimable  
 » *Noradin*, & le onzième; si nous nous aimons  
 » assez pour vouloir vivre ensemble, le chef nous  
 » conduira à celui qui lit le *Koran*, pour recevoir  
 » nos vœux, & la promesse que nous nous ferons  
 » réciproquement en sa présence. Pendant cet  
 » intervalle, les amis de mon père nous accom-  
 » pagneront par-tout, afin que je retourne vierge  
 » dans leurs bras, si je ne te suis pas agréable;  
 » C'est pourquoi ils sont actuellement occupés à  
 » bâtir des huttes autour de nous pour nous ob-  
 » server ».

*Misnar* fut très-affligé de cette réponse. Il croyoit pouvoir jouir d'abord de sa belle maîtresse. Ce contre-tems rappela dans son esprit le souvenir des affaires plus importantes qui devoient l'occuper. « Mais, » disoit-il en lui-même, « qu'ai-je besoin de m'inquiéter désormais de  
 » mon royaume & de mon pèlerinage! Je suis  
 » ici au milieu d'une nation de Sauvages qui ne  
 » connoissent d'autre loi que leur volonté. Il est  
 » de la prudence de souffrir patiemment les mi-

» sères de la vie, & de tâcher de s'en consoler  
» par la jouissance des agrémens dont ses peines  
» sont entremêlées. Je passerai le reste de mes  
» jours dans les bras de ma belle Indienne, jus-  
» qu'à ce que les jours de mon exil sur la terre  
» soient accomplis ». Puis se tournant tout-à-  
coup vers la belle *Noradin*, comme un homme  
qui sort d'une profonde méditation, il lui dit :  
« O la joie de ma vie, que ces dix jours vont  
» me paroître longs ! Que je voudrois bien qu'il  
» fût possible de les abréger ? J'attendrai pour-  
» tant. Mais hélas ! je souhaiterois que l'astre de  
» mon bonheur brillât dès ce moment ».

« Dis-moi, reprit *Noradin*, toi à qui se rap-  
» portent toutes mes pensées ; l'amour de ta  
» compagne aura-t-il le pouvoir de fixer dans  
» mes bras mon aimable voyageur » ?

Cette question pressante confondit le sultan.  
Le remords commença à s'élever dans son cœur.  
Au-lieu de répondre, il fit en lui-même ces  
réflexions.

« Quoi ! une passion indiscrette pour une in-  
» connue me fera-t-elle renoncer à la gloire de  
» régner sur le trône de mon père, & d'y remplir  
» la place de *Mahomet* ? Serai-je assez bas pour  
» tromper cette aimable personne, pour l'aban-  
» donner, après avoir joui de ses attraits ; pour  
» empoisonner le reste de ses jours, après lui

» avoir fait connoître le plaisir? Non, ma belle  
 » & chère *Noradin*, un homme droit ne doit  
 » point abuser de la crédulité d'un cœur simple &  
 » innocent qui cherche à le rendre heureux. Le  
 » livre du destin s'ouvre devant moi. Le prophète  
 » ne me permet pas de me livrer à l'attrait qui  
 » me sollicite en ta faveur. Quoi qu'il en coûte  
 » à ton esclave, il faut qu'il parte lorsque les feux  
 » éteints l'avertiront que vos fêtes sont finies.  
 » Plaignez-moi sans me blâmer ».

A ces mots, l'enchantement s'évanouit. *Misnar* reconnut l'enchanteresse *Ulin* à la place de la belle *Noradin* : « Homme vil, lâche, foible, insen-  
 » sible, lui dit-elle, n'appelle point vertu ce qui  
 » n'est que l'effet de ton imbécillité, & de ta  
 » jeunesse sans expérience. La beauté fut toujours  
 » supérieure à la prudence. Le pouvoir de l'amour  
 » triompha toujours de la force de la raison. Mais  
 » tu n'es pas encore capable d'amour, tu ne sens  
 » pas encore les traits de la beauté. Ce n'est pas  
 » ta prudence qui te sauve du piège que je te  
 » tendois. C'est l'espèce même de cet appât; &  
 » je devois savoir qu'il n'avoit pas d'empire sur  
 » un cœur aussi neuf, aussi imbécille que le tien.  
 » Cependant j'ai obtenu tout ce que l'imperfec-  
 » tion de ta nature pouvoit permettre. Quoique  
 » tu sortes de cette forêt, tu y as ressenti mon  
 » pouvoir magique; j'ai soulevé contre toi le

» royaume du Midi. Va chercher un remède  
 » aux maux dont je t'accable. Poursuis, supersti-  
 » tieux reptile , poursuis ton pèlerinage à la  
 » *Mecque*, tandis qu'*Horam* éprouve ma ven-  
 » geance dans les déserts incultes d'*Ahajah* ».

Tandis qu'elle parloit, elle étendit sa baguette & tout disparut, les feux & les bûcherons de la forêt, & la forcière *Ulin* elle-même.

Le sultan se prosterna le visage contre terre, il adora *Alla*, & son prophète *Mahomet*, qui le délivroit miraculeusement des embûches de ses ennemis. Il continua son voyage dans la forêt immense de *Tarapajan*. Il y avoit deux lunes qu'il avoit quitté sa tente royal.

Il ouvroit chaque jour les tablettes d'*Horam*. Toujours elles lui annonçoient de bonnes nouvelles. Ce succès constant lui donna des soupçons.

» Hélas ! dit-il, accablé de chagrin, peut-être  
 » me suis-je confié à un homme sans foi, qui  
 » profite de ma crédulité, pour mettre ma cou-  
 » ronne sur la tête de mon frère. Il n'étoit pas  
 » nécessaire d'un pouvoir surnaturel pour me  
 » détrôner, puisque mon imprudence me trahit,  
 » & livre mon royaume à la discrétion de mes  
 » ennemis. »

*Misnar* donc, résolut de revenir à *Dély* sans

se faire connoître , & d'y apprendre par la voix publique , comment *Horam* se conduisoit dans le commandement de ses armées , qu'il lui avoit confié. Cependant , il consultoit chaque jour les tablettes du visir. La fatigue l'obligea de se reposer sous l'ombre d'un palmier. Il ouvrit les tablettes , & il y lut l'adresse suivante.

*HORAM* , fidèle esclave du Sultan de  
l'Inde , à *MISNAR* , le seigneur de  
toutes ses volontés.

« Quelque tems après que j'eus quitté le ma-  
gnifique sultan , mon maître , lorsque mon  
cœur étoit encore oppressé de la douleur de  
l'avoir laissé dans la forêt de *Tarapajan* , &  
que mes yeux étoient encore humides des  
larmes que je répandis en sa présence , quand  
il m'obligea de me séparer de lui , un messager  
vint m'annoncer en hâte l'approche des enne-  
mis. Les révoltés avoient gagné toutes les pro-  
vinces qu'ils avoient traversées. Leur parti  
étoit considérablement accru & fortifié. Lors-  
que ton esclave se fut assuré de la vérité de  
ces bruits , par la bouche de tous ceux qui  
arrivoient au camp , je fis lever de nouvelles

» troupes que je joignis aux armées de l'Inde. Je  
» fis observer la plus exacte discipline dans tout  
» le camp. Je ne doutois pas que l'ennemi ne se  
» présentât bientôt pour livrer bataille. De mon  
» côté , je tins l'armée en bon ordre , mais je  
» n'avançois qu'à très-petites journées , pour ne  
» point fatiguer les soldats de mon seigneur , &  
» ménager leurs forces pour une vigoureuse ré-  
» sistance. Souvent l'indiscrétion d'une marche  
» dans le désert fait plus périr de monde qu'un  
» combat sanglant. Je les conduisis aussi par des  
» campagnes fertiles où ils pussent trouver com-  
» modément le nécessaire , & se réjouir en dé-  
» ployant leurs tentes. Mais , hélas ! ton peuple  
» est privé de ta présence. Ils demandent à voir  
» leur sultan. Ils murmurent hautement , en di-  
» sant que l'œil de leur maître ne les éclaire  
» point. Ils sont irrités contre *Horam* , ton es-  
» clave. Les capitaines demandent à toute force  
» à être admis dans la tente de mon seigneur.  
» Ils osent même accuser ton visir d'un attentat  
» horrible sur ta personne sacrée.

Quand le sultan eut lu ces nouvelles affli-  
geantes , les tablettes lui tombèrent des mains ,  
son cœur s'abandonna au chagrin , les larmes  
coulèrent de ses yeux.

« O *Misnar* , *Misnar* ! s'écria-t-il , l'esprit  
» de ténèbres est déchaîné contre toi. Le pou-

» voir des enchantemens prévaudra. Ta perte est  
 » sûre !

» Oui, ta perte est infaillible, dit la forcière  
 » *Ulin* qui lui apparut aussi-tôt. Le pouvoir  
 » des enchantemens prévaudra. *Misnar*, le fidèle  
 » serviteur de *Mahomet*, est soumis à mon pou-  
 » voir. *Alla* le livre à ma vengeance, puisque le  
 » malheureux a osé se défier de sa protection, &  
 » révoquer en doute la vérité de ses promesses.  
 » Pour premier châtiment, rampe, vil reptile,  
 » rampe sur la terre. Deviens crapaud, suce de  
 » la terre une vapeur venimeuse, & tire du  
 » soleil un feu empoisonné. »

A la voix puissante de la forcière, le sultan *Misnar* quitta sa figure naturelle, pour revêtir celle d'un reptile. Il traînoit son ventre jaune & tacheté, sur la poussière; sa gueule béante vomissoit un poison impur.

*Misnar*, ne perdit point, avec sa première forme, le souvenir de ce qu'il avoit été. Il sentoit son étrange métamorphose; il reconnoissoit l'équité de son châtiment. Quoiqu'il ne pût se faire lui-même, il s'enfonça sous terre, ne pouvant supporter la lumière du jour après une telle disgrâce.

La nécessité de satisfaire aux besoins de la nature le fit bientôt sortir de sa retraite souterraine. Il se traînoit çà & là dans le désert,



*Où ta perte est infaillible, le pouvoir des  
enchanteemens prévaudras.*



cherchant sa nourriture. Il rencontra un sentier où il rampoit avec plaisir. Une odeur flattoit son odorat, & son ventre délicat étoit porté sur une mouffe tendre & molle.

« Sûrement, dit-il, au fond de son cœur, la  
» bonté d'*Alla* ne laisse point ses moindres créa-  
» tures sans plaisirs & sans consolation. Dans  
» mon état de crapaud, je respire une odeur de  
» roses & de violettes qui m'enchaute, je jouis  
» d'une santé & d'une vigueur, qui sont le  
» plus doux charme de la vie. »

Occupé de ces pensées, il se traînoit vers un buisson où un instinct invincible sembloit le pousser. Mais il se sentit saisi d'horreur à la vue d'un cadavre à demi pourri, qu'il trouva sous ce même buisson.

Un reptile de son espèce sembloit, comme lui, désirer de se repaître de cette charogne infecte, & détester en même tems un si horrible repas.

*Misnar*, oubliant dans ce moment sa métamorphose, eut horreur du reptile son semblable, & du cadavre qu'il appercevoit. Il vouloit fuir : l'autre crapaud l'arrête, en lui parlant ainsi dans la langue des habitans de *Dély*.

« Arrête, qui que tu sois, arrête : soit qu'un  
» enchantement t'ait réduit comme moi à

» la vile condition d'un reptile , ou que ta  
 » fois réellement ce que ta forme présente au-  
 » nonce... »

*Misnar* fut étonné de ce discours. Il connut qu'il n'étoit pas le seul malheureux de son espèce. Il demanda à son compagnon d'infortune , par quel accident il se trouvoit ainsi transformé.

Le reptile répondit : « Puisque je vois à ton  
 » discours que nous sommes tous deux la vic-  
 » time d'un enchantement , je n'aurai point de  
 » répugnance à te déclarer la cause de ma méta-  
 » morphose. J'espère aussi que ma confiance sera  
 » payée d'un juste retour , & qu'après que je  
 » t'aurai raconté mon histoire , tu ne me refu-  
 » seras pas de me dire la tienne.

» Nous sommes frères , reprit *Misnar* , &  
 » par la ressemblance de notre sort , & par notre  
 » espèce ; & j'aurois tort de te demander une  
 » grâce que je ne voudrois pas reconnoître comme  
 » elle le mérite.

» Eh bien ! dit l'autre , éloignons - nous donc  
 » de la vue horrible de ce cadavre. Allons nous  
 » retirer sous un autre buisson où nous puissions  
 » nous confier librement nos aventures étranges :  
 » car , quoique la forcière *Ulin* ait le pouvoir  
 » de changer notre première forme , & que ,  
 » pour nous faire sentir plus vivement notre lai-  
 » deur

» deur & notre bassesse actuelle , elle nous oblige ;  
 » par une force irrésistible , à venir chaque jour  
 » devant cette charogne puante ; cependant , les  
 » fruits de la terre sont notre nourriture propre.  
 » Cette enchanteresse , toute méchante & puis-  
 » sante qu'elle est , ne sauroit nous forcer à rien  
 » de contraire à la nature humaine , même  
 » sous la forme de reptile qu'elle nous a don-  
 » née. »

Tandis qu'il parloit, un troisième crapaud vint les joindre.

« Voici encore un de nos frères, dit le même ;  
 » & nous en verrons bientôt un quatrième. Nous  
 » étions trois, quand tu es venu parmi nous. — O  
 » princesse ! ajouta-t-il, en parlant au crapaud  
 » nouveau venu, où est cet infortuné, la der-  
 » nière victime de la cruelle *Ulin* ?

» Il va venir, répondit la princesse ; il se te-  
 » noit dans le sable, au soleil, à demi assoupi.  
 » Je l'ai réveillé : il vient. »

En effet, le dernier crapaud arriva au bout de quelques minutes. Alors, ils quittèrent le buisson du cadavre, pour en chercher un autre.

« Nous pouvons nous arrêter ici, dit le pre-  
 » mier à *Misnar*, nous y ferons en sûreté : nous  
 » n'y craignons point la dent cruelle du ser-  
 » pent ; car nous sommes sous l'ombre odorifé-  
 » rante du cinnamome.

« Votre précaution est bonne , dit *Misnar* , &  
» nous vous en sommes obligés. Mais il me  
» tarde d'apprendre l'histoire de votre métamor-  
» phose. »



---

---

*CONTE SEPTIÈME.*

---

---

## HISTOIRE

## DE MAHOUD.

**J**E suis fils d'un joaillier de *Dély*, dit le crapaud; mon nom est *Mahoud*. Mon père, près de terminer une vie industrieuse & économe, me fit approcher de son lit, & me dit: » O mon  
» fils! mes jours ont été des jours de travail &  
» de peine. Le succès a couronné toutes mes  
» entreprises. J'ai semé & tu peux recueillir:  
» j'ai amassé & tu peux prodiguer: j'ai travaillé  
» & tu peux jouir du fruit de mes travaux. C'est  
» pour toi que je me suis donné tant de peines.  
» J'ai sacrifié ma paix & ma tranquillité pour  
» te mettre dans l'abondance. Je meurs, sûr  
» que mon cher *Mahoud* n'éprouvera jamais la  
» gêne & les misères de la pauvreté. Heureux  
» les pères sages & prévoyans qui voyent la  
» mort en souriant, comme moi, parce qu'ils  
» laissent après eux des enfans assez riches pour  
» n'avoir besoin de personne »!

Ce furent les dernières paroles que me dit mon père expirant : elles furent accompagnées de larmes. Il me bénit & rendit l'ame. A peine eut-il les yeux fermés , que j'eus la curiosité d'examiner les immenses richesses qu'il me laissoit.

Transporté de joie, je me hâtai d'ouvrir les coffres & les armoires. J'y trouvai une multitude infinie d'écrits , & plus de richesses qu'il n'en falloit pour satisfaire les desirs d'un jeune homme ardent pour le plaisir. Il y avoit un grand nombre de diamans qui passoient la mesure (1) royale , & plusieurs autres d'un prix inestimable ; & de plus , des monceaux d'or & d'argent. Je crus ces richesses inépuisables.

Devenu tout-à-coup le possesseur de tant de biens, je me livrai à l'attrait du plaisir. Ma maison étoit ouverte à tous les jeunes gens du même âge que moi. Nous passions les jours & les nuits dans la joie des festins & de la débauche. La loi sévère de *Mahomet* n'étoit point observée. Nous buvions , jusqu'à l'ivresse, du vin le plus exquis. Les *Houris* ne nous manquoient pas. Si elles

---

(1) Tous les diamans d'une certaine grosseur appartiennent de droit au Mogol. Ceux de ses sujets qui en trouvent de parçils dans les mines , sont obligés de lui en faire hommage.

n'étoient pas aussi pures que celles de *Mahomet*, au moins elles étoient aussi belles. Lorsque nos verres étoient pleins de vin, nous ne portions point envie aux rivières de lait que le prophète a promises aux fidèles musulmans.

Je vivois ainsi dans la compagnie de ceux pour qui la religion est un objet de raillerie, & qui méprisent les règles de la prudence & de la sobriété. L'heure vint bientôt où ma folle joie se changea en tristesse, & je ne tardai pas à comprendre que toute la prudence d'un père laborieux n'étoit pas capable de préserver un fils méchant, du chagrin & de la douleur.

Mes richesses, quelque considérables qu'elles fussent, furent bientôt épuisées. Je vendis tous mes bijoux les uns après les autres. Comme j'en ignorois la valeur, je les donnai à vil prix. Chacun me trompa. Mon étourderie m'exposoit à être la dupe de tout le monde. Mon or & mon argent étoient à mes amis comme à moi. Quand j'eus tout dissipé, j'eus recours à ceux qui m'avoient été le plus attachés, & à qui j'avois tout prodigué. Mais ils furent aussi avares envers moi que j'avois été prodigue pour eux.

Les marchands qui avoient tant gagné avec moi, eurent bien de la peine à me prêter quelques légères sommes d'argent; ils me les firent redemander peu à près; & quand ils me trouvè-

rent insolvable , ils eurent la cruauté de se saisir de mes meubles , de mes habits même , & de les faire vendre à l'encan.

Ainsi je fus chassé de chez moi , par ceux que j'y avois reçu mille fois à bras ouverts. Ceux que j'avois pressés contre mon sein me rejetèrent comme un chien-

Accablé de remords , abandonné de tout le monde, ne sachant à qui avoir recours, je me couvris de quelques haillons que l'on m'avoit laissés ou donnés par charité, & je m'assis à la porte d'un jeune homme très riche, & qui me sembloit prodiguer son bien, comme j'avois fait moi-même.

*Bennaskar* (c'est ainsi qu'il se nommoit) le riche & joyeux *Bennaskar* sortit accompagné d'une troupe de jeunes gens, de musiciens & de danseurs. Voyant un pauvre malheureux se plaindre à sa porte, il demanda qui j'étois, ce que j'avois.

Je lui dis que je m'étois livré, comme lui; à toutes sortes de plaisirs, à la danse, à la volupté, à la bonne chère; mais que le défaut de prévoyance étoit la cause de ma ruine, & encore plus la confiance indiscrete que j'avois eue en de faux amis qui ne la méritoient pas.

Plusieurs de ses amis m'entendant parler avec tant de liberté, voulurent me chasser de sa pré-

sence , en disant qu'un misérable comme moi ne méritoit pas seulement de respirer l'air ni de voir la lumière. *Bennaskar* s'y opposa , & me demanda si l'infidélité de mes amis m'avoit appris à être sincère envers les autres.

Je lui répondis que j'avois toujours été sincère & vrai, même envers ceux qui me trompoient , & que j'aurois mieux aimé mourir que de tromper mes amis.

» Je saurai si vous dites vrai, me répondit  
 » *Bennaskar* ; foyez mon ami. Dites à mes gens  
 » qu'ils vous ouvrent ma garde-robe. Choisissez  
 » les habits qui vous conviendront , & vivez  
 » avec moi. Je ne vous demande qu'une grâce ,  
 » c'est de ne rien révéler de ce qui se passera  
 » dans ma maison , de tout ce que vous y ver-  
 » rez & entendrez ».

» Votre offre gracieuse annonce la générosité  
 » de votre cœur , lui dis-je. Mais je ne puis  
 » vivre aux dépens de personne sans lui être  
 » utile. Donnez-moi le moyen de mériter vos  
 » bontés , si vous voulez que je les accepte ».

» Vous les mériterez , me répondit *Bennas-*  
 » *kar* , si vous êtes sincère avec moi. Il y a long-  
 » tems que je cherche un véritable ami , un ami  
 » à qui je puisse me confier. Si je le trouve en  
 » vous , ce trésor vaut plus que tous mes biens.  
 » Ce sera moi qui vous serai redevable : ce que

» je ferai pour vous sera plutôt un devoir de reconnoissance qu'un effet de générosité ».

Les amis de *Bennaskar*, rongés d'envie entourèrent leur protecteur, & lui dirent qu'il pouvoit compter autant de vrais amis qu'il y avoit de personnes autour de lui.

» Non, leur dit le jeune homme, quoique je vous paroisse aussi étourdi que vous, croyez que toutes mes pensées ne sont pas vaines. Vous n'êtes que de vils flatteurs, plus attachés à la fortune qu'à la personne de celui qui vous fait du bien. Je vous ai tous mis à l'épreuve : je vous ai tous trouvés faux & ingrats. Cet homme que vous méprisez est le seul qui ait refusé mon amitié, à moins qu'il ne pût y répondre par un retour de bons offices. Lui seul mérite mon estime ».

Les amis de *Bennaskar*, frappés de ces paroles, voulurent renouveler les protestations de leur attachement & de leur sincérité. Il les connoissoit trop bien pour se fier à leurs vains discours : il les fit chasser de chez lui, & me prenant par la main, il me fit entrer dans un superbe appartement.

Dès que je me vis seul avec lui, je me jetai à ses pieds en disant : « Que mon seigneur ne se fâche point contre son serviteur. Mais j'ignore encore quel service il attend de moi ».

« Je vous l'ai dit , reprit *Bennaskar* ; tout ce  
» que je vous demande , c'est de ne rien révéler  
» de tout ce qui se passera dans ma maison , de  
» tout ce que vous y verrez & entendrez ».

« Mon seigneur , lui dis-je , de quelle utilité  
» peut être pour vous une telle condescendance ,  
» qui peut me coûter cher ? Si je ne parle pas ,  
» vos esclaves parleront , & je deviendrai rés-  
» ponsable de leur mauvaise foi. Rendez-moi ;  
» je vous prie , mes haillons. J'aime mieux ma  
» pauvreté qu'une place où votre maison entière  
» conspireroit contre moi pour me faire perdre  
» votre estime & votre faveur ».

« Votre réponse , dit *Bennaskar* , est celle  
» d'un homme prudent ; mais ne craignez point.  
» Je ne puis vivre sans un ami tel que vous ;  
» & j'espère que ce que vous verrez , aucun  
» autre ne le verra , & conséquemment aucun  
» autre ne peut manquer de sincérité à mon  
» égard ».

Après cette assurance , je ne pus refuser les  
bontés de *Bennaskar*. Ses esclaves me conduisirent  
au bain , me lavèrent , me parfumèrent , & me  
revêtirent des plus riches habits de leur maître.

*Bennaskar* étoit impatient de me revoir. Quand  
j'entrai dans son appartement , le jeune homme  
se hâta de venir au-devant moi ; & , me prenant  
entre ses bras , il me dit ; « Enfin j'ai trouvé un

» ami, un véritable ami ». — Je répondis, par ce souhait, « que *Mahoud* soit l'ami de ton cœur ».

*Bennaskar* me fit passer dans un autre appartement, où l'on nous servit un repas délicieux. Il fit venir des musiciennes & des danseuses pour nous amuser pendant le repas.

« Les femmes, dit-il, sont le charme de la vie : j'aime sur-tout à entendre leur voix douce & flatteuse dans la joie des festins ». —

« Dites plutôt, repris-je, que les femmes sont la peste de la vie. Mais, grâces à *Alla* & à son prophète, jusqu'ici *Mahoud* s'est gardé de leurs pièges ; & en cela, la volonté de son père a été accomplie ».

« Quoi ! dit *Bennaskar*, étonné d'un tel discours, mon ami auroit-il un cœur à l'épreuve des traits de la beauté ? Serait-il au-dessus des foiblesses de l'humanité ? Alors je l'estime-rois bien davantage ; car celui qui fait commander à l'amour, mérite de gouverner l'univers entier ».

« Non, répondis-je, je ne suis pas insensible. Au contraire, j'ai ressenti vivement les traits de l'amour. L'homme blessé craint la lance & l'épée ».

« Mais, dit *Bennaskar*, ce que vous voyez ici, sont des figures ordinaires, dont il est aisé de se défendre. Je vais vous en montrer d'autres

» auxquelles il n'est pas possible de résister »  
 « Ne me les montrez pas , ô *Bennaskar* ! lui  
 » dis-je, ne me les montrez pas. Je verrois sans  
 » plaisir les sulranes de *Dély*, & celles que vous  
 » aimez, seroient choquées de mon indifférence.  
 » Je ne veux point vous chagriner, dit *Bennas-*  
 » *kar* en souriant. Je n'avois dessein que de vous  
 » éprouver. Ces danseuses suffisoient pour ce mo-  
 » ment ; & je ne veux ni faire parade de mes  
 » femmes, ni m'en servir pour tourmenter un  
 » ami. Je vois que vous êtes un peu troublé.  
 » Allons prendre le frais dans ces allées plantées  
 » d'orangers ».

Je passai ainsi quelque tems dans la compagnie de *Bennaskar*. C'étoient, chaque jour, nouvelles fêtes, & nouveaux plaisirs. Nous nous plaisions ensemble ; nous étions très - satisfaits l'un de l'autre.

Il y avoit dix - huit jours que j'étois chez mon ami, sans qu'aucun nuage eût troublé la tranquillité dont nous jouissions sous les auspices de l'amitié. Le dix - neuvième jour au matin, *Bennaskar* m'aborda avec un visage sombre & triste.

« Qu'avez-vous, ô mon seigneur ! lui dis-je ?  
 » Quel chagrin trouble la sérénité de votre ame ?  
 » *Mahoud* ne partagera-t-il pas avec vous les biens  
 » & les maux, les plaisirs & les peines, les faveurs  
 » les disgraces qu'*Alla* vous envoie » ?

« O *Mahoud* ! me dit *Bennaskar*, ne sommes-  
» nous pas dans la pleine lune » ?

« Oui, répondis-je en souriant. Mais qu'est-ce  
» que les phases de cet astre inconstant ont de  
» commun avec le bonheur de mon ami » ?

« O *Mahoud* ! réplique *Bennaskar* en soupirant,  
» le sort de ton ami dépend du caprice des  
» étoiles. Je dois mettre cette nuit ton amitié à  
» l'épreuve. Si la sincérité de *Mahoud* se dément,  
» *Bennaskar* est le plus malheureux des hommes.  
» Si ton cœur n'est pas assez fort pour résister à la  
» tentation la plus séduisante, fuis, ô mon ami !  
» tandis qu'il en est tems. Mais pourquoi doute-  
» rois-je de l'amitié de *Mahoud* ? *Mahoud* me  
» fera fidèle. Pourquoi dirois-je ? éloigne-toi ;  
» *Mahoud*, éloigne-toi ? Si tu me fuis, où trou-  
» verai-je ton semblable ? Et cependant je sens  
» que je ne puis vivre sans un ami en qui je puisse  
» me confier ».

« Soyez tranquille, *Bennaskar*, lui dis-je d'un  
» ton ferme, soyez tranquille : *Mahoud* peut être  
» malheureux ; mais il ne fera ni injuste, ni per-  
» fide. Quelle est donc cette épreuve terrible qui  
» vous fait trembler pour la fidélité de votre ami ?

« Sans doute, dit-il, *Mahoud* ne mérite aucun  
» soupçon. Attendons le coucher du soleil, jus-  
» qu'à ce que nous voyions la lumière étincelante  
» des étoiles ».

*Bennaskar* alla au bain, & se fit habiller magnifiquement. Il m'ordonna d'en faire autant.

Je lui obéis. Nous nous retrouvâmes bientôt ensemble dans le fallon.

« Hélas ! dit *Bennaskar* en me voyant, comment prier mon ami de prendre l'image de la laideur, & de la porter quelques heures » ?

« Comment, répliquai - je ! quelle image de laideur dois - je porter ? *Mahoud* est toujours semblable à lui-même : mettez votre ami à une plus forte épreuve ».

Alors *Bennaskar* me présentant un petit pot d'onguent noir avec un pinceau, me dit : « Il faut que *Mahoud* souffre que je déguise sa couleur avec cet onguent. Il doit faire cette nuit le personnage d'un esclave noir ».

« N'est-ce que cela, repris-je ? donnez - moi ce pinceau, & me faites un habit d'esclave. Une telle épreuve ne méritoit pas tant de frayeurs de votre part ».

« L'habit est prêt, dit *Bennaskar*, tout est préparé. Mais vous ne pourriez pas vous déguiser ici, sans que mes esclaves ne s'en apperçussent. Attendons la nuit, & alors *Bennaskar* se reposera sur l'amitié de *Mahoud* ».

On nous servit un magnifique festin. Je mangeai de bon appétit. *Bennaskar* étoit pensif, & ne

sembloit prendre aucun goût à ce qu'on lui ser-voit.

Je fis ce que je pus pour le tirer de sa mélancolie. Je plaisantai sur ses vaines frayeurs : je me mis à chanter & à rire devant lui. Je fis venir sa musique ordinaire avec ses danseuses pour le distraire des pensées chagrinantes qui l'occupaient. *Bennaskar* resta muet : rien ne put l'égayer.

Le repas & la musique furent prolongés jusqu'à la nuit. Alors *Bennaskar* commanda aux esclaves de se retirer. Il prit une lampe & me conduisit par une multitude d'appartemens qui m'étoient inconnus.

« *Mahoud*, dit-il, lorsque nous eûmes fait plusieurs tours & détours dans son vaste palais :  
» *Mahoud* n'a jamais vu les merveilles de ces lieux ».

« Il est vrai, répondis-je, & je m'estime heureux d'admirer aujourd'hui les richesses de mon seigneur. Mais je n'avois point sollicité cette grace. *Mahoud* respectoit assez les secrets de son ami, pour ne pas désirer de les savoir ».

Nous arrivâmes dans une petite chambre voûtée, au milieu de laquelle pendoit une lampe que *Bennaskar* alluma. Puis il éteignit celle qu'il tenoit en main.

« *Mahoud*, me dit-il, entrez dans ce cabinet que vous voyez devant vous ; prenez-y un ha-

» bit d'esclave que vous y trouverez, & peignez-  
 » vous le visage & les mains avec cet onguent  
 » noir ».

Je fis d'abord ce que *Bennaskar* me dit, & bien-  
 tôt je représentai un esclave noir.

« Mon cher *Mahoud*, reprit *Bennaskar* en me  
 » voyant : te voilà parfaitement bien déguisé. A  
 » présent obéis-moi en silence : sois comme un  
 » muet devant son maître ».

Je lui fis une profonde inclination, & les  
 gestes dont se sert un muet pour marquer sa sou-  
 mission à son maître. *Bennaskar* sourit.

« *Mahoud*, dit-il, prends & lève cet anneau  
 » de fer qui est attaché au milieu du plan-  
 » cher ».

Je prends l'anneau, & j'apperçois une femme  
 d'une grande beauté à moitié enterrée.

Frappé de cette apparition, je reculai de frayeur,  
 & pensai tomber en arrière. *Bennaskar* me donna  
 un coup de chabouc (1), qu'il tira de dessous sa  
 robe, en me disant : « Si tu bronches, je te trai-  
 terai en esclave. »

Quoiqu'irrité du coup que je venois de rece-  
 voir, je me ressouvins de ma promesse, & revins  
 à la trappe.

Esclave, continua *Bennaskar*, achève de dé-

(1) C'est un grand fouet.

terrorer cette femme; tu trouveras la bêche & la pelle dans le caveau.

Je descendis, pris les instrumens & me mis à travailler. Mais ni la crainte, ni le travail ne purent m'empêcher de jeter des regards fréquens sur l'aimable femme que je déterrois, & qui, quoiqu'elle semblât morte, avoit toute la beauté d'une nymphe en santé.

Quand j'eus ôté toute la terre qui la couvroit, ce que je fis avec complaisance, découvrant chaque fois de nouveaux appas, il me donna une petite fiole d'une liqueur bleue dont il m'ordonna de répandre quelques gouttes sur les lèvres de la femme morte, quand il seroit entré dans le cabinet voisin.

Quand *Bennaskar* fut retiré, je pris la fiole, en versai quelques gouttes sur les lèvres vermeilles de l'aimable morte, avec un pressentiment de ce qui arriva.

Aussi-tôt elle ressuscita; ses yeux s'ouvrirent; & portant ses regards de côté & d'autre, elle fut effrayée en me voyant. Elle s'écria: « O *Alla!* » défends-moi de ce monstre ».

En même tems *Bennaskar*, sans se montrer, dit du cabinet où il étoit caché.

« *Hemjuhac*, êtes-vous disposée à faire la volonté de *Bennaskar*, ou userons-nous encore de la voie des enchantemens pour dompter

votre

» votre obstination? Quoique *Macoma* ne me  
 » permette pas de vous voir sans vous priver de  
 » l'usage de vos sens, & moi de mes desirs, ce-  
 » pendant *Ulin* vous soumettra à sa volonté puis-  
 » sante ».

« Infâme, répondit la belle étrangère; je ne  
 » crains point le pouvoir de ta magie. *Macoma*  
 » ne me trompe point: tu ne peux avoir aucun  
 » empire sur moi, sans mon consentement. *Ma-*  
 » *homet*, qui permet que je sois pendant quel-  
 » que tems le jouet de tes prestiges, me délivrera  
 » enfin de tes mains barbares ».

« Puisque tu persistes, reprit *Bennaskar*, il  
 » faut essayer le fouet dans la contrainte. Esclave,  
 » qu'on donne cinquante coups de fouet à cette  
 » femme obstinée & rebelle ».

Je pris le chabouc, & me mis en devoir d'ac-  
 complir l'ordre sévère de *Bennaskar*, maudissant  
 intérieurement la promesse que je lui avois faite:  
 Je l'avois faite à un ami & non pas à un monstre.

Dès que la belle *Hemjunah* sentit le fouet, elle  
 remplit la voûte de ses cris. Chaque coup que je  
 lui donnois m'étoit aussi sensible qu'à elle-même.  
 J'en modérais la violence. Les larmes couloient  
 de mes yeux, & je souhaitois ardemment d'être  
 délivré de cette tâche cruelle. Je m'estimai  
 heureux, lorsque le nombre de cinquante fut  
 rempli.

« Eh bien ! dit alors *Bennaskar*, toujours en-  
 » fermé dans le cabinet, que pense à présent  
 » *Hemjunah* ? Est-elle déterminée à se rendre  
 » à mes desirs ?

» Rien n'est moins propre à gagner l'affection  
 » d'une femme, que la barbarie, reprit foible-  
 » ment *Hemjunah*. Que je meure plutôt que de  
 » consentir jamais à appartenir au vil & cruel  
 » *Bennaskar* !

» Meurs donc, dit-il avec fureur en sortant  
 » du cabinet ; meure, & que *Macoma* te voie  
 » rentrer dans la terre d'où je t'avois fait ti-  
 » rer. »

En effet, dès que *Bennaskar* parut aux yeux  
 de *Hemjunah*, elle perdit tout sentiment, tout  
 mouvement ; un bruit souterrain se fit entendre.  
 Un nain sortit de la trappe, se saisit du corps de  
*Hemjunah*, & le remit dans la terre. La trappe  
 se referma avec un bruit qui fit retentir la  
 voûte.

*Bennaskar* me dit alors de le suivre. Il me  
 conduisit au bain, & me dit de me laver sur-  
 tout les mains & le visage, de reprendre mes  
 vêtemens ordinaires, & de revenir dans le  
 fallon.

J'étois si stupéfait de ce que je venois de voir  
 que je savois à peine ce que je faisois. Cepen-  
 dant, quand je fus seul au bain, je tâchai de me

remettre de mon étonnement. Mais la réflexion augmentoit ma surprise & mon inquiétude, au lieu de les diminuer. Tantôt je voulois aller trouver le Cadi, & lui déclarer l'horrible aventure dont j'avois été témoin. Un moment après j'avois honte de moi-même, & cependant je n'osois violer le secret que j'avois promis de garder.

« *Bennaskar*, disois-je en moi-même, m'a  
 » semblé un ange pendant près d'un mois. Ce  
 » dernier trait le perd dans mon esprit. Cette  
 » nuit me l'a montré sous l'image d'un monstre.  
 » Comment accorder ces apparences contraires ?  
 » Le plus tendre & le meilleur des amis peut-il  
 » être en même tems le plus féroce & le plus  
 » méchant des hommes ? Seront-ils victimes de  
 » quelque enchantement ? Le *Bennaskar* de  
 » cette horrible nuit est-il bien le même d'hier  
 » & des jours précédens ? Quelque esprit mé-  
 » chant a-t-il pris sa figure pour le perdre ? Mais  
 » non ; je cherche en vain à excuser la plus  
 » affreuse cruauté exercée sur la plus belle des  
 » femmes. Quelle horrible scène j'ai vue ! Que  
 » dis-je ? j'ai été forcé d'en être l'acteur ! Com-  
 » bien mon cœur étoit attendri ! Combien elle a  
 » detesté les mains barbares qui exécutoient les  
 » ordres cruels de son tyran ! Ai-je bien pu me  
 » prêter à cet indigne ministère ? Tourmenter  
 » une innocente qui appeloit *Alla* à son secours ?

» Quoi ! j'ai osé servir la férocité d'un monstre ;  
 » contre une femme sans défense , & je diffère  
 » d'instruire le Cadi de ce qui se passe dans cette  
 » maison d'enchantement. »

Je pris la résolution d'instruire d'abord le Cadi  
 des fortilèges & des enchantemens de *Bennaskar*.

Je sortis du bain, repris mes vêtemens, & m'avancai vers la porte. « Mais , dis-je en moi-même , que vais-je faire ? A quoi aboutira cette démarche ? Je violerai ma foi , sans servir la pauvre infortunée qui excite ma pitié. *Bennaskar* m'attend dans le salon. Lorsqu'il me verra sortir , il aura quelque soupçon , & par le pouvoir de son art , il saura cacher la belle *Hemjunah* aux yeux du Cadi. Il y a un mois que je suis avec *Bennaskar* ; & je n'avois pas encore vu la chambre affreuse où s'est passée cette sanglante exécution. Il a été obligé lui-même de me suivre. Personne que lui ne connoît ces lieux souterrains. D'ailleurs , il s'est plaint lui-même du retour de la pleine lune. Il s'est levé accablé de tristesse & de chagrin. Non , il ne prend point plaisir à faire souffrir l'innocent. C'est pour moi un mystère que je ne comprends pas. Je retournerai donc vers mon ami avec un visage serein , & je ne témoignerai rien de l'inquiétude qui m'agite. »

*Bennaskar* vint au-devant de moi.

« D'où vient *Mahoud*, demanda-t-il avec  
» empressement ?

» Je fors du bain, répondis-je, & je viens re-  
» joindre mon ami *Bennaskar*.

» Oui, *Bennaskar* est votre ami, reprit-il ; mais  
» *Mahoud* est-il sincère, me fera-t-il toujours  
» fidèle ? »

Ces paroles m'embarassèrent. Le souvenir de la nuit me fit hésiter un moment. Cependant n'osant répondre autrement, je lui dis : « Pour-  
» quoi douteriez-vous de la sincérité de mon  
» cœur ?

» *Mahoud* m'est donc fidèle, répliqua-t-il  
» avec une exclamation qui marquoit ses soup-  
» çons ?

» Oui, répondis-je à contre cœur, *Mahoud*  
» vous est fidèle.

» Je le veux croire, continua *Bennaskar* ;  
» mais mon ami n'a-t-il pas été surpris de la  
» scène dont il vient d'être témoin ? Il a dû  
» l'être. Néanmoins, garde-toi de me deman-  
» der aucune explication, ou de révéler ce se-  
» cret. —

» Vous doutez donc de ma fidélité, répon-  
» dis-je. Autrement vous ne feriez aucune dif-  
» ficulté de m'expliquer cette scène étrange. Qui

» peut garder un secret, en peut bien garder  
» deux.

» Il n'y a qu'un mois que tu es mon ami, me  
» dit *Bennaskar*, & tu voudrais être admis  
» dans la confiance de tous mes secrets. Jeune  
» homme inconfidéré, prends garde de te brûler  
» les ailes au soleil, en volant au-dessus des plus  
» hautes montagnes. Un ami bien éprouvé est  
» le trésor qui charme *Bennaskar*; mais la ma-  
» lédition & la mort sont le partage de ses en-  
» nemis, »

En achevant ces mots, *Bennaskar* me jeta un regard sévère, & me quitta brusquement. Je me retirai dans mon appartement, fort irrésolu sur le parti que j'avois à prendre.

En regardant de côté & d'autre dans ma chambre j'aperçus un petit livre ouvert sur une espèce de pupitre, devant la lampe allumée. C'étoit le koran de notre sainte loi.

N'ayant pas envie de dormir, je me mis à lire à l'endroit ouvert. C'étoit le chapitre où il est parlé de la vache sainte. Il me sembla voir le nom de *Maoud* écrit dans le livre sacré.

Cette merveille me surprit. Je regardai avec une nouvelle attention. Je lus distinctement ces mots :

Mahoud ! Mahoud ! Mahoud ! *Il y a beaucoup de bien dans le monde, mais il y a encore plus de*

*mal. Le bien est un don d'Alla, le mal est l'ouvrage de ses créatures. Parce que l'homme a péché, & qu'il marche dans les ténèbres de l'ignorance, la méchanceté des Génies malfaisans, & la puissance des enchantemens triomphent de la sagesse des justes. A ce mot, Mahoud est dans la maison d'un magicien auquel il s'est malheureusement lié par des engagements d'honneur. Manquer à sa parole, c'est bassesse ; la tenir, c'est un crime. Quand les hommes s'abandonnent au mal, ils deviennent soumis au pouvoir des mauvais Génies : alors nous autres, les protecteurs du genre humain, nous ne pouvons plus ni nous intéresser en leur faveur, ni leur prêter notre secours contre les dangers qu'ils courent, qu'à proportion de leurs remords. Ton ame facile, trompée par la profonde dissimulation de Bennaskar, s'est laissé prendre aux pièges qu'il lui tendoit ; la voix de sa bouche a reçu ta prudence. Tu as promis à tout évènement, de ne point révéler les secrets de sa maison, & par cette promesse imprudente tu t'es associé, sans le vouloir, à la méchanceté de ton faux ami. Mais l'homme attaché au service d'Alla par une loi inviolable & immuable, peut-il disposer de lui-même contre la volonté de son auteur ? Le vermissseau qui rampe sur la terre, osera-t il se révolter contre la main qui l'a formé ? Si Mahoud, en promettant de ne rien dire de ce qui se passeroit dans la maison de Bennaskar, en*

avoit excepté tout ce que la loi de Mahomet lui ordonnoit de révéler , il eût agi prudemment. Celui qui marche dans les ténèbres tombera infailliblement dans le précipice qu'il ne voit pas. A ces mots , reconnois le Génie Macoma qui emprunte la ressemblance du koran pour t'instruire. Je vois les maux qui t'attendent , si tu entreprends de délivrer la princesse de Cassimir ; & cependant cette entreprise est le seul moyen qui te reste pour secouer le joug de la cruauté & de l'oppression. Choisis donc : si ton cœur se sent ému de compassion pour l'innocence opprimée , prépare-toi à souffrir pour la cause de la vérité & de la vertu , prends dans ton sein ce livre qui pourra te faire voir la princesse toutes les fois que tu voudras ; sinon sois toujours l'esclave de l'ennemi du prophète.

Je voulus continuer de lire ; mais je ne vis plus rien d'écrit. Je résolus sur le champ de prendre la défense de la princesse , & de faire tout au monde pour la délivrer , quoiqu'il dût m'en coûter. Je mis le livre sur ma poitrine , je pris la lampe dans ma main , & vins dans le salon , ne doutant pas que *Bennaskar* ne se fût retiré dans son sérail.

Je m'engageai dans différens appartemens que je reconnus pour être ceux par lesquels j'avois déjà passé. Je me trouvai bientôt dans la petite chambre voûtée,

Je levai vite la trappe , je touchai la princesse *Hemjunah* avec le livre , ne songeant qu'aux moyens de la tirer de cette horrible prison.

La princesse s'éveilla au toucher du livre. Dès qu'elle me vit , elle jeta un grand cri qui m'alarma. Je craignois qu'elle n'éveillât *Bennaskar* ; ou quelqu'un de ses esclaves,

Je lui dis pour la rassurer , que j'étois envoyé par le *Génie Macoma* , pour la délivrer ; que je détestois l'horrible cruauté avec laquelle je l'avois traitée la nuit précédente.

« Vous , l'envoyé du *Génie Macoma* , me dit-elle en soupirant & criant par intervalle ? Vos paroles décèlent la fausseté de votre cœur. Je ne vous ai jamais vu , à moins que vous ne foyez le magicien *Bennaskar* déguisé sous une apparence étrangère , ainsi que je le soupçonne. Quoi qu'il en soit , homme vil , monstre implacable , tes ruses n'auront pas plus de pouvoir que ta cruauté. Rien n'est capable de me faire consentir à ce que tu exiges de moi. Je persisterai éternellement dans ma haine contre un monstre tel que *Bennaskar* : je suis sûre qu'il ne peut ni me détruire , ni me déshonorer sans mon consentement,

» Adorable *Hemjunah* , divine princesse , lui dis-je en me jetant à ses pieds , je vous conjure de m'écouter un instant. Je ne suis ni *Ben-*

» *naskar*, ni un de ses esclaves. Je suis le fidèle  
 » serviteur du *Génie Macoma*. C'est lui qui m'a  
 » envoyé vers vous, qui m'a donné ce livre dont  
 » l'attouchement vous a rappelé à la vie. C'est  
 » lui qui m'ordonne de tenter votre délivrance,  
 » & vous me voyez disposé à mettre tout en  
 » œuvre pour vous tirer de ce palais enchanté. Il  
 » est vrai, vous ne m'avez jamais vu sous mes  
 » traits, & dans mon caractère naturel. Mais  
 » c'étoit moi que *Bennaskar* a conduit ici la nuit  
 » dernière sous la figure & avec les habits d'un  
 » esclave, & j'ai été forcé par un serment témé-  
 » raire à exécuter ses ordres barbares. O char-  
 » mante princesse ! pardonnez un crime invo-  
 » lontaire.

» Un crime involontaire, reprit la belle *Hem-*  
 » *junah* ? Je reconnois à ton discours ta noir-  
 » ceur & ta perfidie. En supposant ton récit vrai,  
 » quel serment peut autoriser une mauvaise ac-  
 » tion, un emportement féroce ? Ne devois-tu  
 » pas t'exposer à toutes sortes de hafards, plu-  
 » tôt que de faire souffrir cruellement une fille  
 » innocente ? Si tu es réellement le serviteur  
 » fidèle du *Génie Macoma*, comme tu le dis, je  
 » le saurai à cette marque. Sors à ce moment de  
 » la maison de *Bennaskar*, & va instruire le Cadi  
 » de ses cruautés & de ses enchantemens.

» O ma princesse ! lui dis-je, laissez-moi plu-

» tôt vous tirer de ce tombeau affreux. Nous  
 » pouvons fuir fans être apperçus.

» C'est ce que tu ne peux faire , à moins que  
 » tu ne fois le cruel *Bennaskar* , comme je le  
 » soupçonne encore. Je ne puis sortir de ce ca-  
 » veau que par son ordre. Insensée que je suis ,  
 » continua-t-elle en versant un torrent de lar-  
 » mes , qu'elle folie d'écouter les impostures  
 » d'un homme tel que toi !

» O aimable *Hemjunah* ! répliquai-je , puisque  
 » vous espérez quelque succès de la démarche  
 » que vous m'ordonnez , je vais dès ce moment  
 » instruire le Cadi de votre état & de la cruauté  
 » de votre persécuteur. »

J'avois été jusqu'alors prosterné devant le tom-  
 beau de la belle *Hemjunah* ; quand je me levai  
 pour exécuter ma pieuse résolution , j'apperçus  
*Bennaskar* qui marchoit dans l'appartement  
 voisin,

Il entra dans la chambre voûtée. A sa vue ,  
 la princesse jeta un grand cri , & resta sans mou-  
 vement. Je pensai m'évanouir de frayeur. Quoi-  
 que mes intentions fussent droites & pures , la  
 présence d'un enchanteur me glaça d'effroi ; je me  
 rappelai la promesse que je lui avois faite , & que  
 j'allois violer. Je m'attendois à éprouver la force  
 de son pouvoir magique,

Je me couvris le visage de mes mains , n'osant

lever les yeux. Ma frayeur fut bientôt calmée. *Bennaskar* se jeta à mes pieds. Je fus surpris ; mais je ne doutai pas alors que le génie *Macoma* ne me protégeât , & j'attribuai l'humiliation du magicien à un pouvoir supérieur.

« O *Mahoud* ! me dit *Bennaskar* , pardonne  
» à un malheureux qui t'a trompé , qui t'a of-  
» fensé.

» Si tu veux que je te pardonne , lui répon-  
» dis - je , cesse de persécuter la princesse de  
» *Cassimir* : mets-là en liberté ; car tandis qu'elle  
» restera dans la terre , tes prières seront inu-  
» tiles.

» O *Mahoud* ! reprit - il , ô l'ami de mon  
» cœur , le confident de mes secrets ! quoique  
» tu n'aies point ressenti le pouvoir de l'amour ;  
» aies pitié de ceux qu'il captive. Si l'aimable prin-  
» cesse de *Cassimir* connoissoit la pureté de mon  
» cœur , si . . . —

» Envoyé de *Macoma* , s'écria la princesse en  
» interrompant *Bennaskar* , n'écoute point le  
» traître avant qu'il ne m'ait mise en liberté. Il  
» m'a trompée. Profite de mon erreur , tu seras  
» soumis à son pouvoir , si l'esprit de prudence  
» ne t'éclaire & ne te dirige. »

Alors *Bennaskar* se leva brusquement ; & , se découvrant la poitrine , il me dit : « Frappe ,  
» *Mahoud* , finis mes tourmens , & les malheurs

» de *Hemjunah* ; car *Bennaskar* sent qu'il ne peut  
 » renoncer au trésor de son cœur.

» Il ne m'est pas permis de t'ôter la vie, ré-  
 » pondis je ; mais je te livrerai au pouvoir du  
 » cadi , qui tient sur la terre la place du grand  
 » *Alla* , pour punir les méchans qui oppriment  
 » l'innocence. »

La princesse de *Cassimir* me demanda alors  
 le livre du génie *Macoma* , afin qu'il lui servît de  
 défense contre les insultes & les embûches du  
 cruel *Bennaskar*.

« Sa demande me parut si raisonnable , que  
 » je ne pus la refuser , je lui remis sur le champ  
 » le livre du génie protecteur. »

Lorsque je quittai la chambre voûtée , accom-  
 pagné de *Bennaskar* , il me conjura de ne pas  
 perdre un ami qui avoit eu tant de confiance en  
 moi. Je lui dis qu'il étoit juste d'obéir à *Alla* pré-  
 féablement à l'homme.

Je me présentai à la porte du cadi. Il étoit  
 nuit. Ses officiers me dirent que je ne pouvois  
 pas lui parler à cette heure. Je leur appris le  
 sujet de ma visite nocturne. Quand ils furent que  
 j'avois en ma puissance le magicien barbare qui  
 avoit enlevé la princesse de *Cassimir* , ils allèrent  
 avertir le cadi. Ce vigilant magistrat se leva en  
 hâte , & me suivit avec une forte garde à la  
 maison de *Bennaskar*.

Le magicien nous attendoit à sa porte, avec une lampe en main. Son assurance me surprit, & me fit craindre le pouvoir de son art. Mais dès que le cadi entra, *Bennaskar* se jeta à ses pieds, confessant son crime, & demandant pardon.

Le cadi ordonna aux gardés de se saisir de sa personne, & dit à *Bennaskar* de nous conduire dans l'appartement où il retenoit la princesse captive.

*Bennaskar* obéit. En traversant les différens appartemens qui conduisoient à la chambre voûtée, il me dit : « *Mahoud*, vous savez que le » corps de la princesse *Hemjunah* est à moitié » enseveli dans la terre, sans être couvert. Ob- » tenez du cadi, qu'il nous permette d'aller » seuls la tirer de cet état, afin de lui épargner » la peine de paroître ainsi devant lui. De mon » côté, la vue de mes péchés me fait horreur, » le remords m'accable, & je veux sincèrement » délivrer cette princesse innocente.

» Si vous me promettez, lui dis-je de tirer » la princesse de cet horrible tombeau, je tâ- » cherais d'obtenir du cadi ce que vous me de- » mandez. Autrement, je veux que tout le » monde soit témoin de votre malice détes- » table.

« ☉ mon ami ! répartit *Bennaskar*, ne me

» faites plus de reproches ; mon cœur m'en  
 » fait assez. Oui , *Mahoud* , je vous le promets ;  
 » je tirerai la princesse de cet état cruel , comme  
 » vous le désirez. Je ne me repose plus que  
 » sur la bonté & la pitié du cadi. Je n'implo-  
 » rerai plus désormais la puissance des mauvais  
 » Génies. Soyez en sûr ; je renonce à leurs en-  
 » chantemens. »

Je croyois le repentir de *Bennaskar* sincère ;  
 & je m'en réjouissois. Je priai donc le cadi qu'il  
 nous permît de le devancer dans la chambre  
 voûtée , pour délivrer la princesse de l'enchan-  
 tement auquel elle étoit soumise.

Le cadi consentit à ma demande. En même  
 tems il ordonna à ses gardes de rester à l'entrée  
 de l'appartement , tandis que j'y ferois avec *Ben-  
 naskar*.

Dès que nous fûmes entrés , le magicien  
 me prit par les cheveux , m'entraîna brusque-  
 ment dans le cabinet , & ferma la porte sur  
 nous.

« Perfide , me dit-il , reçois la juste récom-  
 » pense de ton parjure. » Sans me donner le  
 tems de répondre , il me cracha au visage , me  
 renversa par terre , me foula sous ses pieds , &  
 s'enfuit en fermant la porte du cabinet.

Je fus quelques minutes sans mouvement ,  
 étourdi de ma chute , du traitement indigne que

je venois de recevoir , & encore plus des suites que j'en appréhendois. Je me levai enfin , j'ouvris la porte , mais je ne vis plus , ni la princesse de *Cassimir* ; ni le cruel *Bennaskar*. Ma surprise fut extrême.

Cependant le cadî , & ses gardes impatiens d'attendre si long - tems ; entrèrent dans la chambre. Le cadî me fit saisir par ses soldats ; en me disant : « Malheureux , où est la princesse ? Où est celui qui nous a révélé ta méchanceté.

» O comble du malheur ! m'écriai-je , ô désespoir ! » Je m'apperçus que ma voix étoit comme la voix de *Bennaskar*. Je regardai mes vêtemens : c'étoient ceux du magicien. En un mot , je ne pouvois plus douter que ; pour me punir de lui avoir manqué de foi , il ne m'eût donné ses traits & sa figure.

Je tombai aux pieds du cadî , en le suppliant de m'écouter un moment. Je lui racontai toute mon aventure depuis que j'étois entré dans la maison de *Bennaskar* , jusqu'à l'instant présent. Il traita mon discours de fable. Ses gardes en rirent. Néanmoins , après un moment de réflexion , il me regarda fixément , & m'ordonna de délivrer la princesse & mon ami de l'enchantement où je les retenois.

J'eus beau attester le ciel de la vérité de mes paroles

paroles. Le cadi , indigné de mon obstination prétendue , me fit donner cent coups de chabouc par ses gardes.

Pour comble d'infortune , *Bennaskar* m'apparut au bout de la chambre. Je criai : « Le voilà , » le traître qui me fait si cruellement souffrir ! » — Le cadi regarde de tous côtés ; & , ne voyant personne , il s'imagina que je me moquois de lui. Il me fit encore donner une centaine de coups de fouet.

Accablé de désespoir , & succombant à la violence d'un tel châtiment , je tombai par terre , presque sans vie. Les gardes me trainèrent en prison. On me mit dans un cachot profond & obscur , où l'on me chargea de chaînes.

Dès le lendemain , je reparus devant le cadi , dans la salle publique de justice. On me fit mon procès. Je fus condamné à être brûlé vif le jour suivant , à moins que je ne délivrasse avant ce tems , la princesse de *Cassimir* & *Mahoud*.

Il eût été inutile de répéter mes protestations. Quand j'aurois juré mille & mille fois par *Alla* , que j'étois le véritable *Mahoud* , & que tout ce que je souffrois étoit un effet des enchantemens de *Bennaskar* , on étoit déterminé à ne me pas croire. Je pris donc le parti de ne rien répondre. Mon silence fut mal interprété. On l'attribua à une obstination indomptable. Pour me faire

parler, on ordonna aux bourreaux de me donner une bastonnade de cinq cens coups. Alors, je priai le cadi de considérer si j'avois quelque chose à répliquer dans la situation où je me trouvois.

« Mon histoire est vraie dans toutes ses circonstances, ajoutai-je, je souffre pour la promesse téméraire que je fis à *Bennaskar*; je dois me soumettre avec résignation à la rigueur de mon sort. »

Le cadi outré, me fit reconduire au cachot. On dressa un bûcher sur le marché public, & l'on prépara tout pour me faire brûler le lendemain en présence de tout le peuple.

Je passai une nuit cruelle. Je souhaitois que le soleil ne se levât plus jamais. Vain souhait! Cette nuit affreuse ne me parut qu'un moment. Les étoiles disparurent, comme à l'ordinaire, en présence du jour, & je vis approcher le moment de mon exécution.

La prison étoit entourée d'une foule de peuple répandu dans toutes les rues des environs, jusqu'à la place où étoit dressé le bûcher. Quand je passai, les uns m'accabloient d'injures, les autres me crachoient au visage; quelques-uns même me lapidèrent.

En avançant vers le bûcher, j'apperçus le cadi & ses officiers assis sur une espèce d'amphithéâtre couvert, qu'on avoit élevé devant le

bûcher. Il me fit venir devant lui , & me dit.

« Infâme magicien , je veux bien encore te  
» laisser maître de ton sort : rends la princesse  
» & ton ami que tu caches par le pouvoir de  
» ton art, ou la sentence que la loi porte contre  
» toi & tes semblables , va être exécutée dans  
» toute sa rigueur.

» O cadi , ô mon juge ! lui dis-je , puisque  
» vous ne voulez pas croire ce que je vous ai dit,  
» faites-moi au moins savoir qui m'a dénoncé  
» à votre tribunal , qui m'accuse de magie ou  
» de sorcellerie ? Ne suis-je pas *Bennaskar* , riche  
» marchand de *Dély* ? Où sont ceux qui osent  
» s'élever contre moi & me calomnier ? Vous  
» êtes venu cette nuit dans ma maison. Vous  
» vous êtes saisi de ma personne. Vous m'avez  
» fait conduire en prison , & jeter dans un ca-  
» chot où l'on m'a traité comme un vil esclave.  
» Vous me condamnez à être brûlé vif : tout  
» cela sans témoin , sans aucune preuve du crime  
» dont vous me punissez. C'est pourquoi , ô  
» cadi ! j'en appelle à l'équité du sultan de  
» l'orient , & j'espère que mes concitoyens ne  
» permettront pas qu'on m'exécute ainsi , sans  
» avoir constaté mon crime.

» Jeune homme , répliqua le cadi , votre ap-  
» pel n'est pas nécessaire. Je suis bien éloigné  
» de condamner , sans raison valable , aucun des

» habitans de *Dély*. Vous auriez raison de vous  
 » plaindre , & je serois le premier à vous écouter,  
 » si vos propres paroles ne vous condamnoient  
 » pas elles-mêmes. Hier vous protestiez que vous  
 » n'étiez pas *Bennaskar* ; aujourd'hui vous dites  
 » que vous l'êtes. Vous voilà convaincu de fauf-  
 » feté par votre propre bouche. Si vous n'étiez  
 » pas un magicien , qu'aviez-vous besoin de nier  
 » hier que vous étiez le marchand *Bennaskar* ? »

Le peuple applaudit au discours du juge. Chacun cria que j'étois un magicien , & que je méritois le feu.

Les gardes me lièrent sur le bûcher avec les chaînes que j'avois toujours portées aux pieds & aux mains , depuis le moment que j'avois été pris. Le peuple jeta un grand cri de joie. On mit le feu au bûcher : bientôt la fumée & la flamme enveloppèrent le malheureux *Mahoud*.

En un moment , je ne vis plus ni le ciel ni la foule du peuple qui remplissoit la place : mais je me trouvai au centre du bûcher sous la forme d'un crapaud. Je tâchai de sortir du milieu des flammes. Je me traînai avec quelque peine sous une pierre de la rue.

Le peuple resta sur la place jusqu'à ce que le bûcher fut entièrement consumé. On porta les cendres hors de la ville , où on les jeta au vent. Je restai sous la pierre jusqu'à la nuit.

J'avois dessein de sortir de la ville dès qu'il feroit assez sombre , pour le faire en sûreté. Mais le sommeil vint sur moi , au tems où les animaux se retirent pour reposer ; & en m'éveillant je me trouvai dans cette forêt où je vivois depuis un mois , lorsque je fis la rencontre de ces deux compagnons , de ma solitude & de mon malheur.

« Vos aventures sont surprenantes , ô *Mahoud* ! dit le sultan de l'*Inde* ; elle nous apprennent combien la prudence nous est nécessaire , à nous qui sommes enveloppés dans le même malheur que vous. Je vois que nos maux , à l'un & à l'autre , viennent d'un défaut de confiance en la protection d'*Alla*. Je dois avouer que cet être tout-puissant est toujours prêt à secourir ceux qui ne se manquent point à eux-mêmes.

« Mais , ô *Mahoud* ! souffrez que je vous fasse part de mon inquiétude. Qu'est devenue la belle *Hemjunah* , princesse de *Cassimir*. Ne vous étonnez pas de ma demande , ce nom rappelle à mon esprit des idées qui ne s'effaceront jamais. Comment une si aimable personne , une princesse si belle & si innocente , a-t-elle pu être soumise au pouvoir d'un enchanteur ? Mais dois-je m'en étonner , moi

» qui éprouve le même sort ? Sûrement, notre  
 » compagnon que vous décorez du titre de prin-  
 » cesse, ne peut pas être la fille de *Zebenezer*,  
 » sultan de *Cassmir*.

» C'est elle-même, répondit *Mahoud* : elle a  
 » été métamorphosée comme nous ; cet autre  
 » que vous voyez à ma droite, est *Horam*, le  
 » visir favori de *Misnar*, sultan de *Dély*.

» Quoi ! s'écria *Misnar* transporté d'étonne-  
 » ment, quoi ! mon fidèle *Horam* partage mes  
 » malheurs. *Misnar* est donc comme la feuille de  
 » l'automne, ou comme la plume que le vent  
 » emporte. »

*Horam*, apprenant qu'il étoit en présence de son seigneur, le sultan de *Dély*, lui témoigna son respect autant que sa forme hideuse put le lui permettre : *Mahoud* imita l'exemple du visir.

*Misnar* se tournant vers la princesse de *Cassmir*, lui dit d'un ton obligeant :

« O princesse ! quel accident étrange, quel  
 » enchantement cruel a pu vous faire perdre la  
 » plus belle des formes, pour vous donner celle  
 » d'un vil reptile ? Souffrez que je vous demande  
 » le récit de vos malheurs depuis que vous avez  
 » quitté la cour de *Zebenezer* votre illustre père.  
 » Agréez mes vœux pour votre délivrance. Mon  
 » bras est trop foible pour travailler à votre ré-  
 » tablissement & au mien.

» Très-magnifique sultan , répondit la prin-  
 » cesse *Hemjunah* , j'obéirai à vos ordres , quel-  
 » que douloureux que me soit le souvenir de  
 » mes malheurs. Mon indiscretion me couvrira  
 » de honte : cependant je satisferai votre curio-  
 » sité.

» Non , princesse , reprit le sultan : c'est assez  
 » de confesser nos fautes à la face du ciel.  
 » Celui qui prend plaisir au récit des peines  
 » d'autrui est le plus lâche des enfans de la  
 » terre.

» Je remercie *Alla* , dit la princesse , de ce  
 » que mon indiscretion n'a pas été telle que le  
 » sultan de *Dély* semble la soupçonner. Mon  
 » malheur vient d'une foiblesse commune aux  
 » jeunes personnes de mon sexe. Il y en a peu  
 » qui en soient exemptes.

» Plus un diamant a d'éclat , reprit *Misnar* ,  
 » plus le moindre défaut , s'il en a , est apparent.  
 » De même le roseau le plus foible est celui qui  
 » cède le plus aisément à l'impression de l'air.  
 » Votre sexe a une délicatesse , un éclat qui fait  
 » paroître la moindre faute , quelque légère  
 » qu'elle soit. Je ne doute pas que l'extrême sa-  
 » gesse de la princesse de *Cassimir* , & sa pro-  
 » fonde modestie , ne lui fassent regarder comme  
 » un crime , ce que tout le monde mettroit au  
 » nombre des perfections.

» O sultan ! dit *Hemjunah* , l'excès de votre  
 » indulgence ne diminuera point ma faute à mes  
 » yeux ; & mon silence peut la grossir aux vôtres.  
 » Souffrez donc que je vous raconte mon histoire ,  
 » de peur que mon crime , tenu caché & secret ,  
 » ne soit jugé plus grand que lorsque je le révé-  
 » lerai. »

Tandis que la princesse parloit , un Dervis ;  
 courbé sous le poids des ans & des infirmités ,  
 parut dans l'épaisseur de la forêt.

*Horam* , se remettant d'abord les traits du  
 saint homme , dit au sultan : « Magnifique sei-  
 » gneur , voilà *Shemshelnar* , le plus saint des  
 » adorateurs d'*Alla* , le plus pieux des habitans  
 » de l'Asie.

» Je ne me remets pas ses traits , dit *Misnar* ;  
 » venoit-il à l'assemblée du Divan ?

» Non , glorieux sultan , répondit *Horam* , son  
 » grand âge l'en empêchoit. »

*Shemshelnar* approcha de l'endroit où étoient  
 les quatre crapauds. Il se prosterna devant *Mis-  
 nar* , & dit :

« Que le prince de l'*Inde* ne soit pas surpris  
 » que *Shmeshelnar* , son esclave , le reconnoisse  
 » sous la forme que lui a donné le pouvoir d'un  
 » enchanteur. O sultan ! je n'ignore aucun des  
 » maux qui t'accablent. Je les avois prévus ,  
 » quoique je ne pusse assister à ton conseil. Je

» priois pour toi dans le secret de ma solitude.  
» Je conjurois celui qui est plus fort que la fureur  
» des méchans, de détourner de toi les maux  
» dont ils te menaçoient. *Alla* a exaucé ma  
» prière. Il m'a vu prosterné dans ma cellule, &  
» il m'a envoyé le *Génie Bahoudi*, qui m'a or-  
» donné de te chercher dans la forêt de *Tara-*  
» *pajan*, où ta nouvelle forme te forçoit de  
» ramper.

» J'ai dit à *Bahoudi* : O *Génie* ! comment  
» puis-je accomplir tes ordres ? Mes pieds re-  
» fusent de me porter. Les infirmités m'ac-  
» cablent.

» Va, reprit *Bahoudi*, en me touchant du  
» bout du doigt. Le ciel t'envoie la force né-  
» cessaire pour exécuter ce qu'il t'ordonne. La  
» forcière *Ulin* a métamorphosé ton prince en le  
» plus hideux reptile de la terre : ce qui ne doit  
» point t'étonner ; car tel est le destin des hom-  
» mes les plus éminens en vertu & en dignité.  
» Quand leurs ennemis trouvent l'occasion de  
» leur faire sentir leur pouvoir, ils les réduisent  
» à la condition des êtres les plus vils. Tu trou-  
» veras le sultan au milieu de trois autres mal-  
» heureux comme lui. Te ne peux délivrer que  
» le prince de l'*Inde*. Les trois autres doivent  
» rester dans l'enchantement, jusqu'à la mort de  
» la forcière *Ulin*.

» Mais , ô sultan ! continua le Dervis , avant  
 » que je détruise le charme qui te captive , le  
 » Génie m'a commandé de te répéter ces  
 » mots :

» La religion , ô *Misnar* ! est le premier &  
 » le plus grands des devoirs de l'homme. Ado-  
 » rer *Alla* , suivre la loi de ton prophète , c'est  
 » le plus noble hommage d'un cœur reconnois-  
 » sant. Celui qui a institué les cérémonies pieu-  
 » ses , & les pratiques de dévotion , a aussi établi  
 » les différentes conditions de la société , avec  
 » leurs devoirs & leurs obligations. Est-ce donc  
 » honorer *Alla* , que de négliger les devoirs les  
 » plus indispensables de l'état où il nous a placé ,  
 » pour faire des pèlerinages ? O prince ! le ca-  
 » chet de *Mahomet* que t'a vanré le Prophète  
 » *Mangélo* , n'est il pas ce sceau ineffaçable que  
 » tous les fidèles portent imprimé sur le front ,  
 » & qui nous donne la force d'obéir à la voix de  
 » la raison & de la religion ? La ceinture d'*Opak-*  
 » *ka* , que porte l'enchanteur *Kifri* , n'est autre  
 » chose que la prévoyance & la prudence , qui  
 » sont les meilleurs alliés que puissent avoir le  
 » sultan de l'orient. *Misnar* abandonne son  
 » peuple pour le sauver , & livre à la discrétion  
 » de ses ennemis , ses états qu'il veut conser-  
 » ver ! Puisqu'*Alla* t'a fait asseoir sur le trône  
 » de l'*Inde* , c'est de là que tu dois lui adresser

» tes prières. Mais le ciel a pitié des foiblesses  
» qui viennent plutôt de l'ignorance que de la  
» mauvaise volonté. C'est pourquoi, je te com-  
» mande de te lever, ô sultan! ajouta le Dervis  
» en le touchant; leve-toi de la poussière où tu  
» rampes. Reprends l'éclat dont *Alla* t'avoit re-  
» vêtu. Sache & souviens-toi que *Mahomet* te  
» protège, qu'il a appesanti son bras sur tes en-  
» nemis, qu'il t'ordonne de marcher contre eux,  
» en t'assurant que leurs enchantemens ne pour-  
» ront renverser tes projets, que leur pouvoir  
» magique cédera toujours à ta prudence, à  
» moins que tu ne te jettes indiscrettement dans  
» leurs pièges. Sois vigilant & prudent, & ne  
» crains rien. Tout ce qu'ils peuvent, c'est de se  
» soustraire à tes coups par la puissance de leur  
» art; & tu ne fautois rien tenter contre eux,  
» dont ils ne soient instruits auparavant. C'est  
» de cette prévoyance qu'ils tirent leur plus  
» grande force. Sois ferme dans tes résolutions,  
» vif & courageux dans l'exécution, mais pru-  
» dent & circonspect avant l'entreprise. Car,  
» quand la force leur manque, ils emploient la  
» ruse pour te perdre. »

Quand *Shemshelnar* eut fini de parler, *Misnar*  
se leva majestueusement, & reparut sous ses  
véritables traits. Mais avant de répondre au saint  
Dervis qui l'avoit délivré, il se prosterna & adora

la bonté d'*Alla* & de son prophète, qui avoit éclaté en sa faveur, en détruisant l'enchantement sous lequel il gémissoit par le pouvoir tyrannique d'*Ulin*. Après cet acte de religion, il remercia *Shemshelnar* de ses sages conseils, & de la liberté qu'il venoit de lui rendre.

Le Dervis lui répondit : « Vous faites bien ;  
 » ô *Misnar* ! d'adorer & de remercier *Alla* avant  
 » toutes choses. A lui seul appartient toute gloire  
 » & tout hommage ; *Shemshelnar* n'est que l'es-  
 » clave de *Mahomet*, ton prophète & le mien.

» Et, reprit le sultan, n'y a-t-il pas lieu  
 » d'espérer qu'il plaira au grand prophète des  
 » fidèles de rendre aussi la liberté à ceux qui  
 » souffrent encore le fatal changement dont je  
 » suis délivré par sa bonté ?

» *Misnar* peut seul les délivrer, répliqua le  
 » Dervis. Fais périr *Ulin*, & ces infortunés,  
 » victimes de son pouvoir, te seront rendus, à  
 » toi & à eux-mêmes. Mais en attendant ils  
 » doivent apprendre par l'exemple de ta déli-  
 » vrance, à ne pas succomber sous le poids de  
 » leurs malheurs, à espérer, & à prier pour ta  
 » sûreté. Le chemin de *Dély* est par cette forêt ;  
 » & le palais d'*Ulin* est vers la gauche. Elle fait  
 » déjà ton rétablissement ; & elle s'occupe des  
 » moyens de te tromper une seconde fois. Tiens-  
 » toi sur tes gardes. Aies plus de prévoyance que

» par le passé. Si elle triomphe une autrefois , ta  
» perte est sûre : tu mourras. »

*Misnar*, ayant reçu les instructions du Dervis , prit congé de ses compagnons, en les assurant qu'il souhaitoit de rencontrer au plus vite la forcère *Ulin* , pour faire valoir ses prétentions , recouvrer son royaume , & délivrer ses fidèles sujets , ses chers amis , des mains de cette cruelle enchanteresse.

---

*Suite du conte des Enchanteurs , ou*  
*MISNAR , Sultan de l'Inde.*

**L**E sultan de l'*Inde* traversoit la forêt , mâchant quelques feuilles que le dervis *Shemshelnar* lui avoit données , pour le soutenir contre la violence de la faim , jusqu'à ce qu'il arrivât à son palais.

Après deux jours de marche , qui se passèrent sans aucune aventure , il entendit les cris d'une femme qu'on maltraitoit. Il avance , & voit de loin quatre brigands qui frappaient cruellement une femme qui avoit l'air d'une personne de distinction.

*Misnar* , indigné , vôle à son secours , & défie les quatre brigands.

Mais ceux-ci n'osant combattre *Misnar* , prirent

la fuite , laissant la dame à demi-morte. Le sultan s'approcha d'elle , & lui demanda par quel accident elle étoit tombée dans les mains de ces voleurs , & pourquoi ils la maltraitoient ainsi.

« O illustre étranger ! lui dit-elle , en versant  
 » un torrent de larmes , votre air m'annonce un  
 » homme au-dessus du vulgaire , & votre géné-  
 » rosité mérite toute ma confiance. Mon sort  
 » étoit d'être aimée du plus beau des enfans des  
 » croyans. Je suis fille d'un émir , je vivois à  
 » *De'y* dans la maison de mon père. *Hazar*  
 » m'aima. *Hazar* commandoit mille hommes  
 » dans les armées de *Misnar* , notre magnifique  
 » sultan. Hélas ! son amour a fait mon malheur.  
 » Le second fils du grand *Dabulcombar* , aidé du  
 » pouvoir magique de l'enchanteresse *Ulin* , aspi-  
 » roit au trône de son frère. Les soldats qui  
 » aiment à courir les hasards de la guerre , deser-  
 » toient chaque jour , quittant le camp du prince  
 » de l'Orient , pour s'aller joindre à ses ennemis.  
 » *Hazar* se révolta avec sa troupe. J'eus beau l'en  
 » dissuader , il méprisa mes conseils , & persista  
 » dans sa révolte.

« On n'a point d'occasions de s'avancer sous  
 » le règne pacifique de *Misnar* , me disoit-il ,  
 » je veux suivre les étendarts de son frère , &  
 » tenter la fortune sous les ordres d'un prince  
 » que la guerre élèvera sur le trône de l'*Inde*.

» J'employai tout ce que l'amour & la raison  
» ont de pouvoir pour le dissuader d'un crime si  
» détestable. *Hazar*, éblouï par un fol espoir de  
» grandeur, me répondoit avec enthousiasme :  
» Mon amour est constant. Ne crains pas que je  
» change de maîtresse comme de sultan. Bientôt  
» tu me reverras, favori d'un nouveau monarque,  
» occuper à sa cour le premier rang, & t'élever  
» avec moi au-dessus de ton père.

» *Hazar* me quitta pendant la nuit, & bientôt  
» après j'appris qu'il étoit allé se joindre aux  
» rebelles. Mais, ô généreux étranger ! quel fut  
» mon chagrin, lorsque je fus qu'*Ulin*, cette  
» enchanteresse abominable, devenue amoureuse  
» de lui, l'avoit invité à partager son lit, & le  
» pouvoir qu'elle a sur les foibles mortels ? Outrée  
» de dépit, je m'abandonnai au désespoir. Je  
» quittai d'abord le camp ; & loin de l'armée de  
» *Misnar*, je m'enfonçai dans l'épaisseur de ce  
» bois, suivie de quatre esclaves. Dès le second  
» jour de marche, je fus enlevée par deux satyres  
» du bois. Ma suite me fut inutile : mes esclaves  
» me cherchèrent & ne me trouvèrent plus.

» Les satyres, favorisés par la nuit, me con-  
» duisirent par des sentiers cachés & embar-  
» rassés, jusqu'à un palais éclairé de dix mille  
» lampes.

» Ils me dirent en entrant : fille orgueilleuse !

» qui aspiras à l'amour d'*Hazar*, viens contempler  
 » ton amant.

» Je fus conduite dans une salle magnifique,  
 » & de-là dans un appartement aussi riche où  
 » s'élevoit un trône d'argent. J'y vis *Hazar*, le  
 » perfide *Hazar*, assis à côté d'*Ulin*, la détestable  
 » *Ulin*.

» Ma colère fut si grande, qu'oubliant au pou-  
 » voir de qui j'étois, j'éclatai en reproches contre  
 » mon amant infidèle. *Hazar*, lui dis-je, homme  
 » rebelle à l'amour & à ton prince, oses-tu  
 » préférer les embrassemens impurs d'une vile  
 » enchanteresse, aux caresses innocentes de celle  
 » qui a reçu ta foi ?

» *Ulin*, témoin de mon dépit, écouta mes  
 » plaintes avec froideur, & y répondit avec un  
 » ris insultant. Courage, me dit-elle ; courage,  
 » ô douce maîtresse d'*Hazar* ! je vous ai fait  
 » conduire ici pour me divertir : vous répondez  
 » à merveille à mon attente. La passion de cet  
 » aimable jeune homme n'eût été rien pour moi,  
 » si je ne me fusse assurée, par mes propres yeux,  
 » qu'il préfère les plaisirs substantiels qu'il goûte  
 » avec moi, aux chimériques délices dont son  
 » imagination se repaissoit auprès de vous. Oui,  
 » belle créature, approchez, raffaissez vos yeux  
 » du plaisir de voir celui que vous aimez avec  
 » tant de passion ».

« En achevant ces mots, l'infâme forcière  
» embrassoit *Hazar*, & je vis le traître répondre  
» à ses caresses.

» Je ne pus supporter la vue de tant de mé-  
» chanceté. Je m'évanouis aux pieds du trône.  
» Quand je revins à moi, je me trouvai seule  
» dans un appartement rempli d'ordures, où je  
» supposai que l'on m'avoit mise par les ordres  
» de la cruelle enchanteresse.

» Le lendemain on me ramena devant le trône  
» d'*Ulin*, pour y entendre ses railleries piquantes ;  
» & y contempler l'homme le plus perfide de son  
» sexe.

» J'étois curieuse de savoir comment & par  
» quels ordres, & par où l'on m'avoit transportée  
» de cet appartement dans celui que je venois  
» de quitter. Je fis semblant de m'évanouir une  
» seconde fois. Je tombai ; des esclaves s'em-  
» pressèrent de me secourir. J'entendis *Ulin*,  
» qui leur disoit : que personne ne s'approche  
» pour la faire revenir. Qu'on la laisse dans cet  
» état jusqu'à ce que nous soyons sortis ; l'aimable  
» *Hazar* & moi.

» Alors vous la conduirez dans le petit caveau  
» qui est sous mon palais.

» Je persistai dans mon évanouissement sup-  
» posé. Quand *Ulin* & *Hazar* furent sortis de  
» l'appartement, les esclaves me portèrent dans

» le caveau souterrain , où ils m'abandonnèrent  
» à mon malheureux sort.

» Dès qu'ils furent partis , je cherchai de  
» tous les côtés le passage par où l'on m'avoit  
» descendue ; car je n'avois pas osé ouvrir les  
» yeux jusqu'à ce moment. Hélas ! je l'aurois  
» fait inutilement ; ces lieux étoient ténébreux :  
» jamais l'œil du jour n'y pénétrait. Après bien  
» des peines & des inquiétudes , je traversai en  
» tâtonnant plusieurs sentiers aussi sombres que  
» la caverne , & j'arrivai enfin au pied d'un esca-  
» lier. Je montai en tremblant , & me trouvai  
» dans une cour du palais. Il étoit encore jour.  
» Je redescendis quelques degrés , & je m'assis  
» en attendant la nuit. Dès que je crus l'heure  
» favorable à ma fuite , je résolus de chercher  
» une issue , aimant mieux mourir que de de-  
» meurer dans ce lieu détestable ».

» Ayant traversé la cour , je parvins au bord  
» d'un fossé profond , dont l'eau me sembloit  
» couler autour du château. Je ne doutai pas  
» qu'il y eût d'autre entrée & d'autre issue au  
» palais , qu'un pont gardé par les satyres du  
» bois , comme je l'avois pu voir lorsqu'ils m'y  
» avoient conduite.

» Je savois nager , je l'avois appris dans les  
» bains des femmes de mon père. Je me déter-  
» minai à traverser le canal à la nage : je préfé-

» tois la mort au sort de demeurer plus long-  
 » tems prisonnière d'*Ulin*. Je me jetai dans le  
 » canal : la peur me donna des forces , j'attei-  
 » gnis bientôt l'autre bord :

» Echappée de ce premier danger ; j'entraï  
 » dans la forêt où j'errai tout le reste de la nuit ,  
 » sans savoir où j'allois. Ce matin , à la pointe  
 » du jour , j'ai entendu un bruit confus au tra-  
 » vers des arbres.

» Dans un instant je me suis vu environnée  
 » de quatre brigands ; & sans votre favorable  
 » assistance , j'aurois souffert la mort la plus  
 » cruelle , ou peut-être ce qui est pis que la  
 » mort même ».

*Misnar* tâcha de consoler la belle étrangère. Il  
 lui demanda si elle croyoit qu'il fût possible à un  
 homme courageux de forcer l'entrée du palais  
 d'*Ulin* , & de l'aller combattre jusques sur son  
 trône d'argent.

» Si j'ai pu en sortir aussi heureusement que  
 » j'ai fait , répondit-elle , ne doutez pas que  
 » vous ne puissiez y entrer par la même voie ».

Cependant le sultan *Misnar* paroissoit indécis  
 ou même méfiant.

» Sultan , ajouta-t-elle , souffrez que je vous  
 » accompagne dans cette noble entreprise. Je  
 » vous en assurerai le succès ».

*Misnar* parut quitter aussi-tôt toute défiance.

Il pria l'étrangère de le précéder , pour lui montrer le chemin du palais.

» Volontiers , dit-elle. Mais nous attendrons  
 » la nuit , pour passer le canal. Son ombre favo-  
 » rable nous fera d'un grand secours ».

*Misnar* suivoit les pas de la belle étrangère.

Ils entendirent du bruit. *Misnar* dit : « Je ti-  
 » rerai mon ciméterre ; car nous pouvons être  
 » surpris par les voleurs qui rodent dans la fo-  
 » rêt ».

» Fort bien , répondit sa conductrice , la pré-  
 » caution est bonne. Armez-vous du ciméterre  
 » redoutable de vos ancêtres ».

Le sultan tenoit son ciméterre levé. Il ferre les pas de la belle inconnue ; & au moment qu'elle s'y attendoit le moins , il lui porte un grand coup entre l'épaule & le cou : elle tombe.

Aussi-tôt elle change de figure. Ses joues pleines & vermeilles se creusent comme celles d'une vieille femme décharnée. Son front se ride en se resserrant ; son menton s'approche de son nez ; Sa gorge tombe , & n'offre plus qu'une peau jaunâtre flottante sur un squelette. *Misnar* reconnut les traits hideux de l'enchanteresse *Ulin* , qui , quoi qu'elle répandît beaucoup de sang par sa blessure , eut encore assez de force pour vomir ces imprécations contre celui qui avoit triomphé de son art.

» Que la colère de notre sexe tombe sur toi ,  
» ô le plus traître des hommes ! puisque ton  
» cœur barbare n'a pu se laisser attendrir ni par  
» les charmes , ni par les malheurs de la beauté  
» affligée. Tu as évité mes pièges en violant le  
» plus beau sentiment de l'humanité, & les loix  
» les plus sacrées de l'hospitalité. Insensée que  
» j'étois de me fier à un monstre tel que toi !  
» De quel secours l'apparence de la vertu & du  
» malheur pouvoit-elle m'être contre une ame  
» barbare comme la tienne ? Tu as beau te faire  
» appeler le lieutenant d'*Alla* sur la terre , &  
» l'ami de l'innocence opprimée. C'est un vain  
» titre que tu ne méritas jamais. Non, les mal-  
» heureux ne trouvent point de protection sous  
» ton règne. Sous l'apparence de la vertu persé-  
» cutée, je meurs victime de ton perfide cœur.  
» Puisqu'*Alla* protège de pareils hypocrites, j'ai  
» plus de raison que jamais de rejeter son auto-  
» rité sur le même principe qui me fit braver  
» sa vengeance, & refuser de suivre ses loix ».

» Détestable enchanteresse , répliqua *Misnar* ,  
» vil instrument du crime , rends justice à l'être  
» que tu oses blasphêmer. Avant de quitter  
» cette demeure mortelle du vice & de l'infamie,  
» reconnois la sainteté d'*Alla*. Apprends  
» par quels moyens j'ai découvert ton artifice.

» La fuite précipitée des quatre brigands qui

» te maltraitoient quand j'ai paru , est la pre-  
 » mière chose qui m'a fait soupçonner ta ma-  
 » lice. Un homme seul peut-il en faire trembler  
 » quatre autres? Je les ai défiés. Je m'attendois  
 » au moins à les voir revenir sur moi. Quand  
 » j'ai vu qu'aucun d'eux ne reparoissoit , mes  
 » soupçons ont augmenté ; l'histoire que tu viens  
 » de me faire ne m'a paru qu'une fable controu-  
 » vée , pour surprendre ma crédulité. Ton conte ,  
 » tout artificieux qu'il est , se contredit , & n'a  
 » servi qu'à me confirmer ton hypocrisie. Le  
 » désordre de ta parure sembloit prémédité ,  
 » moins pour exciter la compassion que le desir.  
 » Tu m'as dit que tu avois traversé le canal à la  
 » nage , & tes vêtemens étoient secs & propres.  
 » Tout cela fortifioit mes soupçons jusqu'au mo-  
 » ment où tu m'as donné le titre de Sultan.  
 » Alors je n'ai plus douté que tu ne fusses la  
 » forcière *Ulin* , ou quelqu'un de ses suppôts.  
 » Quelle apparence qu'une femme infortunée ,  
 » échappée heureusement de son palais , eût  
 » voulu y conduire un étranger qu'elle ne con-  
 » noissoit pas. L'évidence prenant donc la place  
 » du doute , j'ai résolu de me venger. Je t'ai fait  
 » marcher devant moi pour mieux exécuter mon  
 » projet. Tu sens comment *Alla* a conduit mon  
 » bras — ».

*Misnar* n'acheva pas ; car il vit que l'esprit

immonde d'*Ulin* avoit quitté son corps hideux. Il laissa ce cadavre défiguré servir de pâture aux ours & aux tigres de la forêt.

Le sultan revint sur ses pas. La forcière étoit morte. Il pouvoit désormais délivrer ses compagnons. Il les cherchoit pour leur rendre leur première forme. Il vint à l'endroit où il les avoit laissés; il ne les trouva plus. Alors il supposa que leur enchantement avoit cessé à la mort d'*Ulin*. Il reprit le chemin de *Dély*, subsistant des feuilles que le dervis lui avoit données, & de quelques fruits qu'il cueillit sur son passage. Après douze jours de marche, il arriva dans une petite ville de ses états.

Il logea dans une maison assez pauvre, où il trouva une vieille femme & son fils. Il leur demanda s'ils pouvoient lui procurer des chevaux ou des mulets pour le conduire le lendemain à *Dély*.

» Hélas ! répondit la vieille, nous n'avons  
» plus ni chevaux, ni mulets, ni aucune autre  
» monture. L'armée nous a tout enlevé ».

« Quoi ! dit *Misnar* étonné, l'armée des rebel-  
» les est-elle donc venue si près de *Dély* » ?

» Je crois, répondit la bonne femme, que  
» toute armée est pour nous une armée de re-  
» belles. Cependant les soldats nous disoient  
» qu'ils étoient de l'armée du sultan, qu'ils ve-

» noient nous défendre contre les rebelles ; mais  
 » toute leur protection s'est réduite à nous enle-  
 » ver nos bêtes & nos provisions , sans nous rien  
 » payer. En nous dépouillant ainsi de nos biens ,  
 » ils protestoient qu'ils étoient nos meilleurs  
 » amis. Si c'est-là toute l'amitié que l'on doit  
 » attendre des grands , nous les en tenons quit-  
 » tes : il est meilleur , pour nous autres petits ,  
 » qu'ils n'approchent jamais de nous ».

Le sultan fut sensible à l'affliction de la veuve & à la solidité de ses plaintes. Elle sortit : elle alla chercher quelque peu de bois pour faire du feu , & préparer quelque nourriture à son nouvel hôte. Pendant ce tems là *Misnar* adressoit au ciel cette fervente prière :

« O *Alla!* être juste & bon par excellence ; &  
 » toi , ô prophète des croyans ! je vous prends à  
 » témoins de la sincérité de mon cœur. Vous savez  
 » avec qu'elle répugnance je m'engageai dans cette  
 » guerre , & combien j'autois désiré de gouverner  
 » toujours mes sujets en paix , non par aucun mo-  
 » tif de crainte personnelle , mais uniquement  
 » pour l'amour que je porte à mes sujets. Ce sont  
 » mes enfans ; leur bonheur est entre mes mains.  
 » Je n'ai point de plus ardent désir que de leur  
 » procurer toutes sortes de prospérités. O *Alla!*  
 » préserve mon cœur de l'avarice & de l'ambi-  
 » tion. Tandis que les grands de ma cour ;

» enivrés de la gloire militaire, me conseillent la  
 » guerre & le carnage, fais que je n'oublie jamais  
 » la misère du peuple ; & que je préfère la douce  
 » satisfaction de soulager un malheureux que  
 » l'indigence accable, à l'éclat des bienfaits, dont  
 » je ne puis combler les émirs de ma cour qu'aux  
 » dépens de mon peuple ».

Dès que la vieille fut rentrée, le sultan déguisé lui dit, qu'elle feroit bien de se plaindre au sultan, de concert avec ses voisins, & de lui faire présenter une requête dans l'assemblée du divan.

« Une requête, reprit la bonne femme, & pourquoi » ?

« Pour obtenir un dédommagement, dit *Misnar* ».

« Hélas ! répliqua la vieille, nous n'attendons  
 » de dédommagement & de consolation que  
 » d'*Alla* ! Quel autre pourroit avoir pitié de  
 » notre misère » ?

« Mais, dit *Misnar*, croyez-vous donc que  
 » votre sultan, le fidèle adorateur d'*Alla*, fût  
 » insensible à vos maux » ?

« Quoi ! poursuivit la vieille, le sultan peut-il  
 » me rendre mon fils, l'ainé de mes enfans,  
 » l'unique consolation de sa mère, le soutien de  
 » ma vieillesse ? Ils me l'ont enlevé, & l'ont forcé  
 » de servir dans l'armée royale. Qui fait ce qu'il  
 » est devenu ? Le sultan peut-il rappeler à la vie

» une foule de braves hommes sacrifiés au sort  
 » de la guerre ? Peut-il faire renaître la joie dans  
 » le cœur des veuves & des mères de l'Inde ? S'il  
 » le peut, qu'il se hâte de consoler ses sujets af-  
 » fligés, & qu'il soit comme un dieu sur la terre ».

Le sultan *Misnar*, frappé des paroles de la vieille, sentoit combien ses observations étoient justes. Elle parloit de l'abondance du cœur : ses plaintes étoient l'expression naïve des sentimens dont elle étoit pénétrée.

« Qu'il est rare, disoit-il en lui-même, qu'il  
 » est rare que le riche sente la misère du pauvre !  
 » Quel est le conquérant qui, au milieu des ac-  
 » clamations de ses flatteurs, entende les pleurs  
 » & les gémissemens de ceux qui ont perdu leurs  
 » plus chers amis pour sa défense » ?

*Misnar* passa la nuit chez la veuve. Il se leva le lendemain de grand matin, & pria le jeune fils de son hôtesse de le conduire à la ville la plus proche, qui n'étoit qu'à une demi-journée de chemin. Le jeune homme se fit un plaisir de l'accompagner. Le sultan y trouva des mulets, & le jour suivant, il arriva à *Dély*, capitale de ses états,

Il entra dans un Caravanferai, où il trouva plusieurs marchands qui vaquoient aux affaires de leur négoce. Il leur demanda comment ils osoient s'occuper de commerce, tandis que les armées des rebelles couvroient la face de l'Inde ?

Un des marchands lui répondit : « Ce qui vous  
 » paroît un si grand inconvénient ne nous in-  
 » quiète guère. Nous attendons le sort des armes.  
 » Quel que soit le parti qui l'emporte, nous  
 » nous soucions assez peu quel maître nous ser-  
 » vons, pourvu que le commerce soit encou-  
 » ragé. Quant au parti du sultan, il étoit déses-  
 » péré jusqu'à ces derniers jours. Le jeune mo-  
 » narque avoit abandonné son trône & ses états,  
 » de peur de tomber aux mains de ses ennemis,  
 » & les capitaines de l'armée s'étoient défait du  
 » visir *Horam*, presque le seul qui lui fût resté  
 » fidèle. Mais la fortune a changé ».

« Et quelle est la cause de cet heureux chan-  
 » gement, demanda *Misnar* » ?

Le même marchand répondit : « Depuis dix  
 » jours le visir *Horam*, que nous croyions tous  
 » mort, a reparu à la tête de l'armée, au grand  
 » étonnement de tout le monde. Il a dit aux of-  
 » ficiers que *Misnar*, leur jeune sultan, étoit en  
 » vie ; qu'il avoit tué l'enchanteresse *Ulin*, la  
 » protectrice de son frère *Ahubal* ; que la nou-  
 » velle de cette mort avoit jeté l'épouvante & la  
 » confusion dans l'armée des rebelles qui s'étoit  
 » dissipée ; & que dans peu ils reverroient leur  
 » maître glorieux & juste, affermi sur le trône  
 » de l'Inde ».

*Misnar* apprit ces nouvelles avec une joie secrète. Sans s'arrêter davantage dans le Caravan-ferai , il se rendit d'abord au palais du visir.

Les esclaves de *Horam*, qui ne le connoissoient pas , lui demandèrent ce qu'il désiroit de leur maître.

Il répondit qu'il venoit lui donner des nouvelles du sultan de l'*Inde*.

A ces mots , les esclaves l'introduisirent en présence de *Horam*. Le visir reconnut son maître , se prosterna la face contre terre , & le félicita de son heureux retour.

« Mon fidèle *Horam* , dit *Misnar* , lève - toi.  
 » Le jour n'est pas encore fort avancé. Fais as-  
 » sembler ma cour. Donne les ordres nécessaires  
 » pour que mes troupes soient sous les armes.  
 » Envoie tes esclaves à mon palais ; qu'ils m'ap-  
 » portent la pourpre impériale , & les autres at-  
 » tributs de la royauté. Je veux me montrer à  
 » mon peuple. Il désire ma présence , & il me  
 » tarde de voir les défenseurs de mon trône ».

Le visir se leva. *Misnar* l'embrassa , en lui disant :

« *Horam* , je suis curieux de savoir vos aven-  
 » tures depuis que je vous quitterai dans la forêt ;  
 » mais le bien public mérite la préférence. Nous  
 » goûterons ensuite les charmes d'un entretien  
 » particulier ».

Le fidèle *Horam* fit assembler les princes, les visirs & les grands de la cour de *Dély*. L'armée eut ordre de se mettre sous les armes devant le divan.

Le sultan *Misnar*, orné de la pourpre royale, & accompagné d'une pompe brillante, se montra à son peuple. Dès qu'il fut aperçu, tous ses sujets, transportés d'une vive allégresse, s'écrièrent unanimement : « Vive, vive le sultan de nos » cœurs, la gloire & la force de l'*Inde*, le seul » capable de triompher du pouvoir des enchan- » temens » ?

*Misnar* goûta le bonheur pur d'un grand prince, celui d'être adoré & aimé de ses sujets. Il fit des largesses au peuple & à son armée.

Les visirs & les officiers du divan rassemblés, attendoient l'arrivée de leur glorieux sultan. *Misnar* monta sur son trône, & demanda à son fidèle visir des nouvelles de l'armée de ses ennemis.

*Horam* se leva, & assura son maître que l'armée des rebelles étoit dispersée; qu'*Ahubal* s'étoit retiré avec les chefs de son parti, vers les rivages de l'océan de l'*Inde*.

Sur ce rapport, le sultan commanda à ses troupes de camper autour de *Dély*, à-peu-près à une journée de la ville. L'armée fut réduite. On réforma une partie des officiers & des soldats que l'on renvoya vers leur famille. On proclama la paix dès le jour suivant.

Quand l'assemblée des visirs & des princes fut congédiée, *Misnar* se retira dans son palais ; accompagnée de son fidèle *Horam*, auquel il demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de l'armée.

« Magnifique seigneur ; répondit *Horam*, dès  
 » que vous fûtes parti, j'apportai tous mes soins  
 » pour maintenir l'ordre, la discipline & la santé  
 » parmi vos troupes. Je cherchai les moyens les  
 » plus commodes & les moins dispendieux pour  
 » approvisionner convenablement l'armée. Je  
 » chargeai de ce soin des officiers affidés. Je  
 » donnai à d'autres l'inspection des tentes, afin  
 » qu'elles fussent toutes en bon état. Je distribuai  
 » les quartiers. Je fis toujours camper dans des  
 » terrains secs & bien aérés à portée des rivières,  
 » & de bonnes sources, loin des marécages & de  
 » l'air contagieux des forêts.

» Tout cela fut exécuté avec toute l'habileté  
 » imaginable de la part des officiers de mon sei-  
 » gneur. Je n'entrerai pas dans un plus grand dé-  
 » tail à ce sujet ; je dois seulement en rendre jus-  
 » tice à ceux qui sont restés fidèles.

» L'armée des révoltés étoit assez tranquille.  
 » Son éloignement nous empêchoit de l'attaquer.  
 » Un messager vint en diligence nous informer  
 » que toutes les provinces méridionales s'étoient  
 » soulevées ; que l'enchanteresse *Ulin* étoit cause

» de leur défection ; qu'elle conduisoit leurs  
» troupes ; qu'elle avoit fait proclamer *Ahubal*  
» sultan de l'*Inde*, & qu'elle étoit déterminée à  
» le soutenir de tout son pouvoir.

» Je souhaitai alors que le sultan mon maître  
» lût cette triste nouvelle sur mes tablettes, & je  
» ne doutai pas qu'il ne l'apprît. Mais dès la nuit  
» suivante nous eûmes une seconde allarme plus  
» fâcheuse que la première. Un espion vint dire  
» que l'armée des ennemis n'étoit qu'à une demi-  
» marche de notre camp. Ce qui ne pouvoit être  
» que l'effet de l'enchantement, vu la distance  
» où ils étoient peu d'heures auparavant.

» Cette nouvelle jeta la consternation parmi  
» les officiers. Ils s'assemblèrent en corps, & ac-  
» coururent à la tente royale, demandant à voir  
» le sultan, & déclarant qu'ils se joindroient au  
» parti ennemi, si vous ne vous mettiez vous-  
» même à leur tête pour les conduire contre les  
» rebelles.

» J'écrivois des dépêches dans la tente de mon  
» seigneur, j'entendis leurs cris tumultueux.  
» Jugez de mon embarras. Il n'étoit pas prudent  
» de rester. Ne vous trouvant point, ils n'auroient  
» pas manqué de m'accuser du plus grand des  
» crimes, de celui que mon ame a le plus en hor-  
» reur. Tandis qu'ils crioient à l'entrée de la tente,

» j'eus le tems de prendre un habit d'esclave, &  
 » de m'échapper sans être reconnu.

» Je sorti du camp avec précipitation. Je fus  
 » arrêté par plusieurs sentinelles. Je dis que je  
 » portois des ordres du visir, & je montrai mon  
 » propre cachet.

» Dès que je fus à quelque distance de l'armée,  
 » je me repentis de ma folie. Qu'ai-je fait, di-  
 » fois-je en moi-même? J'ai abandonné mon  
 » poste, & les intérêts de mon maître. Il eût été  
 » plus glorieux pour moi de mourir à la tête de  
 » ses troupes, ou victime de leur rage, que de  
 » m'exposer, comme j'ai fait, à une mort obs-  
 » cure; car je périrai infailliblement dans ce dé-  
 » sert. D'ailleurs, peut-être, ai-je pris vainement  
 » l'allarme. Peut-être l'armée ennemie n'est-elle  
 » pas aussi près que je le crains. J'aurois dû res-  
 » ter, parler aux officiers, & tâcher de les ap-  
 » paiser par de bonnes paroles.

» J'étois incertain si je retournerois au camp;  
 » ou si, pénétrant plus avant, je chercherois à  
 » m'instruire par mes yeux, de la position réelle  
 » des ennemis. Je pris ce dernier parti: j'avan-  
 » çai aussi secrettement & aussi promptement  
 » que je pus, vers l'endroit où leur armée de-  
 » voit camper, suivant le rapport des espions.

» J'arrivai à l'endroit désigné; je n'y vis ni  
 » sentinelles, ni camp. J'en fus surpris. Je passai

» outre , & marchai tout le jour & le suivant  
 » sans rencontrer d'armée, ni rien qui annonçât  
 » son approche.

» Je me reprochai ma folie & ma crédulité.  
 » Hélas ! *Horam* , me disois-je à moi-même ,  
 » combien tu es peu digne de la confiance de  
 » ton maître ! Cependant, il vaut encore mieux  
 » que tu sois trompé, que de voir l'armée en-  
 » nemie si près de la nôtre ; ce qui n'eût pu se  
 » faire sans un pouvoir surnaturel.

» Pénétré de ma faute, je songeai aux moyens  
 » de la réparer. J'allois retourner au camp, dans  
 » l'espoir de rassurer les troupes, d'appaîser les  
 » officiers, en leur disant que je m'étois moi-  
 » même déguisé pour aller reconnoître les en-  
 » nemis, & que je savois par mes yeux, que  
 » la dernière alarme étoit absolument fausse.

» Mais au moment que je voulus me tourner  
 » pour prendre le chemin du camp, j'eus senti  
 » mes pieds immobiles, résister à ma volonté.  
 » La terre trembla, & je vis l'enchanteresse  
 » *Ulin* portée sur un énorme crapaud.

» Sage & pénétrant visir, me dit-elle, d'un  
 » ton insultant, j'admire votre prudence & votre  
 » discrétion. Quoique *Mahomet* & la troupe fidelle  
 » de ses *Génies* ne nous permettent pas d'avoir  
 » aucun pouvoir sur vous, ni sur votre illustre  
 » maître, à moins que par votre imprudence,

» vous ne tombiez dans nos pièges ; cependant ,  
 » vous voyez que cette restriction ne nous in-  
 » quiète guères , & qu'avec toute votre sagesse ,  
 » & l'assistance d'*Alla* , vous êtes encore assez  
 » aisément les dupes de nos artifices. L'armée  
 » que je conduis contre celle de ton misérable  
 » sultan qui rampe dans la poussière , n'est pas  
 » à moins de quarante journées d'ici ; les mon-  
 » tagnes & les forêts arrêtent sa marche ; & ce-  
 » pendant , le crédule visir abandonne son poste  
 » à la moindre alarme , à une fausse nouvelle  
 » dépourvue de toute probabilité. Il fuit , & vient  
 » se jeter étourdiment dans les mains de celle  
 » qui saura récompenser dignement sa pru-  
 » dence & sa fermeté. Lâche visir , deviens à  
 » l'instant , comme le reptile qui me porte.  
 » Je vais te transporter , dans un clin d'œil ,  
 » dans la forêt de *Tarapajan* , où tu verras plu-  
 » sieurs de tes sages frères venir au-devant de  
 » toi.

» A ces mots , la sorcière infâme souffla sur  
 » moi. Son haleine empestée opéra mon étrange  
 » métamorphose. Je tombai par terre , & rampai  
 » devant elle comme un crapaud.

» *Ulin* me toucha ensuite de sa baguette. Je  
 » n'endormis ; & quand je me réveillai , j'étois  
 » dans la forêt de *Tarapajan* , entre le marchand  
 » de *Déty* & la princesse de *Cassimir* qui, vrai-

» semblablement , étoient aussi transformés par  
 » un effet de la vengeance de cette même for-  
 » cière.

» C'étoit une consolation pour nous , de jouir  
 » encore de l'usage de la parole : nous nous ra-  
 » contâmes mutuellement nos malheurs. Ce fut  
 » une récréation dans l'état où nous étions.

» *Mahoud* me demanda le premier , le récit  
 » des aventures de ma vie , & je les lui contai  
 » la veille du jour , où le glorieux sultan de  
 » l'*Inde* , métamorphosé comme nous , vint nous  
 » honorer de sa présence.

» *Mahoud* nous faisoit alors son histoire. Votre  
 » voix frappa mes oreilles. Je craignis que mon  
 » cher maître ne subît un sort pareil à celui de  
 » son esclave. Ma crainte n'étoit pas vaine. »

Quand le visir eut fini l'histoire de sa méta-  
 morphose , *Misnar* lui demanda si *Hemjunah* , la  
 princesse de *Cassimir* , leur avoit aussi conté ses  
 aventures.

« Non , glorieux sultan , répondit *Horam* ;  
 » elle en alloit faire le récit , lorsque vous pa-  
 » rûtes. Et lorsque *Shemshelnar* vous eut dé-  
 » livré , & que le même dervis nous eut assurés  
 » d'une prompte délivrance , elle jugea à pro-  
 » pos de différer à nous les apprendre , jusqu'à  
 » ce que nous eussions repris notre première  
 » forme.

» Cependant , le bon dervis *Shemshelnar* resta  
 » avec nous , pour nous consoler dans notre afflic-  
 » tion. Deux jours après que vous nous eûtes  
 » quittés , nous aperçûmes tout-à-coup une  
 » vive lumière , comme un éclair ; un grand  
 » coup de tonnerre se fit entendre ; & tandis que  
 » nous nous regardions l'un & l'autre , le bois  
 » s'évanouit , & je me trouvai dans mon palais  
 » de *Dély*. J'ignore ce que sont devenus *Mahoud*  
 » & la princesse de *Cassimir* ; mais je ne doute  
 » pas qu'il n'aient ressenti comme moi , par une  
 » même délivrance , le pouvoir que vous avez  
 » eu de détruire les enchantemens d'*Ulin* , en  
 » l'immolant à votre juste colère.

» J'allai trouver aussi tôt les visirs & les émirs  
 » assemblés au divan. Ils furent étonnés de me  
 » voir. Ils alloient procéder à l'élection d'un sul-  
 » tan. Car les nouvelles de l'armée leur appre-  
 » noient que *Misnar* , le glorieux *Misnar* , &  
 » son esclave le visir , avoient quitté secrètement  
 » le camp pour chercher leur sûreté dans la fuite.  
 » Les créatures d'*Ahubal* l'avoient fait proposer  
 » pour successeur de son frère. Toutes les voix  
 » s'étoient réunies en sa faveur. Il alloit être  
 » proclamé sultan de l'*Inde* , lorsque j'entrai au  
 » divan.

» Instruit de la résolution des visirs & des  
 » émirs , je leur dis que *Misnar* , notre glorieux

» maître, vivoit; qu'il n'étoit sorti du camp que  
 » pour aller combattre l'enchanteresse *Ulin* qui  
 » protégeoit *Ahubal*; & qu'elle étoit tombée sous  
 » ses coups, en reconnoissant malgré elle, la  
 » justice du bras qui l'écrasoit.

» A cette nouvelle, les visirs & les émirs se  
 » prosternèrent en présence d'*Alla*, le remer-  
 » ciant de sa protection signalée. Les trompettes  
 » annoncèrent, dans les rues de *Dély*, le re-  
 » tour d'*Horam*, & la victoire que *Misnar* avoit  
 » remportée sur l'enchanteresse *Ulin*.

» Avant que l'assemblée se séparât, j'envoyai  
 » des exprès à l'armée, annoncer vos glorieux  
 » succès. Je donnai ordre de ramener une partie  
 » des troupes vers *Dély*, ne laissant en cam-  
 » pagne qu'autant de monde qu'il étoit néces-  
 » saire pour observer les mouvemens des enne-  
 » mis, & les contenir au cas qu'ils voulussent se  
 » rallier; car je savois que la mort d'*Ulin* avoit  
 » dispersé leur armée consternée.

» Je fus content de voir les affaires de mon  
 » maître ainsi rétablies. J'appris bientôt après,  
 » que le magnifique sultan de l'*Inde* approchoit;  
 » & *Horam*, ton esclave, jouit encore de la vue  
 » de son seigneur.»

Quand le visir eut fini ce discours, il se  
 prosterna devant *Misnar*, & lui demanda si l'on  
 enverroit un ambassadeur au sultan de *Cassé*.

*mir* pour s'informer du sort de la princesse *Hem-junah*.

« *Horam* , répondit le sultan , tandis que la  
 » guerre est dans le sein de mes états , il n'est  
 » pas à propos de songer à un bonheur dont  
 » je puis être privé , dans un moment , par un  
 » revers inopiné. Attendons un tems plus fa-  
 » vorable. »

On reçut incontinent , courriers sur courriers , qui apportoit la nouvelle de la mort d'*Ulin* , de la retraite d'*Ahubal* , & du retour de dix provinces qui avoient abandonné son parti. Bientôt on vit les députés des provinces rebelles , qui venoient implorer la clémence du sultan , le prier d'oublier leur défobéissance , & protester de leur soumission.

*Misnar* leur pardonna. La seule vengeance qu'il tira de leur révolte , fut de faire garder leurs frontières par des troupes affidées , propres à les contenir dans le devoir , en cas de besoin. C'étoit moins une vengeance , qu'une précaution jugée nécessaire , après ce qui venoit d'arriver.

Le sultan répara ensuite , autant qu'il put , tous les dommages que ses troupes avoient causés dans les places & les campagnes de leur passage & de leur séjour. Il fit une réforme ; c'est-à-dire , qu'il permit à ceux qui voudroient quitter

e service , de se retirer , formant du reste , des troupes de bonne volonté qui veillassent à la sûreté de ses états. *Misnar* sentoit qu'il devoit craindre que les enchanteurs , ses ennemis jurés , ne donnassent bientôt de l'exercice à sa prudence & à son courage.

Ses pressentimens ne furent pas vains. *Ahubal* , quoique délaissé par les provinces méridionales , avoit encore pour lui le magicien *Happuck* qui , apprenant la mort de sa sœur , résolut de la venger.

En effet , le sultan fut informé que cet enchanteur avoit voulu entraîner dans une seconde révolte , les provinces qu'*Ulin* avoit soulevées auparavant , & qui étoient rentrées dans l'obéissance ; mais que la crainte des troupes de *Misnar* les avoit retenues , & que , malgré leur inclination pour *Ahubal* , elles avoient été contraintes de refuser les offres d'*Happuck*.

Sur cet avis , le sultan jugea convenable de s'assurer de nouveau de leur soumission , en renforçant les troupes qu'il y avoit , & en entretenant une fréquente correspondance entre elles , & le reste de ses vastes dominations.

*Happuck* jugea à ce trait de prudence , que la force ouverte lui seroit inutile : il crut plus convenable d'employer la ruse & la dissimulation.

Le magicien avoit travaillé près d'un an à révolter les sujets de l'*Inde* contre leur sultan. Il n'avoit pu engager que deux provinces dans le parti d'*Ahubal*. Tout le reste persistoit constamment dans sa fidélité, à son légitime souverain.

Les deux provinces révoltées, s'étoient presque épuisées pour former une armée de quarante mille brigands qui, par des courses fréquentes, harceloient & ravageoient les provinces voisines.

Trois mille cavaliers quittèrent brusquement le gros de l'armée; & par des routes détournées, traversant des déserts incultes, & des forêts peu fréquentées, ils arrivèrent secrètement à deux journées de *Dély*.

Ils campèrent dans la plaine, & envoyèrent leurs principaux officiers à *Dély*, assurer le sultan que, pénétrés de repentir pour leur désobéissance, ils venoient se jeter à ses pieds, implorer sa bonté, prêts à quitter les armes, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

*Horam* reçut les supplians; & après avoir conféré avec le sultan, sur l'objet de leur requête, il leur donna ordre de rejoindre les troupes de *Misnar*. En même tems, il écrivit au général de les faire démonter & désarmer, & de les camper de telle manière, qu'ils ne pussent échapper, ni

encore moins nuire à son armée, s'ils vouloient se révolter.

*Happuck* étoit au nombre des officiers qui vinrent à *Dély*. Il tramoit une trahison. Il desiroit de voir le sultan lui-même; & il fut fort fâché de n'avoir audience que du visir, sans pouvoir être admis en la présence de *Misnar*. Il dissimula, vint trouver ses trois mille cavaliers, & marcha vers la grande armée du sultan, selon l'ordre qu'il en avoit.

Le sultan avoit coutume de faire une revue générale de ses troupes une fois l'an. Le magicien déguisé arriva trois jours avant cette revue. Il se réjouis d'avoir été si bien servi par le hasard. Il attendoit avec impatience le moment favorable à son dessein.

« *Ibrac*, dit il à l'officier qui commandoit sa troupe, la fortune nous offre l'occasion de venger la mort de ma sœur *Ulin*. L'habit d'un officier ne me déguise pas encore assez bien. Je veux descendre au dernier rang, pour donner encore moins de soupçon. Lorsque *Misnar* passera entre le rang où je serai, je tirerai un couteau que je tiens caché sous ma ceinture, & je lui percerai le cœur. Puis je me rendrai invisible. Dans la consternation générale, vous proclamerez *Ahubal*, sultan de l'Inde ».

« Très-puissant magicien, répondit *Ibrac*,

» qu'avez-vous besoin de cette ruse ? Puisque  
 » vous pouvez vous rendre invisible, il doit vous  
 » être aisé de pénétrer dans le palais de *Misnar*,  
 » & de le poignarder, sans que vous craigniez  
 » d'être aperçu, ni de lui ni de personne ».

« Fidèle *Ibrac*, répartit l'enchanteur, tu ne  
 » fais pas qu'elle puissance protège ce vil reptile.  
 » *Bahoudi*, dont le nom fait trembler notre  
 » race, est son *Génie* tutélaire. Il m'empêche  
 » d'approcher de *Misnar*. Il est écrit dans le livre  
 » du destin que l'enchantement n'aura point de  
 » pouvoir sur *Misnar* qu'autant qu'il lui en don-  
 » nera en s'exposant à nos surprises. Autrement  
 » ne crois pas, *Ibrac*, qu'il fût nécessaire que  
 » tous mes frères, dont un seul peut ébranler les  
 » montagnes & soulever les flots de l'Océan, se  
 » liguaissent contre un enfant. *Misnar* seroit in-  
 » digne de notre vengeance, s'il n'étoit soutenu  
 » par *Mahomet*, & par ses humbles vassaux, les  
 » *Génies* protecteurs des hommes. Mais tandis  
 » que cet enfant aura pour lui une force qui ba-  
 » lance la nôtre, il nous sera glorieux de le faire  
 » tomber dans nos pièges, pour montrer que les  
 » hommes nous appartiennent, à nous, & non  
 » pas aux puissances célestes ».

Alors *Ibrac* donna au magicien un habit de  
 soldat, & il se mêla aux derniers rangs.

Le matin du jour de la revue, le sultan qui

avoit peu reposé pendant la nuit, fit appeler le vifir *Horam* par les esclaves qui veilloient à l'entrée de la tente.

« *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai un soupçon que  
 » je veux vous confier. Je me défie du magicien  
 » *Happuck*. Je ne doute pas qu'il ne soit dans mon  
 » camp, parmi mes troupes, sous une forme em-  
 » pruntée. Si je m'expose à sa trahison, je crains  
 » qu'il ne profite de mon imprudence, pour mettre  
 » la couronne de l'*Inde* sur la tête d'*Ahubal* ».

« Votre soupçon peut être fondé, répondit  
 » *Horam*, & il vous est sans doute inspiré par  
 » une puissance supérieure. Souffrez donc que  
 » votre esclave fasse proclamer une récompense  
 » considérable pour celui qui découvrira le ma-  
 » gicien. Celui qui vous rendra un tel service  
 » mérite d'occuper la seconde place dans votre  
 » empire ».

« Cet expédient ne me paroît pas aussi sûr qu'à  
 » vous, reprit le sultan. *Happuck* saura bien échap-  
 » per à nos recherches en se transformant en  
 » quelque insecte, & il aura recours à une autre  
 » ruse pour me tromper. — Non, *Horam*, s'il  
 » est au milieu de nous, il faut à toute force nous  
 » assurer de lui; il y auroit de la folie à le laisser  
 » échapper. Ce seroit nous rendre indignes de la  
 » protection d'*Alla* ».

« Il est vrai, dit *Horam*; mais comment nous

» assurer de sa personne, comment le reconnoître  
» au milieu de trois cens mille hommes? Il n'y  
» a pas un seul de vos officiers qui connoisse la  
» cinquantième partie de vos soldats. Il arrive  
» journellement de nouvelles recrues. Comment  
» faire cette recherche sans donner d'allarme?  
» Et par-là, nous retombons dans l'inconvénient  
» que vous voulez éviter ».

« Sur combien de rangs l'armée est-elle dis-  
» posée, demanda le sultan »?

« La plaine où se fera la revue, dit le visir;  
» peut bien contenir une ligne de trois mille  
» hommes ».

« Eh bien! interrompit le sultan, faites-moi  
» venir deux cens des meilleurs archers de mon  
» armée. Prenez-les parmi les troupes qui  
» ont quitté mes ennemis pour se joindre aux  
» miennes ».

Le visir obéit aux ordres du sultan. Les deux  
cens archers vinrent devant la tente royale.

« A présent, dit *Misnar* à son fidèle *Horam*;  
» faites disposer les troupes pour la revue ».

« Elles sont déjà assemblées dans la plaine »  
» répondit le visir ».

« Prenez les archers avec vous, continua le  
» sultan; mettez-en un à chaque extrémité des  
» rangs, & un autre sur la droite de chaque rang.  
» Avant cette disposition, donnez-leur un ordre

» secret de tenir leurs arcs tendus & leurs meil-  
» leurs flèches prêtes pour tirer sur celui des sol-  
» dats ou officiers qui se prosternera le dernier,  
» lorsqu'on en donnera le signal à mon arrivée ».

L'ordre fut exactement exécuté. Les rangs étoient alignés : les archers furent placés selon la disposition du sultan. *Misnar* sortit de sa tente, & s'avança vers la plaine au milieu de ses eunuques, des visirs, des émirs & de ses gardes. Les trompettes & les clairons firent retentir l'air de leurs sons aigus que soutenoient les tons plus graves des rymbales.

Le magicien, impatient d'exécuter son noir dessein, étoit ravi d'entendre cette musique guerrière qui lui sembloit célébrer d'avance sa victoire. Il vit le sultan *Misnar* au milieu de la pompe qui l'accompagnoit, avec la même joie que l'aigle ressent lorsque du haut des airs il voit la toison des moutons blanchir les plaines de *Homah*.

Le sultan étant arrivé à la tête de son armée, dont il savoit que les premiers rangs étoient composés de ses plus fidelles troupes, il ordonna que l'on fît silence, & leur adressa ce discours :

« Braves soldats, quoique vous ne manquiez  
» ni de courage ni d'habileté pour achever de  
» réduire mes provinces révoltées ; cependant  
» c'est à *Alla* & à son prophète *Mahomet* que

» vous devez la gloire & les succès de vos armes.  
 » Ainsi faites courir l'ordre de rang en rang,  
 » que chacun se prosterne dans la présence d'*Alla*  
 » qui voit tout & peut tout. Adorons cet être,  
 » modérateur suprême de l'univers, qui dispose  
 » à son gré des royaumes & des couronnes ».

Quand l'ordre fut parvenu jusqu'au dernier rang, on donna le signal, & tous les soldats se prosternèrent ensemble devant *Alla*. Il n'y eut que le magicien *Happuck* qui, étonné de cet ordre qu'il n'avoit pas prévu, ne savoit ce qu'il devoit faire. On ne lui laissa pas le tems d'y songer. Car dès que les soldats se furent prosternés la face contre terre, il fut atteint de côté & d'autre de deux flèches qui lui percèrent le cœur.

Le magicien, devenu la seule victime de sa propre méchanceté, sentit que les envoyés de la mort avoient étendu leurs mains sur lui, & se servit du peu de forces qui lui restoit pour blasphémer le nom d'*Alla* & de *Mahomet* son prophète. Mais sa vie s'éteignit en un instant, & ses blasphêmes devinrent plus foibles jusqu'à ce qu'ils se perdirent dans le silence de la mort.

Les partisans d'*Happuck*, le voyant mort, se doutèrent bien que leur complot étoit découvert. Ils commencèrent à fuir. *Ibrac*, se mettant à leur tête, voulut en vain les rallier. Mais la confusion se mit parmi ces cavaliers qui n'étoient pas ac-

coutumés à marcher, ni à combattre à pied. Cette poignée de gens fut écrasée par l'armée du sultan.

*Misnar*, voyant de la confusion au centre de son armée, comprit qu'on avoit découvert & tué le magicien. Il envoya *Horam* avec quelques gens d'élite pour savoir qui causoit le désordre de ses troupes.

Le visir vit, en arrivant, plusieurs soldats qui portoient un corps mort. C'étoit celui de l'enchanteur *Happuck*. La mort le montrait sous ses véritables traits.

*Horam* demanda les deux archers qui avoient tué le monstre.

Ils parurent devant le visir qui loua leur fidélité & leur adresse. Il leur dit de prendre le corps, & de l'aller présenter au sultan qui les récompenseroit.

Les archers obéirent. L'armée s'ouvrit pour leur faire un passage. Ils mirent le corps aux pieds du sultan.

*Misnar*, voyant son ennemi mort, fit donner aux deux archers dix bourses contenant chacune cent pièces d'or, & à chacun des autres archers une bourse pareille contenant cent pièces d'or. Celui qui apporta la tête d'*Ibrac* eut cinq bourses de la même valeur. Alors le sultan reparut à la tête de son armée, & ordonna que l'on se

prosternât de nouveau pour remercier *Alla* de les avoir délivrés des mains de leurs cruels ennemis.

Des trois mille cavaliers d'*Ibrac* & d'*Appuck*, il n'y en eut que deux qui échappèrent pour aller porter à *Ahubal* la fatale nouvelle de leur défaite.

*Ahubal*, consterné, s'enfuit dans les montagnes. Il craignit que ses propres soldats ne le trahissent, & ne le livrassent à son frère. De quoi ne sont pas capables des rebelles ?

L'enchanteur *Ollomand*, celui qui dans la première assemblée des sages avoit conseillé au jeune sultan d'affermir son trône en se fouillant du sang de son frère, ne désespéra pas de la cause d'*Ahubal*. Il l'alla trouver dans les montagnes, au fond d'une caverne où la fatigue d'une longue course l'avoit obligé de s'arrêter, & où la crainte retenoit ce prince révolté.

La caverne qui servoit de retraite au fugitif *Ahubal* étoit à l'entrée d'une longue vallée qui traversoit une chaîne de montagnes. Les montagnes s'élevoient de côté & d'autre de la caverne qui y étoit comme perdue & inaccessible.

*Ahubal*, ayant pris un peu de repos dans la caverne, se leva pour continuer sa route au travers de la vallée. Il marcha jusqu'à l'autre extrémité qu'il trouva fermée par un roc escarpé sur le  
haut

haut duquel il apperçut un magnifique palais dont les murs réfléchissoient les rayons du soleil, comme s'ils eussent été couverts de lames d'or ou de quelqu'autre métal poli.

Le frère de *Misnar* regarda quelque tems la partie du château qui étoit dans l'ombre ; car, pour la façade qui recevoit la lumière du soleil, elle jetoit un éclat trop éblouissant pour qu'il pût y fixer les yeux. Il vit s'ouvrir une espèce de petit guichet d'où sortit un moment après un petit nain d'assez mauvaise mine.

*Ahubal* perdit bientôt la vue du nain, dans cet amas de rochers qui le couvroient. Cependant il résolut d'attendre, pour voir s'il trouveroit un passage qui le conduisît dans la vallée.

Le nain reparut après quelque tems. Il sembloit tournoyer autour des rochers, & descendre par un sentier en spirale.

Quand le nain fut parvenu à l'entrée de la vallée, il s'avança vers *Ahubal*, & lui présenta un peloton de fil, en lui disant que, s'il vouloit monter au château d'*Ollomand*, son maître, il n'avoit qu'à suivre ce fil qui le conduiroit dans le sentier tortueux, & le seul praticable, par où il pût gravir le roc escarpé.

*Ahubal* avoit ouï parler d'*Ollomand*. Il se souvenoit d'avoir entendu dire à *Ulin* & à *Happuck*

qu'il étoit leur ami. Il prit le peloton du nain, & en suivit la trace en le tirant devant lui.

Quand il l'eut pelotonné en marchant, le bout l'introduisit au centre des rochers, où il découvrit un escalier régulier éclairé de part & d'autre, par des fenêtres. Il monta, & parvint bientôt au sommet de la montagne.

L'enchanteur *Ollomand* vint recevoir *Ahubal* à l'entrée du château qui étoit gardé par quatre dragons. Il lui fit traverser une vaste cour, pour le conduire dans une salle spacieuse dont les murailles étoient garnies d'ossements humains desséchés & blanchis au soleil.

« Favori de notre puissante race, dit *Ollomand* au prince, vois les crânes & les os de ceux qui ont osé porter les armes contre toi. J'y en ajouterai encore d'autres chaque jour jusqu'à ce que le château en soit plein ».

« Hélas! répondit *Ahubal*, *Ulin* n'est plus, & les vautours se repaissent des membres sanglans d'*Happuck*. Dix provinces m'ont abandonné, & mes trésors sont épuisés ».

*Ollomand* répliqua : « *Happuck*, méprisant le secours des richesses & de la force, s'est trop fié sur son adresse & les artifices de la ruse ; c'est pourquoi il a tombé. Les provinces n'ont pas osé se révolter, tandis qu'elles étoient gardées par les troupes de *Misnar* ; mais elles con-

» fervent toujours de l'attachement pour *Ahubal*;  
 » Je remplirai tes coffres. *Ollomand* fera tout au  
 » monde pour corrompre les chefs mêmes de  
 » l'armée du sultan, & les attirer à ton parti. Ce  
 » château contient plus d'armes & de richesses  
 » qu'il n'en faut pour armer tous les habitans de  
 » l'*Asie*; & lorsqu'elles seront épuisées, nous ne  
 » manquerons pas encore de ressources. *Pharesa-*  
 » *nen*; *Hypamsan*, & tant d'autres chefs de notre  
 » race nous prêteront leur assistance au besoin.  
 » Ne crains donc point, ô *Ahubal*! mon art me  
 » fait connoître que le sultan *Misnar* fera de-  
 » vant la face de ses ennemis ».

Les assurances d'*Ollomand* ranimèrent le cour-  
 rage du prince fugitif. L'enchanteur lui fit part de  
 ses projets, & l'invita à voir une partie des ri-  
 chesses de son château.

De la salle des os, ils descendirent dans une  
 cour beaucoup plus vaste que la première. Il y avoit  
 au milieu de la cour un puits large & profond.

*Ahubal*, jetant les yeux de côté & d'autre, vit  
 quatre cens portes d'airain massif montées cha-  
 cune sur neuf gonds énormes de même métal.

Quand *Ollomand* entra dans cette cour en te-  
 nant le prince *Ahubal* par la main; il éleva sa  
 voix formidable qui retentit comme un tonnerre.  
 Les tours du château tremblèrent, & ses fonde-  
 mens furent ébranlés. Il ordonna à ses esclaves d'ex-

poser aux yeux d'*Ahubal* les trésors de leur maître.

Le prince, qui n'avoit encore vu dans le château que le nain & l'enchanteur, étoit assez curieux de voir d'où sortiroient les esclaves. Bientôt sa curiosité se changea en crainte. Un géant monstrueux, noir comme un maure, armé d'une massue d'ébenne de quarante pieds de longueur, sortit du puits qui étoit au milieu de la cour.

*Ahubal* fut épouvanté : sa frayeur fut bien plus grande, lorsqu'après cette figure gigantesque, il vit sortir du puits une longue suite de monstres semblables, au nombre de quatre cens. Chacun alla s'emparer d'une des quatre cens portes d'airain.

Quand *Ollomand* vit les esclaves devant les portes d'airain, il leur ordonna de les frapper avec leurs massues.

Les esclaves obéirent aux ordres de l'enchanteur. Ils levèrent leurs lourdes massues d'ébenne, & en frappèrent les quatre cens portes. Elles retentirent avec un si grand bruit sous les coups des géans, qu'*Ahubal* fut contraint de se fermer les oreilles pour ne pas s'exposer à devenir sourd. Il pensa tomber de surprise & de frayeur.

Les portes commencèrent à tourner sur leurs gonds, & le bruit qu'elles firent, eût été capable de renverser toute l'armée de *Misnar*, si elle l'eût entendu.

Le bruit continua jusqu'à ce que les esclaves

ouvrirent avec de grands efforts les quatre cens portes d'airain. Mais *Ahubal* étoit si étourdi de ce son aigu, qu'il n'osoit lever les yeux; l'enchanteur *Ollomand* le tira rudement par les oreilles, pour le faire revenir de sa frayeur, en lui disant d'ouvrir les yeux, & de contempler les richesses de son ami.

*Ahubal* leva la tête & jeta les yeux autour de lui. Les portes d'airain étoient ouvertes. Celles de la droite découvrirent à sa vue des millions de lingots d'or & d'argent entassés les uns sur les autres sous le vaste cintre d'une voûte soutenue par des colonnes de marbre. De l'autre côté, cent chambres aussi voûtées contenoient des monnoies d'or & d'argent de toutes les nations.

Cent autres portes ouvertes devant le frère de *Misnar*, lui firent voir un arsenal immense fourni de toutes sortes d'armures & d'habits de guerre pour équiper dix mille peuples, & un nombre proportionné d'instrumens de mort inventés par la malice des hommes : d'abord un monceau de pierres ou plutôt de fragmens de rochers, avec des pierriers & autres machines pour lancer ces masses énormes; puis des flèches, des lances, des javelots armés de fer trempé, avec des carquois & des arcs; il y avoit encore un grand nombre de ces armes d'un usage incertain, dont la première destination fut d'être utile aux hommes, &

dont leur malice pervertit l'usage pour dépeupler la terre de ses habitans , tels les filets , les poignons , les couteaux & les haches ; avec des épées , des dagues , des poignards , des cimenterres. La quatrième partie de la cour , qui étoit derrière *Ahubal* , étoit remplie d'armes propres à détruire des corps entiers d'hommes à la fois , armes inventées par la barbarie raffinée des européens : c'étoient des mousquets , des pistolets , des canons , des mortiers , avec des amas énormes de boulets & de bombes , des tonneaux de poudre , de balles , de grenades , de limaille de fer.

*Ahubal* , qui connoissoit peu ces dernières armes , en admira la structure , demanda pour quel usage ces monstres destructeurs , enfans de l'art , avoient été formés.

*Ollomand* lui répondit : « Ce sont les armes de » l'*Europe* , partie de la terre remplie de voleurs » industrieux , de brigands adroits , de bourreaux » ingénieux , occupés sans cesse à inventer de » nouveaux moyens de se faire souffrir les uns » les autres. Il y a un million de ces hommes » méchans établis sur les côtes maritimes de nos » provinces méridionales. Je les attirerai à notre » parti , par l'inspiration du dieu qu'ils adorent ».

« Sublime & puissant enchanteur , reprit le » prince *Ahubal* , tu as donc les dieux de l'*Europe* » en ton pouvoir » ?

« Les européens, dit *Ollomand*, ne recon-  
noissent qu'un dieu dont ils placent le trône au  
plus haut des cieux. Mais il est véritablement  
au centre de la terre, le dieu qu'ils adorent.  
L'or est leur dieu. C'est à lui qu'ils sacrifient.  
C'est pour lui qu'ils osent tout entreprendre.  
C'est pour lui qu'ils trompent & trahissent  
leurs meilleurs amis. Tu n'as qu'à leur envoyer  
des présens, & leur promettre des richesses, tu  
les verras voler à ton secours: ne doute pas que,  
par leurs machinations, *Misnar* ne soit enfin  
forcé de reconnoître ta supériorité ».

« Mais, dit le prince *Ahubal*, qu'ai-je besoin  
de recourir à ces gens & à leurs machines  
meurtrières, puisque mon puissant ami a une  
armée de géants dont dix suffisent pour dé-  
truire en un moment toutes les troupes du  
sultan mon frère ?

« Hélas! s'écria *Ollomand*, les esclaves pro-  
duits par le pouvoir de l'enchantement s'éva-  
nouissent devant les enfans de la foi. Quoique  
nous refusions de reconnoître *Mahomet* & de  
l'adorer, nous ne pouvons cependant résister  
à une puissance nécessairement supérieure à la  
nôtre. Si l'univers étoit à notre discrétion, les  
humbles adorateurs d'*Alla* auroient lieu de  
trembler. Mais, hélas! *Mahomet* nous a bri-  
dés comme des animaux indomptés; nous

» rongéons notre frein , & notre bouche écume  
 » de rage. Nous ne pouvons ni nous foumettre ,  
 » ni l'emporter sur lui.

» Loin de nous ces pensées chagrinantes. Les  
 » provinces qui nous restent attachées dans le  
 » cœur , ont besoin de notre présence & de notre  
 » soutien pour se déclarer. Les troupes de *Mis-*  
 » *nar* gardent leurs frontières pour les intimi-  
 » der. Déguisons nous en marchands. Allons à  
 » *Orixa* , nous y aurons occasion de travailler  
 » sûrement à la perte de *Misnar* , l'indigne sul-  
 » tan de l'*Inde*. »

En achevant ces mots , *Ollomand* frappa du pied. A ce signal , un char attelé de quatre dragons , sortit du puits. *Ahubal* & l'enchanteur y montèrent. Un nuage épais les enveloppa. Ils eurent bientôt franchi les montagnes & la forêt , & arrivèrent derrière la ville d'*Orixa*,

Quand le char d'*Ollomand* quitta la plaine des airs pour rouler sur la terre , l'enchanteur toucha les dragons avec sa baguette. Ils furent changés en quatre chameaux chargés de marchandises précieuses.

Le char devint un éléphant sur lequel étoit *Ahubal* en habit de marchand ; l'enchanteur déguisé en esclave noir conduisoit l'éléphant,

Ils entrèrent dans la ville sur le soir , & dès le

lendemain ils étalèrent leurs marchandises sur la place du marché public.

Les ballots du faux marchand furent ouverts : ils renfermoient de riches étoffes propres à habiller les officiers de l'armée du sultan.

Aussi, dès que le bruit s'en fut répandu, ils ne manquèrent pas de se rendre en foule sur le marché ; & comme *Abuhal* leur donnoit ses marchandises à bon compte, il eut bientôt fait connoissance avec tous les officiers de la garnison d'*Orixa*.

*Abuhal* eut de fréquens entretiens avec eux, dans lesquels ils se conduisirent toujours par les conseils de l'enchanteur. Il leur parloit sur-tout de la paie modique qu'ils recevoient de la Cour. Ils en convenoient tous, & bientôt il les amena jusqu'au point de desirer un service plus lucratif. Il leur laissa entrevoir qu'ils seroient beaucoup mieux récompensés, s'ils alloient se rendre sous les drapeaux d'*Ahubal*. Les officiers qui, pour la plupart, servoient beaucoup plus par nécessité & par amour du gain, que par devoir ou par honneur, écoutèrent avidement les propositions du marchand. Par ces menées artificieuses, *Abuhal* reconquit en dix jours la province d'*Orixa*.

Le jeune prince, enflé de ce premier succès, brûloit d'envie de se faire connoître. *Ollomand*,

plus prudent, modéra sa vanité en lui faisant considérer combien il avoit encore de provinces à gagner avant qu'il fût en état de tenir tête à son frère.

Le prince se rendit aux conseils de l'enchanteur. Ils envoyèrent quelques officiers les plus attachés à leurs intérêts, dans les provinces du midi, pour tâcher de corrompre les gouverneurs & les commandans.

Comme ils ne manquoient ni d'argent, ni d'adresse, il leur fut plus aisé de débaucher par cette voie, les troupes & les sujets du sultan, qu'ils n'eussent pu faire par la force de leurs bras.

En peu de mois toutes les provinces méridionales se révoltèrent, & les troupes qu'on avoit envoyées pour les contenir dans le devoir, conspirant avec elles contre leur légitime souverain, ne demandoient qu'à ouvrir la campagne & à élever *Abuhal* sur le trône de *Misnar*. On fit proposer des récompenses à deux cents ingénieurs étrangers, pour les engager à servir dans l'armée du prince révolté. Du reste l'enchanteur *Clomand* eut soin de faire payer exactement & largement les troupes.

Les troupes des provinces rebelles furent toutes en campagne au jour marqué. Elles arborèrent l'étendart d'*Ahubal*. Elles invitèrent les

provinces limitrophes à entrer dans leur révolte. Plusieurs milliers d'hommes arrivoient chaque jour à l'armée.

Quelques amis restés fidèles au sultan écrivirent à *Dély* ce qui se passoit. Le visir *Horam* porta à son maître la terrible nouvelle d'une révolte générale, non-seulement des provinces du midi, mais encore des troupes qui y étoient en garnison.

« Les ennemis de *Misnar* sont en grand nombre, s'écria le sultan, & *Misnar* n'a qu'un ami !

*Horam* s'inclina profondément à ces mots.

« Mon fidèle visir, continua le sultan, je vous honore & vous estime ; mais je ne préfère pas mon visir à mon Dieu. Non, *Horam*, *Alla* seul est l'ami de *Misnar*, un ami plus fort que les armées d'*Ahubal*, plus puissant que les prestiges magiques des enchanteurs. »

*Misnar* assembla ses troupes, se mit lui-même à leur tête, & marcha à petites journées vers les frontières méridionales de ses états.

Cependant les armées d'*Ahubal* devenoient tous les jours plus fortes & plus nombreuses. Déjà *Cambaya* l'avoit reconnu pour son sultan. Il arriva avec ses forces, à *Narvar* où il campa ;

Il avoit avec lui sept lignes de déferteurs des troupes de *Misnar*.

Quoique le prince eût quitté l'habit de marchand, l'enchanteur *Ollomand* persistoit dans son déguisement. Sous les traits d'un esclave noir il jouissoit de la confiance la plus intime de son maître, jusqu'à donner de la jalousie aux officiers de son armée, témoins de cette préférence. L'enchanteur s'en apperçut. En conséquence il dit à *Ahubal* de lui donner cinq mille hommes de ses troupes avec les ingénieurs européens, pour aller au devant des ennemis, & se signaler par le coup qu'il méditoit depuis longtemps.

*Ahubal* ne résistoit jamais à l'avis d'*Ollomand*. Il ordonna à cinq mille hommes de le suivre & de lui obéir. Il joignit de plus à ce détachement les deux cens ingénieurs, qu'il avoit demandés.

L'enchanteur marcha avec sa troupe choisie vers un bois épais que l'armée de *Misnar* devoit absolument traverser pour venir aux ennemis. Son dessein étoit de s'y retrancher, d'y placer ses ingénieurs & leur artillerie avec avantage, pour en défendre l'entrée aux troupes du sultan.

Il fit diligence toute la nuit, surprit les gardes avancées de *Misnar*, s'empara du bois, & y porta

les ingénieurs avant que le soleil frappât de ses rayons les arbres les plus hauts de la forêt de *Narvar*.

Cette action hardie eût ruiné infailliblement toutes les espérances du sultan , qui se flattoit d'être le lendemain au-delà du bois , si les ingénieurs étrangers fussent restés fidèles à *Ahubal* & à son parti. Mais avant le jour , l'un d'eux , favorisé par l'obscurité de la nuit , quitta son poste , & alla découvrir à *Misnar* tout le projet de l'enchanteur.

Le sultan profita de cet avis. Sachant ses ennemis engagés dans le bois , il fit monter un nombre suffisant de soldats sur les montagnes qui étoient à la droite du bois , pour gagner l'autre côté. Ils avoient ordre de porter un grand nombre de torches allumées dans le bois , & d'y mettre le feu en plusieurs endroits à la fois ; ce qui fut exécuté si à propos & avec un succès si complet , que , quand *Ollomand* fut avancé dans le bois , il vit qu'une partie de la forêt embrasée mettoit une barrière impénétrable entre sa troupe & l'armée d'*Ahubal*.

Dans ce malheur imprévu , il chercha à faire la meilleure disposition possible de ses troupes & des ingénieurs , se proposant d'ailleurs de s'assurer une retraite commode par le pouvoit de son art. Mais tandis que l'enchanteur subtil donnoit

ses ordres aux officiers d'artillerie pour la disposition de leur train, le feu gaignoit ses derrières, & un canon que la flamme avoit obligé ceux qui le conduisoient, d'abandonner, prit feu, & tira avec un grand fracas. Le boulet dont il étoit chargé vint frapper l'enchanteur *Ollomand* dont il jeta la tête jusques dans le camp du sultan.

Cet accident consterna la troupe entière dont une partie accourut au camp de *Misnar*, en disant qu'ils avoient perdu leur chef. Le reste aima mieux se rendre, à l'exemple des premiers, que de périr par le fer, ou par le feu; car la mort étoit inévitable.

Cependant le prince rebelle vit de loïn, d'un poste élevé, la forêt en feu entre son armée & celle de son frère. Il fut d'abord alarmé. Il s'imagina ensuite qu'*Ollomand* avoit enfermé dans le bois les troupes du sultan, & qu'elles y étoient la proie des flammes. Puis ne recevant point d'avis de son ami, ses craintes recommencèrent: elles redoubloient à chaque instant. Enfin le feu s'éteignit faute de matière. Le bois consumé ne laissa plus qu'une plaine ouverte: *Ahubal* apprit par ses espions que l'armée de *Misnar* s'ébranloit pour le venir attaquer.

*Ahubal*, ayant perdu son ami, perdit toute espérance de vaincre. Il voulut fuir. Mais ses

généraux, révoltés comme lui, craignant le juste châtement de leur rébellion, s'ils avoient le malheur d'être pris, résolurent de vaincre ou de mourir. Le prince fut donc obligé de mettre son armée en état de défense.

De son côté, le sultan, persuadé que le mauvais succès de l'expédition d'*Ollomand* avoit jeté l'épouvante parmi les troupes de son frère, se hâta de le joindre pour livrer bataille, avant qu'elles fussent revenues de leur consternation. Il fit diligence avec le gros de son armée. Il alloit droit à l'ennemi, toujours en bon ordre, tandis que le visir *Horam*, à la tête d'un moindre corps, tâchoit de prendre l'ennemi en flanc.

Les éléphants avançoient des deux côtés, & faisoient voler la poussière de la plaine, tandis que, des tours dont ils étoient chargés, partoit une nuée de traits dont chacun portoit un coup mortel. Les cris des soldats, joints aux sons aigus des trompettes, & aux accens plus graves des tymbales, remplissoient l'air d'un bruit guerrier. Les soldats de *Misnar* étoient pleins de courage & de confiance; ceux d'*Ahubal* étoient transportés de fureur & de désespoir. Tous les cimenterres tirés frappoient de toutes parts les têtes des combattans. Les éléphants marchoient sur des morceaux de cadavres, & le sang des blessés & des morts étoit comme les rivières d'*Arvar*. Mais les

troupes du sultan, qui ne s'étoient pas attendues à tant de résistance, flottoient entre l'espérance & la crainte. L'épouvante saisit *Ahubal* & ses guerriers. Le prince donna lui-même la retraite. Alors ses troupes présentèrent le dos aux traits des ennemis. *Tasnar*, l'enchanteur *Tasnar*, parut au haut des airs porté sur un vautour.

« Lâches fuyards, cria-t-il aux soldats d'*Ahubal*, ralliez-vous, retournez à l'ennemi, ne craignez rien; *Tasnar* est votre ami & votre soutien. Les troupes de *Misnar* sont épuisées de fatigue, & vous fuyez au moment qu'elles alloient succomber sous vos coups! Est-ce ainsi que vous renoncez tout-à-coup aux trésors de *Dély*? Un moment de crainte vous fait perdre le fruit de tant de marches pénibles que vous avez faites dans les déserts. *L'Inde* va être votre conquête & la récompense de vos glorieux travaux; & vous préférez la honte & l'ignominie, à l'honneur d'une victoire éclatante »!

Les troupes d'*Ahubal* entendirent ces mots, & furent encouragées par une vision si surprenante. Elles s'arrêtèrent dans leur fuite, ne sachant quel parti prendre. *Tasnar*, voyant leur irrésolution, descend de dessus son vautour, se met à leur tête, prend un javelot, & s'écrie: « que tous les braves soutiennent celui qui vient effacer la honte des lâches ».

L'armée du sultan avoit poursuivi en désordre les ennemis fuyans & dispersés. Elle en étoit moins en état d'essuyer une seconde attaque. *Tasnar*, & ceux qui le soutenoient, revinrent à la charge, & sûrement ils eussent eu bon marché des troupes du sultan *Misnar*, si le visir *Horam* qui s'apperçut que les fuyards s'étoient ralliés, n'eût soutenu l'armée de son maître, par le détachement de troupes fraîches qu'il commandoit.

Ce second combat, quoique moins général que le premier, fut aussi sanglant & plus opiniâtre. Le visir chercha en vain à frapper de son cimetre la tête de l'enchanteur; mais *Tasnar* fut toujours repoussé par l'invincible visir. Ainsi le courage & l'adresse de celui-ci balançoit le pouvoir magique de l'autre. Le combat continua avec acharnement de côté & d'autre, jusqu'à ce que la nuit qui répare les forces épuisées de l'homme, obligea les deux armées de se séparer.

Après que le visir *Horam* eut fait en bon ordre la retraite de ses guerriers, il entra dans la tente du sultan, & lui dit qu'il avoit vu l'enchanteur *Tasnar* à la tête de ses ennemis, qu'il l'avoit combattu sans pouvoir l'entamer.

« Hélas! s'écria *Misnar*, c'est en vain que l'épée  
» est tirée contre les puissances de la magie.  
» Non, cher *Horam*, mon fidèle visir, ce n'est  
» pas à force ouverte, qu'il nous faut combattre

» les enchanteurs. Il n'y a qu'un moyen de les dé-  
 » truire; c'est de les surprendre. *Tasnar* conspire  
 » pour mon perfide frère. Il est dans le camp  
 » d'*Ahubal*. Ne se trouvera-t-il point parmi mes  
 » troupes quelqu'esclave affidé qui, sous pré-  
 » texte de désertion ou même de trahison, se  
 » rende chez mon ennemi, surprenne l'enchan-  
 » teur endormi, & m'apporte sa tête. Il faut  
 » qu'*Horam* me trouve ce fidèle esclave avant  
 » que le soleil voye le sang qui coule à grands  
 » flots sur les plaines de mes états ».

*Horam* s'inclina jusqu'à terre, & quitta le sul-  
 tan pour lui obéir.

Il étoit dans la plus grande inquiétude. L'ordre  
 de *Misnar* étoit le sujet de son embarras. Il di-  
 soit en lui-même : « où le puissant trouvera-t-il  
 » un ami? Quel esclave restera fidèle à celui qui  
 » lui ôta la liberté, le premier & le plus grand  
 » des biens? Il eût mieux valu pour moi de périr  
 » par la main de *Tasnar*, que de me charger  
 » d'une telle commission au risque d'être trahi  
 » par la méchanceté de mes esclaves ».

Le visir ne sachant donc à qui se fier, rentra  
 dans sa tente, accablé de douleur. Il apperçut en  
 entrant une vieille esclave qui l'attendoit pour lui  
 parler de la part d'une des femmes de son sérail,  
 qui étoit sous une autre tente voisine de la  
 sienne.

*Horam* ne fit aucune attention à cette vieille ; il se jeta sur un sofa , plaignant le sort de celui à qui l'on ordonnoit de trouver un esclave fidèle.

La vieille femme , voyant son maître se lamenter pour un tel sujet , se jeta à ses pieds , en prenant *Alla* à témoin de sa fidélité , de son obéissance , & protestant qu'elle étoit prête à sacrifier sa vie pour lui.

*Horam* , touché de ses protestations , n'en étoit pas moins alarmé & inquiet.

« Hélas ! lui disoit-il d'un air consterné , pauvre  
» femme décrépite qui peux à peine te soutenir ,  
» qui es-tu pour aller combattre l'enchanteur ,  
» l'ennemi de ton maître ».

« Les sauterelles & les vers de la terre , dit  
» l'esclave , sont les instrumens de la vengeance  
» d'*Alla* sur les grands de la terre. Et *Mahomet*  
» peut se servir de ma foiblesse pour sauver mon  
» seigneur du danger qui le menace ».

*Horam* , voyant la détermination de l'esclave , lui dit : « mais comment prétendez-vous triompher d'*Ahubal* & du magicien *Tasnar* » ?

« J'irai au camp d'*Ahubal* , répondit-elle ; je  
» demanderai à parler au prince & au général de  
» ses armées. Je leur proposerai d'empoisonner  
» le visir , mon maître , & *Misnar* notre magnifique sultan. Je leur demanderai quelle récompense ils me donneront pour un tel exploit.

» J'apporterai le poison prétendu, & tandis que  
 » d'une main je le présenterai à *Tafnar*, de l'autre  
 » j'enfoncerai dans son cœur le poignard mor-  
 » tel qui doit nous délivrer de ses enchante-  
 » mens ».

» Mais, fais-tu, reprit *Horam*, que la mort  
 » fera la suite nécessaire de ton audace » ?

« Seigneur, répondit l'esclave, lorsque j'étois  
 » encore jeune, je fus élevée dans les cavernes  
 » de *Denraddin*, par une prophétesse qui m'ap-  
 » prit ce qui m'arriveroit pendant tout le cours  
 » de ma vie. Jusqu'ici tout ce qu'elle m'a prédit  
 » s'est vérifié à la lettre. Elle lut un jour dans l'ar-  
 » rangement des astres du ciel, que je délivrerois  
 » le sultan de l'*Inde* de ses ennemis ».

Le visir, ravi de cette nouvelle, & charmé de  
 la résolution de l'esclave, lui dit de se préparer à  
 paroître devant le sultan.

La vieille femme prit son voile, suivit *Horam*,  
 & entra avec lui dans la tente du sultan.

*Misnar* la voyant entrer avec le visir, dit :  
 « Quelle nouvelle espèce de guerrier mon fidèle  
 » *Horam* m'amène-t il » ?

« Lumière de mes yeux, répondit le visir,  
 » vous voyez une vieille femme prête à exécuter  
 » vos ordres. Cette esclave assure que les sages  
 » des cavernes de *Denraddin* ont lu dans les astres

» du ciel qu'elle délivreroit le sultan de l'Inde de  
» ses ennemis ».

« Qu'elle aille donc , dit le sultan ; que le pro-  
» phète guide ses pas & assure le succès de son  
» entreprise. *Horam* est incapable de donner les  
» mains à un projet réméraire ou d'une exécution  
» incertaine. Je me livre donc à sa direction , &  
» mon sort est entre les mains de sa fidelle es-  
» clave ».

L'esclave se prosterna devant *Misnar* , & lui demanda quelques papiers & mandats , afin qu'elle prétendît les avoir enlevés de la tente du sultan pour les porter aux pieds de *Tasnar* & d'*Ahubal*.

*Misnar* approuva la ruse proposée par la vieille : En conséquence il fait expédier des dépêches , & autres écrits relatifs aux mouvemens que l'armée étoit supposée devoir faire le jour suivant , pour mieux donner le change.

L'esclave les prit , & se mit en chemin pour passer dans l'armée ennemie. Le visir l'accompagna jusqu'aux gardes les plus avancées du camp de *Misnar*. L'esclave passa outre. Les sentinelles d'*Ahubal* l'arrêtèrent. On la saisit : on la conduisit au commandant.

Celui-ci soupçonna d'abord quelque strata-  
gème. Puis, ayant reconnu que ce n'étoit qu'une vieille esclave, il se contenta de lui demander

pourquoi elle avoit quitté le camp du sultan, seule & sans ordre.

» Conduisez moi en présence de votre prince,  
 » répondit-elle. J'ai des choses importantes à  
 » lui communiquer, pour le service de son ar-  
 » mée ».

Le commandant lui donna une garde pour l'escorter jusqu'au pavillon royal, où *Ahubal* & l'enchanteur *Tasnar* étoient en conférence secrète.

Dès que l'esclave fut en leur présence, elle se prosterna aux pieds d'*Ahubal*. Aussi-tôt *Tasnar* la fit prendre par deux gardes, en disant :

« Voyons d'abord quel service cette esclave  
 » peut nous rendre avant de lui permettre d'ap-  
 » procher si près de nous. »

La vieille, saisie par les gardes, sembloit interdite, & ne savoit à quoi se résoudre.

« Que dois-je penser de ton embarras & de  
 » ta confusion, lui dit l'enchanteur ? Viens-tu  
 » de ton gré, nous révéler quelque secret im-  
 » portant ? Ou bien, es-tu un vil espion qui  
 » cherche à trahir les conseils des braves ?

» Je vous apporte des papiers de conséquence,  
 » répondit l'esclave. Je les ai dérochés dans la  
 » tente du sultan, & je viens les mettre aux  
 » pieds d'*Ahubal*, le seigneur & le roi de tous  
 » les cœurs de l'*Inde*. »

Alors , l'esclave tira de dessous sa robe , les papiers que les gardes mirent aux pieds d'*Ahubal*.

L'enchanteur les présenta au prince qui les lut , & les remit à *Tasnar* , en disant : « Ces papiers sont vraiment d'un grand prix. Nous en pouvons tirer avantage , & celle qui a risqué sa vie pour nous les apporter , mérite récompense. »

La vieille , flattée de cet éloge , s'inclina aussi profondément que le lui permirent les gardes qui la tenoient.

« Puissant fils de *Dabulcombar* , dit l'enchanteur , ordonnez que l'on garde cette femme dans une tente voisine de la vôtre , jusqu'à ce qu'on ait délibéré quelle sorte de récompense elle mérite. »

Dès que l'esclave fut sortie , *Tasnar* dit au prince *Ahubal* : « Magnifique seigneur , il est d'un bon politique de récompenser ceux qui nous rendent des services essentiels , & nous ne saurions trop bien accueillir ceux qui trahissent nos ennemis. Il faut des appâts pour attirer ces oiseaux imbécilles dans les filets de l'état. Mais , continua-t-il , lorsque nous pouvons parvenir aussi sûrement à notre but , en faisant mourir les traîtres , qu'en les récompensant , il n'y a plus à délibérer , il faut les sacrifier à notre sûreté. Cette esclave a déjà

» risqué sa vie pour nous servir , lorsque nous  
 » ne l'en avons pas priée : sûrement elle ne nous  
 » refusera pas la même grace , lorsque nous la  
 » lui demanderons. »

L'enchanteur n'attendit pas la réponse du prince. Il ordonna aux gardes de faire revenir la vieille , & d'apporter le fatal lacet.

Les gardes obéirent : l'esclave approcha d'un air triomphant , ne soupçonnant pas l'intention de *Tasnar*.

« Esclave serviable , lui dit-il , tu nous as  
 » déjà rendu un service si essentiel , que nous  
 » osons t'en demander un second. Souffre que  
 » les muets te passent au cou ce lacet. Le prince  
 » *Ahubal* demande ta vie que tu as exposée pour  
 » son service. »

Les muets passèrent le lacet fatal au cou de la vieille femme , & l'étranglèrent sur le champ en présence de l'enchanteur & du prince , qui ne comprenoit rien à la conduite de *Tasnar*. Après cette exécution , les muets se retirèrent , laissant le corps mort étendu sur la place , selon l'ordre qu'ils en eurent.

*Ahubal* , resté seul avec l'enchanteur , lui demanda avec étonnement : « O *Tasnar* ! qu'as-tu  
 » fait ? Que signifie cette étrange conduite ?

» Je me suis défilé de cette esclave , répondit

» l'enchanteur. J'ai craint qu'elle ne fût un es-  
» pion envoyé par nos ennemis pour nous perdre.  
» Nous pouvons nous en éclaircir en visitant  
» ses habits. — Voyez , prince , continua-t-il ;  
» voyez si ma conjecture étoit vaine. Voilà le  
» glaive de la mort qui devoit nous frapper. »

En disant ces mots , il tira le poignard que l'esclave avoit caché dans son sein , pour frapper l'enchanteur.

« Prudent *Tasnar* , dit le prince , j'admire  
» votre sagesse & votre prévoyance. Mais quel  
» avantage tirerons-nous à présent de la mort de  
» cette femme ? En lui laissant la vie , après  
» avoir découvert sa fourberie , nous eussions  
» pu en tirer des éclaircissemens utiles.

» Prince , répondit *Tasnar* , j'ai de plus grandes  
» vues. L'habit de cette femme me donnera en-  
» trée dans le camp du sultan *Misnar* , & le  
» même poignard destiné à m'ôter la vie , lui  
» donnera le coup de la mort. Il n'y a point  
» de tems à perdre. Le jour va paroître. »

L'enchanteur prit aussi-tôt les vêtemens de l'esclave avec ses traits , de sorte qu'*Ahubal* eût cru la vieille ressuscitée , s'il n'avoit vu son cadavre étendu à ses pieds. Il coupa ensuite la tête de la même femme , il lui donna ses propres traits , par la vertu d'un onguent blanc dont il l'oignit. Dans cet équipage , il se fit conduire

par le commandant des gardes avancées jusqu'aux dernières sentinelles de l'armée.

Il atteignit bientôt le camp du sultan. Les sentinelles, trompés par l'apparence, crurent que c'étoit la même femme qu'*Horam* avoit lui-même accompagnée quelques heures auparavant. Ils la laissèrent passer sans lui rien dire.

L'enchanteur, arrivé au pavillon royal, fit demander audience au sultan. Le visir *Horam*, qui l'attendoit, reconnut la voix de la vieille esclave, & vint la recevoir.

« Eh bien ! fidelle esclave, lui dit-il, as-tu réussi ? *Tasnar* est-il la proie de la mort ? »

» *Horam*, répondit-elle, conduis-moi d'abord devant le sultan, je veux mettre à ses pieds la tête de son ennemi. »

Le visir fit entrer l'enchanteur déguisé dans l'appartement le plus secret de la tente royale, où *Misnar*, assis sur son trône, attendoit avec impatience des nouvelles de l'action hardie de l'esclave.

L'enchanteur avance, tenant d'une main le poignard, de l'autre, il portoit la fausse tête. Il alloit monter les degrés du trône. Le visir l'arrête, & lui ordonne de commencer par se prosterner devant le sultan de l'*Inde*.

La fausse esclave obéit. Le visir, la voyant prosternée la face contre le dernier degré du trône,

tire son cimenterre & la frappe , au grand étonnement de *Misnar*.

« Qu'as tu fait , malheureux visir , s'écria le » sultan ? Envies-tu l'action glorieuse de cette » fidelle esclave ? » —

Le sultan eût sans doute continué de s'emporter en reproches & en invectives contre son visir , s'il n'eût vu l'enchantement dissipé , & le corps mort de *Tasnar* paroître sous ses véritables traits , ainsi que la tête de la vieille femme.

Alors , il comprit la juste indignation de *Horam* qui lui sauvoit la vie en immolant *Tasnar*. Il descendit précipitamment de son trône , se jeta au cou du visir , & dit , en le tenant étroitement embrassé.

« O mon fidèle *Horam* ! pardonne-moi ma » vivacité. J'ai fait un crime à mon ami , d'une » action qui me sauve la vie ! Ta prudence est » grande , ô visir ! mais comment as-tu pu re- » connoître l'enchanteur sous les traits de ton » esclave ? Comment ta sagesse a-t-elle dévoilé » sa méchanceté ?

» Roi de mon cœur , souverain de mes vo- » lontés , répondit *Horam* , lorsque je traversois » le camp avec ma fidelle esclave , dont cette » tête nous apprend le triste sort , je lui dis qu'au » cas qu'elle revînt , elle devoit , en s'approchant

» de moi , dès qu'elle me verroit , me répéter  
 » ces mots à l'oreille : *Alla est le dieu du ciel ;*  
 » *Mahomet est son prophète ; & Misnar est son*  
 » *lieutenant sur la terre.* Je jugeai cette précau-  
 » tion nécessaire , au cas que *Tasnar* , ne don-  
 » nant pas dans le piège que nous lui tendions ,  
 » voulût le tourner contre nous-mêmes. D'abord ,  
 » j'avois peine à croire que l'esclave revînt : il  
 » étoit difficile qu'elle les frappât tous les deux  
 » impunément. Quand je l'ai vu revenir , j'ai  
 » eu quelque soupçon. Quand elle s'est appro-  
 » chée de moi , sans me répéter les mots dont  
 » nous étions convenus , je n'ai plus douté que  
 » ce ne fût l'enchanteur déguisé. La rapidité avec  
 » laquelle il vouloit monter sur le trône , a achevé  
 » de me convaincre. Et je n'ai pas cru devoir  
 » manquer le moment où , prosterné la face  
 » contre terre , il ne pouvoit échapper aux coups  
 » de ton fidèle visir. »

*Misnar* , transporté de joie , exalta de nouveau la sagesse profonde de *Horam* , & lui témoigna , de la manière la plus vive , qu'il sentoit tout le  
 » prix de ce service signalé. Dès que le jour  
 parut , le premier spectacle qui se présenta aux  
 ennemis , fut la tête de *Tasnar* , au haut d'une  
 lance fichée en terre , devant le camp du sultan.

*Ahubal* , impatient , se leva de grand matin.  
 Il s'avança à la tête de son camp , attendant

d'heureuses nouvelles , & se disposant à tailler en pièces l'armée de l'*Inde*. Qu'elle fut sa consternation , lorsque , tournant ses regards triomphans vers le camp de son frère , il apperçut aux premiers rayons du soleil la tête sanglante & défigurée de son protecteur , élevée en trophée avec le poignard , & l'habillement de la vieille esclave !

L'épouvante le saisit. Les larmes coulèrent de ses yeux. Il entra dans sa tente accablé du plus cruel chagrin.

Le visir *Horam* , voyant la lampe éternelle du monde éclairer le sommet des montagnes , eût désiré conduire les troupes de son maître à une seconde attaque ; mais *Misnar* jugea plus convenable de leur donner un jour de repos après les fatigues qu'elles avoient essuyées.

La mort inattendu des quatre enchanteurs , *Ulin* , *Happuck* , *Ottomand* & *Tasnar* , alarma le reste de cette race détestable. Le sultan les avoit vaincus séparément. Peut-être que , s'ils eussent uni leurs forces & leur méchanceté , ils eussent mieux réussi.

*Ahaback* & *Desra* résolurent donc de se liguier contre *Misnar*. Tandis que l'un , commandant l'armée puissante d'*Ahubal* , tiendrait tête au sultan , l'autre devoit aller exciter une nouvelle révolte dans les provinces du nord.

Cependant les deux armées campées l'une vis-à-vis de l'autre , restoient encore dans l'inaction. Un exprès vint dire au sultan qu'*Ahaback* amenoit à grandes journées neuf mille escadrons au secours de son ennemi , & que *Defra* traversoit les plaines d'*Ambracan* , avec trois mille éléphans & cent mille hommes de troupes des provinces occidentales de son empire.

*Misnar* étoit d'avis d'attaquer *Ahubal* avant que ce secours pût joindre. Mais le visir se jeta aux pieds de son maître , & le conjura de ne pas sacrifier son armée qui succomberoit infailliblement sous les coups de celle de son ennemi beaucoup plus nombreuse. Il l'engagea à la fortifier par de bonnes recrues.

Le sultan , quoique d'un avis contraire , céda néanmoins au sentiment du visir. Lorsque chacun s'attendoit à marcher au combat , *Horam* donna des ordres pour faire de nouvelles recrues ; il alla lui-même au nord de *Dély* lever une seconde armée pour son maître.

*Ahubal* étoit dans le dernier abattement. La mort de ses amis les enchanteurs le réduisoit presque au désespoir. Ses officiers , un peu plus déterminés , voyant que l'armée du sultan ne se dispoisoit pas à une nouvelle attaque , tâchèrent de dissiper son chagrin , en lui faisant espérer un plus heureux succès. Les provinces du midi,

voulant faire diversion à sa douleur, en flattant sa vanité, demandèrent la permission de lui dresser une tente digne de lui. Le prince s'étoit contenté jusqu'alors d'un pavillon semblable à celui de ses généraux, sans aucune distinction particulière.

Le prince *Ahubal* n'étoit pas naturellement guerrier. S'il avoit pris les armes contre son frère, c'étoit moins de son propre mouvement que par les suggestions des enchanteurs. Il consentit volontiers aux offres de ses troupes. Cent ouvriers des plus habiles se mirent à l'ouvrage.

Les provinces qui reconnoissoient l'autorité d'*Ahubal*, envoyèrent avec profusion les matériaux nécessaires pour dresser la plus magnifique tente qu'on vît jamais, diamans, perles, brocards d'or & d'argent. Tous les grands & les riches saisirent cette occasion de marquer à leur prince combien ils lui étoient attachés.

Tandis que l'on travailloit au somptueux pavillon d'*Ahubal*, les escadrons de l'enchanteur *Ahaback* avançoient en diligence, & les éléphans de *Defra* n'étoient plus qu'à trente journées du camp.

De son côté le visir *Horam* ne négligeoit rien pour la levée & l'équipement des nouvelles troupes. Déjà les recrues avoient joint. *Horam* alla

trouver le fulran , lui rendit compte de sa commission , & lui demanda la direction entière de son armée pour quarante jours seulement.

« *Horam* , lui dit *Misnar* , j'ai assez de confiance en vous pour vous accorder ce que vous souhaitez , sans vous demander les raisons qui vous le font désirer ».

Aussi-tôt le visir envoya vers *Ahubal* pour demander une trêve de quarante jours , qui fut exactement observée de part & d'autre. Le prince , charmé de cette proposition , n'hésita pas un moment à l'accepter.

Dès que le visir eut la réponse d'*Ahubal* , il fit proclamer à son de trompe une trêve de quarante jours ; de sorte que , tandis que *Misnar* s'attendoit à voir *Horam* attaquer ses ennemis avec un nombre de soldats plus que double du leur , il apprit que les trompettes proclamoient une trêve.

Une conduite qui sembloit si contraire à la raison , alarma le sultan. Il manda le visir & lui marqua sa surprise , en lui demandant quelles raisons il pouvoit avoir de laisser ses ennemis tranquilles , tandis qu'il pouvoit les combattre avec avantage.

« Magnifique seigneur , répondit *Horam* ; j'ai appris que les provinces du midi étoient

» au prince *Ahubal* un pavillon , dont la splen-  
» deur & la magnificence doivent surpasser de  
» beaucoup la gloire de ton palais de *Dély*.  
» J'ai craint que l'éclat de ce pavillon glorieux  
» n'éblouît les villes voisines du camp d'*Ahubal* ,  
» & ne les attirât à son parti ; car je fais que tes  
» sujets sont plus épris du faste & de l'appar-  
» rence , qu'ils ne sont dociles à la voix du de-  
» voit. C'est pourquoi j'ai supplié monseigneur  
» qu'il m'accordât le commandement de son  
» armée , pour quarante jours. J'ai fait deman-  
» der une trêve pour ce tems , & je veux l'em-  
» ployer à te dresser un pavillon qui efface  
» de beaucoup celui qu'on élève à ton frère.  
» Toutes les richesses de la terre y seront ras-  
» semblées. Le soleil n'aura jamais rien vu de  
» si grand ».

« *Horam* , répartit le sultan ; je t'ai tout con-  
» fié , mon fort & celui de mes sujets fidèles. Je  
» te prie d'avoir soin d'un pareil dépôt ».

Le visir se retira pour faire exécuter son projet.  
Il fit venir des ouvriers de *Dély* ; il donna des  
ordres pour que l'on rassemblât de toutes parts  
les richesses qui devoient orner cet édifice de  
gloire. Il fit toiser un vaste terrain. Il donna  
lui-même le plan du pavillon. Tout alloit au  
gré de son zèle. Les ouvriers travailloient dans

le secret ; car il fit enclorre le terrain où ils étoient occupés, chacun selon son genre, & on ne devoit l'ouvrir que lorsque l'ouvrage seroit achevé.

Tandis que les deux armées, celle du sultan & celle de son frère *Ahubal*, s'adonnoient à des soins plus convenables à des jours de paix qu'à un tems de guerre, les renforts d'*Ahaback* & de *Defra* arrivèrent. Les chefs de l'armée de *Misnar* en furent informés : ils s'indignèrent contre *Horam* qui, en s'amusant avec ses habiles ouvriers, avoit donné le tems aux ennemis de se renforcer. Ils s'en plaignirent au sultan, & lui dirent hautement de leur donner pour généralissime un homme qui préférât les travaux de la guerre, aux occupations des femmes & des enfans.

Le sultan à qui les chefs de son armée firent comprendre que la conduite de *Horam* étoit plus capable de ruiner ses affaires que de les avancer, fit dire au visir de se rendre auprès de lui ; & en présence des officiers ses accusateurs, il lui demanda pourquoi il différoit de combattre les ennemis.

Le visir *Horam* ne répondit point à la question du sultan, il le pria seulement de venir voir le pavillon glorieux qu'il lui avoit dressé, & de s'y

faire suivre par les chefs qui murmuroient contre lui.

Dès que le sultan parut, on abattit les palissades qui cachotent le pavillon. *Misnar* & les chefs qui l'accompagnoient, contemplèrent avec admiration le plus magnifique spectacle que l'art pût produire sous les auspices du génie.

Le pavillon plut au sultan & à toutes ses troupes. Il n'y eut que les chefs qui, persistant dans leur premier sentiment, dirent avec assez d'aigreur que l'on y avoit employé, sans raison & en pure perte, la plus grande partie des richesses de l'*Inde*.

Ce pavillon, vraiment royal, étoit élevé à une des extrémités du camp, assez près d'une montagne, au milieu d'un plant de palmiers que le visir avoit fait éclaircir, en faisant couper une partie pour donner plus d'air & de liberté au reste. Il étoit de velours cramoisi, brodé à fleurs d'or, avec un ramage d'or & d'argent tout à l'entour. Au centre de chacune des quatre faces qui regardoient les quatre points du monde, on avoit tissu en or la mort des quatre enchanteurs, *Ulin, Happuk, Ollomond & Tasnar*.

Un drap d'or formoit le ciel du pavillon soutenu en dedans par quatre piliers d'or massif & tout brillant d'un nombre infini de diamans

& d'autres pierres précieuses. Il y avoit au-dessous deux sofas d'une richesse & d'une perfection de travail qui surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu.

*Fin du vingt-neuvième Volume.*

---

T A B L E  
DES CONTES,  
TOME VINGT-NEUVIÈME.

---

LES CONTES DES GÉNIES.

<b>A</b> VERTISSEMENT de l'Éditeur Anglois ,	p. 1.
<i>Vie d'Horam , fils d'Asmar ,</i>	5.
LES CONTES DES GÉNIES , ou les charmantes Leçons <i>d'Horam , fils d'Asmar ,</i>	39.
CONTE PREMIER. <i>Histoire du marchand Abudah , ou le Talisman d'Oromane ,</i>	45.
<i>Aventure du marchand Abudah dans la vallée de Bocchim ,</i>	52.
<i>Seconde Aventure du marchand Abudah dans les bocages de Sadaski ,</i>	74.
<i>Troisième Aventure du marchand Abudah dans le royaume de Targi ,</i>	96.
<i>Quatrième Aventure du marchand Abudah parmi les Sages de Néma ,</i>	110.
CONTE SECOND. <i>Le dervis Alfouan ,</i>	145.
<i>Suite du conte du Dervis Alfouan.</i>	157.

CONTE TROISIÈME. <i>Hassan Assar, ou Histoire du Calife de Bagdat,</i>	169.
CONTE QUATRIÈME. <i>Kélaun &amp; Guzzarate,</i>	186.
CONTE CINQUIÈME. <i>Les Aventures d'Urad, ou la belle Voyageuse,</i>	239.
CONTE SIXIÈME. <i>Les Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde,</i>	297.
CONTE SEPTIÈME. <i>Histoire de Mahoud,</i>	339.
<i>Suite du conte des Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde,</i>	381.

Fin de la Table.



